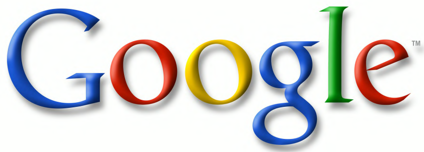


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

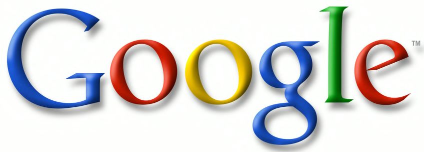
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

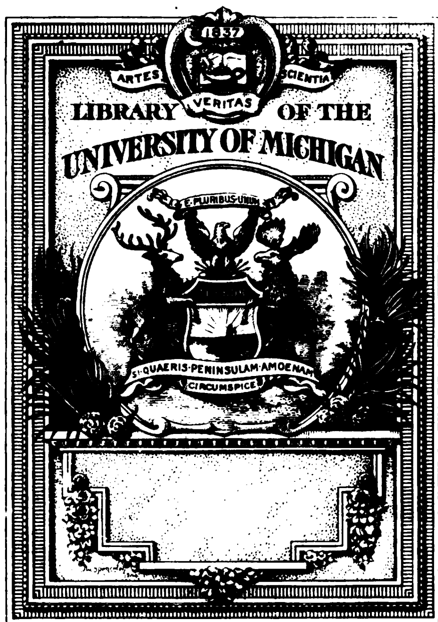
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

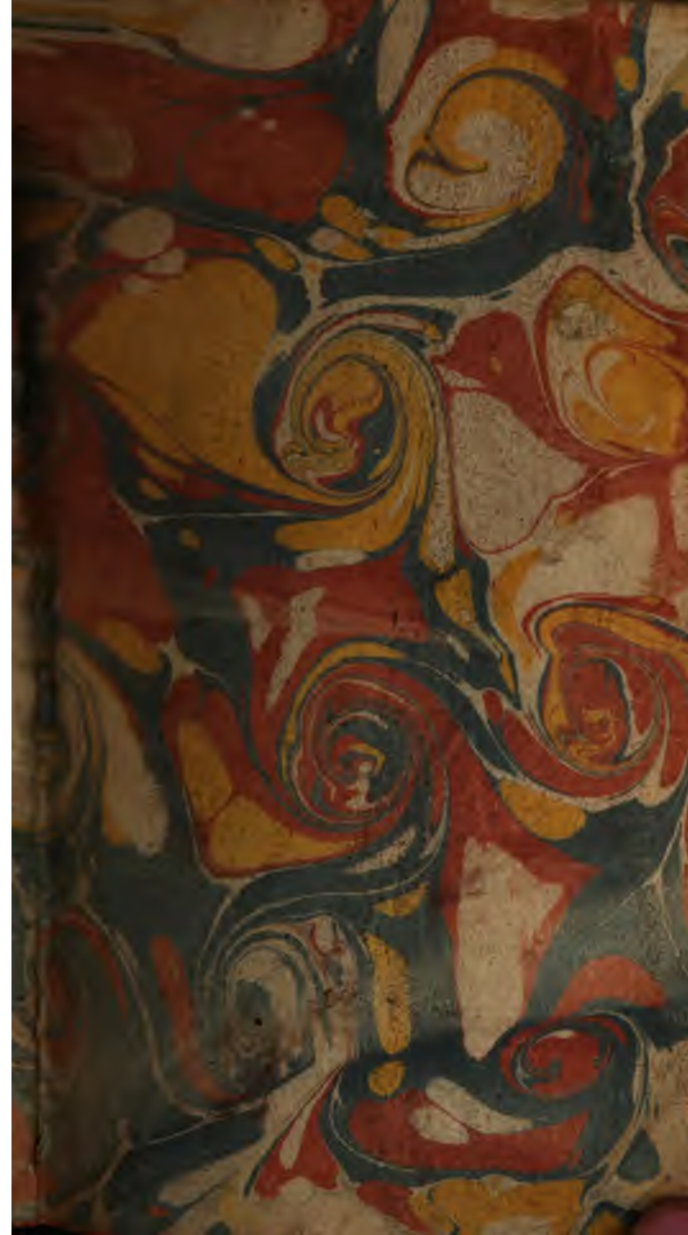
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



DC
130
.T9
R18
1773

HISTOIRE

DU VICOMTE

DE TURENNE,

Maréchal Général des armées du Roi.

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE,
Maréchal Général des armées du Roi.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIEME.

CONTENANT des Mémoires, Lettres & autres Pieces relatives à l'Histoire DU VICOMTE DE TURENNE, Ramsay, Andrew Michael



A PARIS;

Chez CH. ANT. JOMBERT, pere, Libraire du Roi pour l'Artillerie & le Génie, rue Dauphine.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Hist. Europ.
Grant
5-23-25
11760



RELATION DE LA CAMPAGNE DE FRIBOURG,

PAR LE MARQUIS DE LA MOUSSAYE.

LA bataille de Rocroi & la prise de Thionville avoient rétabli la réputation des armes de France dans les pays-bas. L'infanterie Espagnole étoit ruinée : la terreur avoit saisi le reste des troupes ennemies : la plupart des villes de la Flandre n'étoient pas en état de se défendre long-tems ; enfin un général pouvoit tout entreprendre avec succès. Le duc d'Orleans prit ce commandement. AN. 1644.

L'emploi d'Allemagne n'étoit pas de même ; car après que le duc d'Enguien y eut mené du secours, le maréchal de Guebriant fut tué devant Rotwil, & l'armée demeura sans autres chefs que Rantzau & Rose. Rantzau avoit beaucoup de cœur & d'esprit ; il avoit même une certaine éloquence naturelle qui persuadoit dans les conseils de guerre, & qui entraînoit les autres dans son avis ; mais sa conduite ne

répondoit pas toujours à ses discours ; car le vin
AN. 1644. lui faisoit faire de grandes fautes, & le mettoit fort souvent hors d'état de commander. Il avoit mis l'infanterie en quartier à Tutinghen, sans prendre aucune précaution pour l'empêcher d'être enlevée, & il s'étoit brouillé avec tous les chefs Allemans. Les Bavarois & les Lorrains lui tomberent sur les bras avant qu'il eût le moindre avis de leur marche ; & Jean de Wert l'ayant forcé de se rendre avec ses troupes, tous les officiers furent prisonniers de guerre : la cavalerie Allemande dispersée en divers endroits, se retira vers Brisac sous la conduite de Rose, & prit ses quartiers d'hiver dans la Lorraine & dans l'Alsace.

Aussi-tôt que la nouvelle en fut arrivée à la Cour, le vicomte de Turenne eut ordre d'aller recueillir les débris de cette armée & d'en prendre le commandement. Il passa tout l'hiver à la rétablir ; mais quelque soin qu'il en prît, il ne fut pas en état de s'opposer aux Bavarois, dont l'armée s'étoit grossie depuis la défaite de Rantzau. Merci, qui la commandoit, se voyant maître de la campagne, alla investir Fribourg, qui n'étoit pas en état de soutenir un long siége.

Le duc d'Enguien en apprit la nouvelle à Amblemont proche de Mouson, & reçut ordre de la Cour d'aller joindre l'armée d'Allemagne pour tâcher de secourir cette place. Il marcha le vingtieme de juillet du côté de Metz, où ses troupes passerent la Moselle & laisserent leur gros bagage. En treize jours de marche il fit soixante huit lieues, & il se rendit à Brisac avec six mille hommes de pied & quatre mille chevaux.

Le Prince sçut par les chemins que Fribourg s'étoit rendu aux Bavarois, que le vicomte de Turenne étoit campé assez près d'eux, & que Merci ne faisoit paroître encore aucun dessein de changer de logement. Sur cet avis, il s'avança vers le vicomte de Turenne avec le maréchal de Gramont, & en même tems il donna ordre à Marsin de passer le Rhin à Brisac avec l'armée, le troisieme d'août. AN. 1644.

Le duc d'Enguien ne demeura au camp du Vicomte qu'autant qu'il falloit pour reconnoître le poste des Bavarois, & pour résoudre de quelle façon il les attaqueroit. Il retourna à son armée le même jour qu'elle passa le Rhin, & le lendemain il marcha pour exécuter l'entreprise qu'il avoit formée avec le vicomte de Turenne.

Fribourg est situé au pied des montagnes de la forêt noire : elles s'élargissent en cet endroit en forme de croissant, & au milieu de cet espace on découvre auprès de Fribourg une petite plaine bornée sur la droite par des montagnes fort hautes, & entourée sur la gauche par un bois marécageux. Cette plaine est arrosée d'un petit ruisseau qui coule le long du bois, & qui tombe après sur la gauche de Fribourg dans l'enfoncement d'une vallée étroite & coupée de marécages & de bois. Ceux qui viennent de Brisac ne peuvent entrer dans cette plaine que par des défilés au pied d'une montagne presque inaccessible qui la commande de tous côtés, & par les autres chemins l'entrée en est encore plus difficile.

Merci s'étoit posté dans un lieu si avantageux ; & comme c'étoit un des plus grands capitaines de son tems, il n'avoit rien oublié

An. 1644. pour se prévaloir de cette situation. Son armée étoit composée de huit mille hommes de pied & de sept mille chevaux. Il avoit étendu son camp le long du ruisseau ; mais outre cette défense & l'avantage qu'il tiroit du bois & des marécages, il l'avoit fortifié du côté de la plaine par un grand retranchement. On ne pouvoit aller à lui que par le chemin de Brisac à Fribourg, & par conséquent il falloit passer au pied de cette montagne qui défendoit la meilleure partie de ses troupes ; c'est pourquoi ce général employa toute son industrie à mettre cet endroit de son camp en état de n'être pas forcé.

Dans la pente du côté de la plaine, il fit faire un fort palissadé, où il mit six cens hommes avec de l'artillerie ; par ce moyen il s'assura du lieu le plus accessible de cette montagne. De-là il poussa une ligne le long d'un bois de sapins, en montant vers le sommet jusqu'à un endroit où il étoit impossible de passer. Cette ligne étoit défendue par des redoutes de deux cens pas en deux cens pas ; & pour donner encore plus de peine à ceux qui la voudroient forcer, il fit coucher tout le long de cet ouvrage quantité de sapins, dont les branches étoient à demi-coupées & entrelassées les unes dans les autres, & faisoient le même effet que ces pieux qu'on appelle chevaux de frise [1].

Entre cette montagne que l'armée Françoise

[1] Chevaux de frise, sont des poutres lardées de pieux en tout sens, qui présentent leurs pointes comme un hérisson.

trouvoit ſur la droite & une autre qui étoit plus proche de Fribourg, il y avoit un enfoncement par lequel on pouvoit entrer dans le camp des Bavarois ; mais pour y arriver il falloit faire un grand tour & paſſer par des lieux qui n'avoient jamais été reconnus. Cet endroit étoit naturellement fortifié par une ravine large & profonde, & Merci s'étoit contenté d'y faire un abattis de bois couchés en travers de la ravine. Enfin jamais camp n'a été dans une aſſiete plus forte ni mieux retranchée que celui-là. AN. 1644.

Cependant le Duc d'Enguien réſolut d'en chaſſer Merci, & diſpoſa ſon attaque de cette ſorte. Il devoit marcher avec toute ſon armée contre la ligne du haut de la montagne le long du bois de ſapins, laiſſant le fort ſur la gauche ; & s'appliquant uniquement à emporter les redoutes qui la défendoient, afin qu'ayant gagné la hauteur qui commandoit ſur tout le reſte, il pût ſe rendre maître du Fort, & deſcendre en bataille dans le camp des Bavarois.

Le vicomte de Turenne devoit attaquer l'abattis d'arbres qui défendoit le valon; & pourvu que les deux attaques ſe fiſſent en même tems, il y avoit lieu d'eſpérer que l'ennemi, étant ſéparé en deux endroits, ſeroit embarraſſé à ſe défendre, & que s'il arrivoit qu'il fût forcé du côté de la ravine, le duc d'Enguien venant par les hauteurs, & le vicomte de Turenne entrant en même tems dans la plaine, Merci ne pourroit leur réſiſter.

Dès que les troupes furent arrivées, le duc d'Enguien donna ordre qu'on ſe préparât pendant la nuit pour combattre le lendemain. Le vicomte de Turenne ayant un grand tour à

faire, partit avant la pointe du jour; mais les difficultés qu'il rencontra dans sa marche retarderent les attaques que les deux armées devoient faire en même tems.

An. 1644.

Le duc d'Enguien disposa la sienne de cette sorte : son infanterie étoit composée de six bataillons de huit cens hommes chacun. Espenan, maréchal de camp, fut commandé avec deux bataillons des régimens de Persan & d'Enguien, pour donner le premier. Le comte de Tournon, maréchal de camp, se mit à la tête des régimens de Conti & de Mazarin pour soutenir Persan. Le duc d'Enguien réserva deux régimens pour les employer où l'occasion le demanderoit; & le maréchal de Gramont, Marsin, l'Echelle & Mauvilli demeurerent auprès de sa personne. Palluau, maréchal de camp, soutenoit toute l'attaque avec le régiment de cavalerie d'Enguien, & les Gendarmes furent postés à l'entrée de la plaine dans un lieu fort serré, pour empêcher que les Bavarois ne prissent l'infanterie par le flanc.

Pour aller aux ennemis, il falloit monter sur une côte fort escarpée, au travers d'une vigne dans laquelle il y avoit d'espace en espace des murailles de quatre pied de haut, qui soutenoient les terres & qui servoient comme d'autant de retranchemens aux Bavarois. Les troupes commandées ne laisserent pas de monter dans cette vigne & de pousser jusqu'au retranchement de bois de sapin, derriere lequel les Bavarois faisoient un feu extraordinaire. L'infanterie Françoise ne put forcer ces arbres entrelassés sans perdre beaucoup d'hommes, & même sans se rompre.

Le duc d'Enguien, qui s'étoit approché pour

voir l'effet de cette attaque, observa que la premiere ligne de ses gens se ralentissoit, & qu'ils étoient en partie entre ce retranchement de *sapins* & le camp des ennemis, & en partie dehors, ne fuyant ni n'avançant : ils commençoient même à couler sur la droite le long du camp des Bavarois, pour les aller prendre par le haut de la montagne ; mais le Prince ayant reconnu auparavant lui-même qu'on ne pouvoit forcer cet endroit, jugea bien que le succès de son entreprise ne dépendoit plus que d'emporter la ligne des ennemis par le milieu. AN. 1644.

C'est pourquoi il résolut de recommencer une nouvelle attaque avec ce qui restoit des premiers régimens, bien qu'il n'en eût plus que deux auprès de lui, que cet exemple avoit presque découragés. D'abord il sembloit que ce fût une espece de témérité d'entreprendre avec deux mille hommes rebutés du combat d'en forcer trois mille bien retranchés & énorgueillis de l'avantage qu'ils venoient de remporter ; mais il étoit impossible de dégager autrement ceux qui avoient passé le premier retranchement de sapins ; car en les abandonnant, le duc d'Enguien se retiroit avec le déplaisir d'avoir manqué son entreprise, & sacrifié inutilement la meilleure partie de son infanterie ; outre que toute l'armée Bavaroise auroit tombé sur les bras du vicomte de Turenne, n'ayant plus à se défendre que contre lui.

Le Prince fait toutes ces réflexions en un instant, descend de cheval, se met à la tête du régiment de Conti & marche aux ennemis : le comte de Tournon, suivi de Castelnau, Mauvisiere, en fait de même avec le régiment de Mazarin : le maréchal de Gramont, Marsin,

l'Echelle, Mauvilli, la Moussaye, Jersé, les
An. 1644. chevaliers de Chabot & de Gramont, Isigni, Meilles, la Baulme, Tourville, Barbantane, Desbrotteaux, Aspremont, Viange & tout ce qu'il y avoit d'officiers & de volontaires mettent pied à terre. Cette action redonne cœur aux soldats ; le duc d'Enguien passe le premier l'abattis de sapins ; chacun, à son exemple, se jette en foule par dessus ce retranchement ; & tous ceux qui défendoient la ligne s'enfuient dans le bois à la faveur de la nuit qui s'approchoit.

Après ce premier avantage, le duc d'Enguien monte dans une redoute qu'il trouve abandonnée ; mais l'état où il se voit n'est gueres moins périlleux que l'action qu'il vient de faire. Une partie de son infanterie avoit été tuée, l'autre s'étoit débandée à poursuivre les fuyards du côté du bois ; les ennemis tenoient encore le fort où ils avoient placé de l'artillerie ; & Merci pouvoit venir charger les troupes du Prince dans le désordre où elles étoient ; mais peut-être que la nuit qui s'approchoit l'empêcha d'en profiter.

Pendant qu'il restoit encore un peu de jour, le duc d'Enguien rassembla son infanterie, munit les redoutes qu'il venoit d'emporter, & malgré les difficultés du chemin il fit monter sa cavalerie jusques sur la hauteur qu'il occupoit. Après que toutes ses troupes l'eurent joint, il fit faire un grand bruit de trompettes & de timballes, pour apprendre au vicomte de Turenne que son armée avoit achevé de gagner le haut de la montagne, & il disposa toutes choses pour recommencer le combat le lendemain.

Le vicomte de Turenne de son côté avoit attaqué avec beaucoup de vigueur l'abattis d'arbres qui étoit dans le valon, entre la montagne que le duc d'Enguien avoit emportée & celle qui étoit proche de Fribourg ; mais Merci n'ayant pu s'imaginer que l'on forceroit son camp par la montagne, du côté de Brisac, en l'état qu'il l'avoit mis, avoit porté ses principales forces du côté du valon ; & c'est ce qui arrive d'ordinaire à l'attaque des lignes ; ce qu'on avoit cru le plus fort est emporté le premier. Le lieu étoit assez spacieux derriere son retranchement pour mettre ses troupes en bataille, & quand l'armée du vicomte de Turenne auroit poussé l'infanterie qui en defendoit l'entrée, toute la cavalerie Bavaroise pouvoit la soutenir sans rompre ses escadrons. Le vicomte de Turenne ayant trouvé une résistance si vigoureuse, ne put jamais forcer les Bavarois : tantôt il gagnoit quelques postes, tantôt il les perdoit ; ainsi son attaque se passa en escarmouches, sans pouvoir entrer dans leurs retranchemens, bien qu'il montrât en cette occasion tout ce que la valeur & la conduite d'un grand capitaine peuvent faire pour surmonter le désavantage du nombre & du lieu. An. 1644.

Le duc d'Enguien entendoit du haut de la montagne le bruit de cette attaque, & se préparoit pour le combat du lendemain. Son dessein étoit de marcher par les hauteurs contre le camp des Bavarois, & de les faire tourner vers lui avec une partie de leurs forces, pour faciliter au vicomte de Turenne l'entrée de la plaine. Chacun se disposoit à cette entreprise comme à une victoire assurée, étant presque impossible que Merci soutînt deux attaques en même

AN. 1644. tems, dont l'une viendroit d'en haut & en queue fondre ſur ſon armée, pendant que l'autre l'attaqueroit en tête.

Néanmoins Merci ſortit d'un pas ſi dangereux avec une diligence extraordinaire; il retira ſes troupes ſur la montagne proche de Fribourg, & avant le jour il fit ſortir ſon canon de ce fort, qui étoit au-deſſous de l'armée du duc d'Enguien, ſans que les généraux François en euſſent aucune connoiſſance; de ſorte qu'ils furent ſurpris le lendemain de voir les Bavarois ſe retrancher ſur cette montagne voiſine de Fribourg, & de trouver leur camp déſert & leur fort abandonné.

Le duc d'Enguien voyant les troupes du vicomte de Turenne répandues dans la plaine, y deſcend auſſi-tôt; l'armée le ſuit; & à peine a-t-il reconnu les lieux de plus près, que les coups de canon tirés du nouveau camp des Bavarois lui apprenent qu'ils ont achevé d'occuper la montagne voiſine de Fribourg. A ce bruit, le duc d'Enguien, fâché d'avoir manqué ſon entrepriſe, fait mettre ſon armée en bataille malgré la pluie qui n'avoit point ceſſé pendant la nuit; mais voyant combien ſes troupes étoient fatiguées des combats paſſés & du mauvais tems, il remet au lendemain à chaſſer les ennemis de leurs nouveaux retranchemens. Ainſi l'armée eut le reſte du jour & toute la nuit pour prendre un peu de repos, & pour ſe préparer à la plus périlleuſe action qui ſe ſoit vue dans les dernieres guerres. A main droite de Fribourg, en venant de Briſac, il y a une montagne qui n'eſt pas extrêmement roide juſqu'au tiers de ſa hauteur, mais dont le reſte eſt fort eſcarpé. En approchant du ſommet, on

trouve un espace de terrein assez uni & capable de contenir trois ou quatre mille hommes en bataille. Au bout de cette petite plaine, il reste encore quelques ruines d'une tour, au pied de laquelle la plus haute montagne de la forêt noire commence à s'élever insensiblement; mais comme elle se recule fort loin à mesure qu'elle s'éleve, sa hauteur ne commande que bien peu sur cette plaine. An. 1644.

Merci avoit posté le plus grand corps de son infanterie aux environs de cette tour; le reste étoit campé derriere un bois sur la droite en approchant de Fribourg; sa cavalerie étoit placée depuis le bois jusqu'aux murailles de la ville: enfin ce Général avoit aussi-bien ménagé les avantages du lieu dans ce poste que dans le précédent. Il y avoit encore ajouté pour le défendre toutes les inventions que l'art de la guerre & la commodité des bois lui pouvoient fournir en si peu de tems.. Les lignes qu'il avoit faites durant le siege, lui servirent en partie pour fermer ce nouveau camp, & il n'eut à fortifier que le côté qui regardoit le valon. Il fit mettre en cet endroit plusieurs rangs d'arbres abattus avec leurs branches entrelacées: sa meilleure infanterie étoit derriere ce retranchement soutenue de sa cavalerie, dont les escadrons occupoient tout le reste du terrein entre ces rangs d'arbres & la ville.

Dès qu'il fut jour, le duc d'Enguien s'approcha du pied de la montagne où Merci s'étoit retranché, & prit en chemin quelques redoutes que les dragons des ennemis gardoient encore dans le vallon. L'armée de Turenne avoit l'avant-garde ce jour-là, & devoit faire le plus grand effort. D'Aumont, lieutenant

An. 1644. général, commandoit l'infanterie ; l'Echelle, maréchal de bataille, marchoit à la tête de tout avec mille mousquetaires détachés des deux armées : il étoit commandé pour attaquer le retranchement qui couvroit le plus grand corps d'infanterie des Bavarois auprès de cette tour ruinée. C'étoit le lieu le plus accessible par où l'on pouvoit aller à eux : c'est pourquoi le vicomte de Turenne fit marcher de ce côté-là tout le canon des Weymariens.

Le corps d'infanterie du duc d'Enguien, sous la conduite d'Espenan, étoit commandé pour forcer l'abattis d'arbres. Entre ces deux attaques, on en devoit faire une fausse avec peu de gens & seulement pour favoriser les deux véritables attaques. Rose soutenoit l'infanterie avec la cavalerie Weymarienne, le maréchal de Gramont avoit ordre de se tenir en bataille dans la plaine avec la cavalerie Françoise pour prendre le parti que l'évenement conseilleroit.

Le camp des Bavarois leur donnoit de grands avantages soit pour se défendre, soit pour attaquer. Leur infanterie étoit couverte de tous côtés ; une de leurs ailes étoit appuyée du canon & de la mousqueterie de la ville ; l'autre aile étoit placée sur une montagne, dont la hauteur seule suffisoit pour la sûreté des troupes qui l'occupoient ; mais ils avoient une si grande étendue de retranchemens à défendre, que leur infanterie affoiblie par les fatigues du siege & des combats précédens, ne suffisoit pas pour garder leur camp. L'Echelle faisoit déja tirer l'artillerie de son attaque, & n'attendoit plus que l'arrivée de l'arriere-garde & le signal pour commencer le combat. Le duc d'Enguien avoit commandé que toutes les at-

taques se fissent en même-tems : l'Echelle avoit ordre de ne point marcher aux ennemis jusqu'à ce que le bruit des mousquetaires eût commencé vers l'abattis d'arbres & vers la fausse attaque du milieu ; mais un accident imprévu (comme il arrive très-souvent dans les plus sages entreprises de la guerre) renversa tous les ordres du duc d'Enguien, & sauva les Bavarois d'une défaite générale. An. 1644.

Pendant qu'on attendoit l'arriere-garde qui n'avoit pu joindre à cause des mauvais chemins, le duc d'Enguien suivi du vicomte de Turenne & du maréchal de Gramont étoient montés sur la plus haute montagne pour découvrir le derriere de l'armée des ennemis, & voir leur ordre de bataille. En son absence, Espenan détacha quelques hommes à dessein de faire une fausse attaque contre une petite redoute qui étoit sur son chemin pour aller aux Bavarois. Quoiqu'il n'y eût envoyé d'abord que très-peu de gens, le combat s'engagea insensiblement de part & d'autre ; les ennemis soutinrent ceux qui défendoient leur redoute ; Espenan renforça ceux qui l'attaquoient : enfin il se fit en cet endroit une escarmouche si chaude, qu'à ce bruit l'Echelle crut qu'il étoit tems de commencer le combat, & son erreur renversa tous les desseins de cette journée.

Le duc d'Enguien voyant de la hauteur où il étoit toute la montagne des ennnemis en feu, jugea qu'Espenan & l'Echelle avoient fait un contre-tems, & que ses ordres n'avoient pas été bien exécutés. Il court au plus fort de la mêlée ; il trouve l'Echelle mort, & ses troupes qui n'osent ni combattre ni se retirer. Pour réparer ce désordre, il commande au comte de

AN. 1644. Tournon de se mettre à la tête de ces troupes étonnées, & de les assurer qu'il va lui-même les soutenir avec un puissant secours La présence du Prince donna cœur aux soldats; l'infanterie Bavaroise commença à s'ébranler. Deux bataillons de celle qui soutenoit le retranchement avoient déja fait tourner leurs drapeaux, & donnoient toutes les marques de gens qui ne songeoient plus qu'à fuir; mais ceux qui bordoient leur ligne firent un feu si furieux, que l'infanterie Françoise perdit courage; les plus éloignés commencerent à se retirer, les autres prirent l'épouvante, & plusieurs officiers même lâcherent le pied.

En vain les Généraux les avertissent du désordre qu'on voyoit dans le camp des Bavarois, les pressent, les menacent, les entraînent au combat. Quand la peur a une fois saisi le soldat, il ne voit & n'entend plus ni l'exemple, ni les ordres du Général. Le duc d'Enguien fut contraint de faire cesser l'attaque & de retirer ses troupes. Cette action fut extrêmement périlleuse pour le Prince & pour tous ceux qui l'accompagnoient; car il fut toujours à cheval à trente pas des retranchemens des ennemis: aussi de vingt personnes qu'ils étoient auprès de lui, il n'y en eut pas un seul qui ne rapportât des marques du danger où il s'étoit exposé.

Le duc d'Enguien même eut le pomeau de la selle de son cheval emporté d'un coup de canon, & le foureau de son épée fut rompu d'un coup de mousquet. Le maréchal de Gramont eut son cheval tué sous lui, & tous les autres y furent blessés: néanmoins cet événement ne rebuta point le Prince; il ne fit que changer le

dessein de son attaque, & au lieu de faire le plus grand effort du côté de la ligne, comme il l'avoit résolu le matin, il ordonna la principale attaque du côté du retranchement d'arbres abattus. D'Aumont fut commandé pour occuper les Bavarois avec les troupes qui venoient de combattre, en faisant une diversion au même lieu où la premiere attaque n'avoit pas réussi. Le duc d'Enguien & le vicomte de Turenne avec tout le corps de l'infanterie conduit par Mauvilli, maréchal de bataille, soutenue par les gendarmes & par la cavalerie de Rose, marcherent droit à l'abattis d'arbres. An. 1644.

A peine les premiers hommes de cette nouvelle attaque furent entrés dans le bois, que les Bavarois firent un feu extraordinaire : néanmoins les François marcherent contre eux en fort bon ordre, pour essayer de forcer ces retranchemens. Après avoir chassé plusieurs fois les ennemis & en avoir été repoussés plusieurs fois, enfin, Gaspard de Merci, général major de leur cavalerie, fut contraint de faire mettre tous ses cavaliers pied à terre pour soutenir son infanterie qui commençoit à se relâcher. Alors l'escarmouche s'opiniâtra plus qu'auparavant; les deux partis tirerent avec tant de furie, que le bruit & la fumée confondant toutes choses, ils ne se reconnoissoient plus qu'à la lueur du feu de l'artillerie & du mousquet: tous les bois d'alentour retentissoient avec un mugissement effroyable, & augmentoient encore l'horreur du combat. Les soldats étoient tellement acharnés, les uns à forcer, les autres à défendre le retranchement, que si la nuit ne fût survenue, il s'y seroit fait de part & d'autre le plus grand carnage qui se soit vu de nos jours.

AN. 1644. La gendarmerie Françoise y fit une très belle action ; la Boulaye la commandoit : il mena ses escadrons jusques sur le bord de ce retranchement d'arbres ; & malgré le feu des ennemis, il escarmoucha très long-tems à coups de pistolet. Jamais il ne s'est fait de combat, où sans en venir aux coups de main, il soit tombé tant de morts de part & d'autre : les François y perdirent Mauvilli, & les Bavarois, Gaspard de Merci, frere de leur Général.

Le duc d'Enguien ayant ramené son armée dans le camp, ne songea plus qu'à couper les vivres aux Bavarois, pour les obliger à se retirer d'un poste si avantageux. Les troupes eurent quatre jours pour se rafraîchir ; & les blessés qui étoient en grand nombre furent portés à Brisac, afin qu'il ne restât rien dans le camp qui pût apporter du retardement au dessein que le duc d'Enguien avoit formé.

Les montagnes de la forêt noire prennent leur origine dans les montagnes de Suisse, & suivent le cours du Rhin, jusqu'à ce qu'elles se soient jointes avec les côteaux qui sont sur les bords du Nekre. Ces montagnes sont fort longues & plus ou moins larges, selon le pays où elles s'étendent ; leur plus grande largeur est de dix ou douze lieues depuis Fribourg jusqu'à Filinghen. Ces villes n'ont de communication que par une vallée fort étroite, & incommode pour la marche d'une armée : néanmoins c'étoit l'endroit par où Merci devoit apparemment faire sa retraite : il n'avoit osé l'entreprendre en présence de l'armée Françoise. Ainsi le duc d'Enguien crut qu'en lui coupant ce chemin de Fribourg à Filinghen ; il lui ôteroit les vivres & les fourrages, & le

contraindroit de venir à un combat général, ou de se retirer en désordre. AN. 1644.

Le neuvieme d'août le Prince fit marcher son armée vers Langendentzling : le village qui porte ce nom est situé dans la plus accessible de toutes ces montagnes. Ce lieu étoit assez propre pour incommoder les Bavarois, ou pour les combattre dans leur retraite. Le duc d'Enguien y pouvoit faire venir des vivres de Brisac, en cas qu'il s'engageât plus avant dans les montages ; mais le chemin qu'il falloit tenir pour entrer dans cette vallée étoit extrêmement difficile à cause des marécages dont les bois sont pleins ; outre que la tête de l'armée étant une fois engagée dans ces bois, & ayant passé le ruisseau qui les borde, l'arriere-garde demeuroit exposée aux Bavarois, sans qu'il fût possible au reste des troupes de la secourir.

Le duc d'Enguien y apporta toutes les précautions que demandoient le désavantage du lieu & la présence d'un ennemi si vigilant. Les cavaliers ne pouvant marcher qu'un à un, & très-souvent à pied, menant leur cheval par la bride. Ce Prince mit un grand corps d'infanterie à la queue de l'armée, pour soutenir l'arriere-garde de sa cavalerie ; il mit aussi des pelotons de mousquetaires sur les ailes, pour défendre les passages par lesquels les Bavarois pouvoient la venir charger.

Dès la pointe du jour, le vicomte de Turenne fit marcher son armée qui composoit l'avant-garde ce jour-là. Le duc d'Enguien prit le soin de faire la retraite, & se tint en présence de l'armée de Merci jusqu'à ce que toutes ses troupes fussent passées ; & après avoir traversé de la sorte ces marécages & ces bois, il

An. 1644. rejoignit l'avant-garde à Langendentzling, sans que les Bavarois eussent fait le moindre effort pour lui disputer ni le passage du ruisseau, ni l'entrée du bois.

Merci ayant observé la marche des François, en avoit conçu aussi-tôt les raisons. Comme c'étoit un des plus habiles généraux d'armée qu'il y eût au monde, il ne manqua point de juger que son salut consistoit à prévenir le duc d'Enguien, & non pas à lui disputer le passage d'un défilé. Il n'avoit au juste que le tems de se retirer avant que les premieres troupes de l'avant-garde Françoise le pussent joindre; & ce fut apparemment ce qui l'empêcha d'attaquer l'arriere-garde. Aussi-tôt qu'il la vit marcher, il fit décamper son armée, tenant le haut des montagnes, & faisant conduire son bagage par le val de Saint-Pierre qui mene vers Filinghen.

Le duc d'Enguien ayant appris la marche de Merci, fit ce qu'il put pour hâter la sienne; mais il y avoit des montagnes presque inaccessibles à traverser pour lui couper le chemin, & ses troupes étoient extrêmement fatiguées; c'est pourquoi il fut contraint de détacher Rose en diligence avec huit cens chevaux seulement pour amuser les Bavarois & les incommoder dans leur retraite, pendant que le reste de l'armée passeroit les défilés.

Rose exécuta cet ordre avec vigueur, & commença à escarmoucher contre les Bavarois auprès de l'Abbaye S. Pierre. Aussi-tôt qu'il eut joint les ennemis, il manda au duc d'Enguien qu'il étoit à leur queue. L'armée Françoise défiloit par un vallon fort serré, au bout duquel il falloit monter au sommet d'une mon-

tagne si escarpée & si couverte de bois, qu'on n'y pouvoit passer qu'un à un. Le duc d'Enguien ne laissa pas de vaincre toutes ces difficultés; & son avant-garde ne fut pas si-tôt sur le haut de cette montagne, qu'elle découvrit les Bavarois en bataille, & Rose qui touchoit presque leur arriere-garde. An. 1644.

Pour aller de cette montagne où la tête de l'armée du duc d'Enguien s'étoit arrêtée, jusqu'au lieu où les Bavarois s'étoient postés, il falloit passer deux défilés, au milieu desquels il y a une espace capable de contenir quatre escadrons ensemble; mais avant que d'y arriver, on descend par un chemin creux fort étroit, & on remonte par un autre plus fâcheux à l'entrée d'une plaine, où la cavalerie de Rose escarmouchoit contre l'arriere-garde des Bavarois.

Merci n'eut pas plutôt découvert les premiers bataillons de l'avant-garde Françoise sur le haut de la montagne, qu'il jugea bien que toute l'armée étoit derriere; & comme Rose incommodoit extrêmement la queue de son arriere-garde, il résolut de se défaire de lui par un grand effort, avant que le duc d'Enguien fût plus près, & qu'il eût assez de troupes assemblées pour le soutenir; & afin de l'accabler tout d'un coup, Merci fit faire demi tour à droite à toute son armée, & marcha contre la cavalerie de Rose. Ce colonel, au lieu de se retirer promptement dans le défilé, rallia ses escadrons; & avec sept ou huit cens chevaux, il osa bien aller affronter dans une plaine toute l'armée Bavaroise. Il avoit l'armée ennemie & la plaine devant lui; à droite, le grand chemin de Filinghen rempli du bagage des Bavarois;

AN. 1644. à gauche, un grand précipice, & derriere lui, le défilé par où il falloit rejoindre le duc d'Enguien. Rose détacha d'abord un de ses escadrons pour dételer les chariots du bagage des ennemis, & avec ce qui lui restoit, il alla charger les plus avancés de l'armée Bavaroise; mais pour se conserver libre l'entrée du défilé, il y laissa quatre escadrons, derriere lesquels il se retira, après avoir été trois fois à la charge avec les autres. Ces quatre escadrons soutinrent le choc des Bavarois sans s'ébranler, jusqu'à ce que le reste de cette cavalerie fut entrée pêle mêle dans le défilé. Enfin de quatre escadrons, Rose n'en laissa plus que deux pour défendre ce passage, lesquels après une résistance incroyable, voyant leurs gens hors du péril, se jetterent dans le précipice qu'ils avoient sur la gauche, par des lieux où jamais il n'avoit passé ni hommes ni chevaux.

L'action de Rose fut vigoureuse, & conduite même avec tout l'art qu'il est possible de pratiquer dans un si grand péril; mais il ne s'en seroit jamais sauvé, si Merci n'eût pas vu sur la montagne voisine le corps de l'armée Françoise qui se formoit peu à peu, & même que le duc d'Enguien s'étoit avancé pour soutenir la cavalerie de Rose; car comme il ne craignoit rien tant que de s'engager à un combat général, il aima mieux laisser échaper ces escadrons, que de pousser plus avant dans le défilé.

En effet, le duc d'Enguien ayant remarqué du haut de la montagne l'action de Rose, & le danger où il étoit, avoit rallié ce qui s'étoit trouvé de gens autour de sa personne pour aller le secourir. Il étoit déja dans cet espace de terrein enfermé entre les deux défilés, lorsque

Rose le rejoignit : ainsi cette résolution du duc d'Enguien & la prudence de Merci furent en partie causes de l'honneur que Rose acquit dans sa retraite. An. 1644.

Merci commença la sienne en même-tems ; mais avec tout l'ordre que peut apporter un grand capitaine, qui veut n'être jamais forcé de combatre, & pouvoir prendre ses avantages quand on lui en donne l'occasion : néanmoins il abandonna son artillerie & son bagage ; & laissant quelques dragons dans les bois pour disputer la sortie du défilé, il fit faire demi tour à gauche, & après cela il marcha si vîte par le grand chemin de Filinghen, qu'en un moment l'armée Françoise le perdit de vue.

Pendant que Merci ne songeoit qu'à presser & assurer sa retraite, le duc d'Enguien de son côté rallioit ses troupes pour le suivre ; mais le chemin étoit si difficile, qu'avant qu'elles fussent toutes ensemble, l'armée Bavaroise en fut éloignée de plus d'une lieue.

Il y a une montagne entre S. Pierre & Filinghen, beaucoup plus haute que les autres, au sommet de laquelle on trouve une plaine qui peut contenir une armée en bataille, & qui commande sur tous les côteaux d'alentour. Les eaux, les pâturages & la fertilité de la terre qui est cultivée par tout, rend ce lieu très-commode & très-sûr pour camper. Ceux qui connoissoient le pays ne doutoient point que Merci n'y établit son camp ; & cette raison obligeoit le duc d'Enguien de presser extrêmement sa marche : néanmoins quand les coureurs de son avant-garde furent montés sur le Holgrave (c'est ainsi que se nomme cette plaine) ils trouverent que les Bavarois, après

An. 1644. avoir commencé de remuer la terre pour s'y retrancher , avoient passé outre avec une diligence encore plus grande que celle des François.

Alors le duc d'Enguien perdant l'espérance de les joindre , retourna sur ses pas , & vint camper à l'abbaye de S. Pierre : ses troupes étoient si lasses qu'il fut contraint de les y laisser reposer le jour suivant, pendant que l'on brûleroit le bagage des Bavarois , & qu'on emmeneroit six canons & deux mortiers qu'ils avoient abandonnés. Le lendemain , il prit un petit château situé dans les montagnes , qui pouvoit servir à ses desseins ; & il envoya le comte de Tournon conduire l'artillerie à Brisac.

Ainsi la retraite du colonel Rose fut la derniere action remarquable de la bataille de Fribourg , qu'on peut nommer une suite de plusieurs combats tres - sanglans plutôt qu'une bataille ordinaire. D'un côté on y voyoit une valeur qui ne se rebute ni de l'incommodité du tems , ni du désavantage des lieux , qui hasarde tout pour vaincre , & enfin qui remporte la victoire. De l'autre côté on voit une prudence qui ne s'ébranle de rien , qui profite de tout pour sa défense , & qui ne laisse pas d'être accompagnée d'une extrême valeur. Il est difficile de juger lequel des deux mérite le plus de gloire , ou d'attaquer une armée retranchée dans des lieux presque inaccessibles , & de l'obliger d'en sortir ; ou bien de conserver un jugement ferme & intrépide dans une longue retraite , en présence d'un ennemi pressant & victorieux , & enfin de savoir choisir des postes dans lesquels on puisse n'être jamais forcé. Cependant il est vrai de dire qu'un géné-

ral qui abandonne son artillerie & son bagage, passe d'ordinaire pour battu ; & l'honneur de sa retraite n'est point complet, s'il ne sauve tout : on peut dire même que la prudence de Merci n'auroit pu le garantir d'une déroute générale, sans les contre-tems que prirent Espenan & l'Echelle dans l'exécution des ordres du duc d'Enguien. Enfin il arrive presque toujours qu'une armée qui attaque des retranchemens avec vigueur a de grands avantages sur celle qui les défend. AN. 1644.

Après que le duc d'Enguien eut fait partir le comte de Tournon, il retourna vers Langendentzling, où son bagage & son canon l'attendoient. Alors il ne songea plus qu'aux avantages que la retraite de Merci lui pouvoit donner. Le sentiment des principaux officiers étoit de reprendre Fribourg : on n'étoit venu que pour secourir cette place, & par conséquent ce devoit être le premier fruit de la victoire. Les Bavarois n'avoient pu combler leurs lignes ; ils étoient déja bien éloignés : la garnison de cette place étoit foible, mal pourvue de toutes choses, & effrayée du succès des combats qu'elle avoit vus de ses remparts.

Néanmoins le duc d'Enguien fut d'avis d'entreprendre le siége de Philisbourg, l'autre dessein ne lui paroissant pas assez grand dans une fin de campagne qu'il falloit couronner par quelque chose d'éclatant ; outre qu'en se bornant à la prise de Fribourg, les armées de France n'en auroient pas été plus avancées dans le pays, & même qu'elles auroient été contraintes de repasser le Rhin pour prendre des quartiers d'hiver en Alsace.

AN. 1644. Ce n'eſt pas que le ſiége de Philisbourg ne fût extrêmement difficile ; il falloit faire une longue marche pour y aller. L'infanterie étoit diminuée, l'argent épuiſé, les vivres éloignées : mais le duc d'Enguien mépriſa toutes ces difficultés, & le ſiége de Philisbourg fut réſolu. Il envoya à Briſac Champlaſtreux, intendant de ſon armée, pour préparer les munitions, & pour faire charger dix pieces de batterie ſur les bateaux dont on ſe devoit ſervir pour faire un pont ſur le Rhin.

Champlaſtreux, qui étoit actif & intelligent dans ſon emploi, eut bientôt fait ces préparatifs. Le Prince partit de Langendéntzling le ſeizieme d'août avec ſon armée, & prit ſa route le long du Rhin, après avoir détaché Tubal avec une partie de la cavalerie Weymarienne, quelques mouſquetaires & quelques dragons. Roſe ſuivit Tubal avec le reſte des Weymariens. Le duc d'Enguien ſe réſerva la conduite de l'infanterie des deux armées & de toute la cavalerie Françoiſe. Il marcha en cet ordre vers un château ſitué à cinq ou ſix lieues de Strasbourg, fortifié de tours à l'antique, & défendu d'un aſſez bon foſſé plein d'eau, qu'il prit en paſſant, afin de s'aſſurer la communication de Strasbourg : de-là il vint à Kupenheim, que Roſe avoit pris dans ſon paſſage avec pluſieurs autres lieux. Tubal s'étoit auſſi rendu maître d'Etlinghen, Forſan, Bretten, Durlack, Baden, Prueſſel & Wiſloch, petites villes fermées de foſſés, à la plupart deſquelles il y a des châteaux. Le vicomte de Turenne alla inveſtir Philisbourg avec trois mille chevaux & ſept cens hommes de pied ; & le duc d'Enguien

d'Enguien arriva le vingt-cinquieme d'août devant cette place, en dix jours de marche depuis Langendentzling. AN. 1644.

Philisbourg est situé auprès du Rhin, sur les confins du duché de Wirtemberg & du bas Palatinat, à trois lieues de Spire. Depuis brisac jusqu'à Hermestein il n'y a point de place forte que Philisbourg : on l'appelloit autrefois Udenheim ; c'étoit la maison des évèques de Spire. Les troubles d'Allemagne engagerent insensiblement ces Evêques à la fortifier : quand ils l'eurent mise en état de se défendre, elle ne demeura gueres entre leurs mains ; les Impériaux, & ensuite les Suédois, s'en rendirent les maîtres : les François la posséderent quelque tems ; & enfin elle étoit revenue sous la domination de l'Empereur.

Cette place a un fort quarré qui commande sur le Rhin, & qui se communique avec la ville par une chaussée de six pas de large, & de huit cens pas de long, élevée de cinq pieds au dessus du marais. Vis-à-vis de Philisbourg la riviere forme un grand coude, & fait beaucoup de marécages autour de la place : sa fortification n'est que de terre ; mais ses remparts sont fort épais : elle a des fossés larges & profonds ; l'approche ne s'en peut faire que par une tête. Le corps de la place est composé de sept bastions presque réguliers : la berme est si large, qu'elle sert de fausse-braie ; cette berme est défendue d'une haie vive très-épaisse : le fossé est plein d'eau, large de deux cens pieds, & profond de quatre toises, avec une contrescarpe bien palissadée. Du côté de ce coude que le Rhin fait auprès de la place, il n'y a qu'un marais couvert de bois en quelques endroits ; de l'au-

tre côté, le terrein y est un peu plus haut, & mêlé de bruyeres, de bois & de terres labourées.

An. 1644.

Lorsque le duc d'Enguien la fit investir, Bamberg en étoit gouverneur : sa garnison étoit composée de deux cens chevaux, & de cinq cens hommes de pied : il avoit cent pieces de canon, & des munitions pour soutenir un long siége.

Après que le duc d'Enguien eut reconnu les lieux les plus avantageux pour assurer sa circonvallation, il employa le reste de la journée à prendre ses postes, & il destina la nuit pour attaquer le fort du Rhin. L'armée Françoise prit ses quartiers depuis Knaudeneim jusqu'à un ruisseau qui coupe la plaine à moitié chemin de Rheinhausen, & l'armée Allemande fut postée depuis ce ruisseau jusqu'à Rheinhausen.

Aussi-tôt qu'il fut nuit, les troupes se disposerent à l'attaque du fort. Le duc d'Enguien y alla par les bois ; & le vicomte de Turenne s'en approcha par de petites digues qui sont au travers du marais. Le duc d'Enguien n'y put arriver qu'à la pointe du jour, parcequ'il avoit pris un chemin plus long & plus difficile. Bamberg n'ayant pas assez d'infanterie, avoit retiré dans la place tout ce qui étoit à la défense du fort. Le vicomte de Turenne le trouva abandonné, s'en saisit, & le munit de tout ce qui étoit nécessaire contre les attaques de la ville.

Le duc d'Enguien ne songea plus qu'à bien assurer sa circonvallation ; il fit élever des forts & des redoutes aux endroits où le terrein y étoit propre, & abattre dans les marécages

quantité d'arbres pour couper tous les chemins. Le vicomte de Turenne ne trouva pas tant d'obstacles à fortifier son quartier ; car il se servit d'une grande ravine qui régnoit presque d'un bout à l'autre de son camp, & elle fut en défense en y faisant un parapet ; de sorte que les travaux de la circonvallation furent achevés en quatre jours, & le camp fermé de tous côtés depuis Knaudeneim jusqu'auprès de Rhinhausen. AN. 1644.

Cependant le pont de bateaux arriva chargé du canon, des munitions & des vivres : en vingt-quatre heures il fut placé vis-à-vis de Germesheim & de Knaudeneim. Germesheim est une petite ville du bas Palatinat, assise sur le bord du Rhin, fortifiée de bastions de terre, avec un fossé sec du côté de Spire, & plein d'eau du côté de Philisbourg & du marais. Sa prise étoit nécessaire pour tenir le haut du Rhin ; & comme on ne pouvoit faire de circonvallation au-delà de la riviere, on ne pouvoit aussi en être assuré qu'en prenant les places qui la commandoient.

Du moment que le pont fut achevé, le duc d'Enguien fit passer d'Aumont avec six cens hommes de pied & trois cens chevaux, pour attaquer Germesheim : d'Aumont s'en rendit le maître en deux jours de tranchée ouverte, & ensuite il marcha vers Spire. Cette ville, bien que située sur le Rhin, n'est considérable que par la chambre Impériale dont elle est le siége ; car elle n'est fermée que d'une muraille, avec des tours à l'antique, & un méchant fossé.

Pendant que d'Aumont s'assuroit de tous les postes nécessaires sur le bord du Rhin, le

duc d'Enguien fit commencer les attaques de

An. 1644. Philisbourg. On a deja observé que l'approche ne s'y peut faire que par une seule tête, où l'on trouve un terrein sablonneux, qui continue presque de la même largeur jusques sur la contrescarpe de deux bastions de la ville.

Le duc d'Enguien ordonna deux attaques par cet endroit : le maréchal de Gramont conduisit la gauche ; le vicomte de Turenne prit soin de la droite : l'un & l'autre se servirent d'environ quinze cens pas du cours d'un petit ruisseau qui passe par cette plaine, dont ils détournerent l'eau pour faire leur approche vers les deux bastions qu'ils attaquoient. La tranchée fut ouverte le premier jour de septembre ; & la nuit même on fit une place d'armes commune aux deux attaques, de laquelle chacune conduisoit son approche vers le bastion opposé.

Espenan avec le régiment de Persan, fut de garde la premiere nuit dans la tranchée de Gramont ; & après avoir poussé la ligne près de deux cens pas, il commença une grande redoute, où il établit un corps de garde de cent Gendarmes à la tête des travailleurs ; & ces cavaliers avoient ordre de se retirer pendant le jour derriere une masure, proche de l'ouverture de la tranchée. La nuit fut assez paisible ; & les assiégés qui ne savoient encore où l'on travailloit, n'interrompirent point l'ouvrage des assiégeans ; mais dès que le jour parut, & qu'il virent la terre qu'on avoit remuée, ils voulurent essayer de ruiner par une sortie le travail qui s'étoit avancé pendant la nuit. Ils détacherent deux cens hommes de pied & cent chevaux, qui s'avancerent contre

la ligne ; & bien qu'elle fût encore pleine de travailleurs, Espenan se prépara pour les bien recevoir ; & commanda aux Gendarmes de s'opposer à la cavalerie des assiégés. Cet escadron marcha aux ennemis avec un tel désordre, qu'il fut entiérement rompu au premier choc ; & la Boulaye y fut tué sur la place. Néanmoins Espenan mit la ligne en si bon ordre, que les assiégés n'oserent l'attaquer, ni pousser plus loin ce premier avantage qu'ils venoient de remporter ; de sorte que les Gendarmes eurent le tems de se rallier, & de revenir à la charge. Ils s'en acquitterent si bien la seconde fois, que malgré le feu des bastions, tout ce qui restoit de cette sortie fut chassé jusques dans la contrescarpe. AN. 1644.

Ainsi les assiégeans continuerent leur travail sans interruption ; mais leur infanterie étoit tellement diminuée, que celle de l'armée d'Enguien ne montoit qu'à trois mille hommes, & l'autre n'étoit pas plus de deux mille. Avec si peu de gens, le Prince eut des peines incroyables à garder une si grande circonvallation, & à fournir les hommes qu'il falloit pour la garde de la tranchée & pour tous les autres travaux. Son infanterie étoit composée de quatre bataillons : celui qui sortoit de la tranchée alloit à la garde extraordinaire du camp ; les deux autres travailloient aux approches ; & le dernier amassoit des fascines pour remplir le fossé. Palluau, avec le régiment d'Enguien, releva la seconde nuit Espenan & Persan : il avança beaucoup la ligne, & acheva la redoute. Tournon & Marsin, les deux nuits suivantes, pousserent les travaux fort avant, & firent une batterie de six canons.

An. 1644. Le vicomte de Turenne n'avoit pas fait moins de diligence de son côté. La cinquieme nuit, les deux attaques firent leurs logemens sur la contrescarpe. Bamberg ne s'étoit opposé à tous ces travaux que par le feu du canon & du mousquet. Le duc d'Enguien n'avoit eu aucune nouvelle de l'armée de Baviere ; il savoit seulement que Jean de Wert marchoit avec mille chevaux & autant de mousquetaires, pour essayer de jetter du secours dans Philisbourg ; & cet avis l'obligea de redoubler la garde des lignes, & même de faire faire le biouac toutes les nuits.

Aussi-tôt que les deux attaques eurent fait leurs logemens sur la contrescarpe, les travailleurs commencerent à la percer, & à faire des batteries pour ruiner les défenses de la place. La descente du fossé ne fut pas fort difficile, mais on eut bien de la peine à l'assurer ; car comme l'eau étoit presque de niveau à la contrescarpe, les assiégeans ne pouvoient pas y aller sous terre, & il eût fallu trop de tems pour faire une gallerie couverte de madriers : ainsi le duc d'Enguien se contenta de faire tirer une ligne droite qui aboutissoit au fossé, & qui étoit couverte avec des fascines sur des blindes & des chandeliers.

Espenan & Palluau pendant les deux nuits de leur garde, mirent leur travail en état de pouvoir combler le fossé. Le comte de Tournon y avoit déja fait jetter quantité de fascines ; mais en passant par cette ligne enfilée qui conduisoit au travail, il fut tué d'un coup de mousquet.

La Pomme, ingénieur fort expert à faire des mines & à passer des fosses, avoit entrepris de

faire des ponts de fascines ; mais il y trouvoit beaucoup de difficultés à cause du canon de la place, sur qui celui des assiégeans n'avoit pu prendre le dessus ; parce que les assiégés en avoient un si grand nombre, qu'une de leurs pieces n'étoit pas plutôt démontée, qu'ils en poussoient une autre à la place ; & outre celles qu'ils avoient dans leurs flancs, dont ils battoient le pont en travers, ils en avoient un rang sur la face des bastions, qui l'enfiloient, & qui ruinoient tout le travail. Il est vrai que leurs flancs étoient si petits, qu'ils n'y pouvoient mettre que trois pieces : c'est le défaut ordinaires des meilleures places, d'avoir les flancs trop serrés ou trop découverts ; mais le premier de ces défauts est le pire, parce qu'entre deux batteries opposées, le plus grand nombre des canons l'emporte toujours. En effet les assiégeans ayant dressé deux batteries de quatre pieces chacune, firent faire celle des flancs ; mais les assiégés en placerent tant sur la face des bastions, dont le rempart est fort bas, qu'ils ruinerent celles des assiégeans : c'est pourquoi le duc d'Enguien fut obligé de faire élever des épaulemens pour enterrer ses batteries, & se couvrir des faces des bastions ; par ce moyen, son canon se rendit le maître, & les assiégeans travaillerent avec plus de sûreté à leur pont. AN. 1644.

Bamberg reconnut alors qu'il n'étoit plus en son pouvoir d'empêcher que le fossé ne fût comblé ; & comme sa garnison étoit foible, il ne crut pas devoir attendre que le mineur fût attaché ; espérant de faire auparavant une capitulation plus avantageuse, il fit battre la chamade : les ôtages furent donnés ; & la garnison sortit le douzieme de septembre au nom-

bre de cinq cens hommes, avec deux pieces de
A.N. 1644. canon. Le duc d'Enguien fit entrer le régiment de Persan dans la place, & y mit Espenan pour gouverneur.

Cette conquête, quoique plus facile que le Prince ne l'avoit prévu, donna une grande réputation aux armes de France. Plusieurs villes envoyerent des députés. Spire n'avoit pas attendu que d'Aumont l'eût fait sommer; les magistrats en avoient porté les clefs au duc d'Enguien: il les reçut honorablement; & après avoir confirmé leurs priviléges, il les renvoya pour faire sortir les Impériaux, & recevoir la garnison Françoise que d'Aumont eut ordre d'y faire entrer. Mais le duc d'Enguien ne pouvoit pas recueillir lui-même les fruits de la prise de Philisbourg, ni s'en éloigner avant que de l'avoir remis en défense: les ennemis s'approchoient; ses troupes étoient affoiblies & fatiguées; le canon avoit fait de grandes ruines qu'il falloit réparer. Ce Prince n'étoit pas en état de se présenter devant Merci, qui avoit rafraîchi & augmenté son armée depuis sa retraite de Fribourg: c'est pourquoi le duc d'Enguien se contenta d'établir si bien ses quartiers dans les places le long du Rhin, qu'on ne pût lui enlever sa conquête, ni le forcer à un combat général. Il avoit la riviere d'un côté, la ville de l'autre, le fort du Rhin devant lui, le marais & les bois derriere. Son armée étant campée dans un poste si avantageux, il détacha le vicomte de Turenne pour aller attaquer Worms. Cette ville ne cede ni en dignité, ni en nombre d'habitans à aucune des villes d'Allemagne: elle est placée sur le bord du Rhin, & fortifiée autant que sa grandeur & sa situa-

tion l'ont pu permettre. Le duc charles de Lorraine y tenoit garnison ; & depuis la perte de ses états, il n'avoit presque point d'autre retraite que celle-là. An. 1644.

Le vicomte de Turenne fit descendre par la riviere l'infanterie, le canon & toutes les choses nécessaires pour son dessein : il marcha ensuite par le Palatinat avec deux mille chevaux, & défit six cens hommes que le général Beck envoyoit à Frankendal. Les habitans de Worms ouvrirent leurs portes, & en firent sortir les Lorrains. De-là le vicomte de Turenne poursuivit sa marche vers Mayence, & détacha Rose pour aller attaquer Oppenheim. C'est une petite ville située dans une plaine, mal fortifiée, mais défendue par un très-bon château : Rose n'y trouva point de résistance. Le vicomte de Turenne se présenta devant Mayence ; & s'étant logé dans le fauxbourg, il envoya un trompette à ceux qui commandoient dans la ville, pour leur offrir des conditions honorables.

Mayence est le siége de l'archevêque Electeur, & une des principales villes d'Allemagne ; outre qu'elle est grande, fort peuplée & bien bâtie pour un pays où l'on n'a jamais eu le goût de la bonne architecture, sa situation la rend considérable, étant placée vis-à-vis de l'embouchure du Mein, qui passe sous une partie de ses murailles : du côté de la terre, elles sont défendues par une citadelle de quatre bastions ; mais, comme il arrive d'ordinaire aux grandes villes, ses fortifications étoient négligées, & sa défense consistoit plus dans le nombre de ses habitans que dans la force de ses remparts. Au bas de la ville sur

le bord du Rhin, est un château assez magnifique où logent les Electeurs. Dans le tems que
An. 1644.
cette ville avoit été sous la puissance du Roi de Suede, il avoit fait bâtir à l'endroit où les deux rivieres se joignent, un fort de six bastions, qui portoit le nom de Gustawebourg ; mais à la fin les Impériaux ayant repris Mayence, le fort fut abandonné par les Suédois, & les Electeurs l'ont laissé ruiner.

Quand le vicomte de Turenne entra dans les fauxbourgs, il y avoit encore dans la ville une garnison Impériale de huit cens hommes ; néanmoins l'Electeur n'ayant pas cru y pouvoir demeurer en sûreté, s'étoit retiré à Hermestein ; de sorte que le Chapitre, qui a l'autorité du gouvernement en l'absence de l'Archevêque, fit assembler tous les corps de la ville ; & après plusieurs délibérations, ils résolurent de députer vers le duc d'Enguien, & de ne donner les clefs qu'à lui-même, afin de rendre en quelque sorte leur capitulation plus honorable, par la qualité de celui qui les recevroit.

Le vicomte de Turenne envoya cette réponse au duc d'Enguien, qui étoit toujours avec son armée à la vue de Philisbourg. Il en partit aussi-tôt avec une escorte de quatre cens chevaux, & se rendit en un jour & demi proche de Mayence. Pendant qu'on travailloit aux articles du traité, Merci, avec l'armée de Baviere, s'étoit posté sur des hauteurs entre Hailbronet Neckersulm, & avoit laissé le Neckre devant lui.

Hailbron n'est qu'à quatorze lieue de Philisbourg. Merci prétendoit arrêter de là tous les progrès du duc d'Enguien. Il détacha Wolf, colonel célébre parmi les Bavarois, avec deux

cens chevaux, & cinq cens dragons pour se jetter dans Mayence; mais Wolf n'y put arriver qu'un quart d'heure avant le duc d'Enguien. Le trompette que ce Prince envoya aux habitans pour les avertir de sa venue, trouva Wolf qui les haranguoit, pour leur persuader de se défendre, offrant le secours qu'il avoit laissé de l'autre côté du Rhin & celui de toute l'armée Bavaroise qui le suivroit en peu de tems. An. 1644.

Mais les habitans de Mayence sachant que le duc d'Enguien étoit en personne dans leur fauxbourg, tinrent la parole qu'ils avoient donnée au vicomte de Turenne; & après avoir fait sortir Wolf de la ville, ils envoyerent leurs députés au duc d'Enguien pour achever le traité de leur capitulation. Le Chapitre s'obligea de faire sortir la garnison qu'il tenoit dans Bringhen, petite ville avec un bon château sur le Rhin, & d'y recevoir des troupes Françoises. Le duc d'Enguien donna le gouvernement de Mayence au comte de Courval; & y établit une forte garnison avec ce qui étoit nécessaire pour réparer les anciennes fortifications & en faire de nouvelles.

Le vicomte de Turenne prit en passant Creutznac, & d'Aumont alla investir Landaw avec douze cens hommes & quinze cens chevaux. C'est une ville située dans une plaine à quatre lieues de Philisbourg; elle est assez peuplée; son rempart n'est flanqué que par des tours à l'antique, avec un fossé défendu par quelques demi-lunes & un chemin couvert. Il y avoit dedans quatre cens hommes de troupes Lorraines, & c'étoit la seule place que les Impériaux eussent conservée dans le Palatinat en-

AN. 1644. deçà du Rhin, excepté Frankendal, où les Espagnols tenoient une forte garnison.

Pendant que d'Aumont prenoit ses quartiers, & commençoit ses travaux devant Landaw, le duc d'Enguien vint rejoindre son armée à Philisbourg pour être plus près du siége que d'Aumont alloit entreprendre. Il apprit en arrivant que la tranchée étoit déja ouverte, mais que d'Aumont en allant visiter le travail, avoit été blessé dangereusement [1]. Le vicomte de Turenne alla continuer le siége, & poussa la tranchée si diligemment, que dans trois jours on fit une batterie & un logement sur la contrescarpe. Le cinquieme jour, le duc d'Enguien y étant venu pour visiter les travaux, les Lorrains traiterent avec le vicomte de Turenne & sortirent de la place.

Après la prise de Landaw, Neustadt, Manheim & Magdebourg ne firent que fort peu de resistance, ainsi le duc d'Enguien se vit en une seule campagne trois fois victorieux de l'armée Bavaroise, maître du Palatinat & du cours du Rhin depuis Philisbourg jusqu'à Hermestein, & de tout ce qui est entre le Rhin & la Moselle.

[1] Il mourut à Spire peu de jours après.

Fin de la Relation du marquis de la Moussaye.



MÉMOIRES
DU DUC
D'YORCK,
DEPUIS JACQUES II,
ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE.

PRÉFACE

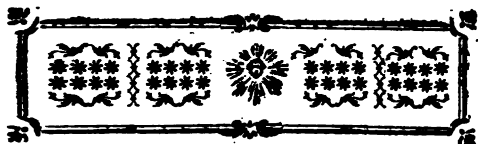
DU CARDINAL DE BOUILLON [1].

Le Roi d'Angleterre Jacques II, m'ayant fait l'honneur de me raconter dans l'année 1695 plusieurs particularités & quelques actions considérables de la vie de feu M. de Turenne, mon oncle, qui m'étoient inconnues, n'étant pas rapportées dans les Mémoires que j'ai de lui écrits de sa propre main, je pris la confiance de témoigner à ce Prince que j'étois bien fâché que mon respect pour lui ne me permît pas de le supplier très-humblement de vouloir, par l'amitié qu'il conservoit pour feu M. de Turenne, mettre par écrit aux heures qui lui seroient les moins incommodes, ces particularités & ces actions dont je n'avois aucune connoissance; & je lui ajoutai que je prendrois la liberté de demander cette faveur à tout autre qu'à Sa Majesté, que je devrois encore plus respecter que la mémoire de feu M. de Turenne, que j'avois regardée jusqu'à ce moment-là comme la chose du monde qui m'é-

[1] *Cette Préface se trouve au commencement des Mémoires du duc d'Yorck, écrite de la propre main du cardinal de Bouillon.*

toit la plus chere : sur quoi Sa Majesté, par un effet tout particulier d'une bonté & générosité sans égale, me dit qu'elle me feroit avec joie ce plaisir le plutôt qu'il lui seroit possible, en me confiant même que comme elle avoit déja écrit en Anglois assez exactement par années les Mémoires de sa propre vie, elle en tireroit & traduiroit en François tout ce qui concerneroit les campagnes qu'elle avoit faites dans l'armée de France, commandée par M. de Turenne, & de celles qu'elle avoit faites ensuite aux pays-bas dans l'armée d'Espagne jusqu'à la publication de la paix des Pyrennées, & au rétablissement du Roi Charles II, son frere, sur le trône de la Grande-Bretagne. Je fus agréablement surpris le vingt-septieme du mois de janvier de l'année suivante mil six cens quatre-vingt-seize, lorsqu'étant allé à S. Germain en Laye rendre mes respects à ce grand & saint Roi, il me mena dans son cabinet, où il me dit qu'il m'avoit fait venir pour me tenir la parole qu'il m'avoit donnée l'année précédente, & me mit en même-tems entre les mains ce présent Livre, dans lequel il m'assura qu'il avoit recueilli tout ce qu'il avoit remarqué dans ses Mémoires au sujet de feu M. de Turenne, depuis l'année mil six cens cinquante-deux inclusivement, jusqu'en mil six cens soixante; qu'il m'en faisoit un don avec plaisir, tant par rap-

port à la mémoire de feu M. de Turenne, qu'il me dit lui devoir être toute la vie très-chere & très-précieuse, parce qu'il le regardoit comme le plus parfait & le plus grand homme qu'il eût jamais connu, & le meilleur ami qu'il eût jamais eu, que par rapport à l'amitié dont il m'honoroit en particulier: il me recommanda cependant de ne donner jamais à qui que ce soit, durant son vivant, la lecture de ces Mémoires. Après avoir rendu à Sa Majesté très-humbles actions de graces de ce bienfait, je lui promis d'exécuter ce qu'elle venoit de m'ordonner; & je l'ai très-fidelement observé tant qu'il a vêcu. Ce don de la main d'un si grand Roi me paroît si considérable & si honorable pour la mémoire de feu M. de Turenne, & pour toute notre maison, que dès ce jour-là, comme j'eus l'honneur de le dire à Sa Majesté en recevant d'elle ce précieux don, je pris la résolution de le substituer un jour à perpétuité à l'aîné de notre maison, & c'est ce que je fais aujourd'hui, étant à Rome le seizieme du mois de février de l'année mil sept cens quinze, y ayant par un effet de la Providence divine, retrouvé ce précieux Livre que je ne croyois jamais revoir. *Signé*, LE CARDINAL DE BOUILLON, Doyen du Sacré Collége.



MEMOIRES DU DUC D'YORCK.

LIVRE PREMIER.

DES GUERRES CIVILES EN FRANCE.

LE duc d'Yorck étoit en France auprès de la Reine sa mere, en 1652, lorsque le retour du cardinal Mazarin ayant rendu la Cour irréconciable avec les ennemis de ce Ministre, ce Prince jugeant que la guerre alloit se rallumer avec beaucoup de violence, & ayant une extrême passion de se rendre capable de servir un jour utilement le Roi son frere, il résolut, s'il pouvoit obtenir sa permission & celle de la Reine, de faire la campagne en qualité de volontaire dans l'armée du roi de France. Le chevalier Berkeley fut le seul qui ne s'opposa point à ce dessein à la premiére proposition qui en fut faite; mais à force d'insister, on y consentit. Cependant il restoit une difficulté bien plus difficile à vaincre que la premiere; rien AN. 1652.

n'étoit si rare que l'argent : la cour de France
An. 1652. étoit alors à Angers, & dans une fort grande nécessité ; tellement que sans le secours de trois cens pistoles, que lui prêta un gentil-homme gascon nommé Gautier, qui avoit servi en Angleterre, il lui auroit été impossible de se mettre en campagne.

Avec cette petite somme on travailla à son équipage : le Roi son frere lui donna un attelage de six chevaux, que le Lord Crofts avoit amené de Pologne : ils étoient trop petits pour le carosse, & servirent à monter deux où trois valets de pied & autant de palfreniers. On loua deux mulets pour porter jusqu'à l'armée un lit de camp & le petit bagage. Le Duc ne devoit être accompagné que du chevalier Berkeley & du colonel Werden ; & il n'avoit pas un seul cheval de main pour pouvoir en changer en cas de nécessité. Ce peu de préparatifs se firent aisément avec le secret qu'il falloit pour ne point être arrêté, comme il en auroit couru risque, si son dessein d'aller à l'armée du Roi avoit été découvert ; outre qu'il ne pouvoit pas avec bienséance prendre congé du duc d'Orléans son oncle, pour aller servir dans le parti contraire au sien. Pour éviter cet inconvénient, ce Prince alla avec le Roi son frere à S. Germain en Laye, sous prétexte de chasse ; & après y avoir resté deux ou trois jours, il se mit en chemin le vingt-un d'avril pour aller joindre l'armée.

Il passa au travers du fauxbourg S. Antoine, & ne put aller la premiere nuit plus loin que Charenton. Le jour suivant il alla à Corbeil. En arrivant au fauxbourg, il y trouva quelques compagnies du régiment aux Gardes aux-

quelles les habitans de la ville avoient fermé les portes. Le duc d'Yorck étant fort incertain d'y être reçu lui-même, hasarda de s'y présenter. On lui fit beaucoup de difficultés ; mais à force de bonnes paroles, on lui permit d'entrer à pied, à condition qu'il laisseroit ses chevaux dans le fauxbourg. Ensuite ayant représenté aux Magistrats les dangers auxquels ils s'exposoient en continuant de refuser l'entrée aux troupes du Roi, ils se laisserent à la fin persuader, quoiqu'il fût constant que s'ils eussent persisté, la Cour, qui étoit alors arrivée à Melun, auroit eu bien de la peine à s'emparer de la place, tant à cause de sa forte situation, que du voisinage de Paris ; & si le Roi, par cette avanture imprévue, ne s'en étoit rendu le maître, ses affaires en auroient beaucoup souffert ; au lieu que ce poste lui fut dans la suite d'une très-grande utilité en plusieurs occasions. AN. 1652.

Aussi-tôt que la Cour fut informée que ses troupes étoient entrées dans Corbeil, elle quitta Melun pour s'y rendre. Le duc d'Yock y étoit resté pour l'attendre, & son arrivée lui procura un petit secours d'argent dont il avoit grand besoin, n'ayant pas en arrivant dans cette ville vingt pistoles de reste. Son équipage fut augmenté d'un cheval & de deux mulets. Il partit le même soir pour Châtres avec plusieurs volontaires de la Cour qui l'accompagnoient, & il y trouva l'armée, qui n'étoit arrivée que peu d'heures avant lui. Avant que de commencer la relation de cette campagne & de celles qui la suivirent, il est nécessaire de reprendre d'un peu plus haut, pour expliquer l'état des affaires en France.

AN. 1652. La Cour étoit réduite au commencement de cette année aux dernieres extrêmités : le nombre des sujets fideles à leur Roi étoit petit ; ceux même qui par leur intérêt devoient être le plus attachés au salut de l'état, étoient les principaux instrumens des troubles qui le déchiroient, sous le prétexte spécieux, qui a été dans tous les tems celui des rebellions, d'éloigner de la personne du Roi les mauvais conseillers. Pour rendre cette plainte plus plausible, on déclamoit principalement contre le Ministre, en criant qu'il étoit hônteux à la France de se laisser gouverner par un étranger, pendant que tant de Princes du Sang étoient & plus propres & plus capables que le Cardinal de soutenir le ministere. Ces Princes étoient à la tête des mécontens, suivis de la plupart des seigneurs & des personnes les plus qualifiées du royaume : les villes les plus considérables & la plupart des Parlemens s'étoient déclarés pour eux ; & quoique le duc de Longueville n'eût pas pris ouvertement aucun parti, on savoit bien qu'il penchoit avec toute la Normandie du côté de celui des Princes, & qu'il n'affectoit la neutralité que pour se ranger sans péril du côté des plus forts. Quelques propositions qu'on lui pût faire de la part du Roi, il trouva toujours des excuses pour les éluder, & pour se dispenser de le recevoir dans Rouen, lorsque les villes les plus considérables ne vouloient lui ouvrir leurs portes, & que les plus petites, comme Corbeil, suivoient le même exemple, tant le poison étoit universellement répandu dans le royaume.

Les Espagnols toujours attentifs à profiter des désordres de la France, ne négligeoient

rien pour les fomenter, dans l'espérance de regagner en peu de tems les places qu'elle leur avoit prises, & qui lui avoient coûté tant d'années, tant de travaux, de sang & d'argent ; il y a même beaucoup d'apparence qu'ils avoient de plus vastes desseins, & qu'ils se flattoient d'accabler entierement cette monarchie, ou au moins de l'affoiblir à un point qu'elle ne seroit pas capable de les attaquer de long-tems ; mais ils prirent de fausses mesures, & leurs précautions toujours outrées firent échouer tous leurs projets. Outre l'argent & les promesses magnifiques qu'ils répandoient parmi les chefs des mécontens, ils envoyerent de Flandre, pour fortifier l'armée des Princes, des troupes sous le commandement du duc de Nemours, qui étoit allé exprès à Bruxelles pour demander du secours. Elles entrerent en France au commencement du printems, au nombre d'environ sept mille hommes, cavalerie & infanterie, & passerent la Seine à Mantes dont le duc de Sulli étoit gouverneur, & qui auroit pu, s'il eût voulu, leur refuser passage, & retarder beaucoup leur jonction avec l'armée des Princes assemblée aux environs de Montargis. Depuis cette jonction & la prise d'Angers par les troupes du Roi, il ne se passa rien de considérable jusqu'à l'affaire de Blesneau, excepté que M. de Turenne, que ces mémoires regardent particulierement, prévint le dessein que les ennemis avoient de se rendre maîtres de Gergeau. Ils s'étoient déja saisis d'un bout du pont, & n'auroient point tardé à s'emparer de la place, qui n'avoit pour toute défense qu'une porte & un fort petit nombre de soldats, si M. de Turenne n'y étoit arrivé fortuitement avec assez

AN. 1652.

de troupes pour empêcher l'exécution de ce projet, dont le succès leur auroit été fort avantageux. Ils furent obligés de se retirer avec quelque perte, dont la plus considérable fut celle de M. Sirot, lieutenant général, un de leurs meilleurs officiers.

An. 1652.

La Cour alla ensuite à Gien, où l'armée passa la Loire, & prit des quartiers à l'entour de Blesneau. Celle des Princes s'avança à Lorris. Ce fut dans cet intervalle que le prince de Condé partit secrétement de Guienne, où ses affaires étoient en mauvais état, pour venir à Paris où sa présence étoit plus nécessaire. Il ne fut accompagné dans ce dangereux voyage que de quatre ou cinq personnes. A peine y fut-il arrivé, qu'il fut obligé de partir pour se mettre à la tête de l'armée des Princes ; & ayant été informé de l'état où étoient les troupes du Roi, il résolut de les attaquer dans leurs quartiers, qu'ils avoient été obligés d'étendre au large pour la commodité des fourrages. M. de Turenne avoit les siens à Briare ; & ceux du maréchal d'Hocquincourt étoient à Blesneau. Ce dernier ayant eu avis que l'armée des Princes venoit à lui, ordonna à ses troupes, en cas d'alarme, de marcher au rendez-vous qu'il leur avoit marqué entre les quartiers de M. de Turenne & les siens. Il envoya en même tems des gardes avancées vers les ennemis, & posta des dragons dans un passage, par où, suivant toute apparence, ils devoient venir. M. de Turenne ayant aussi été informé de leur dessein, al a lui-même trouver M. d'Hocquincourt, qui étoit le plus exposé, pour l'en avertir.

Les dragons sur lesquels on s'étoit reposé,

& qu'on crut pouvoir arrêter l'ennemi au passage, le soutinrent mal; soit par lâcheté ou par trahison, ils ne furent pas plutôt attaqués qu'ils abandonnerent le poste. M. le Prince poursuivant son avantage, tomba sur le quartier de M. d'Hocquincourt, qui ne résista pas longtems, & fut forcé, mais avec assez peu de perte de part & d'autre. Les troupes battues se sauverent a la faveur de la nuit, perdirent tous leurs bagages; & leur terreur fut si grande, qu'elles oublierent le rendez-vous qu'on leur avoit donné: la nuit empêcha les ennemis de les poursuivre; mais ils comptoient de battre dès qu'il seroit jour M. de Turenne, qu'ils savoient être près d'eux, s'il ne se retiroit pas. Le royaume entier auroit été dans un péril extrême, si cette petite armée eût été mise en déroute. Le Roi pouvoit difficilement éviter de tomber avec toute sa Cour entre les mains des Princes; & tout étoit à craindre dans un tems où l'ambition de quelques grands ne connoissoit point de bornes. AN. 1652.

Aussi-tôt que M. de Turenne fut averti de l'approche des ennemis, il sortit de ses quartiers, marcha au rendez-vous, envoyant en même tems de petits partis, qui ne tarderent pas de l'informer que les quartiers de M. d'Hocquincourt avoient été forcés. La nuit fut si obscure, qu'il ne put pas bien connoître le poste qu'il avoit pris. Il étoit dangereux d'avancer, les ennemis étant si près; & la retraite n'étoit pas moins hasardeuse, parce qu'il ne connoissoit pas assez le pays. Il craignoit d'intimider ses troupes, & de les mettre en désordre: il prit le parti de rester où il étoit, dans l'espérance de donner par-là à ses troupes dis-

An. 1652.

perſées le tems de le rejoindre. A la pointe du jour, en découvrant les ennemis, il remarqua avec bien de la joie qu'il pouvoit occuper un poſte très-avantageux, où ils ne pouvoient le venir attaquer qu'en paſſant un défilé fort étroit.

Il mit derriere ce défilé ſa petite armée en bataille, ayant un bois d'un côté, & un grand étang de l'autre. Quelques officiers lui propoſerent de poſter le long du bois des petits partis d'infanterie, pour mieux défendre les paſſages. Il ne ſuivit point cet avis, parce que, comme il le dit depuis au duc d'Yorck, l'infanterie des ennemis étant de moitié plus nombreuſe que la ſienne, ils n'auroient pas eu beaucoup de peine à la chaſſer du bois; ce qui l'auroit obligé d'aller la ſecourir, & l'auroit ſi fort engagé qu'il n'auroit pu éviter la défaite entiere de ſes troupes. Il jugea plus à propos de laiſſer le bois dégarni, s'éloigna de plus de la portée du mouſquet entre le bois & le défilé, & dans cette ſituation attendit l'ennemi, qui lui voyant prendre de ſi juſtes meſures, n'oſa point l'attaquer. On demeura de part & d'autre en bataille, ſe contentant de s'obſerver & de ſe canonner, juſqu'à ce que M. de Turenne feignant de ſe retirer, l'ennemi crut trouver l'occaſion de le charger, & marcha en bataille au défilé. Quinze ou vingt eſcadrons l'avoient déja paſſé, quand M. de Turenne faiſant volte face, marcha à eux, & les obligea de ſe retirer avec d'autant plus de déſordre & de précipitation, qu'ils n'avoient point d'autre parti à prendre pour éviter d'être entiérement taillés en pieces; & comme le gros de leur armée s'étoit avancé auprès du défilé, l'armée du Roi reprenant

reprenant son premier poste, fit avec son canon une terrible exécution sur les ennemis, qui étoient en foule l'un dessus l'autre : cette canonade dura tout le reste du jour. AN. 1652.

Les troupes du maréchal d'Hocquincourt arriverent enfin sur le soir, & joignirent M. de Turenne, qui étoit encore en présence des ennemis ; & la partie ne fut plus si inégale. On ne sçait point qui se retira le premier ; quoi qu'il en soit, M. de Turenne, dans cette action importante, sauva par sa conduite & par sa fermeté l'état, qui n'avoit point de ressource si cette armée eût été défaite, & qui au moins auroit souffert des secousses dont il se seroit difficilement relevé.

Après ce combat, le prince de Condé quitta l'armée pour aller à Paris, où il fut reçu avec de grands applaudissemens, son parti exagerant ses avantages fort au-delà de ce qui en étoit. Son absence préjudicia beaucoup aux intérêts de la cabale ; il ne resta personne pour commander l'armée en chef ; M. de Tavannes ne commandoit que les troupes de M. le Prince, M. de Valon celles du duc d'Orleans, & M. de Clinchamps les Espagnols ; quoiqu'ils eussent tous trois également du courage & de la capacité, aucun d'eux n'avoit assez de tête pour conduire une armée ; & il arriva ce qui arrive toujours lorsqu'on ne reconnoît point un chef auquel toutes les troupes obéissent ; quoique l'intérêt fut commun, les vues étoient différentes, & la jalousie gâtoit tout. M. de Turenne étoit trop habile pour ne pas profiter de cette mésintelligence ; quoique les armées ne fussent point à une grande distance l'une de l'autre, il sçut amuser les ennemis, & regler ses mouve-

An. 1652. mens si à propos, que faisant de grandes marches de concert avec la Cour, il se glissa adroitement entr'eux & Paris; & quoiqu'il eût un grand tour à faire, sa diligence fut telle qu'il arriva à Châtres le vint-quatrieme avril que les ennemis n'étoient qu'à Etampes. La cour alors pouvoit aller à Paris, comme il avoit été résolu; les personnes les plus considérables du parti du Roi dans cette Ville, & même le cardinal de Retz, étoient de cet avis; mais soit que la Cour manquât de résolution, soit que les artifices des ennemis du Cardinal, qui vouloient l'effrayer, prévalussent, elle resta à Melun, & vint à Corbeil à peu près au même-tems que M. de Turenne arriva à Châtres avec l'armée où le duc d'Yorck le joignit.

Quelques jours se passerent sans qu'il arrivât rien d'important : les partis qu'on envoyoit vers Etampes amenoient souvent des chevaux qu'ils enlevoient au fourrage, & des prisonniers, qui rapporterent que toute l'armée ennemie étoit en quartier dans la ville & dans le Fauxbourg. Mademoiselle envoya un trompette à M. de Turenne lui demander un passeport pour aller à Paris : elle venoit d'Orleans, que sa présence & son crédit avoient fait déclarer pour les Princes, & ne pouvoit retourner à Paris sans passer au travers des deux armées. M. de Turenne fit quelque difficulté de lui accorder le passeport sans la permission de la Cour où il dépêcha un Exprès; mais avant son retour, ayant consideré qu'il pouvoit tirer quelque avantage de la demande que cette Princesse lui faisoit, & sçachant le jour qu'elle devoit arriver à Etampes, il lui envoya le passeport. On sçut par des partis, que les ennemis

n'avoient point été au fourrage depuis deux ou trois jours, d'où M. de Turenne conjectura qu'elle devoit voir l'armée en bataille ce jour-là, qui étoit le troisieme de mai; que le lendemain elle partiroit pour Paris; que les ennemis n'allant au fourrage que le quatrieme, ils seroient obligés d'en faire un grand, après l'avoir différé si long-tems; que comme la plupart des Officiers-généraux ne manqueroient point d'accompagner Mademoiselle une partie du chemin, ce fourrage se feroit sans beaucoup de précautions. Toutes ces circonstances ayant été bien considérées, il résolut avec M. d'Hocquincourt de marcher toute la nuit avec l'armée: on ne laissa dans Châtres que cent chevaux & un régiment d'infanterie pour garder la ville & le bagage. En une heure de tems toute l'armée fut en mouvement: on commença à marcher à huit heures du soir avec un grand silence & beaucoup d'ordre; le dessein étoit de se poster entre l'armée ennemie & Orleans, pour couper les fourrageurs qu'on crut trouver en campagne de ce côté-là. AN. 1652.

On passa tous les défilés avant le lever du soleil; M. d'Hocquincourt menoit l'avant-garde, étant son tour. Il fallut faire un petit circuit pour se mettre entre Etampes & Orleans; & l'armée y étant arrivée, commençoit à se mettre en bataille, lorsque des coureurs qui avoient été envoyés à la découverte, rapporterent que les ennemis, au lieu d'être au fourrage, avoient à une lieue de là leur armée en bataille, dans une plaine au-dessus d'Etampes. On prit aussi-tôt le parti de marcher à eux, dans la résolution de les combattre; mais dès qu'ils apperçurent sur la hauteur l'armée du

AN. 1652.

Roi, dont la marche leur avoit été jusques-là inconnue, ils commencerent à se retirer dans la ville. On fit avancer la cavalerie au grand trot, dans l'espérance de charger leur arriere-garde avant qu'elle pût être à couvert, & l'infanterie & le canon eurent ordre de suivre avec toute la diligence possible.

Les ennemis, au lieu d'aller ce jour-là au fourrage, comme on l'avoit jugé, firent sortir leur armée pour la faire voir en bataille à Mademoiselle, qui devoit partir le matin. Quand leurs Généraux apperçurent l'armée du Roi, ils lui demanderent son avis; elle répondit, qu'ils eussent à suivre les ordres de M. le duc d'Orleans & du prince de Condé, & se mit aussi-tôt en chemin. Ils firent rentrer l'armée dans la ville avec tant de diligence, qu'avant que M. de Turenne & M. d'Hocquincourt eussent gagné la hauteur au-dessus de la ville, les ennemis étoient en sûreté. Cette retraite précipitée fit prendre une nouvelle résolution d'attaquer les fauxbourgs: on envoya ordre à l'infanterie de s'y disposer en marchant, & de faire ses détachemens.

Etampes est située dans un fond; une petite riviere coule le long de ses murailles, & va tomber dans la Seine à Corbeil; le côté de la ville & du faubourg qui est sur la droite en venant de Châtres, est commandé par une petite hauteur, dont toute la plaine se peut découvrir du haut d'une tour ronde des plus élevées qui se voient; les murailles sont flanquées de petites tours qui ne sont point à l'épreuve du canon; elles ne sont entourées que d'un fossé sec du côté de Châtres; le fauxbourg vers Orleans est environné de la riviere & d'un ruis-

ſeau qui ſe joignent à la porte d'Orleans, par laquelle ſeule la ville peut avoir communication avec ce fauxbourg. Les ennemis y avoient neuf régimens d'infanterie, entr'autres ceux de Condé, de Conti & de Bourgogne ; les troupes auxiliaires des pays-bas ; ſavoir, Berlo, Pleur, Vange, la Motte, Pelnitz, &c. & environ cinq cens chevaux. Ils s'y étoient retranchés à la faveur du ruiſſeau qui couvroit tout d'un côté, à la réſerve d'un petit eſpace près de la porte où ils avoient élevé une bonne ligne. AN. 1652.

L'infanterie de l'armée du Roi attaqua les ennemis en arrivant ; elle attendit à peine le canon, dont on tira deux ou trois coups contre les retranchemens, plutôt pour faire connoître qu'il étoit arrivé, que pour l'exécution qu'on en pouvoit attendre. L'infanterie de M. d'Hocquincourt, qui avoit la droite, fit ſon attaque du côté du ruiſſeau : elle marcha juſqu'au bord, eſſuyant le feu des ennemis ; mais des Officiers l'ayant ſondé avec leurs piques, & trouvé plus profond qu'on n'avoit cru, on ſe retira en bon ordre, & on marcha un peu plus haut vers un moulin.

M. de Turenne fit attaquer par M. de Gadagne, lieutenant-colonel du régiment de la Marine, près de la ville à la gauche, qui n'étant défendue que d'une ligue, fut emportée ſans beaucoup de réſiſtance. Il n'y eut que cet endroit qui fut mal défendu, quoiqu'il fût le plus de conſéquence ; car étant pris, il n'y avoit plus de communication entre la ville & le fauxbourg. On fit immédiatement après des barricades au travers de la rue, vis-à-vis la porte. M. de Turenne fit entrer par-là toute ſon in-

An. 1652.

fanterie, qui fit des passages à la cavalerie, à sa tête de laquelle entra le maréchal d'Hocquincourt; mais il étoit venu avec tant de précipitation, qu'il oublia de donner ses ordres au reste de son aile sur ce qu'elle avoit à faire, tellement qu'elle suivoit toute entiere dans le fauxbourg, si M. de Turenne s'en étant apperçu, ne fût allé les arrêter tous, à la réserve de deux ou trois des premiers escadrons qui étoient déja entrés. Il leur ordonna d'aller occuper la hauteur où sa cavalerie étoit postée, parce qu'il en avoit dans le fauxbourg plus que suffisamment pour soutenir l'infanterie; & s'il y en étoit entré un plus grand nombre, les ennemis qui étoient dans la ville en auroient pu prendre avantage, en sortant par l'autre porte, & tomber sur la cavalerie qui étoit dehors; car sans compter ce qu'ils avoient de troupes dans le fauxbourg, ils avoient dans la ville autant de cavalerie & d'infanterie qu'il y en avoit dans l'armée du Roi.

Cependant le régiment de Picardie avec le reste de l'infanterie de M. d'Hocquincourt, passa le ruisseau au moulin, attaqua les ennemis vigoureusement, qui se défendirent de même; & après avoir été forcés, firent ferme de muraille en muraille, & de poste en poste. D'un autre côté, l'infanterie de M. de Turenne ayant achevé sa traverse contre la ville, tourna à droite, & attaqua en flanc le régiment de Bourgogne, qui défendoit la ligne; mais quoique l'attaque fût des plus violentes, & que le canon les désolât, ils disputerent opiniâtrément toutes les murailles qui servoient de clôtures aux jardins, dont les derrieres aboutissoient à la ligne; ils y avoient fait des ouvertures pour

passer six hommes de front, en marchant le long de cette ligne. Ce fut là où leur résistance fut si vigoureuse, qu'ils chasserent les attaquans des murailles qu'ils avoient gagnées, les repousserent si loin & les mirent dans un si grand désordre, que sans le régiment de Turenne qui arrêta leur impétuosité, & donna le tems aux autres de se rallier, on couroit risque de perdre tout l'avantage qu'on venoit de gagner; mais l'effort des ennemis ayant été soutenu, on les poussa de rechef de muraille en muraille jusqu'à la derniere, où reprenant vigueur, ils repousserent une seconde fois les attaquans dans un enclos voisin, & en firent un grand carnage. An. 1652.

On les avoit poursuivi la derniere fois avec trop d'ardeur & si peu d'ordre, que les cavaliers & les fantassins étoient pêle-mêle. Les ennemis ne pousserent pas plus loin leur avantage; ils se contenterent d'avoir conservé leur derniere muraille, pendant que les attaquans se rallierent à l'abri de celle qui étoit la plus proche; de sorte qu'il resta un enclos entre deux: on se contenta pour un tems de faire grand feu de part & d'autre. Le duc d'Yorck qui étoit présent à cette chaude attaque, y vit un Officier des ennemis, nommé Dumont, qui étoit major de Condé, entreprendre une action capable d'arrêter le cours de cette victoire, s'il eût été soutenu: il sortit de son rang la pique à la main; & s'avançant vingt pas, qui étoit la largeur de l'enclos, il s'exposa à tout le feu des attaquans; mais n'étant suivi de personne, il fut contraint de se retirer. Il fit jusqu'à trois fois cette dangereuse manœuvre, sans recevoir la moindre blessure: elle donna

AN. 1651. de l'émulation aux troupes du Roi. Il étoit dangereux d'aller droit à la breche ou à l'ouverture, qui étoit défendue par tant de braves gens. Un Officier dont on a oublié le nom, fortit de l'ouverture de la muraille que les attaquans occupoient; & à la vue des ennemis s'avança jufques contre celle qu'ils défendoient: il fut fuivi d'autant des fiens qui purent fe mettre à couvert du feu. L'enclos, comme il a déja été remarqué, étoit étroit, & il n'y avoit plus qu'une muraille entre les deux partis: il fe fit là une maniere de combat finguliere. La muraille étant bâtie de groffes pierres, on fe les rouloit les uns fur les autres; & elle commençoit à diminuer confidérablement, lorfque les troupes du Roi ayant reconnu une petite hauteur d'où on pouvoit battre les ennemis à revers, on tira fur eux fi à propos, que fe voyant attaqués en flanc & de front, & la place n'étant pas tenable, ils abandonnerent leur derniere muraille, & fe retirerent dans une églife voifine, où le régiment de Picardie avoit auffi pouffé ceux qu'il avoit attaqués; ils ne pouvoient pas s'y défendre, & demanderent quartier, qui leur fut accordé. Leur cavalerie paffa le ruiffeau, & fe fauva après avoir perdu le Baron de Briole qui la commandoit, & le comte de Furftemberg, qui furent tués.

Pendant qu'on combattoit dans le fauxbourg, les ennemis qui étoient dans la ville firent quelques forties pour forcer la barricade, & poufferent fi vivement les troupes du Roi, que fi M. de Turenne ne s'étoit avancé luimême pour les foutenir avec un efcadron de fa cavalerie jufqu'à la portée du piftolet de la ville, la barricade couroit grand rifque d'être em-

portée. Tout dépendoit de ce poste, dont la perte auroit entraîné la défaite entiere des troupes qui étoient actuellement aux mains dans le fauxbourg; mais le secours que M. de Turenne donna si à propos, les munitions qu'il fit distribuer, & la fermeté de M. de Gadagne, rendirent inutiles les efforts des ennemis, qui firent encore deux autres sorties où ils furent repoussés avec perte.

Des neuf régimens d'infanterie que les ennemis avoient dans ce faubourg, à peine se sauva-t-il un homme: il y en eut neuf cens de tués, & dix-sept cens prisonniers. Les principaux de ces derniers furent Briol, maréchal de camp, Montal qui commandoit le régimeut de Condé, Dumont, major du même régiment, que le duc d'YORCK reconnut être le même qui s'étoit distingué avec tant de bravoure à l'attaque de la derniere muraille; le baron de Berlo, maréchal de bataille, Vange, Pleur, la Motte. L'armée du Roi perdit au moins cinq cens hommes parmi lesquels il n'y eut personne de remarque: le jeune comte de Quincé reçut un coup de mousquet au travers du corps, & le comte Carlo de Broglio un dans le bras, dont ils guérirent tous deux.

Cette action fut également hardie & heureuse; les Généraux ne l'auroient point entreprise s'ils eussent connu la foiblesse de leur infanterie qui ne montoit pas à deux mille hommes, au lieu qu'elle devoit être au moins de cinq mille; la marche s'étant fait soudainement & dans l'obscurité, tous les soldats qui étoient en détachement ne purent joindre l'armée que quand l'attaque fut finie. Les ennemis avoient trois mille hommes d'infanterie dans la ville, & un

An. 1652. pareil nombre dans le fauxbourg, ſans la cavalerie; mais le déſordre qu'on remarqua parmi eux en arrivant ſur la hauteur, la confuſion avec laquelle ils ſe retirerent, & le peu de concert qu'il y a d'ordinaire où le commandement eſt diviſé, déterminerent probablement à les attaquer.

Si les ennemis avoient été attentifs ſur les fautes de l'armée du Roi, ils euſſent pû profiter d'une belle occaſion de la défaire dans ſa retraite. M. d'Hocquincourt, ſans ſe mettre en peine ſi M. de Turenne le ſuivoit avec l'arriere-garde, qu'il fut long-tems à reſſembler à cauſe du grand nombre de ſoldats qui s'amuſoient à piller le fauxbourg, marcha avec l'avant-garde, ſans faire aucune alte, droit à Etrechi. Les ennemis pouvoient, ſortant par la porte de Paris, ſe mettre entre l'un & l'autre, & les battre tous deux; mais ils ſe contenterent d'attaquer l'arriere-garde, comme elle ſe retiroit du côté de la barricade, & la preſſerent ſi vivement, que M. de Turenne fut obligé d'y aller en perſonne avec de la cavalerie pour la dégager. En arrivant ſur la hauteur, le chevalier Berkeley l'avertit que l'avant-garde étoit partie; à quoi il répondit, en hauſſant les épaules, qu'il étoit trop tard d'y remédier: le danger étoit d'autant plus grand, qu'on avoit l'embarras des priſonniers qu'on amenoit. On marcha avec toute la diligence poſſible, & la crainte ne ceſſa qu'en arrivant à Etrechi. Le lendemain toute l'armée retourna à Châtres.

Ce ſuccès releva conſidérablement les affaires du Roi & le courage du Cardinal, qui envoya ordre à M. de Turenne de bloquer les ennemis dans Etampes, où ils commençoient à

manquer de fourrages. Avant que tout pût être prêt, ceux autour de Châtres étant entierement consommés, il fallut que l'armée marchât à Palaiseau, où elle resta jusqu'au vingt-six, qu'elle vint camper près d'Etrechi, & le lendemain elle s'avança à une lieue d'Etampes. On travailla à une ligne de contrevallation à la portée du mousquet de la place, sur la croupe de la montagne. Aussi-tôt que les ennemis s'en apperçurent, ils firent de fréquentes sorties pour interrompre l'ouvrage, dans l'une desquelles ils couperent environ cent travailleurs avant que la garde pût être à cheval; mais ils furent vigoureusement repoussés par le marquis de Richelieu qui la commandoit. Le lendemain les lignes furent presque achevées: elles ne purent être que médiocres à cause de la qualité du terrein fort pierreux, & du manque d'outils & de bois, n'y en ayant point du tout aux environs. AN. 1

On logea de l'infanterie dans les ruines du fauxbourg, que les ennemis avoient brûlé quand ils sçurent qu'on retournoit les attaquer. L'armée étoit campée plus près de la place que la portée du canon, qui n'incommodoit point parce qu'elle est dans un fond; mais les ennemis pouvoient découvrir du haut d'une tour fort élevée dont on a déja parlé, tout ce qui se passoit dans le camp: ce qui leur étoit fort avantageux. On dressa un pont sur la riviere, pour les empêcher d'aller au fourrage; & on se disposoit à en faire plusieurs autres, qui les auroient resserrés & affamés en peu de tems, lorsque le duc de Lorraine vint rompre toutes ces mesures. Ce Prince avoit donné au Cardinal des assurances si positives de demeurer attaché

AN. 1652. à ses intérêts, qu'il envoya ordre au maréchal de la Ferté, gouverneur de la Lorraine, de permettre au duc de rassembler ses troupes, qui étoient dispersées; mais elles ne furent pas plutôt en corps, qu'il marcha droit en France, & se déclara pour les Princes, avec lesques il avoit traité secrétement dans le même-tems qu'il étoit en négociation avec le Cardinal.

Ce contre-tems obligea M. de Turenne à changer de dessein & à attaquer Etampes de vive force, prévoyant que s'il ne la prenoit pas promptement, le duc de Lorraine viendroit la secourir. On travailla dans cette vue avec toute la diligence possible à élever les batteries, les unes sur les lignes, & d'autres dans le fond, contre la porte d'Orleans, qu'on battit, & en même tems la muraille entre cette porte & la grande tour, dans le dessein d'insulter un ouvrage avancé que les ennemis y avoient fait un peu plus près de la porte que de la tour. La nuit, M. de Gadagne avec mille hommes commandés, y donna l'attaque; & après quelque résistance, s'en rendit maître sans perte considérable, quoique les murailles de la place ne fussent qu'à la portée du pistolet. On avoit fait sortir du camp de la cavalerie qu'on plaça entre la ville & les lignes du côté de la hauteur, pour empêcher que M. de Gadagne ne fût surpris par derriere: on la fit rentrer à la pointe du jour; mais aussi-tôt que le soleil fut levé, les ennemis sortirent le long du fossé pour attaquer l'ouvrage par-derriere, pendant que de la place on l'attaquoit de front. Quoique M. de Gadagne fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un bon Officier, il en fut chassé, & ne fit sa retraite qu'avec beaucoup de peine le long du

fossé, vers une barricade qu'il avoit fait faire devant la porte d'Orleans. On le crut perdu, parce qu'il ne revint pas d'abord avec ses gens; aussi n'échappa-t-il que par un grand bonheur, s'étant trouvé engagé au milieu de la cavalerie des ennemis avec deux ou trois sergens & autant de mousquetaires, qui ne l'abandonnerent point, & l'aiderent avec beaucoup de bravoure à se dégager. Il ne fut point blessé, quoiqu'il reçut plus de vingt coups d'épée & de pique dans son bufle, dont la bonté le préserva. M. de Turenne étoit allé au camp quand cette affaire arriva, ayant été toute la nuit dans les lignes: dès qu'il entendit l'alarme, il fit marcher toute l'infanterie de son quartier; & son régiment arrivant le premier, il lui ordonna de regagner l'ouvrage. Ce régiment marcha aussitôt à la vue des deux armées; & sans qu'on fit la moindre diversion, ni qu'on tirât un seul coup de canon pour favoriser l'attaque, il avança précédé de quelques soldats commandés, de ceux qui avoient été chassés de l'ouvrage; mais un capitaine de Picardie qui les conduisoit ayant été tué, ils s'enfuirent & entraînerent avec eux une partie des mousquetaires de la gauche du régiment. Cet accident ne fut point capable de le rebuter. Les capitaines prirent en main les drapeaux, & allerent à la tête de leurs soldats sans tirer un coup, jusqu'à ce qu'ils arriverent au pied de l'ouvrage qui étoit plein d'ennemis. Alors les attaquans firent une décharge de toute leur mousqueterie; & s'étant avancés à la longueur de la pique, ils chargerent l'ennemi avec tant de résolution & de bravoure, qu'ils emporterent l'ouvrage & s'y logerent: ils ne perdirent qu'un capitaine de leur régiment,

An. 1652.

AN. 1652. un ou deux officiers subalternes & peu de soldats, quoiqu'ils eussent long-tems essuyé le feu des ennemis que rien n'empêchoit de tirer juste, puisque pendant toute cette action on ne tira pas un seul coup de canon ni de mousquet du côté de l'armée du Roi. Tous ceux qui furent témoins de cette action avouerent qu'ils n'en avoient jamais vu une plus hardie & plus chaude. M. de Turenne lui-même & les Officiers les plus expérimentés crurent qu'il auroit été impossible de pousser si loin la bravoure, si les drapeaux n'avoient toujours été devant les yeux des soldats; & ce fut en partie ce qui ensuite détermina les régimens à en prendre de nouveaux, les vieux corps aussi bien que les autres ayant jusques-là affecté une gloire mal entendue d'avoir leurs drapeaux si déchirés, que le plus souvent il ne restoit que le bâton. Le régiment de Turenne étoit le seul qui en avoit alors de plus entiers, sans excepter les Gardes Françoises; car il n'y avoit point de Suisses dans cette armée.

Il sembloit après cette affaire qu'on dût être en repos le reste de cette journée; mais les ennemis se souvenant de la facilité avec laquelle ils avoient regagné l'ouvrage le matin, & en considérant l'importance, résolurent de l'attaquer une seconde fois, & d'insulter en même tems les lignes. L'après-midi sur les trois heures, ils sortirent avec vingt escadrons & cinq bataillons. M. de Turenne, qui heureusement se trouva dans les lignes, commanda aux troupes de marcher à leurs postes, & envoya ordre à toute l'infanterie qui étoit au camp de le venir joindre: cependant pour gagner du tems, il fit sortir des lignes trois esca-

drons commandés par le comte de Rennel, pour charger le premier corps des ennemis qui approchoit ; ce qu'il fit avec beaucoup de fermeté, jusqu'à ce que ne pouvant plus soutenir une partie si inégale, il fut poussé jusques dans les lignes mêmes dont le fossé étoit si peu considérable, que des cavaliers qui ne purent point entrer par l'avenue, sauterent par-dessus, & il y eut fort peu de chevaux qui y tomberent. Le comte de Schomberg, qui n'étoit alors que volontaire, fut blessé au bras droit en faisant ferme dans l'avenue, à laquelle il n'y avoit point de barriere, parcequ'il ne s'étoit pas trouvé assez de bois dans le pays pour en faire une. M. de Turenne, dans le tems qu'il fit sortir le comte de Rennel, avança lui-même avec deux escadrons qui lui restoient vers l'avenue, croyant que l'ennemi y feroit ses principaux efforts. Les choses se trouverent dans un triste état ; il ne venoit point de troupes au secours ; l'ennemi approchoit avec trois bataillons & plusieurs escadrons, dont quelques-uns n'étoient qu'à la portée du pistolet, attendant l'infanterie, qui n'étoit qu'à demie-portée du mousquet. Il n'y avoit dans les lignes pour se défendre que deux escadrons de cavalerie, quelques sentinelles d'espace en espace, qui au lieu d'incommoder les ennemis, faisoient voir beaucoup de foiblesse. Il n'y avoit point de canonniers aux batteries, & point d'espérance d'aucun renfort considérable d'infanterie qui pût arriver dans une nécessité si pressante, la plupart ayant été envoyés au fauxbourg d'Orléans à cause de l'action du matin. On se croyoit enfin si près d'être attaqué, que le duc d'Yorck qui montoit un cheval d'amble, ne

AN. 1652.

An. 1652. crut point avoir le tems d'en changer, quoiqu'on lui en eût amené un de bataille, ni de prendre ses armes, qu'il se fit mettre étant à cheval. Il arriva dans le même moment deux cens mousquetaires du régiment aux Gardes; c'étoit tout ce qu'on avoit pu ramasser au camp. M. de Turenne leur recommanda, sans s'amuser à tirer tous ensemble, de bien ajuster leurs coups; ce qu'ils firent si à propos, que jamais un si petit nombre de soldats n'a fait tant d'exécution. Ils jetterent bas à la premiere décharge tant d'officiers & de cavaliers, & éclaircirent tellement les trois premiers escadrons qu'ils jugerent à propos de s'éloigner. Ils tirerent ensuite sur l'infanterie, qui avançoit toujours; mais par bonheur elle trouva en avançant un petit rideau qui la couvroit jusqu'à la tête, dont l'abri lui parut si agréable, que ni exhortation, ni coups, ni menaces ne furent point capables de la faire aller plus avant: elle se contenta de faire grand feu sur les lignes, jusqu'à ce que la cavalerie des autres quartiers arrivant au secours des lignes, les ennemis songerent à se retirer.

Ils ne furent pas plus heureux à l'attaque de l'ouvrage; car ayant plus de chemin à faire pour y arriver, ceux qui le gardoient eurent le tems de se préparer à les recevoir. M. de Traci qui commandoit la cavalerie Allemande qui étoit au service du Roi de France, ayant été averti dans son quartier de ce qui passoit, jugea à propos de marcher entre les lignes & la ville. Il rencontra ceux des ennemis qui alloient attaquer l'ouvrage. Quoiqu'il n'eût que quatre escadrons, & qu'il fût fort inférieur en nombre, il les chargea si brusquement, que les ayant

arrêtés ; il donna le tems à d'autres troupes commandées par le marquis de Richelieu, de le venir feconder. Avec ce renfort les ennemis furent chargés une féconde fois, & forcés de fe retirer en grand défordre ; mais comme ils étoient près de la ville, il auroit été dangereux de les pouffer trop loin. La plupart des troupes du Roi arrivant aux lignes, & les ennemis fe retirant, plufieurs officiers prefferent M. de Turenne de les pourfuivre, auxquels il répondit que comme ils étoient trop près de leurs murailles, on ne pourroit pas leur faire grand mal, & qu'on s'expoferoit à perdre trop de monde, & au danger d'être forcé de fe retirer en défordre. AN. 1652.

Les ennemis furent fi maltraités dans cette entreprife, où ils perdirent beaucoup de monde & plus de foixante officiers, qu'il ne leur prit plus envie de fe commettre davantage. On les preffa vivement du côté de la porte d'Orléans & de l'ouvrage avancé qu'on leur avoit pris ; & le mineur étoit déja logé à la muraille, quand on apprit que M. de Lorraine marchoit avec toute la diligence poffible vers Paris, & qu'on lui préparoit un pont de bateaux un peu au-deffus de Charenton. Cette nouvelle obligea M. de Turenne à lever le fiége, pour ne pas s'expofer à être enfermé entre deux armées ennemies. On retira d'abord le canon des batteries qui étoient les plus proches de la ville ; mais on étoit fi mal fourni d'attelages, que quoique la Cour eût envoyé tous les chevaux de carroffe qui s'y trouverent, jufqu'à ceux du Roi & de la Reine, on ne put faire marcher que la moitié de l'artillerie le jour avant qu'on décampât, & il fallut attendre le retour des chevaux pour emmener l'autre.

An. 1652. On commença le sept juin, l'armée étant en bataille, à retirer les troupes qui étoient dans l'ouvrage avancé. M. de Navailles qui y commandoit, fit sa retraite en bon ordre, quoique l'ennemi le pressât assez vivement. Ensuite l'armée se mit en marche, après avoir mis le feu aux huttes. Pendant que la premiere ligne faisoit alte, la seconde avançoit environ cinq cens pas, après quoi elle faisoit volte face vers la ville; ensuite la premiere s'ebranloit, & marchoit à petit pas, jusqu'à ce qu'elle eût gagné les intervales de la seconde ligne, & continuant jusqu'à ce qu'elle fût arrivée par delà à la distance de cinq cens pas, elle faisoit alte & volte face du côté de l'ennemi, comme avoit fait la seconde qui recommençoit le même mouvement. De cette maniere l'armée se retira l'espace d'une lieue, & le spectacle en étoit fort beau. Les ennemis suivirent la premiere ligne dans son premier mouvement, escarmouchant en grand nombre; mais ensuite ils n'entreprirent rien qui pût donner de l'inquiétude. L'armée étant arrivée à Etrechi y resta deux ou trois jours; elle fut camper ensuite à Iterville, près de Corbeil, & de-là à Balancourt, où M. de Turenne ayant appris que le duc de Lorraine étoit arrivé à Villeneuve S. Georges, il marcha promptement, dans le dessein de l'attaquer avant qu'il pût être joint par les ennemis qu'on avoit laissés dans Etampes. Le quatorze, l'armée passa la Seine à Corbeil, & fit tant de diligence qu'elle surprit l'ennemi lorsqu'il s'y attendoit le moins. Ce fut sur les deux heures après midi qu'on se trouva en présence; mais on ne put point combattre, parce qu'il se trouva un ruisseau

entre deux, qui tombe de la Brie dans la Seine : on le cotoya sans perdre de tems, jusqu'à ce qu'on trouvât un passage. L'armée marcha toute la nuit, & laissant les forêts sur la gauche, l'avant-garde arriva à la pointe du jour à Gros-bois. Beaujeu, qui étoit employé par le Cardinal auprès du duc de Lorraine, y vint avec Dagecourt, capitaine des gardes de ce Prince, trouver M. de Turenne, pour lui faire des propositions de sa part, dont la principale & la plus pressante étoit qu'il n'avançât point ; mais il ne se laissa point surprendre à ses artifices : il continua sa marche ; & ayant appris que le roi d'Angleterre étoit arrivé la même nuit dans l'armée du Duc, pour travailler à la négociation qui étoit sur le tapis entre lui & le Cardinal, il pria le duc d'Yorck de l'y aller trouver ; ce qu'il accepta d'autant plus volontiers, que le Roi son frere lui avoit fait dire qu'il feroit bien aise de lui parler, & qu'il avoit la parole de M. de Lorraine pour son retour. An. 1652.

Ce qui causa la venue du roi d'Angleterre à l'armée du duc de Lorraine, fut la priere qu'il fit à Sa Majesté d'être le médiateur entre lui & la cour de France, de vouloir être le garant du traité qui étoit sur le point d'être conclu, & à cet effet de lui faire l'honneur de venir à son armée, pour après l'affaire consommée le mener à la Cour qui étoit à Melun. Le roi d'Angleterre ayant reçu à Paris la lettre de M. de Lorraine, par laquelle il lui faisoit ces propositions, fut immédiatement les communiquer à la Reine sa mere qui étoit à Chaillot. Comme elle connoissoit que ce Duc agissoit rarement de bonne foi, elle ne fut point d'avis que le

An. 1652. Roi fût sa caution ; mais la passion qu'il avoit de contribuer à une affaire qui pouvoit être si avantageuse à la Cour, le détermina par dessus toute autre considération. Il partit dans le même instant, prenant dans son carrosse les Lords Rochester, Jermin & Crofts. Il apprit en arrivant à Charenton, que les deux armées étoient en présence, & on croit qu'il y trouva un exprès du duc pour le prier de se hâter. En arrivant à Villeneuve S. Georges, il trouva ce Prince fort intrigué & inquiet, à cause du voisinage importun de M. de Turennne. Ce fut alors que M. de Beaujeu & le capitaine des gardes lui furent envoyés avec les propositions. Cependant dans l'incertitude du succès du traité, M. de Lorraine se prépara au combat ; il se posta avec tout l'avantage que le terrein pouvoit lui donner ; il fit faire pendant la nuit avec une diligence extrême cinq redoutes, pour couvrir le front de son armée, qui étoit d'environ cinq mille hommes de cavalerie & trois mille d'infanterie, avec un petit train d'artillerie ; il mit la plus grande partie de son infanterie dans les cinq redoutes, & le reste en réserve derriere celle du milieu en un gros bataillon ; la plupart de son canon étoit sur une hauteur au-dessus de la ville, proche d'une justice ; sa cavalerie étoit sur deux lignes derriere les redoutes : il avoit un grand bois à sa droite, la ville à sa gauche, par où on ne pouvoit point l'attaquer, parce qu'il y avoit une hauteur fort escarpée. Dans cette situation, où il montra beaucoup d'expérience & d'habileté, il attendit le combat ou la conclusion du traité.

Le duc d'Yorck, en arrivant à Villeneuve

S. Georges, fut trouver le Roi son frere, qui lui dit ce qui l'y avoit amené, & le pria de mettre tout en usage pour faire réussir le traité, de maniére qu'il pût se tirer avec honneur d'une affaire si épineuse, étant fort embarrassé sur le parti qu'il devoit prendre en cas que les deux armées en vinssent aux mains ; il ne lui convenoit point à la veille d'une bataille de se retirer sans en partager l'honneur ; le duc de Lorraine l'avoit invité à venir l'aider à faire son traité avec la France ; il lui avoit des obligations particulieres, & se trouvoit dans son quartier, où il avoit logé une nuit ; d'un autre côté, il étoit sous la protection du roi de France, & dans ses états ; il en recevoit pension, qui est le seul secours apparent qu'il eût dans cette conjonđture pour subsister ; mais la principale considération étoit qu'en combattant pour le duc de Lorraine, il sembleroit soutenir la rebellion contre un Roi légitime, & pour cette même raison, il n'y demeuroit qu'avec une extrême répugnance, connoissant le mauvais effet que cela pouvoit faire dans le monde ; cependant il ne voyoit point comment il se pouvoit retirer avec honneur. Dans cette perplexité il demanda au duc d'Yorck quelle proposition il apportoit : le Duc lui dit en peu de mots, que M. de Turenne demandoit qu'on cessât immédiatement de travailler au pont que M. de Lorraine faisoit faire sur la Seine ; qu'il s'engageât de sortir des terres de France dans quinze jours, & qu'en même-tems il engageât sa parole de ne jamais donner aucun secours aux Princes ; qu'à l'égard du premier article, M. de Varenne, qui étoit venu exprès avec lui, avoit ordre d'en voir lui-même l'exé- AN. 1652.

cution, & que sans ce préliminaire, M. de Turenne ne vouloit rien entendre. Le Roi qui savoit les engagemens que M. de Lorraine avoit avec les Princes, répondit qu'il craignoit fort que ce Duc ne voudroit jamais signer des conditions si dures : le duc d'Yorck répliqua que M. de Turenne n'en démordroit assurément pas. Dans le même tems M. de Lorraine entra dans la chambre ; le duc d'Yorck lui présenta aussi-tôt le projet du traité ; il le reçut d'un air railleur qui lui étoit ordinaire ; mais qui étoit un peu forcé pour le coup : il consentit d'abord au premier article, & envoya sur le champ un officier avec M. de Varenne pour faire cesser l'ouvrage du pont ; mais pour les autres, il protesta que rien ne le pourroit obliger à se soumettre à des conditions si honteuses. Le Duc lui demanda s'il souhaitoit qu'il portât cette réponse ; il répondit qu'il n'en pouvoit point donner d'autre ; & s'imaginant que ce jeune Prince avoit plus d'inclination pour une bataille que pour un accommodement, il pria le roi d'Angleterre d'envoyer avec lui le Lord Jermin, pour essayer d'obtenir de M. de Turenne des conditions plus supportables.

An. 1652.

M. de Turenne cependant ne perdoit point de tems, & avançoit avec tant de diligence, que le duc d'Yorck & le Lord Jermin trouverent à une lieue des Lorrains son armée qui marchoit toujours en bataille. Ce Prince lui rapporta la réponse de M. de Lorraine, & le Lord Jermin n'omit rien de ce qu'il crut capable de le faire désister de ce qui paroissoit trop rude dans ses propositions ; mais il n'en voulut rien relâcher ; & Jermin retourna porter au Duc le résultât de sa tentative. Il pria instamment le duc d'Yorck

de retourner avec lui, dans l'espérance de gagner du tems, & que M. de Turenne n'attaqueroit point qu'il ne fût revenu avec une réponse finale; mais il le refusa absolument, l'assurant que ce général n'étoit pas capable de perdre son tems, puisqu'il savoit que l'armée d'Etampes le suivoit de si près; qu'on craignoit à tout moment de la voir paroître de l'autre côté de la riviere; qu'ainsi il ne doutoit point que les armées seroient engagées avant qu'il pût être de retour : il ajouta en souriant que sa présence ne hâteroit pas le duc de Lorraine à finir plutôt l'affaire, & que l'approche de M. de Turenne le détermineroit bien mieux à la conclure. Le Lord Jermin partit, & l'armée continuant de marcher n'étoit pas plus éloignée des ennemis que la portée du canon, quand le roi d'Angleterre vint lui-même trouver M. de Turenne pour faire les derniers efforts. Le vicomte pria Sa Majesté de l'excuser, s'il insistoit toujours sur les mêmes conditions qu'il avoit envoyées, & ajouta qu'il étoit persuadé qu'elle s'intéressoit trop fortement au bien des affaires de son Roi, pour le presser davantage d'y rien changer. Les armées étoient si proches, que tous les momens étoient précieux; c'est pourquoi le roi Charles pria M. de Turenne d'envoyer pour la derniere fois à M. de Lorraine; il y consentit, & M. de Gadagne fut chargé de porter les conditions en écrit, & de lui dire qu'il falloit ou les signer ou combattre. Il partit, & trouva M. de Lorraine sur la hauteur près de la justice où il avoit fait dresser des batteries. Ce Prince ayant lu le papier qu'il lui présenta, cria à ses canoniers de tirer; mais il parut bien qu'on leur avoit auparavant défendu d'obéir.

An. 1652.

AN. 1652. M. de Gadagne lui dit nettement qu'ils n'oseroient point, & lui répeta ce qu'il lui avoit dit en l'abordant, qu'il falloit ſigner, ou qu'il alloit être attaqué dans l'inſtant; ſur quoi M. de Lorraine ſigna enfin le traité, & M. de Gadagne s'en retourna le porter à M. de Turenne, qui au moment qu'il le reçut fit faire alte à ſon armée, envoya demander des ôtages, & que le duc fit marcher ſes troupes. Il donna M. de Ligneville & M. Dagecourt, ſon capitaine des Gardes, pour garans de l'exécution du traité, qui devoient être rendus auſſi-tôt que M. de Vaubecourt, qui eut ordre de ſuivre les Lorrains, donneroit avis qu'ils ſeroient ſortis des terres de France.

Le roi d'Angleterre, après la ratification du traité, fut voir l'armée de M. de Turenne, alla enſuite prendre congé du duc de Lorraine, & retourna à Paris. A peine fut-il parti, que les deux généraux ſe rencontrerent; après quelques complimens réciproquement froids, ils ſe ſéparerent. M. de Lorraine fit immédiatement après marcher ſon armée, pendant que celle de M. Turenne reſta en bataille. Les Lorrains entrerent à ſa vue dans un long défilé fort étroit, où ils étoient à la diſcrétion des François; mais M. de Turenne étoit plus religieux obſervateur de ſa parole que M. de Lorraine, dont les troupes ne furent pas plutôt dans le défilé, que l'armée des Princes parut de l'autre côté de la Seine, laquelle ayant été informée de ce qui venoit de ſe paſſer, marcha à Paris.

M. de Turenne reſta quelques jours à Villeneuve S. Georges; il en partit le vingt-un de juin, marcha à petites journées à Lagni, où il paſſa la Marne le premier de juillet, & fut camper

camper à la Chevrette, à une lieue de S. Denis, où étoit la Cour. Le maréchal de la Ferté avoit joint l'armée à Gorges avec trois ou quatre régimens de cavalerie & deux d'infanterie, dont un étoit à lui, & l'autre celui de Wall; il avoit amené ces troupes de Lorraine. An. 1652.

Le duc de Beaufort, grand favori de la populace de Paris, avoit été joindre M. de Lorraine à Villeneuve S. Georges avec cinq cens Parisiens à cheval, auxquels par le traité il étoit permis de se retirer; mais n'étant point fait mention de leur général, il ne se crut point en sûreté; & ne voulant point faire épreuve de la générosité de M. de Turenne, il prit un trompette avec lui, passa la Seine, & courut à Paris, où, pour irriter le peuple contre le roi d'Angleterre, il fit entendre malicieusement que c'étoit à sa persuasion que le duc de Lorraine avoit signé le traité. Si Sa Majesté y contribua, comme il étoit de son intérêt, il n'en fut pas originalement la cause, puisque M. de Lorraine le pria instamment de venir l'aider à le conclure. Cependant ce bruit fit telle impression sur la multitude, qui ni le roi ni la reine d'Angleterre, ni aucun Anglois de leur Cour n'oserent pendant plusieurs jours sortir du Louvre, ni même regarder par les fenêtres, de peur de s'attirer quelque insulte, ou au moins quelques injures; & l'animosité du peuple augmenta à un point que leurs Majestés furent contraintes de quitter la ville secrétement, & de se retirer à S. Germain jusqu'à ce qu'elle fût appaisée.

L'armée des Princes ne pouvant plus tenir la campagne contre l'armée du Roi, après avoir manqué sa jonction avec les Lorrains,

AN. 1652.

fut camper près de S. Cloud derriere la Seine. M. de Turenne n'ayant plus d'autres ennemis sur les bras, résolut de les attaquer par-tout, & fit travailler à un pont de bateaux le même jour qu'il arriva à la Chevrette. Comme la Seine y est fort large, il fallut du tems pour le faire; & pour empêcher que les ennemis n'interrompissent l'ouvrage, les deux régimens d'infanterie de M. de la Ferté furent postés dans une isle, à la pointe de laquelle on vouloit passer. Les ennemis n'oserent rien entreprendre; l'armée du Roi avoit l'avantage du terrein de son côté, qui étoit plus élevé que l'autre; ils ne s'opposerent ni à la construction du pont ni au passage: il est vrai qu'ils firent d'abord quelque mouvement comme s'ils eussent eu quelque dessein; ils logerent environ cent soldats derriere un petit rideau, & firent avancer quelques escadrons pour les soutenir; mais le canon les fit éloigner bien vîte: les soldats se croyant en sûreté resterent dans leur poste, d'où ils faisoient feu sur les travailleurs. La Fitte, major du régiment de cavalerie de la Ferté, hardi & bon officier, trouva un endroit qui n'étoit point profond, & l'ayant passé à la nâge avec cinquante maîtres, coupa la retraite aux cent fantassins, en tailla la plupart en pieces, embarqua dans un bateau le reste qu'il avoit fait prisonniers, & repassa sans perdre un homme, avant que les escadrons ennemis que le canon avoit éloignés à une distance considérable, pussent venir au secours de leurs gens. Depuis cette tentative ils ne jugerent pas à propos d'en faire d'autres; & pour leur en ôter l'envie, on fit passer dans l'isle un renfort d'infanterie, avec quelques pieces de campagne,

M. le Prince déſeſpérant d'empêcher le paſſage à l'armée du Roi, dont le pont pouvoit probablement être achevé le lendemain, réſolut de marcher à Charenton, & de s'y poſter derriere la Marne. Pendant que ſa cavalerie paſſoit ſur le pont de S. Cloud, ſon infanterie paſſa ſur un pont de bateaux qu'il avoit fait conſtruire pour faire plus de diligence. Il marcha au travers du bois de Boulogne; mais arrivant à la porte de la Conférence, les Pariſiens lui refuſerent paſſage; il fut obligé de marcher autour de la ville, comme il ſe l'étoit propoſé, s'il ne pouvoit point paſſer au travers. AN. 1652.

M. de Turenne ayant été promptement informé de toutes choſes par un exprès que les amis du Roi envoyerent de Paris, & qu'ils firent deſcendre dans un panier de deſſus les murailles, parce que les portes étoient fermées, il fit marcher l'armée du Roi, fut trouver le Cardinal à S. Denis, avec lequel il fut réſolu que l'armée continueroit de marcher avec toute la diligence poſſible, pour attaquer M. le Prince avant qu'il pût gagner Charenton. On ne jugea pas à propos d'attendre ni le canon ni l'infanterie de M. de la Ferté, qui étoit dans l'iſle, le moindre délai pouvant faire perdre une ſi belle occaſion. En arrivant à la Chapelle, on découvrit l'arriere-garde des ennemis. M. de Turenne s'avança pour les reconnoître; & trouvant que pour favoriſer leur retraite, ils avoient poſté de l'infanterie dans les moulins & dans de petites maiſons à l'entrée du fauxbourg S. Denis, il fit avancer des mouſquetaires, qui les chaſſerent dans le moment, & donnerent lieu à la cavalerie de charger leur arriere-garde dans la rue même; elle ſe dé-

AN. 1652. fendit d'abord avec assez de résolution; mais enfin elle fut mise en déroute; la plupart des officiers furent tués ou prisonniers, entr'autres Desmarais, maréchal de camp, qui avoit reçu quelques blessures, & le comte de Choiseuil, capitaine de cavalerie. La perte fut si peu considérable du côté de l'armée du Roi, qu'il n'y eut que le marquis de Lisbourg, lieutenant-colonel de Streff, blessé d'un coup de mousquet au travers du corps.

Après l'heureux succès de cette premiere attaque, on poussa les ennemis si vivement, qu'ayant atteint le reste de leur arriere-garde, qui étoit encore de deux ou trois cens chevaux, vers l'hôpital de S. Louis, on en tailla la plus grande partie en pieces avant qu'ils pussent rejoindre le corps de leur armée qui se retiroit dans le fauxbourg S. Antoine.

Le prince de Condé se trouva forcé de prendre ce parti, ne voyant point d'apparence de pouvoir gagner Charenton, attendu la vigueur avec laquelle on le poussoit. Ce fut pour lui un grand bonheur dans une si grande extrêmité, de trouver si à propos dans ce fauxbourg de bons retranchemens que les habitans y avoient faits depuis la guerre civile pour leur propre sûreté; sans quoi son armée étoit perdue sans ressource. Il n'eut que le tems de poster ses troupes, tant il étoit suivi de près par celles du Roi, dont l'ardeur fut arrêtée par les barricades de la rue qui s'étoient trouvées toutes faites; & l'infanterie ne pouvant pas être encore arrivée, donna le loisir aux ennemis de se mettre en bataille dans la grande rue.

Le Roi, le Cardinal & toute la Cour arriverent dans cet entre-tems sur la hauteur de

Charonne, d'où, comme d'un amphitéâtre, ils furent les ſpectateurs de la ſuite de cette ſcene ſanglante. Auſſi-tôt qu'ils virent l'infanterie arrivée, ils envoyerent ordre à M. de Turenne d'attaquer, quoique ni l'infanterie de M. de la Ferté, ni le canon ne fuſſent point arrivés, & que l'on manquât de toutes choſes néceſſaires pour rompre les murailles, combler les retranchemens & enfoncer les barricades. M. de Turenne les fit prier inutilement de ſe donner patience, repréſentant que l'ennemi ne pouvoit lui échapper, ſi les Pariſiens, dont on croyoit être aſſuré, ne lui ouvroient leurs portes; que le tems qu'il falloit pour avoir le canon n'en donneroit pas aſſez au prince de Condé pour ſe fortifier davantage; qu'il étoit dangereux en attaquant ſans les choſes néceſſaires, de recevoir un échec qui feroit avorter l'entrepriſe immanquable d'elle-même, quand le canon, les pioches & les autres inſtrumens à remuer la terre, qui ne pouvoient plus tarder longtems, ſeroient arrivés; mais l'impatience de la Cour l'emporta ſur toutes ces raiſons. M. de Bouillon même, qui avoit nouvellement fait ſa paix avec le Cardinal, preſſa M. de Turenne ſon frere plus que perſonne, ſon ſentiment étant qu'il valoit mieux ſuivre aveuglément les ordres de la Cour, que de s'expoſer à la cenſure de certains courtiſans, capables de jetter dans l'eſprit du Roi des ſoupçons qu'il voulût épargner le Prince; quelque irréconciliables qu'ils fuſſent dans le fond, après ce qui s'étoit paſſé. M. de Turenne n'étoit pas encore aſſez bien dans l'eſprit du Roi, & dans cette réputation de probité qu'il a acquiſe depuis, pour oſer refuſer d'obéir à des ordres qui n'étoient

An. 1652.

AN. 1652. point de son goût, & il ne se fioit pas encore sur sa capacité & son expérience autant comme il fit dans la suite en plusieurs occasions.

Les gardes Françoises & le régiment de la Marine, soutenus des gendarmes du Roi, & des chevaux-légers, attaquerent à la droite de tout la barricade d'une rue qui aboutissoit à la grande rue du fauxbourg où est le marché. Le succès répondit à la bravoure des attaquans; quoique les murailles fussent bordées à droite & à gauche, & les maisons remplies de soldats, on emporta la barricade, & on chassoit les ennemis de maison en maison, lorsque l'ambition imprudente du marquis de S. Maigrin, qui commandoit les gendarmes & les chevau-legers, rendit ce premier avantage inutile. Il voulut partager la gloire de l'infanterie; & craignant qu'il n'y en eût point pour lui de reste, il passa avec précipitation dans cette rue au travers des soldats, sans leur donner le tems d'achever de déloger les ennemis, & pénétra en poussant les fuyards presque jusqu'au marché, où M. le Prince étoit en personne, qui remarquant la faute qu'avoit commise cette cavalerie, se mit à la tête de vingt-cinq officiers ou volontaires qui se trouvoient auprès de lui, la chargea si brusquement qu'elle se mit en désordre, se renversa sur l'infanterie, & essuya tout le feu que les ennemis faisoient des fenêtres. Ceux des troupes du Roi qui étoient entrés dans les premieres maisons voyant ce désordre, les abandonnerent; & les ennemis reprenant courage, les poursuivirent jusqu'à la premiere barricade, que la présence de M. de Turenne empêcha d'être reprise, comme l'avoient été toutes les autres.

S. Maigrin ne fut pas le seul qui paya par sa mort la peine de sa témérité ; le marquis de Nantouillet & plusieurs personnes de qualité y furent aussi tués sur la place ; beaucoup d'autres moururent ensuite de leurs blessures, entre lesquels furent M. de Manchini, neveu du Cardinal, qui promettoit beaucoup, & Fouillou, enseigne des gardes de la Reine. Les deux régimens d'infanterie avoient été si mal menés, que tout ce qu'on put en attendre fut qu'ils gardassent la premiere barricade qu'ils avoient prise. AN. 1652.

Le régiment d'infanterie de Turenne fut employé à l'attaque de quelques maisons & jardins que lennemi occupoit sur la gauche ; les deux régimens d'Uxelles & de Carignan, qui ne composoient qu'un bataillon, insulterent un peu plus loin, encore sur la gauche, les murailles d'un jardin qui aboutissoit à la grande rue ; & sur la gauche de tout, le reste de l'infanterie commandée par M. de Navailles, consistant dans les régimens de Picardie, Plessis-Praslin, Douglas & Bellecense, attaqua la barricade qui étoit du côté de la riviere proche le jardin de Rambouillet.

Les ennemis furent d'abord chassés de plusieurs postes par le régiment de Turenne ; mais le mauvais succès de la droite l'empêcha de pousser plus loin, & il se contenta de conserver ce qu'il avoit gagné. Un escadron composé des régimens de Clare & de Richelieu, qui devoit le soutenir, surpris d'une grêle de mousqueterie des ennemis, qui d'une muraille voisine le prenoit en flanc, & lui tua beaucoup de monde, se mit en désordre & prit la fuite ; mais les officiers courant après les fuyards,

An. 1652. les arrêterent, & en un moment les firent retourner à leur poste en bon ordre, où ils se comporterent pendant tout le reste de l'action avec une bravoure extrême, & d'autant plus extraordinaire qu'il arrive très-rarement que des troupes qui ont été une fois saisies de peur fassent bonne figure le reste de la journée. Cet escadron fut si maltraité, qu'il n'y eut pas un capitaine qui ne fût tué ou blessé ; du régiment de Richelieu il ne resta en vie que la Loge, capitaine lieutenant, blessé d'un coup de mousquet au travers du corps dont il guérit.

Les régimens d'Uxelles & de Carignan donnerent de leur côté à peu près dans le même tems que se faisoient les autres attaques : les deux lieutenans colonels furent tués d'abord ; mais cela ne les empêcha point d'aller droit à la muraille, malgré le grand feu qu'on faisoit sur eux ; ils se mirent dans les intervales des trous au travers desquels les ennemis tiroient. Il se renouvella dans cet endroit un combat à peu près semblable à celui de la derniere muraille des jardins du fauxbourg d'Etampes ; les mousquets ne pouvant pas faire beaucoup d'exécution, on se rouloit les pierres l'un sur l'autre, on tiroit les pistolets, & on fourroit les épées au travers de ces trous, & le manque d'instrumens à démolir la muraille fut cause que cette manœuvre dura long-tems. Cependant la cavalerie qui soutenoit cette attaque se tint vis-à-vis de la grande rue, hors de la portée du mousquet, pour empêcher que les ennemis ne sortissent de la barricade qu'ils y avoient, pour charger l'infanterie qui étoit contre la muraille, & on ne jugea pas à propos de rien entreprendre contre cette barricade, parcequ'étant dé-

fendue par les maisons voisines que les ennemis occupoient, il étoit difficile, & d'ailleurs inutile de la prendre, s'ils n'étoient auparavant chassés de ces maisons. AN. 1652.

M. de Navailles de son côté emporta la barricade qui lui étoit opposée; il n'y trouva pas beaucoup de résistance, & délogea les ennemis des maisons qui étoient aux environs. On s'étoit contenté d'abord de s'y maintenir sans pousser plus avant, parce qu'on trouva que les ennemis avoient posté à l'opposite, dans une place assez large, une partie de leur cavalerie, & qu'il y avoit derriere des jardins & des maisons garnies d'infanterie. Les ennemis jugerent aussi qu'il y auroit eu de la témérité pour eux d'attaquer les troupes du Roi, & prirent le parti de se retirer derriere les maisons & les jardins que leur infanterie occupoit; mais M. d'Eclinvilliers, maréchal de camp, prenant leur retraite pour une fuite, passa au travers de la barricade gagnée avec la cavalerie qu'il commandoit, pour les aller poursuivre; ils firent dans le même-tems volte face; & sachant qu'on ne pouvoit venir à eux que deux à deux, ils la chargerent avant qu'il pût escadronner, lorsqu'il n'avoit que la moitié de son monde passé, le battirent, le firent prisonnier, lui tuerent plusieurs officiers & cavaliers; & après avoir poursuivi le reste jusqu'à la barricade, ils se retirerent au grand trot, essuyant un assez grand feu de l'infanterie des troupes du Roi qui s'étoit emparée des maisons.

Le canon & l'infanterie de M. de la Ferté arriverent à peu près dans ce tems-là: les deux régimens eurent ordre aussi-tôt de relever les gardes Françoises & la Marine qui avoient été

An. 1652. ſi maltraités, & de garder les poſtes qu'on avoit gagnés de ce côté-là : le canon, dont il n'y avoit que ſix pieces, fut conduit aux moulins qui étoient un peu plus près que la portée du mouſquet de l'entrée de la grande rue, où on commença à tirer avec beaucoup de ſuccès ſur les ſoldats & les bagages dont elle étoit remplie, & qui diſparurent en un inſtant ; enſuite on battit les maiſons qui commandoient le paſſage à la barricade ; comme elles étoient légerement bâties, chaque boulet paſſoit au travers ; néanmoins les ennemis s'y maintinrent avec tant d'opiniâtreté qu'on ne put alors les en déloger, & firent toujours grand feu des fenêtres & des trous que le canon avoit percé.

Pendant cette canonade on entendit ſubitement un grand bruit de mouſqueterie qui venoit de l'attaque où commandoit M. de Navailles ; M. de Turenne y courut ; mais l'affaire étoit finie avant qu'il y arrivât. Jamais il n'y en eut une plus chaude pour le tems qu'elle dura, ni un feu plus violent. Voici quelle en fut l'occaſion. M. de Beaufort avoit employé preſque tout le matin à haranguer les Pariſiens, pour les exhorter d'ouvrir leurs portes à M. le Prince & à ſes troupes. Son éloquence ayant été inutile, il ſortit, & ne put apprendre en arrivant au fauxbourg ce qui s'y étoit déja paſſé, la chaleur de l'action où S. Maigrin avoit été tué, la bravoure avec laquelle M. le Prince & les perſonnes de qualité qui l'avoient accompagné s'étoient ſignalés, ſans être animé d'une noble émulation ; il réſolut de faire quelque choſe d'auſſi remarquable, & propoſa à M. de Nemours, avec lequel il étoit en querelle, de reprendre la barricade que M. de Navailles avoit empor-

tée, comme une action de la dernière importance pour le parti. M. de Nemours accepta la proposition, & on se mit aussi-tôt en état de l'exécuter ; tout ce qu'il y avoit de personnes de qualité qui étoient encore en état de combattre les suivirent. Ils se mirent tous deux à la tête d'un bon corps d'infanterie, & marcherent avec beaucoup de résolution & de bravoure à la barricade : le régiment de Picardie étoit posté derriere. Il y avoit une maison de chaque côté du passage par où les ennemis devoient venir ; le régiment de du Plessis-Praslin étoit dans l'une, & celui de Douglas dans l'autre. Ils ne laisserent pas de passer avec beaucoup d'intrépidité & de bravoure entre ces deux feux, qui furent violens & continus, sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils arriverent à la barricade ; mais ils y trouverent une si vigoureuse résistance, qu'ils ne purent s'en rendre maîtres ; ils furent repoussés avec grande perte. M. de Nemours y reçut plusieurs blessures, & eut un doigt emporté d'un coup de mousquet, ayant la main sur la barricade ; M. de la Rochefoucault reçut un coup au coin de l'œil, dont la balle sortit au-dessous de l'autre, & courut risque de les perdre tous deux ; M. de Guitaud reçut un coup de mousquet dans le corps. Il y eut plusieurs autres personnes de qualité blessées & tuées, dont les noms ont été oubliés : M. de Flamarin fut de ces derniers ; & une avanture trop remarquable ne permet pas de l'oublier. Des diseurs de bonne avanture lui avoient prédit qu'il mourroit la corde au col ; ce qui est contre la coutume de France, où on coupe la tête aux gentilshommes qui y sont condamnés à mort. Cependant il eut le

An. 1652.

An. 1652. malheur d'accomplir la prédiction, si on peut appeller ainsi les contes ridicules de cette sorte de gens, dont Dieu néanmoins peut bien se servir quelquefois pour punir des curiosités de cette nature, qui sont toujours criminelles. Ce Gentilhomme étant tombé d'un coup de mousquet, & ayant été laissé pour mort auprès d'une des maisons que les troupes du Roi occupoient, les soldats jugeant à la richesse de ses habits qu'il avoit la bourse garnie à proportion, avoient fort envie de l'aller dépouiller; mais les ennemis qui étoient dans des maisons voisines, ne leur permettant point de le faire sans trop de danger, ils s'aviserent d'attacher au bout d'une pique une corde, & y faisant un nœud coulant, ils la lui passerent à l'entour de la tête, & l'attirerent à eux de cette maniere dans la maison comme il expiroit.

M. de Turenne trouva en arrivant que l'ennemi avoit été repoussé, & que le poste étoit en bon état; il retourna à la batterie des moulins, malgré le feu de laquelle les ennemis tenoient toujours bon dans les maisons à la gauche de la barricade à son égard. On découvrit un endroit qui n'étoit pas gardé, par où on pouvoit attaquer les maisons par-derriere; comme toute l'infanterie étoit employée à l'attaque, M. de Turenne fit mettre pied à terre aux cavaliers, qui insulterent les maisons si à propos & avec tant de valeur, que de plus de cent hommes des ennemis qui les avoient si long-tems défendues, il n'y en eut pas un qui ne fut tué ou pris.

Au même moment que les cavaliers commencerent cette attaque, les deux régimens d'Uxelles & de Carignan, qui avoient tou-

jours combattu contre la muraille des jardins d'une maniere si bizarre, commencerent à se rendre maîtres de quelques-uns des trous que les ennemis avoient défendus avec beaucoup d'opiniâtreté. On les avoit enfin beaucoup élargis sans autre secours que celui des mains, qu'il avoit fallu faire suppléer au défaut de leviers & d'autres instrumens : sur quoi les ennemis jugeant qu'on avoit dessein de les forcer par ces ouvertures, abandonnerent toute la muraille, quoiqu'il y eût dans le jardin un escadron pour les soutenir. Les attaquans s'en étant apperçu, firent un feu si violent, que la cavalerie suivant l'exemple des fantassins, se mit en fuite ; mais n'y ayant qu'un espace fort étroit pour se retirer, & chacun s'empressant à qui se sauveroit le premier, ils boucherent le passage, & y resterent du tems entassés confusément cavalerie & infanterie. On fit grand feu sur eux ; la muraille fut abattue ; ils perdirent beaucoup de monde, & ceux qui étoient postés à la grande barricade à l'entrée de la grande rue, surpris de voir en même-tems les jardins de leur gauche forcés, & le feu qu'on faisoit sur eux des maisons qui étoient à leur droite, prirent l'épouvante, & abandonnerent la barricade, dont les troupes du Roi s'emparerent. On ne jugea pas à propos de les poursuivre d'abord, parce qu'on avoit résolu de donner une attaque générale de tous côtés : on prépara toutes choses pour cet effet, pendant qu'on donnoit le tems aux troupes de respirer, & de se remettre un peu des fatigues de tant d'actions, que la chaleur étouffante qu'il faisoit ce jour-là rendoit chaudes de toute maniere. An. 1652.

Tout étant disposé en bon ordre, & le signal

de trois coups de canon donné, on commença
An. 1652. l'attaque; M. de la Ferté commandoit la droite, & M. de Turenne la gauche. Ce dernier avançant avec un gros corps de cavalerie & d'infanterie, avoit résolu de prendre un peu sur la gauche du côté de la Bastille, & d'attaquer un endroit où il espéroit ne point trouver de fortes barricades; mais comme on étoit près d'attaquer, la Bastille tira sur les troupes du Roi, au grand étonnement de tous ceux qui s'étoient flattés que Paris demeureroit neutre, & qu'elle ne donneroit point retraite aux ennemis. On avoit commencé de soupçonner, ce qui se trouva aussi-tôt après être véritable, que les Parisiens avoient ouvert leurs portes aux Princes; car en attaquant les barricades, les ennemis ne firent point mine de les vouloir défendre; ils se retirerent de leurs postes en bon ordre, ne laissant à chacun que peu de soldats, qui à mesure qu'on avançoit à eux les abandonnoient, pour suivre leurs gens dans la ville. On poursuivit les derniers jusqu'aux portes; & les Généraux ne voyant plus rien à faire, prirent le parti de retourner à la Chevrette, où ils avoient laissé leurs bagages, pour rafraîchir les troupes, & on y fit conduire les blessés.

On ne peut pas dire exactement combien on perdit de monde dans ce combat: on croit qu'outre les blessés, qui furent en grand nombre, il y eut entre huit ou neuf cens hommes de tués; outre les personnes de qualité qui le furent, dont il a déja été fait mention, il y en eut plusieurs autres dont on a oublié les noms, de même que des blessés. Le comte d'Estrées, maréchal de camp; Pertuys, capitaine des gar-

dés de M. de Turenne; le colonel Worden, gentilhomme du duc d'Yorck; Lisbourg, lieutenant-colonel de Streff; le chevalier de la Neuville, & plusieurs autres guérirent de leurs blessures. On a estimé que les ennemis eurent plus de mille hommes tués sur la place, parmi lesquels il y eut un grand nombre d'officiers & de gens de qualité; de ces derniers, hors M. le Prince, le duc de Beaufort, & le prince de Tarante, il n'y en eut aucun qui ne fût ou tué ou blessé.

An. 1652.

Le prince de Condé n'avoit jamais mieux rempli les devoirs d'un grand capitaine & d'un soldat intrépide que dans cette occasion; jamais il ne s'étoit exposé à de si grands périls; & ce fut effectivement son courage qui sauva dans les commencemens de l'action son armée d'une entiere défaite. Il a depuis avoué au duc d'Yorck qu'il ne s'étoit jamais trouvé si long-tems dans le danger; mais ce qui rendit sa gloire plus éclatante, c'est qu'il eut affaire à M. de Turenne, que tout le monde convient avoir été le plus grand capitaine de son siècle, & qu'on peut avec justice comparer aux plus célebres qui l'aient jamais précedé.

Ce qui détermina les Parisiens à refuser l'entrée aux troupes de M. le Prince, quand elles se présenterent à la porte de la Conférence, furent les raisons suivantes, que les fideles sujets du Roi firent répandre par toute la ville, que quoiqu'on fût ennemi du Cardinal, & qu'on souhaitât sa perte, il seroit indigne de la gloire dont ils se piquoient d'être bons François, de souffrir qu'une armée, composée en partie de troupes Espagnoles, entrât dans leurs murailles; que ce seroit un spectacle odieux &

An. 1652. capable d'exciter parmi le peuple une sédition dangereuse, que les croix de Bourgogne qu'on n'avoit coutume de voir que dans Nôtre-Dame, fussent portées en triomphe au milieu de leur ville; qu'il sembleroit qu'on se fût déja soumis au joug des Espagnols, quand on ne verroit par-tout que des écharpes rouges, qui rappelleroient le souvenir honteux de les y avoir souffert pendant la rebellion déguisée sous le titre spécieux d'une sainte ligue; qu'il étoit enfin contre l'intérêt de cette Capitale d'y recevoir une armée, sous quelque prétexte que ce pût être.

Quand la bataille commença dans le fauxbourg S. Antoine, les harangues de M. de Beaufort ne purent rien obtenir. M. le duc d'Orleans croyant que tout fût perdu, avoit fait fermer son palais, & tenoit derriere ses jardins ses carrosses prêts pour se sauver à Orleans; mais Mademoiselle, pleine de courage & de résolution, considérant que la défaite de M. le Prince entraînoit la ruine de tont le parti, fut à l'Hôtel de ville, & parla si vivement aux Magistrats qui y étoient assemblés, que ses raisons jointes aux clameurs & aux menaces de la populace qui l'avoit suivie, arracherent du maréchal de l'Hôpital & du Prevôt des Marchands l'ordre à la Bourgeoisie qui gardoit la porte S. Antoine, de l'ouvrir & de laisser entrer dans la ville l'armée de M. le Prince. Elle porta cet ordre elle-même, le voulut voir exécuter; & entrant ensuite dans la Bastille, fit tirer sur les troupes du Roi. Ce fut ainsi que le courage de cette Princesse sauva le prince de Condé & son armée.

Il arriva deux jours après cette affaire un

grand désordre dans Paris, à l'occasion d'un conseil qui se tint dans l'Hôtel de ville, pour y faire déclarer le duc d'Orleans lieutenant-général du Royaume; pour y conclure une union qui fût indissoluble, jusqu'à ce que le cardinal fût banni de France; pour rétablir le duc de Beaufort gouverneur de Paris, en la place du maréchal de l'Hôpital, & pour déposer le Fevre de sa charge de Prevôt des Marchands, & la donner à Broussel; mais ce qui devoit affermir la faction fut une des principales causes de sa ruine. Il se leva tout d'un coup une émotion si violente, qu'elle faillit à exterminer toute l'assemblée. Une multitude composée de personnes de toutes sortes de conditions, vint avec impétuosité dans la place de Greve, criant qu'ils vouloient que les affaires se terminassent au gré du prince de Condé; qu'on leur livrât tous les partisans du cardinal Mazarin. Comme ils virent qu'on n'avoit pas beaucoup d'égard à leurs demandes, ils se mirent en devoir de forcer la maison de ville; & le maréchal de l'Hôpital, secondé de quelques personnes résolues, en ayant défendu l'entrée, la populace mit le feu aux portes, qui s'étendit en peu de tems: ils tiroient sur tous ceux qui paroissoient aux fenêtres, en tuerent plusieurs. D'autres appréhendant moins la fureur de ce peuple que l'horreur des flammes dont ils étoient menacés, & s'abandonnant à sa miséricorde, en furent impitoyablement massacrés, sans distinction de parti; il confondoit le Frondeur avec le Royaliste; & par un juste jugement de Dieu, il en périt beaucoup plus des premiers que des derniers. AN. 1652.

Tous ceux qui ont été soupçonnés d'avoir

AN. 1652.

excité cette sédition, l'ont également désavouée, se la rejettant les uns sur les autres; & quoique le prince de Condé ait toujours soutenu de n'y avoir point trempé, toute la haine en retomba sur lui & sur ses partisans, & personne ne crut M. le duc d'Orléans capable d'y avoir eu aucune part. Ce désordre fut suivi d'un autre accident qui fut encore d'un grand préjudice à la Fronde. Le duc de Nemours fut tué en duel par le duc de Beaufort, les liaisons du sang n'ayant pu appaiser la haine mortelle qu'ils se portoient depuis si long-tems. Pendant que cette sanglante tragédie se passoit dans le centre du Royaume, les Espagnols se servant de l'occasion, reprirent en peu de tems plusieurs places qu'ils avoient perdues les années précédentes. Ils entrerent de bonne heure en campagne; & ne trouvant point de troupes capables d'arrêter leurs progrès, ils les pousserent sans beaucoup de difficultés.

La Cour qui demeura quelque tems à S. Denis, fut alarmée au dernier point d'apprendre que l'Archiduc, à la sollicitation des Princes, se disposoit à marcher en France au commencement de juillet, avec une armée de plus de vingt-cinq mille hommes. Après plusieurs délibérations sur un danger si pressant, il fut résolu vers le quinzieme de juillet, que la Cour & l'armée qui étoit trop foible pour résister à des forces si considérables, marcheroit dans deux jours pour se retirer à Lyon.

Le duc d'Yorck & M. de Turenne vinrent à S. Denis le même jour que cette résolution avoit été prise dans le conseil. Avant que d'aller à la Cour, ils furent chez M. le duc de Bouillon, pour apprendre de lui ce qui avoit

été arrêté : il dit à M. de Turenne qu'il étoit d'opinion que la Cour ne pouvoit chercher son salut ailleurs qu'à Lyon ; que les raisons qui l'avoient déterminée à prendre ce parti, étoient qu'il n'y avoit point d'autre ville où le Roi pût être en sûreté, puisque c'étoit la seule grande ville qui voulût le recevoir ; que l'armée Espagnole, à laquelle on n'étoit pas en état de résister, venant en France, il étoit dangereux qu'elle n'enfermât la Cour & l'armée entr'elle & Paris ; que tant que la personne du Roi seroit en sûreté, on pouvoit tout espérer, comme tout étoit à craindre si elle tomboit entre les mains des Princes ou des Espagnols ; que Lyon étoit l'endroit de la France d'où on pouvoit le mieux faire tête aux ennemis, puisque tous les environs étoient dévoués aux intérêts du Roi. AN. 1652.

M. de Turenne au contraire trouva cet expédient dangereux ; il dit que la retraite de la Cour entraîneroit infailliblement la perte de toutes les places frontieres de Picardie, Champagne & Lorraine qui tenoient pour le Roi ; que ces Provinces se voyant abandonnées, chacune ne songeroit qu'à s'accommoder avec les Espagnols ou avec les Princes ; que les uns ou les autres auroient tout le tems d'en retirer tout l'avantage qu'il leur plairoit ; qu'il étoit extrêmement dangereux qu'une pareille situation d'affaires n'inspirât aux peuples des pensées de diviser la France, au moins cette partie dont ils se trouveroient en possession ; qu'après que les Princes se seroient ainsi établis, leurs forces augmentant en même-tems que leur réputation, la Cour perdroit l'un & l'autre ; & seroit à la veille d'être entiérement chassée du

Royaume. Il conclut après plusieurs autres raisons, que le parti le plus prudent & le plus sûr, étoit que le Roi se retirât à Pontoise avec la garde qui avoit coutume de l'accompagner, qui suffiroit, le poste étant aisé à garder, pour le mettre à couvert des entreprises des Parisiens, qui probablement n'en viendroint point à cette extrêmité, puisqu'ils gardoient des bienséances qui marquoient toujours du respect; que la Cour étant ainsi en sûreté, il marcheroit avec l'armée à Compiegne, pour observer le mouvement des Espagnols, & qu'il espéroit, à la faveur de cette ville & des rivieres qui l'environnent, retarder au moins leurs progrès s'il ne les arrêtoit point tout court. Il ajouta qu'il étoit sûr que les Espagnols, naturellement soupçonneux & sujets à des précautions outrées, le voyant avancer à eux, ne manqueroient point, avec les rafinemens ordinaires de leur prudence, de s'imaginer du mystere dans cette démarche, & de croire qu'on n'oseroit point l'hasarder sans de bons fondemens, & que l'opinion qu'ils ont du tempéramment de la Nation, leur feroit craindre que les Princes ne négociassent quelque traité secret, dont ils seroient les victimes. M. de Turenne ramena aisément son frere à son sentiment: ils furent ensemble trouver le Cardinal, qui s'y rendit aussi, après en avoir pesé & conçu la solidité. Le voyage de Lyon fut rompu; & le dix-sept de juillet, la Cour alla à Pontoise: l'armée marcha en trois jours à Compiegne, & campa sous les murailles de cette ville.

An. 1652.

L'armée Espagnole s'étoit avancée jusqu'à Chauni, où le duc d'Elbeuf se laissa enfermer si mal-à-propos avec sept ou huit cens chevaux

qu'il avoit assemblés dans son gouvernement de Picardie, que quand il crut pouvoir se retirer à l'approche des ennemis, ils lui couperent les passages ; & la place étant foible, il fut obligé de capituler après deux jours de siege, à condition que ses cavaliers sortiroient à pied, & qu'ils laisseroient leurs chevaux aux Espagnols. AN. 1652.

M. de Turenne avoit sagement prévu que sa démarche arrêteroit les ennemis. Après la prise de Chauni, où ils ne mirent point de garnison, ils n'entreprirent point d'autre siége de ce côté-là, où ils pouvoient en faire sans opposition, & se contenterent de manger le pays. On a cru qu'ils jugerent qu'il étoit bien plus de leur intérêt de reprendre les places qu'ils avoient perdues en Flandre que de faire des conquêtes dans la France. Ils considérerent que les Princes seroient assez forts avec les secours qu'ils pourroient leur envoyer pour tenir tête au Roi, au lieu que s'ils les mettoient en état de l'accabler, ce Prince se trouveroit dans la nécessité de se mettre entre les mains des rebelles ; ce qui réunissant les forces des deux partis, les obligeroit de lâcher prise, & de rendre tout ce qu'ils auroient conquis, qui seroit trop éloigné des pays-bas pour être secouru. Ils craignirent de prendre l'ombre pour la chose. Si ce ne furent point-là leurs vues, leur conduite au moins donna lieu de le croire. Ils retournerent en Flandre, y prirent plusieurs places, & laisserent sur les frontieres le duc de Lorraine avec ses troupes & un détachement des leurs, commandé par le duc de Wirtemberg, pour être à portée de secourir les Princes quand on le jugeroit à propos.

Aussi-tôt que les Espagnols furent retournés

AN. 1652. chez eux, M. de Turenne revint aux environs de Paris. L'armée des Princes campoit sous ses murailles ; elle n'étoit pas assez forte pour hasarder une bataille, & elle craignoit qu'en s'éloignant de cette ville, le parti du Roi, qui augmentoit tous les jours, ne vînt à prévaloir. L'animosité des Parisiens se ralentissoit ; ils commençoient à ouvrir les yeux, & à reconnoître qu'ils avoient été séduits ; & ce qui contribuoit le plus à les faire rentrer dans leur devoir, fut la sortie du Cardinal hors du royaume. Il s'étoit disposé à cette retraite en arrivant à Pontoise, la jugeant nécessaire pour les intérêts du Roi & pour les siens particuliers. Par-là il ôtoit tout prétexte à la rebellion ; son rétablissement étoit certain, si les affaires de Sa Majesté reprenoient le dessus. Il comptoit sur la fermeté de la Reine, que rien ne pouvoit ébranler ; il sçavoit que sa parole étoit inviolable. Jamais Princesse n'avoit montré plus de grandeur d'ame, plus de constance & de résolution dans les plus grands périls ; elles étoient telles, qu'il ne s'en trouve point dans l'histoire de plus héroïques. On a cru néanmoins que le Cardinal auroit couru grand risque de ne point être rappellé si M. de Bouillon avoit vêcu plus long-tems ; sa grande capacité, jointe à celle de M. de Turenne, qui se trouvoit à la tête de l'armée, pouvoit lui frayer le chemin au Ministere. Il n'est pas sûr que les deux freres aient eu ce dessein ; mais il est constant qu'ils étoient les seuls capables de soutenir le poids des affaires dans une conjoncture si difficile. Quoi qu'il en soit, la mort de M. de Bouillon arrêta ces discours, & la crainte ou l'espérance d'un pareil changement.

L'armée du Roi arriva à Tillet, à une lieue

de Goneſſe, vers le commencement d'août; elle y demeura juſqu'à la fin du même mois, M. de Turenne jugeant ce poſte avantageux pour obſerver l'armée des Princes, qui ſe tenoit toujours auprès de Paris, & pour empêcher la jonction des ſecours que les Eſpagnols pourroient envoyer. Il fut enfin averti que le duc de Lorraine revenoit une ſeconde fois avec ſes troupes & le détachenent d'Eſpagnols ſous le commandement du duc de Wirtemberg, & qu'il avoit pris le chemin de Champagne & de Brie, pour joindre l'armée des Princes. Il marcha auſſi-tôt vers la Marne; & ayant appris en chemin que les Lorrains avançoient, l'armée paſſa la riviere à Lagni, & campa au petit village de S. Germain près de Creſſi en Brie. M. de Turenne reçut ordre de la Cour d'y reſter juſqu'à nouvel ordre, & de ne rien entreprendre contre M. de Lorraine, à moins qu'il n'entreprît de marcher vers Paris, en décampant d'où il étoit, & qu'en ce cas il fit de ſon mieux pour empêcher ſa jonction avec les Princes. Cet ordre étoit fondé ſur ce qu'on étoit en négociation avec M. de Lorraine, qui avoit envoyé ſon ſécretaire pour le conclure, avec promeſſe en même-tems qu'il demeureroit où il étoit, & qu'il n'avanceroit pas juſqu'à ce qu'on fût convenu, ou que le traité fût rompu. Il eſpéroit amuſer la Cour, la tromper par ſes artifices, & trouver l'occaſion ou d'entrer dans Paris, ou de joindre les Princes ſur le chemin, ſans en venir à une bataille. M. de Turenne qui le connoiſſoit mieux que la Cour, ne donna pas comme elle dans le piége: il dit au ſécretaire de M. de Lorraine, qui en paſſant pour aller rendre compte à ſon maître de l'état

AN. 1652.

AN. 1652. de la négociation, lui apporta lui-même l'ordre en question, *que les promesses de M. de Lorraine & rien étoient pour lui la même chose.* En effet, pour prouver la bonne opinion qu'il en avoit, il résolut de marcher le lendemain, cinq de septembre, à Brie-Comte-Robert, pour être plus à portée de lui couper chemin en cas qu'il voulût marcher, comme il croyoit qu'il le feroit, & que suivant sa coutume, il manqueroit à sa parole. Il dit confidemment au duc d'Yorck, que quoique ses ordres fussent positifs de ne point quitter son poste, il étoit si persuadé que le duc de Lorraine vouloit tromper la Cour, & qu'il étoit de l'intérêt du Roi son maître, que l'armée marchât, qu'il aimoit mieux hasarder sa tête en désobéissant, que de donner lieu à M. de Lorraine d'aller à son but, & de le duper. L'armée décampa le matin; & les maréchaux des logis arriva à Brie-Comte-Robert, trouverent ceux des ennemis qui faisoient la même chose, leur armée étant déja en marche pour y venir camper la même nuit. Ils retournerent dans le même moment pour en informer M. de Turenne, qui avec l'avant-garde de l'armée avoit passé un défilé. Il en envoya aussitôt avertir M. de la Ferté, qui ce jour-là menoit l'arriere-garde, & le fit prier de le venir trouver pour consulter ensemble sur ce qui étoit à faire; & comme il ne venoit pas assez vîte, il alla à sa rencontre, & le trouva au défilé. Ils résolurent, au lieu d'aller à Brie-Comte-Robert, de marcher directement à Villeneuve S. Georges. M. de Turenne prit les devants avec toute sa cavalerie, ordonna à l'infanterie de le suivre en toute diligence avec le canon, & pria M. de la Ferté d'en faire autant. Il craignoit

gnoit avec raison que M. de Lorraine, qui connoissoit l'importance de ce poste, ne le gagnât avant lui; & il ne doutoit pas que ses maréchaux des logis l'avertissant de la rencontre qu'ils avoient faite des siens, ne lui fissent prendre le même parti. Sa conjecture se trouva véritable. Quelque diligence qu'il fît, l'avant-garde du Duc arriva plutôt que lui dans Villeneuve S. George; & il se crut si assuré du poste, qu'il envoya à M. le Prince une lettre datée du même lieu, pour l'informer qu'il s'en étoit rendu maître. Le duc d'Yorck l'apprit ensuite de l'officier qui l'avoit portée, étant avec M. de Turenne lorsqu'un parti qui l'avoit fait prisonnier, le lui amena dans Villeneuve S. George; & cet homme fut si surpris d'y trouver l'armée du Roi, qu'il ne pouvoit comprendre que cela fût possible. AN. 1652.

Quoique les Lorrains eussent gagné les devants, qu'ils fussent maîtres de la ville, & qu'une partie de leurs troupes eussent passé l'Yeres, M. de Turenne arrivant avec son avant-garde sur la hauteur qui commande le bourg & les rivieres, les chassa & s'empara du pont: leur armée étoit déja si proche de l'autre côté de cette petite riviere, qu'elle tira le canon sur les premiers escadrons des troupes du Roi, quand ils arriverent sur le haut de la montagne, dont l'avant-garde leur servit plus que la diligence. M. de la Ferté arriva sur le soir avec le reste de l'armée; & les ennemis ayant manqué le poste, se retirerent une lieue plus haut le long de la riviere, vis-à-vis le château d'Ablon, où M. le Prince les joignit peu de jours après, ayant fait passer ses troupes

sur deux ou trois grands bateaux qu'il trouva
An. 1652. par hasard sur la riviere.

Ce fut alors que les ennemis étant plus forts de la moitié que M. de Turenne, compterent sur une victoire certaine, le tenant comme dans un cul-de-sac entre la Seine & l'Yeres, où ils ne croyoient pas qu'on pût leur échapper. Ils savoient que n'ayant dans ses caissons que pour quatre ou cinq jours de pain tout au plus, & les fourrages lui manquant, il ne pouvoit en tirer d'aucun endroit, tout le pays des environs étant ruiné; & ils espéroient de finir la guerre sans coup férir; mais M. de Turenne avoit eu le bonheur d'arrêter à Villeneuve S. George, la nuit même qu'il y arriva, vingt-quatre ou vingt-cinq bateaux, qui furent le salut de l'armée, parcequ'ils servirent à faire des ponts sur la Seine.

On ne perdit point de tems; le premier pont fut achevé en deux ou trois jours avec des travaux de l'autre côté de la Seine, pour le couvrir; & le second fut achevé peu de jours après. On surmonta des difficultés qui paroissoient invincibles : on n'avoit ni bois ni argent; l'industrie des officiers d'artillerie & la libéralité des joueurs suppléerent à l'un & à l'autre : ces derniers prêterent trois cens pistoles, l'intendant de l'armée n'ayant pu fournir une si petite somme; les autres abattirent les maisons du bourg pour en prendre les poutres & les planches. Cette communication de l'autre côté de la Seine donna du fourrage à la cavalerie, qui en avoit manqué dès le premier jour. Pour se mettre d'autant plus en état de maintenir ce poste, on se retrancha du côté de Limai, qui

étoit le seul par où les ennemis pouvoient attaquer l'armée ; elle étoit couverte d'un bois sur sa droite ; elle avoit la Seine à la gauche ; l'Yeres la garantissoit par derriere ; ainsi n'ayant que son front à garder, qui étoit vis-à-vis de Limai & de Gros-bois, il ne fallut que faire des lignes entre les cinq redoutes que le duc de Lorraine y avoit élevées, & qui étoient encore entieres. AN. 1652.

Pendant qu'on travailloit à ces retranchemens & à la construction des ponts, l'armée ennemie décampa, après avoir mis garnison dans Ablon, & marcha du côté de Brie, dans le dessein d'y passer l'Yeres, pour enfermer l'armée du Roi de tous côtés. Lorsqu'elle fit ce mouvement, M. de Turenne trouva à propos de faire attaquer le château d'Ablon, pour assurer la communication par eau avec Corbeil, d'où il espéroit tirer toute sorte de provisions : pour cet effet, M. de Rennel fut envoyé avec un détachement de cavalerie & d'infanterie, & deux pieces de canon ; mais avant qu'il fût arrivé au château, M. de Turenne, qui l'avoit vu passer, fut averti qu'on découvroit quelques escadrons des ennemis entre le bois & Limai. Il envoya ordre aussi-tôt à Rennel de revenir au camp, & monta sur la hauteur pour reconnoître l'ennemi, croyant d'abord qu'il venoit à lui. En y arrivant, il apperçut l'infanterie qui commençoit à paroître ; & pour mieux juger si leur dessein étoit de l'attaquer immédiatement, il se mit avec le duc d'Yorck parmi les escarmoucheurs, qui éloignerent ceux des ennemis, & donnerent lieu d'observer de plus près leur contenance. M. de Turenne qui ne voyoit pas bien de loin, ne se

An. 1652. fiant point à ses propres yeux, pria le duc d'Yorck de bien examiner ce qu'ils faisoient. Ce Prince fut le premier qui l'avertit qu'ils se retranchoient ; ce qui lui ayant été confirmé par plusieurs autres, il retourna au camp fort satisfait de ce que les ennemis n'attaquoient point ses lignes qui n'étoient pas encore perfectionnées ; il y fit travailler sans relâche, & ordonna de les palissader ; ce qui ayant été exécuté en six heures de tems, on jugea à propos d'ouvrir les redoutes en dedans, parce que de la maniere que les Lorrains les avoient faites, il eût été difficile de les reprendre, si les ennemis s'en fussent rendu les maîtres.

Dans le même tems que le prince de Condé marcha avec son armée à Limai, le duc de Lorraine avec la sienne avança au haut de l'Yeres entre Brie & l'armée du Roi, qu'ils crurent tenir bloquée de sorte qu'elle ne pouvoit leur échaper dans peu de tems, ne doutant point ou de l'affamer ou de la réduire à entreprendre quelque action désespérée. Après que M. le Prince eut achevé ses retranchemens, qui étoient fort profonds, & à la portée du canon de ceux de M. de Turenne, sa principale application fut de faire un pont de bateaux une lieue au-dessous des siens, pour interrompre ses fourrageurs, & empêcher la communication avec Corbeil de l'autre côté de la Seine, pendant que M. de Lorraine avoit des partis continuellement en campagne pour l'empêcher du côté de Brie ; mais avant que le pont des ennemis fût achevé, on se rendit maître du château d'Ablon, qui rendit toutes leurs précautions inutiles, & assura par eau la communication avec Corbeil ; on fit aussi bonne pro-

vision de fourrage, que l'on enleva à une bonne distance entre Juvisi & Paris. An. 1652.

Le pont des ennemis étant fini, les fourrageurs ne purent sortir qu'avec des grosses escortes d'infanterie & de cavalerie ; ce qui étoit d'autant plus pénible, qu'il falloit aller si loin qu'ils ne pouvoient revenir le même jour. Les généraux s'aviserent enfin d'un expédient qui étoit & plus aisé & moins hasardeux. Deux mille chevaux qui étoient venu à Corbeil après la prise de Montrond, eurent ordre d'y rester : on en détachoit tous les jours de petits partis, qui rôdoient en descendant de l'un & de l'autre côté de la riviere, & qui se rencontrant avec ceux du camp qui faisoient la même chose en remontant, chacun retournoit de son côté, après s'être communiqué ce qu'ils avoient découvert ; & quand ceux du camp rapportoient qu'il n'y avoit point de danger, on faisoit sortir les fourrageurs, qui alloient par-delà Corbeil, y passoient la riviere d'Essone ; après quoi ils fourrageoient à leur aise, passoient la nuit en sûreté, revenoient à la ville, & retournoient au camp de l'un ou de l'autre côté de la Seine, où ils étoient avertis qu'il n'y avoit point de risque.

Cette méthode fut suivie avec tant d'exactitude & tant de bonheur, qu'il n'arriva point d'accident à aucun des convois ; & on peut dire avec vérité, que la monarchie Françoise étoit réduite à cette extrémité, que son salut dépendoit de chacun de ces convois, la perte d'un seul étant capable de causer celle de toute l'armée.

Durant ce blocus, les petits partis de l'armée du Roi poussoient leurs courses fort loin du

côté d'Orléans, & alloient quelquefois jusqu'aux portes de Paris, ce qui incommodoit beaucoup cette grande ville, dont le commerce étoit interrompu de ce côté-là, pendant que de l'autre, les troupes des Princes ne la pilloient pas moins. Les Parisiens supporterent quelque tems ce voisinage importun avec assez de patience, sur les promesses que leur faisoit le prince de Condé de les en délivrer bientôt, & de terminer la guerre, en forçant M. de Turenne à se soumettre avec ses troupes ; mais l'effet ne répondant point aux espérances dont on les repaissoit journellement, ils pancherent plus que jamais du côté de la Cour, & reprirent des sentimens plus conformes à leur devoir : ils firent de sérieuses réflexions sur l'aveuglement avec lequel ils se laissoient dévorer par des étrangers, sans qu'il pût leur en revenir, ni à la Nation, aucun autre avantage que d'être les dupes de quelques esprits ambitieux, qui n'avoient en vue que de les engager dans leurs desseins d'usurper l'autorité Royale.

An. 1652.

Les partisans de la Cour profitant de ces heureuses dispositions, fomenterent adroitement la mésintelligence qui commençoit à naître entre les Parisiens & les Princes ; le Cardinal de Retz n'omettoit rien de son côté pour l'augmenter : on se souvenoit toujours du massacre de l'Hôtel de Ville ; & plusieurs désordres qui arriverent faisant connoître l'inclination des peuples, les bouttefeux qui les avoient si souvent mis en mouvement contre l'intérêt du Roi, perdirent tout crédit ; ce qui relevant le courage de ses sujets fideles, ils firent voir aux autres le précipice où l'ambition des Princes alloit les jetter.

La prudence des généraux ayant assuré les fourrages de l'armée du Roi, & les retranchemens étant tels qu'il auroit été dangereux aux ennemis d'entreprendre de les forcer, il ne se passa rien pendant le blocus que de fréquentes escarmouches qu'on ne pouvoit éviter, à cause de la proximité des lignes de l'une & de l'autre armée. Il y en eut une entr'autres assez considérable, & qui pensa les engager, malgré les généraux de part & d'autre. Le duc d'Orléans étant venu voir celle des Princes, les jeunes gens de qualité qui l'avoient accompagné voulurent montrer leur bravoure, & sortirent des lignes pour faire le coup de pistolet contre les troupes du Roi, qui les voyant venir en grand nombre, sortirent aussi pour les combattre ; la cavalerie escarmouchoit dans la plaine, & les fantassins se disposerent dans les vignes qui regnent depuis le bas du côteau jusqu'au haut de la montagne pour faire la même chose. L'affaire devint si sérieuse, & les volontaires de part & d'autre s'approcherent de si près, que M. de Turenne fut obligé de détacher le marquis de Rhichelieu, avec plusieurs petits pelotons de cavalerie, pour aller les dégager ; M. le Prince s'en étant apperçu, fit faire de son côté la même chose. Il y eut de part & d'autre plusieurs tués & blessés. Un capitaine de Douglas, nommé Tivy, qui fut pris, s'échappa peu de jours après, & apporta à M. de Turenne la nouvelle que le prince de Condé étant tombé malade, s'étoit fait porter à Paris, où les principaux de sa faction s'efforçoient toujours de la ranimer par les espérance de la ruine de l'armée du Roi. S'ils le crurent ainsi, ils se tromperent bien

An. 1652.

AN. 1652. groſſierement ; car plus elle reſta à Villeneuve S. George, plus elle eut abondance de toutes choſes qui lui venoient de Corbeil.

Il ſe fit dans cet entre-tems une très-belle action par le ſieur Seguin, capitaine de cavalerie dans le régiment de Beauvau. Il alloit ſouvent en parti ; & étant ſorti cette fois avec cent maîtres, il ſe mit en embuſcade pour ſurprendre les fourrageurs de l'ennemi, & les ayant laiſſé arriver & ſe mettre à l'ouvrage, il alloit pour les enlever, lorſque découvrant fort près de lui un eſcadron ſur la hauteur, il fut pour le charger, croyant qu'il fût le ſeul qui les eſcortoit ; mais en approchant il en trouva quatre autres : il prit immédiatement ſon parti, dit en peu de paroles à ſes gens, qu'il étoit trop tard de ſonger à la retraite, & qu'il falloit chercher ſon ſalut dans la pointe de l'épée. Il les diviſa en cinq petits corps, chacun ſur deux rangs, & attaqua les ennemis avec tant de vigueur, qu'il les mit en déroute, en tua ſoixante ſur la place, fit cinquante priſonniers, & défit ainſi, malgré une ſi grande inégalité, le vieux régiment de Wirtemberg, dont le major & deux capitaines furent du nombre des priſonniers.

La Cour qui étoit à Pontoiſe ou à S. Germain, ménageoit toujours ſes intelligences dans Paris, d'où elle étoit bien informée de ce qui s'y paſſoit & du mécontentement des Pariſiens, de ce que les Princes entretenoient la guerre à leurs portes, & la négociation étant ſur un bon pied, elle envoya demander aux deux généraux, s'ils croyoient pouvoir dégager l'armée du poſte où elle étoit ſans rien haſarder, & trouver le moyen de joindre la

Roi, pour favoriser le traité qui étoit sur le tapis avec les Parisiens. An. 1652.

On travailla aussi-tôt à disposer toutes choses pour décamper : on fit dresser douze ponts sur la petite riviere, sous prétexte de favoriser les fourrages, & on envoya ordre aux troupes qui étoient à Corbeil de faire quelques redoutes sur la hauteur qui est devant la ville, pour persuader davantage aux ennemis qu'on ne songeoit qu'à assurer les fourrageurs de tous côtés. Toutes ces choses étant exécutées, on commanda le quatrieme d'octobre, une heure avant le coucher du soleil, que toutes les troupes se préparassent à marcher : dès qu'il fut nuit, on fit passer les bagages vers Corbeil avec un grand silence, par le chemin le plus bas le long de la Seine, on avoit mis à la tête de la cavalerie & des dragons, avec ordre en arrivant près de la ville, de se mettre en bataille sur la hauteur derriere les redoutes.

Quand les bagages eurent passé les ponts, les troupes les suivirent en bon ordre : les gardes & les sentinelles ne furent relevées qu'après que toute l'armée fut de l'autre côté de la petite riviere, & on rompit les ponts pour empêcher les ennemis de s'en servir & de suivre l'armée du Roi, s'ils eussent découvert sa retraite ; mais bien loin de la soupçonner, ils avoient résolu ce même soir d'insulter le lendemain le régiment de Nettencour, qui étoit avec une garde de quarante chevaux dans l'ouvrage qui couvroit de l'autre côté de la Seine les têtes des deux ponts. Pour en venir mieux à bout, ils avoient préparé de grands trains de bois, qu'ils laisserent dériver d'une lieue en haut au milieu de la riviere, afin que le choc

An. 1652. qu'ils donneroient contre les ponts les pût entraîner. La chose réussit ; le régiment de Nettencour voulant passer, comme il en avoit reçu l'ordre, les trouva rompus ; & M. de Turenne en ayant été averti, lui fit ordonner d'aller à Corbeil le long de la riviere, ne jugeant pas à propos de retarder pour cet accident la marche des troupes : il passa heureusement à Corbeil, & joignit l'armée. Le lendemain, un peu devant le jour, les soldats ennemis étant allés pour attaquer l'ouvrage, furent fort surpris de le trouver abandonné ; mais ils le furent bien davantage de ne plus voir l'armée du Roi ; ils furent les premiers qui en avertirent leurs généraux. Il étoit trop tard, & quand ils l'eussent sçu plutôt, ils ne pouvoient pas lui faire grand mal, parce qu'après qu'elle eut marché un peu plus d'une lieue, le terrein lui étoit si favorable, qu'elle n'avoit plus rien à craindre ; elle étoit couverte, d'un côté, de la Seine, & de la forêt de Sennard, de l'autre ; l'espace entre deux n'étoit pas si large qu'il ne pût le remplir ; de sorte que les ennemis ne pouvoient la déborder ni l'attaquer en flanc ; & plus on approchoit de Corbeil, plus le terrein se rétrécissoit. Toute l'armée y arriva avant le lever du soleil. Quoiqu'on ne dût y rester qu'une nuit pour se reposer, on fit des retranchemens palissadés pour n'être point surpris, s'il prenoit envie aux ennemis de combattre. Le lendemain, sixieme au matin, on marcha à Chaume, où on arriva le soir, dans le dessein d'aller passer la Marne à Meaux, & de joindre ensuite la Cour ou à Pontoise ou à S. Germain. Cette journée fut pénible & dangereuse : les ennemis pouvoient attaquer l'armée s'ils eussent

voulu. On marcha toujours de maniere qu'en un quart d'heure de tems toute l'armée pouvoit être en bataille : l'avant-garde alloit sur deux colonnes. Le premier escadron à la tête de la colonne de la gauche étoit le premier de la premiere ligne, & celui à la tête de la colonne droite étoit le premier de la seconde ligne, suivant l'ordre de bataille. On observoit les distances ordinaires, comme si on avoit été prêt à combattre ; l'infanterie suivoit dans le même ordre la cavalerie ; la premiere ligne d'infanterie suivoit la premiere de cavalerie, & la seconde de même. Les gendarmes marchoient, suivant leur poste, entre les deux lignes d'infanterie, & l'autre aile de cavalerie suivoit l'infanterie dans le même ordre ; de sorte que l'ennemi paroissant, l'armée se trouvoit prête à le recevoir en tournant à gauche. L'artillerie & les caissons marchoient sur la droite de l'infanterie, & les bagages sur la droite de tout. Les ennemis n'ayant rien entrepris ce jour-là, on marcha ensuite avec moins de contrainte à Presle, Tournam & Quincé ; & le onze ayant passé la Marne près de Meaux, on campa le même soir à Boretz, de-là on marcha à Montlevêque, & ensuite à Courteuil, où on étoit à couvert de la riviere qui y passoit. An. 1652.

Cette retraite si surprenante pour les ennemis, acheva de ruiner leurs affaires auprès des Parisiens, qui las de supporter le poids d'une guerre qui les accabloit, souhaitoient de plus en plus de la voir finir par le retour du Roi, dont les amis profitoient d'une si favorable conjoncture. Le prince de Condé & le duc de Lorraine jugerent qu'il n'étoit pas de leur intérêt de demeurer davantage aux environs de

AN. 1652. Paris, puisqu'un plus long séjour acheveroit de leur faire perdre le peu d'amis qui leur restoient, & qu'ils ne pouvoient conserver qu'en s'éloignant ; d'ailleurs l'hiver avançoit, & le pays étoit si ruiné, qu'il eût été presque impossible d'y faire subsister leurs troupes.

Ces considérations, & peut-être quelques autres qu'on ne sçait pas, déterminerent les Princes à quitter Paris : ils ne trouverent point de meilleur expédient que de faire hiverner leurs troupes en Champagne & en Lorraine, les Espagnols devant les joindre à Rhetel, pour les aider à prendre les places qui seroient nécessaires pour couvrir & assurer leurs quartiers. A l'égard du duc d'Orleans & de Mademoiselle, il fut arrêté qu'ils resteroient à Paris, & qu'ils emploieroient leur crédit & leurs efforts pour empêcher cette ville d'y recevoir le Roi. Toutes ces résolutions furent aussi-tôt mises en exécution ; car l'armée du Roi n'étant encore qu'à Courteil près de Senlis vers le quatorze octobre, celle des ennemis passa auprès ; prenant le chemin de la Champagne.

La Cour crut qu'il étoit alors de son intérêt de retourner à Paris, & M. de Turenne alla exprès à S. Germain pour la déterminer à prendre ce parti ; il en représenta la nécessité ; que l'occasion étant favorable il falloit en profiter, & ne pas donner le tems aux Parisiens de revenir du dégoût qu'ils avoient pour les Princes, que leur absence & l'éloignement de leurs troupes pouvoient dissiper. Il fit concevoir, pour appuyer son opinion, qu'il n'y avoit point d'espérance de trouver des quartiers d'hiver pour les troupes, si le Roi ne se rendoit maître de Paris. Que sans cela, on ne feroit point en

état de faire tête la campagne suivante aux forces des ennemis, qui seroient très-nombreuses; que si Paris refusoit de recevoir le Roi, toutes les autres villes suivroient son exemple: enfin il conclut, en assurant que tout dépendoit du bon ou du mauvais succès de cette affaire. Ses raisons, qui ne sont ici touchées que légerement, parurent si fortes au Conseil, qu'elles furent approuvées. La Cour partit de S. Germain, & étant arrivée au bois de Boulogne par le pont de S. Cloud, les autres étant rompus, il vint des personnes de Paris qui s'adresserent à quelques membres du Conseil, pour représenter que l'entreprise étoit dangereuse & qu'on hasardoit témérairement la personne du Roi. Ces Messieurs prirent l'alarme, & furent au carosse de la Reine dans lequel étoit le Roi, pour dissuader leurs Majestés d'aller plus loin. Le carosse arrêta: on appella M. de Turenne & le reste du Conseil, pour délibérer sur ce qui étoit à faire. Tous étoient d'opinion qu'il falloit retourner à S. Germain; il n'y eut que M. de Turenne qui persista dans la premiere résolution & dans les raisons qui l'avoient fait prendre, ajoutant qu'après la démarche qu'on venoit de faire, le retour seroit également préjudiciable aux affaires du Roi & à son honneur; qu'il marqueroit un manque de résolution qui rendroit la Cour méprisable, ôteroit le courage aux amis, releveroit celui de ses ennemis; que tout seroit à craindre d'un changement où il paroîtroit tant de timidité, & qu'il regardoit ceux qui étoient venus apporter cet avis ou comme des ennemis couverts, qui vouloient empêcher que le Roi n'entrât dans Paris; ou comme des esprits foibles, dont les sentimens ne devoient point être suivis.

An. 1652.

An. 1652. La Reine qu'il étoit difficile d'effrayer, & dont le courage étoit à toute épreuve, suivit l'opinion de M. de Turenne contre l'avis de tout le reste du Conseil. Elle dit que dans une occasion si importante, il valoit mieux s'exposer elle & son fils aux dangers qu'il pouvoit y avoir, que de perdre leur réputation par une action aussi honteuse que seroit leur retour, qui ruineroit entierement leurs affaires, & qu'il ne falloit jamais espérer de rentrer dans Paris si on perdoit cette occasion. Il fut résolu d'y aller : le Roi s'avança à la tête de ses gardes, entra dans la ville par la porte S. Honoré, & au lieu de l'opposition dont on avoit voulu lui inspirer la peur, il ne trouva par-tout que des acclamations qui marquoient la joie publique, & il fut accompagné jusqu'au Louvre par une foule de peuple, qui ne cessoit de crier *vive le Roi*. Pendant que Sa Majesté entroit par une porte, M. le duc d'Orleans sortit par une autre, & Mademoiselle qui étoit rentrée dans son appartement des Tuileries, eut ordre de sortir de Paris, auquel elle obéit.

M. de Turenne retourna aussi-tôt à l'armée, & sur la fin du mois se mit en marche pour suivre les ennemis, qui s'étoient emparés de Château-Porcien & de Rhetel sur l'Aisne, où ils trouverent peu de résistance; de-là ils furent attaquer Sainte Menehoult, qui se défendit bien; mais elle fut enfin forcée de se rendre à composition. Il n'y avoit outre la garnison ordinaire que quatre compagnies du régiment d'Yorck, qui s'y jetterent avant qu'elle fût ininvestie. Quand l'armée des Princes quitta les environs de Paris, on envoya avec quelque cavalerie des troupes de M. de la Ferté, le ré-

giment d'infanterie qui portoit son nom, & celui d'Yorck, avec ordre de marcher en toute diligence, & de se jetter dans Sainte Menehoult & les places du Barois. Le Maréchal alla lui-même à Nanci, pour défendre autant qu'il pourroit son gouvernement, où il jugeoit, comme il arriva effectivement, qu'ils avoient dessein d'établir leurs quartiers d'hiver. AN. 1652.

Dans la marche de l'armée du Roi vers la Champagne, elle campa le deux de novembre à Balieux, où elle fut obligée de rester un jour, à cause que les soldats trouvant dans le chemin une grande quantité de vins nouveaux, ils s'enivrerent si généralement, qu'il n'en vint point au quartier suffisamment pour monter la garde ordinaire chez le Général & chez le duc d'Yorck. Après les avoir rassemblés, on marcha le quatre à Dizy proche Epernai, où on passa la Marne le cinq pour se couvrir de cette riviere, les ennemis étant alors aux environs de Rhetel, où le comte de Fuensaldagne les avoit joints avec une partie considérable de l'armée d'Espagne; ce qui obligeoit M. de Turenne de se tenir toujours à une distance raisonnable, & derriere quelque riviere ou quelque défilé, pour ne point courir risque d'être surpris. Le sixieme, l'armée marcha à Cheppes, où après avoir campé trois ou quatre jours, elle repassa la Marne, & campa à Vitry le Bruslé. Le seize elle marcha à Vitry le François, réglant toujours ses mouvemens sur ceux des ennemis.

Ce fut pendant que l'armée du Roi faisoit ces différens campemens que Sainte Menehoult fut prise, vers le treize novembre. Les ennemis y licentierent les troupes du duc d'Orleans

qui étoient dans leur armée, & leur permirent
AN. 1652. de retourner en France, à condition qu'elles ne serviroient point le Roi le reste de cette campagne, ni aucune autre de ce côté-là : on les fit marcher vers les quartiers qui leur furent assignés en Picardie, & l'année suivante elles servirent dans les armées sur les autres frontiereres de France.

Les ennemis furent ensuite assiéger Bar-le-Duc; M. de la Ferté y avoit envoyé un nommé Roussillon pour y commander, avec une garnison capable de défendre la place plus long-tems qu'il ne fit : il fut néanmoins assez vain pour refuser un renfort de cinq cens hommes que M. de Turenne avoit envoyé à S. Disier pendant le siége de Sainte Menehoult, avec ordre d'aller à Bar-le-Duc, si le gouverneur en avoit besoin; il remercia M. de Turenne du soin qu'il prenoit de lui, l'assura qu'il étoit en bon état, si l'ennemi osoit l'attaquer, ce qu'il réitéra quand il fut investi, avec promesse de rendre bon compte de la place. Cette nouvelle fut apportée le dix-huit à M. de Turenne, qui étoit encore à Vitry le François; il décampa aussi-tôt pour l'aller secourir avec toute la diligence possible; & pour empêcher que l'ennemi ne fût averti de son approche, il repassa la Marne à Vitry, & côtoyant la riviere qui étoit à sa gauche, il arriva à la pointe du jour à S. Disier; il y fit alte pendant six heures pour reposer ses troupes, & dans le moment qu'on alloit se remettre en marche, il reçut avis que la ville & le château s'étoient rendus; ce qui fit arrêter l'armée.

Cette nouvelle fut d'autant plus désagréable qu'elle rompit le dessein qu'on avoit formé,

non seulement de secourir la place, mais encore de battre les ennemis, ou de les forcer à une retraite si précipitée, qu'au moins ils y auroient perdu canon & bagage. Jamais entreprise n'avoit été plus judicieusement concertée; car quoique l'armée du Roi fût beaucoup inférieure en nombre à celle des ennemis, le terrein étoit si avantageux du côté qu'on marchoit à eux, qu'on ne couroit point de risque, le pays étant couvert de bois. An. 1652.

M. de Turenne avoit six mille hommes effectifs d'infanterie bien disciplinée l'armée; avoit été renforcée de cavalerie aussi bien que d'infanterie qu'on avoit tirées des garnisons d'Artois, de Picardie & d'autres endroits qui pouvoient s'en passer depuis que les ennemis étoient sortis du cœur de la France. A la faveur des bois, & par la diligence de la marche, on tomboit sur les ennemis lorsqu'ils y songeoient le moins, & il leur auroit servi de peu d'en être avertis; car la situation de la place est telle, & tel est le désavantage du poste pour les assiégeans contre une armée qui vient secourir la place, que les retranchemens y sont inutiles, & ne peuvent se défendre; les bois s'étendent en longueur à une lieue de la ville; il y a entre le bois & le château une plaine spacieuse, sur le niveau de laquelle est situé le château, & la ville haute est sur le bord d'une descente qui conduit à la basse ville; dans le fond qui est étroit & entre deux collines, coule un petit ruisseau, & l'escarpe de chaque côté est rude & difficile; de sorte que les troupes du Roi n'auroient eu à combattre que contre les ennemis qui étoient de l'autre côté du ruisseau, & qui auroient fort mal passé leur tems entre l'armée qui les auroit

attaqué & le château, & entre le bois & le château, & leur retraite n'y pouvoit se faire qu'avec tant de confusion qu'ils se seroient culbutés l'un l'autre.

An. 1652.

Quand M. de Turenne forma ce dessein, il crut trouver toute l'armée ennemie ensemble, & ne savoit pas, comme il l'apprit depuis, que Fuensaldagne avec la plus grande partie de ses troupes s'étoit retiré, ne sachant point l'armée du Roi aussi forte qu'elle étoit, & croyant que le prince de Condé & le duc de Lorraine étoient assez forts pour prendre le Barois & y établir leurs quartiers d'hiver. Un si beau coup fut manqué par l'indiscrétion de M. de Roussillon, qui se laissa enlever les quatre meilleures compagnies de sa garnison dans la basse ville, quoiqu'elle fût défendue d'une assez bonne muraille, & environnée d'un fossé plein d'eau. Il pouvoit au moins soutenir jusqu'à ce qu'il y eût breche; mais l'ennemi s'en étant rendu maître le même jour qu'il arriva devant la place, & ne jugeant pas à propos de faire son attaque de ce côté-là, il éleva le lendemain une batterie du côté de la plaine contre le château, & à peine commença-t'elle à tirer, que le gouverneur, sans même attendre qu'il y eût breche, demanda à capituler, & convint de sortir le lendemain de la place.

M. de Lorraine perdit à ce siége M. Fauge, lieutenant géneral & le meilleur officier de son armée, qui fut tué la nuit après la prise de la basse ville. Il soupoit avec le prince de Condé dans une maison assez proche de la ville haute, & faisant débauche il s'enyvra si fort, que dans l'accès d'une vaine bravoure, il sortit par une porte de derriere, une serviette autour de la

tête, pour se faire mieux remarquer, & pour que les assiégés eussent à tirer sur lui; le prince de Condé & le chevalier de Guise coururent après pour le faire rentrer; mais avant qu'ils pussent le joindre, il reçut un coup de mousquet qui le tua. AN. 1652.

La prise si prompte de Bar-le-Duc donna le tems aux ennemis de s'emparer de Ligny, Voyd & Commerci, parce que M. de Turenne ne sachant point le départ de Fuensaldagne, n'osoit trop s'approcher de leur armée: on resta pour cette raison deux jours à S. Disier, pendant lesquels ils firent ces nouveaux progrés; & ces trois places n'ayant que de foibles garnisons, ne firent que peu ou point de résistance.

L'armée du Roi avança de S. Disier à Stainville, où elle fut jointe par un renfort d'un régiment de cavalerie de trois cens maîtres, & d'un régiment d'infanterie de douze cens hommes des troupes du duc de Longueville, du régiment de cavalerie & de la compagnie d'ordonnance du comte de Bristol. Quoique ces troupes, excepté la compagnie d'ordonnance, ne fussent que de nouvelles levées incapables de rendre de grands services, le nombre ne laissa pas de donner de la réputation. Ce ne fut qu'à Stainville, & le vingt-cinq de novembre, qu'on apprit le départ du comte de Fuensaldagne; sur quoi M. de Turenne resolut de livrer bataille aux ennemis, & en cas qu'ils voulussent l'éviter, les obliger à quitter les quartiers d'hiver dans lesquels ils se croyoient si bien établis, qu'ils en avoient déja fait la répartition. La suite va faire voir combien ils s'étoient trompés; car quand on avança à eux le lendemain, ils se trouverent si peu en état de

An. 1652. s'y maintenir, que n'osant faire tête à M. de Turenne ils décamperent subitement, passerent la Meuse auprès de Voyd, où M. le Prince fut averti qu'on marchoit à lui, & laissant la riviere sur la gauche, avancerent en toute diligence vers Luxembourg : on les suivit de si près, que le plus souvent l'armée du Roi arrivoit à midi où ils avoient passé la nuit précédente. On les poussa ainsi jusqu'au trente, qu'on arriva le matin à S. Mihel : on ne jugea pas à propos de les poursuivre plus loin, puisqu'étant à couvert de leur pays, ils étoient hors de danger.

M. de Turenne ne songea plus qu'à chercher les moyens de rafraîchir son armée, particulierement l'infanterie, que tant de marches pénibles avoient beaucoup harrassée, & qui manquoit de pain. Les ennemis qu'on avoit toujours suivis, avoient mangé le pays par-tout ; les caissons étoient vuides, & il n'étoit pas possible aux commissaires des vivres d'en fournir alors. Il en envoya demander aux habitans de S. Mihel, qui ayant fait difficulté d'obéir, sur une prétendue impossibilité d'en fournir une assez grande quantité en un jour, il se trouva obligé, pour ne pas laisser périr de faim son armée, de faire entrer dans la ville son infanterie, les gendarmes & le canon, & de distribuer sa cavalerie dans les villages aux environs ; quoiqu'on y restât peu de tems, cela fit beaucoup de bien aux troupes ; mais M. de la Ferté en ayant été informé, vint lui-même de Nanci, qui en étoit éloigné de dix ou douze lieues, pour prier M. de Turenne de se retirer, se tenant si offensé qu'il eût pris des quartiers dans cette ville-là, qu'il ne lui pardonna pas de long-tems, & cette mésintelligence fut dans

la suite très - préjudiciable aux affaires du Roi. Il fallut partir le lendemain de l'arrivée du Maréchal, dont la colere augmentant sur les plaintes que les habitans lui firent contre quelques soldats, il suivit la marche de troupes, accompagné de ses gardes, à la tête desquels il chargeoit les traîneurs, comme s'ils eussent été ennemis, & continuant ce manége jusqu'au quartier des gendarmes, qui n'étoient point encore ni en ordre ni en marche, un de la compagnie du comte de Bristol, nommé Manwaring, qui ne le connoissoit pas, voyant la violence avec laquelle il frappoit, crut que c'étoient les ennemis, & lui présenta le pistolet dans le ventre, dont l'amorce heureusement pour l'un & pour l'autre manqua : le pauvre gendarme fut blessé de cinq ou six coups, & couché par terre ; mais il en guérit. Berkeley, cornette de la même compagnie, en fut quitte à meilleur marché ; le grand bruit que faisoit le Maréchal lui fit croire aussi-bien qu'à Manwaring, que les ennemis étoient entrés dans la ville ; il avança le pistolet à la main au coin de la rue ; mais reconnoissant le Maréchal, il le baissa aussi-tôt & le salua, & comme il en étoit connu, il se tira mieux d'affaire que le gendarme. AN. 1652.

On arriva le soir à un petit village appellé Villotte ; le lendemain on marcha à Tronville, entre Bar & Ligni : le même soir on envoya un détachement de cavalerie & d'infanterie avec du canon, & toutes les choses nécessaires pour attaquer cette derniere place ; on éleva d'abord la batterie plus près que demie portée du mousquet des murailles ; on fit des tranchées à droite & à gauche pour mettre l'infanterie à couvert, & un épaulement pour la sûreté de la

An. 1652. cavalerie ; tous ces ouvrages furent perfectionnés avant le lever du soleil ; les batteries commencerent aussi-tôt à tirer ; il y eut une breche raisonnable avant la nuit ; la difficulté étoit de passer le fossé qui étoit plein d'eau, profond & si large, que le débris de la breche n'avoit pu le combler : on ne laissa pas de donner l'assaut, & à force de planches, d'échelles & de longues poutres, on passa le fossé, & on arriva à la breche, que l'ennemi abandonna aussi-tôt pour se retirer dans le château qui étoit plus fort. Le lendemain, M. de Turenne marcha avec ses troupes à Bar-le-Duc, laissant M. de la Ferté avec les siennes au siége du château de Ligni.

La même nuit qu'on arriva à Bar on dressa une batterie contre la basse ville, à la faveur de quelques maisons qui étoient presque sur le bord du fossé, n'y ayant qu'un très-petit chemin entre deux. Le canon tira dès le matin ; & quoiqu'il fût petit & en petit nombre, n'y en ayant que deux de douze, un de huit & deux de six livres de balle, comme les pieces étoient renforcées, & qu'on pouvoit leur donner double charge, M. de Champfort, lieutenant d'artillerie, en fit un si bon usage, qu'au coucher du soleil il y eut une bonne breche.

Le régiment de Picardie devoit y donner l'assaut sous les ordres de M. de Tot, le plus ancien lieutenant général de France, & le seul qui étoit dans cette armée. La breche étoit contre la porte, à la droite en entrant, qui n'étoit flanquée que de deux petites tours rondes qui étoient à côté : on préféra de battre cet endroit à tout autre, pour n'avoir point l'embarras de combler le fossé, & parce qu'il auroit fallu faire ailleurs une plus grande breche, qui eût

emporté plus de tems qu'on ne vouloit y employer ; au lieu que par-là on avoit la facilité de passer le fossé sur le pont de la place, & de sauter en bas, où étoit le pont-levis du guichet, d'où on se pouvoit couler le long de la muraille pour aller à la breche qui n'étoit pas loin. An. 1652.

Tout étant ainsi disposé, M. de Turenne fit tirer deux ou trois décharges de son canon sur la tour de la porte, qui seule défendoit la breche, & dont la ruine auroit rendu l'attaque plus aisée. M. de Tot qui eut ordre de la commencer, au lieu de faire marcher d'abord les gens commandés, & de rester lui-même avec le corps du détachement, comme il avoit bu, suivant sa coutume, un peu trop pour un commandant, il suivit le sergent qui menoit la tête de l'attaque; en sautant de la petite porte du guichet, il fut tué d'un coup de mousquet. Cette place étoit fatale aux yvrognes; mais le duc d'Yorck rend cette justice à la Nation, d'assurer que le pauvre M. de Tot a été le seul officier François qu'il ait jamais vu ivre dans les armées. Cet accident ne retarda rien : les attaquans passerent à la file par le guichet, & arrivant à la breche malgré le feu des ennemis, que le canon ne put point déloger de la tour de la porte, ils emporterent non-seulement la breche, mais les chasserent encore des barricades qu'ils avoient faites derriere & dans les rues, les poursuivant jusqu'à la ville haute.

Un accident qui arriva au gouverneur, qui s'appelloit Desspiller, contribua beaucoup à la prise de cette basse ville. Ne croyant pas qu'on voulût donner l'assaut ce soir-là, il étoit resté à la ville haute ; mais le bruit de l'attaque

An. 1652. l'ayant obligé d'y venir, & faisant marcher deux cens hommes pour fortifier ceux qui défendoient le poste, son cheval s'abbatit en descendant à la basse ville, & lui meurtrit si violemment la jambe, qu'il fut contraint de se faire porter en haut. On ne perdit pas beaucoup de monde à cet assaut : il n'y eut personne de remarque, outre M. de Tot ; que le marquis d'Angeau, volontaire, qui fut tué ; M. Poliac, premier capitaine de Picardie, qui commandoit le régiment en l'absence des officiers majors, eut un coup de mousquet dans l'épaule, & Gondoviller, capitaine au même régiment, en reçut un dans le ventre ; ils en guérirent tous deux.

Le cardinal Mazarin arriva au camp ce jour-là, & y amena un renfort de troupes qui avoient été tirées de diverses places, & étoient commandées par le duc d'Elbeuf & le maréchal d'Aumont. Le Cardinal vit prendre la basse ville, qui servit de peu pour la prise de la ville & du château, & qu'on n'attaqua que pour y mettre l'infanterie à couvert, la saison étant trop rigoureuse pour camper : on y trouva abondance de vin & de pain, dont on avoit grand besoin. Pour la cavalerie, elle fut mise en de bons quartiers dans le pays, aux environs & assez pres de la ville.

Quoique la gelée fut violente, le prince de Condé résolut de tenter le secours de la place. On fut averti de bonne heure de sa marche, & il fut arrêté par le Cardinal & les généraux que M. de Turenne & M. de la Ferté marcheroient au-devant de l'ennemi avec la plupart de la cavalerie, environ trois mille fantassins & six pieces de campagne, & que le Cardinal les

suivroit

suivroit à quelque distance, pendant que Messieurs d'Elbeuf & d'Aumont avec le reste des troupes continueroient le siége. AN. 1652.

On apprit que les ennemis venoient par le chemin de Vaubecourt, qui n'est éloigné que de cinq lieues de Bar-le-Duc. L'armée du Roi marcha à eux ; M. de Turenne conduisant l'avant-garde, avança jusqu'à Condit, qui n'est qu'à une lieue & demie de Vaubecourt : dans le moment que les premieres troupes y entrerent pour y prendre leurs quartiers, on eut avis par un parti qui amena des prisonniers, que le prince de Condé étoit nouvellement arrivé dans Vaubecourt, où il devoit rester la nuit, ne sachant point qu'on étoit si proche. M. de Turenne en envoya aussi-tôt avertir le maréchal de la Ferté, & lui dire qu'il étoit de sentiment d'aller immédiatement attaquer les ennemis, qu'on trouveroit assurément en grand désordre ; que le quartier étant rempli de vin & de toutes sortes de provisions, les commandans pourroient difficilement rassembler leurs troupes, & faire monter les cavaliers à cheval, & que leur surprise seroit si grande de se trouver attaqués dans le tems qu'ils croyoient l'armée du Roi bien loin, qu'on obtiendroit une victoire aisée ; mais au lieu de consentir à cette proposition, il vint lui-même dire à M. de Turenne qu'il ne croyoit pas qu'il convînt d'entreprendre un affaire de si grande importance sans la participation du Cardinal, qui n'étoit pas loin, & qu'il étoit d'avis qu'il falloit l'en avertir, pour recevoir son consentement avant de rien faire. M. de Turenne fut obligé malgré lui de prendre ce parti. On dépêcha un exprès au Cardinal, pour l'informer de

An. 1652. vive voix de la belle occasion qui se présentoit ; il le renvoya en diligence porter son consentement ; mais quoiqu'il ne fût éloigné que d'une lieue ou deux tout au plus, l'occasion se perdit ; car dans le moment qu'on marchoit aux ennemis, un autre parti rapporta qu'il y avoit lieu de croire que le Prince avoit décampé ; parce que le bourg étoit tout en feu, & que la garde avancée ne paroissoit plus. On reconnut en avançant que Vaubecourt brûloit effectivement ; & un autre parti confirma que les ennemis se retiroient avec une extrême précipitation ; sur quoi M. de Turenne rebroussa chemin pour ramener les troupes dans leur quartier, ne jugeant pas à propos d'avancer plus loin. Le lendemain on apprit par des habitans de Vaubecourt que le prince de Condé ayant été informé de l'approche de M. de Turenne, fit battre la générale & sonner à cheval, & que voyant le peu de diligence que faisoient ses troupes pour quitter un si bon gîte, il fit mettre le feu à chaque coin du bourg, pour les faire déloger plus promptement. Ce danger échappé si heureusement, le rendit plus circonspect dans la suite ; il ne jugea pas à propos de rester plus long-tems dans ce pays-là, voyant que l'armée du Roi étoit assez nombreuse pour continuer deux siéges à la fois, & venir en même-tems avec la moitié des troupes à sa rencontre.

Quand on fut informé que les ennemis avoient tout à fait vuidé le pays, M. de la Ferté retourna à Bar avec la plupart de l'infanterie & une partie de la cavalerie, & M. de Turenne mit le reste en quartiers à Contrusson, Revigny aux Vaches, & autres villages qui n'étoient qu'à quatre lieues de Bar. Le Cardinal

prit son quartier dans le village de Fains, à une lieue de la ville ; il y resta durant le siége, qui ne dura plus long-tems après la retraite du prince de Condé. Les assiégeans souffrirent néanmoins qu'on fit deux breches avant de parler de se rendre ; à la premiere qu'on crut insultable, les soldats trouverent en y montant à l'assaut, qu'il y avoit de l'autre côté une pique de profondeur qu'on ne pouvoit point sauter, ce qu'on n'avoit pu discerner de dehors. On fut obligé de dresser une nouvelle batterie du côté du château, où après avoir fait une breche assez considérable, les assiégés capitulerent, rendirent la ville haute & le château, & demeurerent prisonniers de guerre. Ceci arriva vers le quinze de décembre. On peut tirer de l'inutilité de la premiere breche dont on vient de parler, une leçon dont les Gouverneurs de places peuvent profiter pour les défendre : l'art peut faire ce que fait ici la nature du terrein ; car si une muraille est raisonnablement forte & a de bons fondemens, on peut couper derriere l'endroit qui est battu en breche, un fossé bien profond & escarpé, qui la rendra inutile aux assiégeans.

AN. 1652.

Il se trouva parmi les troupes que M. de Lorraine avoit mises en garnison dans Bar-le-Duc, un régiment Irlandois d'infantetie, qui se voyant en danger de rester long-tems prisonniers de guerre, leur colonel étant mort le jour que la place s'étoit rendue, le Lieutenant colonel qui se sauva, envoya offrir ses services au duc d'Yorck, en cas qu'il obtînt du Cardinal la liberté du régiment. Ce qui ayant été accordé, les deux compagnies dont il étoit composé, avec tous les officiers, furent incor-

porés dans le régiment de ce Prince qui étoit à
AN. 1652. Ligni, où ils furent envoyés.

Après la prise de Bar-le-Duc, les troupes du maréchal de la Ferté marcherent à Ligni, pour hâter la prise du château, dont le siege avoit été poussé lentement pendant que l'autre duroit. On commençoit à battre en breche; mais avant qu'elle fût suffisante, les boulets manquans, les assiégés en fortifierent le haut d'une forte palissade. Alors M. de la Ferté fit attacher le mineur au même endroit où les ruines de la muraille favorisoient son logement; en peu de tems sa mine fut prête à jouer; les régimens d'Yorck & de Douglas furent commandés pour attaquer aussi-tôt qu'elle auroit fait son effet, & le régiment de la Ferté avoit ordre de les soutenir. Le comte d'Estrées qui commandoit l'attaque, fit marcher, sans attendre que la fumée fût dissipée pour voir l'effet de la mine. On passa sur la glace le fossé qui étoit fort large; quand on vint à la breche, on s'apperçut, mais trop tard, que la mine n'avoit emporté la partie extérieure de la muraille que jusqu'à l'endroit que les assiégés avoient palissadé. Il n'y avoit pas moyen d'avancer; on fit retirer les troupes; mais par surcroît de malheur la glace rompit sous les pieds des soldats: la plupart tomberent dans l'eau du fossé; ce qui donna loisir aux assiégés de faire grand feu sur eux. Ainsi faute d'un peu de patience pour reconnoître l'effet de la mine, le régiment d'Yorck perdit quatre capitaines, quelques lieutenans & enseignes, & environ cent soldats; & celui de Douglas, deux capitaines & près de cinquante soldats, sans les blessés. On attacha la nuit le mineur pour la seconde fois,

& le lendemain vingt-deux le château capitula, & se rendit aux mêmes conditions que Bar-le-Duc. AN. 1653.

Le Cardinal, que ces succés mettoient en goût, souhaita de les pousser plus loin, & qu'on terminât la campagne par la prise de Sainte Menehoult. Après avoir laissé de bonnes garnisons dans Ligni & Bar-le-Duc, & en avoir réparé les bréches autant que la saison le pouvoit permettre, l'armée partit de Contrusson le vingt-sept, & arriva le lendemain à Sommyeure, où elle resta jusqu'au trente. On étoit obligé durant cette marche de cantonner les troupes dans les villages, la rigueur de l'hiver ne permettant pas de camper. La gelée fut si violente le jour qu'on arriva à Sommyeure, que les cavaliers furent obligés de marcher à pied pour s'échauffer; trente ou quarante soldats périrent ce jour-là de l'excès du froid; car aussi-tôt que quelqu'un de ceux qui n'étoient pas bien vêtus s'asseyoit pour se reposer, le froid le saisissoit, & il ne pouvoit plus se relever: le duc d'Yorck en vit plusieurs gelés à mort; & il en seroit péri un bien plus grand nombre sans le soin que prirent les officiers de faire mettre sur des chevaux ceux qu'ils voyoient prêts à succomber, pour les porter jusqu'aux premiers villages, où on en sauva plusieurs en leur donnant de l'eau de vie ou d'autres liqueurs. Ce qui rendoit ce froid plus vif & plus pénétrant, c'est qu'on marchoit dans ces vastes plaines de Champagne, où il n'y avoit aucun abri contre un vent de Nord-Est perçant, qui souffloit directement au visage: ce fut aussi ce qui empêcha le siege de Sainte Menehoult.

AN. 1652. M. de Turenne représenta au Cardinal les difficultés qu'il y avoit pour l'entreprendre dans un tems si cruel ; qu'on ne pouvoit pas y trouver, comme à Bar & à Ligni, où mettre l'infanterie à couvert, ni du fourrage aux environs pour la cavalerie, puisqu'il n'y avoit point de fauxbourg, & que le pays avoit été mangé par les ennemis ; que la place étant bonne & munie d'une grosse garnison, il faudroit y mettre le siege dans les formes, & qu'au lieu de terminer glorieusement la campagne, on hasardoit la ruine entiere de l'armée, & de lever honteusement le siege.

AN. 1653. Le Cardinal se rendit enfin à de si fortes raisons : on marcha du côté de Rhetel par Miocour & de Grivy ; & le premier jour de l'année mil six cens cinquante-trois on passa la nuit à Attigny, qui est située sur la riviere d'Aisne, qu'on passa le lendemain pour venir à Saux aux Bois. On trouva l'entreprise de Rhetel presqu'aussi difficile que celle de Sainte Menehoult ; ce qui fit prendre le parti d'attaquer Château-Porcien, deux lieues plus bas, parce qu'on y trouvoit les mêmes facilités qu'au siege de Bar-le-Duc, n'y ayant que le château qui fût de défense, & la ville qu'on comptoit d'enlever d'abord, pouvant contenir & mettre à couvert assez de troupes pour en faire le siege.

M. de Turenne arriva le six janvier à Son, où il mit en quartier & dans les villages circonvoisins la plupart de sa cavalerie & une partie de son infanterie : il n'y a qu'une lieue & demie de-là à Château-Porcien, & c'étoit le poste le plus propre pour empêcher qu'on ne jettât du secours dans la place. Le duc d'Elbeuf & le maréchal d'Aumont furent chargés

au soin de ce siége. Le maréchal de la Ferté établit les quartiers de sa cavalerie à . . . . pour empêcher aussi le secours, & le Cardinal logea à Balhan. Le duc d'Yorck n'ayant pas été tout le tems à ce siége, il n'en sera point fait ici de détail, & on ne rapportera que ce qui se passa aux quartiers où le service fut rude à cause de l'approche du prince de Condé, qui vint pour tâcher de faire lever le siége. Pour l'en empêcher, toute la cavalerie qui étoit cantonnée aux environs de Son, avoit ordre d'y marcher tous les soirs, d'y rester toute la nuit, & de rentrer dans ses quartiers après le lever du Soleil. La cavalerie du maréchal de la Ferté faisoit la même chose; & cette manœuvre fatiguante dura autant que le siége qui heureusement ne fut pas bien long. La ville ayant été prise d'abord, on ne tarda point à attacher le mineur au château. Quand la mine fut prête, le gouverneur qui s'appelloit Dubuisson, capitula, & convint de rendre la place dans quatre jours, si elle n'étoit pas secourue. Les ennemis qui en furent avertis, s'avancerent jusqu'à Chaumont pour tenter le secours. On crut le dernier jour qu'on en viendroit aux mains; les partis rapporterent qu'ils marchoient pour attaquer les troupes du Roi; on les mit en bataille dans le passage au-dessus du château; elles y resterent jusqu'à midi, qu'on apprit que l'ennemi s'étoit retiré; & une heure après le château se rendit, suivant la capitulation, que la rigueur de la saison procura plus honorable à la garnison qu'elle n'eût été dans un autre tems; elle fit souhaiter d'avoir la place à quelque prix que ce fût, toute l'armée étant extraordinairement fatiguée, & le pays

AN. 1653.

AN. 1653. aux environs ruiné. L'infanterie souffroit plus que le reste ; on ne pouvoit lui fournir régulierement le pain ; le Commissaire des vivres n'avoit pu faire de magasins dans aucune des villes voisines, & le soldat étoit contraint de manger de la chair de cheval, d'autres méchantes nourritures, & particulierement des troncs de choux, qu'ils appelloient le pain du Cardinal.

Cependant lorsqu'ils crurent entrer dans les quartiers d'hiver, après avoir passé l'Aisne le treize, & avoir été cantonnés à Poilcour & dans les villages, ensuite à Prouilli entre Rheims & Fismes, où on demeura deux ou trois jours, le Cardinal ordonna que l'armée retournât du côté de l'Aisne, qu'elle passât le vingt à Pont-à-Vere, pour aller reprendre Vervins, dont les Espagnols s'étoient emparés l'été précédent & y avoient mis garnison. La place n'étoit pas assez forte pour soutenir un siége ; mais le quartier étoit bon, & pouvoit incommoder le pays d'alentour ; ce qui fit souhaiter au Cardinal qu'on ne quittât point la campagne qu'elle ne fût prise. Jamais soldats, ni officiers même, ne marcherent à une entreprise avec plus de répugnance & de murmures. Après avoir supporté toute la rigueur de la gelée, on ne pouvoit soutenir que bien impatiemment la fatigue du dégel, au travers d'un pays montueux, dont la terre glaise rendoit les chemins impraticables, particulierement entre Pont-à-vere & Laon, où les bagages resterent dans la boue ; & quoiqu'après avoir surmonté ces difficultés, on entrât dans un pays plus ouvert, la continuation du dégel rendit les chemins également mauvais par-tout. Cette marche ruina la plupart des équipages &

fit perdre beaucoup de bagages & de chevaux.

On arriva le vingt-cinq à Voulpaix, à une lieue de Vervins. Le duc d'Yorck qui suivoit M. de Turenne par-tout, étant allé avec lui reconnoître la place, & s'étant avancé fort près avec un gentilhomme pour mieux faire ses remarques, il prit un petit parti de cavalerie de la place pour être de l'armée, & ne reconnut son erreur que quand les ennemis étant approchés à la portée du pistolet, ils tirerent dans le moment qu'il alloit s'engager au milieu d'eux; mais leur précipitation lui donna le tems, & au gentilhomme qui l'accompagnoit, de se sauver. AN. 1653

Le lendemain, on détacha environ mille fantassins & deux cens chevaux pour commencer l'attaque de la place dont la garnison étoit de neuf cens hommes, six cens d'infanterie & trois cens de cavalerie. M. de Bassecour, colonel & brave homme en étoit gouverneur. Les assiégeans se logerent la premiere nuit à couvert des maisons & des jardins qui sont contre la ville; le jour suivant on dressa une batterie sur le soir, ce qui obligea les ennemis de capituler, à condition de sortir de la place avec armes & bagages.

Ce petit siége coûta peu ou point de monde. Quoiqu'il fût fort court, on murmuroit toujours de ce qu'après la prise de Château-Porcien, on n'avoit pas envoyé les troupes directement en quartier d'hiver; & comme l'ennemi, suivant sa coutume, disoit des injures du haut des murailles de Vervins contre le Cardinal, les soldats, au lieu de prendre son parti, ne répondirent jamais qu'*Amen* à toutes leurs imprécations. Le vingt-huit au matin, M. de

An. 1653. Turenne ayant vu sortir Bassecour avec sa garnison, & ayant pris possession de la place, fit marcher l'armée à Creci-sur-Serre & de-là à Laon, d'où toutes les troupes furent envoyées à leurs quartiers d'hiver; & le Cardinal, les Généraux & toutes les personnes de qualité prirent le chemin de Paris, où ils arriverent le trois de février. C'est ainsi que finit cette longue campagne, pendant laquelle M. de Turenne acquit une gloire immortelle, en sauvant plusieurs fois la Monarchie par ses conseils, par sa conduite & par sa valeur.

La campagne précédente ayant été si pénible & si longue, celle de cette année ne put commencer que tard: L'armée du Roi étoit entrée la derniere dans ses quartiers d'hiver, & la plûpart des troupes avoient été distribuées dans le Poitou, l'Anjou, la Marche & dans d'autres Provinces aussi éloignées: néanmoins elle prévint les ennemis, & fit le siege de Rhétel avant qu'ils sçussent qu'elle étoit assemblée.

Cette ville est située sur la riviere d'Aisne qui arrose une partie de la Champagne, & après avoir coulé dans ces plaines, les plus vastes qui soient dans cette partie de l'Europe, elle perd son nom en tombant dans la riviere d'Oise. La place étoit considérable alors par l'entrée qu'elle donnoit aux ennemis dans toute cette Province, & la facilité de pousser leurs courses jusqu'aux portes de Paris & d'étendre fort loin les contributions. Quoique le prince de Condé en eût confié le gouvernement au marquis de Persan, fort brave officier, & que la garnison parût suffisante, elle ne l'étoit pas à proportion de l'importance de la place, & du danger où elle étoit d'être attaquée: mille

hommes davantage en auroient rendu le siege plus difficile, & pouvoient au moins la faire tenir assez long-tems pour donner celui de la secourir. AN. 1653.

M. de Turenne profitant de cette faute, fit attaquer brusquement le dehors dès la premiere nuit, lorsque les ennemis s'y attendoient le moins. Le Gouverneur & les Officiers principaux qui y étoient, dans le dessein d'observer où les assiégeans feroient leurs approches, fufurent si surpris de se voir insultés de tous côtés, & avec tant de vigueur, qu'ils ne purent pas faire grande résistance; les dehors furent emportés, & le Gouverneur pensa y être pris avant qu'il pût se retirer dans la ville.

Quoique le fossé fût bon, & les ouvrages hauts, comme ils n'étoient que de terre, & que les palissades n'étoient plantées que sur le parapet où elles sont le moins nécessaires, les assiégeans y marchoient plus volontiers, parce que y étant une fois arrivés, l'avantage étoit égal de part & d'autre pour attaquer comme pour défendre, & le plus grand nombre l'emportoit; on y perdit cependant plusieurs soldats & quelques officiers. Mais les assiégés, dont toute l'espérance consistoit dans la défense des dehors, avoient perdu courage après en avoir été chassés; on éleva ensuite des batteries si près des murailles qui n'étoient point des plus fortes, qu'on y fit en peu de tems deux breches qui obligerent les assiégés de capituler le huit de juillet. Ils sortirent le lendemain avec armes & bagages, & furent conduits à la garnison espagnole la plus proche. L'armée resta deux ou trois jours pour réparer les breches; & après avoir pourvu la ville de

toutes les choses nécessaires, & y avoir laissé
AN. 1653. une bonne garnison, elle marcha vers Guise sur ce qu'on avoit été informé que les ennemis avoient marqué leur rendez-vous aux environs. Etant campée le onze auprès de Noircourt, on fut averti par un exprès du Gouverneur de Rocroy, qu'une partie de leur armée qui marchoit au rendez-vous, s'étoit cantonnée dans plusieurs villages aux environs de Chimay, Glajon & Terlon, de l'autre côté des Ardennes; les Généraux résolurent de marcher à eux avec toutes les troupes, & quelques pieces de campagne, ne laissant que cinq ou six cens hommmes pour la garde des bagages. M. de Turenne, qui conduisoit l'avant-garde, fit toute la diligence possible; mais en arrivant à Nost presque au bout de la forêt, il sçut par des prisonniers qu'un petit parti lui amena, que les ennemis avoient été avertis de son dessein & de sa marche: ainsi on jugea à propos de retourner à Noircourt; & après avoir employé trois jours dans cette marche, on rejoignit les bagages le quatorze.

Toute l'armée marcha le dix-sept à Haris, & delà à S. Algis, où le roi de France & le cardinal Mazarin la joignirent; le vingt-cinq elle campa à Ribemont; & on apprit que l'armée d'Espagne, forte au moins de trente mille hommes, avec une artillerie & des provisions proportionnées, s'étant assemblée auprès de l'arbre de Guise, marchoit pour entrer en France. Il se tint un conseil en présence du Roi & du Cardinal pour délibérer sur la conduite qu'on devoit tenir contre une armée si puissante, celle de Sa Majesté n'étant que de six mille fantassins & d'environ dix mille che-

vaux. Plusieurs opinerent de mettre toute l'infanterie, à la réserve d'un détachement de mille hommes, dans les villes frontieres, avec quelque cavalerie, & que le corps de cavalerie & le détachement d'infanterie seroient toujours aux trousses des ennemis pour enlever leurs fourrageurs, leur couper les vivres & les fatiguer ensorte qu'ils ne pussent point faire de siége; d'autres au contraire étoient de sentiment qu'il ne falloit point séparer l'armée avec laquelle on pourroit défendre le passage des rivieres, s'ils avançoient dans le pays; qu'il seroit d'une dangereuse conséquence de leur laisser prendre le chemin de Paris qui ne venoit que d'être réduit à l'obéissance du Roi, pendant que Bourdeaux étoit encore en rebellion. AN. 1653.

M. de Turenne proposa un avis contraire à tous deux; il jugeoit que le premier étoit dangereux, parce qu'en divisant les forces, les ennemis pouvoient aisément chasser le peu qu'on en auroit en campagne, faire tout à leur aise le siége qu'il leur plairoit, & se retrancher de sorte qu'avant qu'on pût avoir ressemblé toutes les troupes, il ne seroit plus possible de les forcer; que la diversion qu'on entreprendroit de faire en attaquant une de leurs places, deviendroit inutile, puisqu'ils auroient assez de tems pour achever leur siége, & venir secourir la place que les troupes du Roi auroient attaquée quelque peu considérable qu'elle pût être. A l'égard du second, qu'il n'étoit pas possible de défendre le passage des rivieres contre une armée si supérieure en infanterie; que cette conduite intimideroit les troupes qui craindroient d'être forcés dans leurs postes, &

An. 1653. qu'elle feroit encore un bien plus méchant effet dans Paris & dans les provinces ; que son sentiment étoit qu'il falloit tenir l'armée entiere, & observer les ennemis d'aussi près qu'on pourroit, de maniere qu'on pût éviter le combat ; que par ce moyen on les empêcheroit de faire aucun siége de conséquence, parce qu'ils n'oseroient séparer leurs forces, & qu'avant qu'ils pussent s'être retranchés & avoir fait leur pont de communication, on choisiroit par où les attaquer ; qu'il ne croyoit pas qu'ils eussent dessein d'entrer bien avant dans le pays, parce que les troupes du Roi étoient en état de leur couper les convois, sans lesquels ils leur seroit impossible de subsister. Ces conseils de M. de Turenne furent suivis, & la Cour s'étant retirée, on les mit aussi-tôt en exécution.

Les Espagnols avancerent d'abord entre la Seine & l'Oise, & vinrent camper à Fonsomme & à Fervaques. Ils passerent le premier jour d'août à la vue de l'armée du Roi, marchant vers Ham, la Somme à leur droite, & ayant campé à S. Simon & à Clastres, ils employerent un jour entier à passer les défilés. M. de Turenne à leur approche fit mettre l'armée en bataille ; & voyant qu'ils passoient outre, il la fit marcher le long de la riviere auprès de laquelle elle étoit, jusqu'à Mayot proche la Fere. Le lendemain on travailla tout le jour à faire des ponts pour l'infanterie, & des passages pour la cavalerie, dans le dessein de passer cette riviere si les ennemis avançoient davantage dans le pays : on sçut le lendemain matin qu'ils marchoient toujours en avant. M. de Turenne voulut reconnoître lui-même quelle route ils prenoient avant de passer la riviere ; & s'étant

avancé avec mille chevaux pour mieux pénétrer leur dessein, il envoya ordre ensuite à toute l'armée de le suivre en marchant le long de la rivière : elle campa le troisieme août à Fargnier, étant suffisamment couverte par des bois du côté des ennemis ; & sur ce qu'on apprit qu'ils s'étoient avancés jusqu'à Roye, elle marcha vers Noyon, où elle arriva le cinq. On y apprit que Roye avoit été prise & pillée ; il n'y avoit dedans que les bourgeois qui ne laisserent point de se défendre, & ne se rendirent qu'après que les batteries furent dressées, & que le canon eut tiré. Le neuf on fit avancer l'armée à Magny, où le pays étant fort couvert & serré, il n'y avoit rien à craindre. De-là on envoya M. de Schomberg avec les Gendarmes, au nombre de deux cens cinquante chevaux & cent fantassins pour se jetter dans Corbie. On mit aussi trois cens hommes dans Péronne, & ce furent les seuls détachemens qu'on envoya dans des places pendant toute la campagne. An. 1653.

On fut informé que les ennemis s'approchoient de Corbie, sur quoi on se posta le dix à Eperville proche de Ham. A peine y fut-on arrivé, qu'on eut avis que le comte de Megen devoit sortir le lendemain de Cambray avec trois mille hommes pour conduire aux Espagnols, entre Péronne & Corbie, un grand convoi de vivres, de pionniers, & toutes les munitions nécessaires pour un siége. L'armée décampa un peu avant le coucher du soleil, passa la Somme à Ham, & marcha toute la nuit dans le dessein d'intercepter le convoi. Pour faire plus de diligence, la cavalerie prit les devants ; on n'en laissa que peu avec l'infanterie, qui avoit ordre de suivre avec l'artillerie

AN. 1653. & les bagages. La cavalerie arriva à Péronne à la pointe du jour : on en tira les trois cens hommes d'infanterie qu'on y avoit jettés, & tous ceux dont la garnison pouvoit se passer ; & continuant de marcher vers Bapaume, on fit alte à deux ou trois lieues de cette place, & on envoya des partis vers Cambray pour reconnoître la marche du convoi ; mais à midi ils rapporterent qu'il étoit rentré dans la place, sur ce que, peu de tems après en être sorti, les ennemis avoient sçu que les troupes du Roi venoient à eux. On apprit en même-tems que l'armée Espagnole s'étoit avancée vers la Somme près de Bray ; sur quoi on retourna joindre l'infanterie au village de Manancourt, où coule un petit ruisseau qui passe par Mont S. Quentin, & tombe dans la Somme proche de Péronne : on y campa la nuit, & ayant eu avis le lendemain douzieme au matin, que les ennemis jettoient des ponts sur la riviere, le long de laquelle ils campoient, on jugea à propos de se retirer un peu en arriere le long du même ruisseau, à Alesne près du Mont S. Quentin, dans la résolution toutefois qu'en cas que l'ennemi passât la Somme, on posteroit l'armée un peu au-dessus de Manancourt, dans un lieu que les deux généraux avoient marqué pour la mettre en bataille dès que l'ennemi approcheroit. Quoique la chose eût été ainsi arrêtée par tous deux, elle fut changée par l'un sans attendre l'avis de l'autre. M. de Turenne, suivant sa coutume, sortit de son quartier le treize au lever du soleil, peu accompagné, pour visiter la garde de cavalerie qui étoit de l'autre côté du ruisseau, & n'y recevant aucune nouvelle des partis qu'il avoit envoyés la

nuit pour lui rapporter ce qu'ils découvriroient des ennemis, il alla à Péronne pour y détacher des partis de l'autre côté de la Somme, ne croyant pas qu'il fût possible que les ennemis avançassent vers l'armée du Roi sans en avoir été averti par Bapaume, ou par quelqu'un de ses partis. Ils avoient néanmoins fait tant de diligence, que leur avant-garde avoit passé Bapaume avant la pointe du jour, de maniere qu'il ne fut pas possible aux partis qui se trouverent coupés de tous côtés, de donner aucun avis. Les gardes avancées de M. de la Ferté donnerent la premiere alarme, que ce maréchal prit si chaudement, qu'au lieu de marcher pour occuper le terrein dont on étoit convenu le jour précédent, il fit marcher l'aile gauche qu'il devoit commander au travers de l'aile droite, & la fit aller vers Péronne, pendant que cette derniere commençoit à avancer vers le terrein qui lui avoit été marqué. Les choses étoient dans ce désordre quand M. de Turenne retourna dans Péronne; lequel trouvant que M. de la Ferté rangeoit sa gauche près du Mont S. Quentin, il fit avancer son aile droite pour la joindre, étant trop tard de marcher au premier poste, parce que les ennemis en étoient déja fort près, & avançoient avec d'autant plus de joie, qu'ils connoissoient l'avantage qu'ils avoient de trouver l'armée de France en plaine, où elle ne pouvoit pas éviter le combat. En effet, elle auroit été infailliblement battue si elle y fût restée; car quoique l'ordre de bataille fût excellent, suivant la nouvelle méthode, la seconde ligne étant à une distance proportionnée à la premiere, y ayant un bon corps de réserve de douze escadrons & de deux

AN. 1653.

bataillons derriere le tout, & l'aile gauche
1653. étant rangée au pied du Mont S. Quentin; cependant les ennemis étant beaucoup supérieurs en nombre, ils pouvoient prendre la droite en flanc, le premier escadron de cette aile n'étant qu'à la portée du pistolet d'une colline, dont l'ennemi gagnant la hauteur, pouvoit la désoler de son canon & de sa mousqueterie, & la charger ensuite en flanc.

M. de Turenne n'étoit pas le seul qui connoissoit le danger; toute la droite de l'armée en étoit dans une consternation extrême, & jamais on n'a vu une crainte d'être battu plus universelle. Il courut aussi-tôt qu'il s'en fut apperçu à M. de la Ferté, pour l'avertir que si l'armée restoit dans cette situation, elle seroit absolument défaite; qu'il étoit résolu de marcher aux ennemis au haut de la montagne, puisqu'on ne pouvoit être ailleurs dans un terrein plus désavantageux que celui où on étoit; qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de redonner courage aux soldats, & qu'il le prioit de le suivre. Il revint immédiatement à sa droite, à la tête de laquelle il monta aussi-tôt sur la hauteur; & en y arrivant avec les premiers escadrons, il envoya M. de Varenne, ancien officier fort expérimenté, qui avoit servi sous lui dans toutes ses campagnes d'Allemagne, & en qui il avoit beaucoup de confiance, pour reconnoître le terrein où on devoit marcher. A peine eut-on avancé un mille, qu'il rapporta à son général qu'il avoit découvert un poste fort avantageux qui n'étoit pas éloigné. M. de Turenne y fut, & trouva qu'il étoit tel en effet que l'ennemi n'oseroit l'y attaquer. Il y avoit sur la droite un ruisseau qui vient de Roiset;

& tombe dans la Somme un peu au-dessus de Péronne ; la gauche étoit bornée par une montagne si escarpée qu'on ne la pouvoit monter ni à cheval ni à pied, & la distance entre deux ne pouvoit contenir que vingt ou trente escadrons. Il y avoit devant un petit vallon, & du côté du ruisseau un ravin que la cavalerie n'auroit pu passer qu'avec peine ; le village le plus près s'appelle Tincour ou Buires. An. 1655.

La différence du poste changea la contenance du soldat ; il reprit sa gaieté ordinaire, & les ennemis ne l'y auroient pas attaqué impunément ; car quoiqu'ils fussent presque deux contre un, on travailla aussi-tôt à cinq redans, dont chacun pouvoit contenir cent hommes, & on plaça toute l'artillerie de maniere que les ennemis auroient essuyé le feu de trente pieces de canon avant qu'ils eussent pu voir l'armée du Roi, qui étant derriere pouvoit les charger à son choix, avec de la cavalerie ou de l'infanterie dans un terrein si étroit que l'aile droite, commandée par M. de Turenne, formoit quatre ou cinq lignes, qui se soutenoient l'une l'autre, pendant que M. de la Ferté, qui avoit sa gauche rangée le long du haut de la montagne, pouvoit seconder la droite en cas de nécessité.

Ce fut sur les deux ou trois heures après midi qu'on commença de voir l'armée Espagnole marchant en bataille, & avançant par l'extrêmité d'un bois qui s'étendoit depuis la portée du mousquet des redans de l'armée de France, tout le long du sommet de la montagne qui étoit sur la gauche, & qui resserroit le terrein par où elle croyoit l'attaquer d'abord ; mais quand elle en fut environ à une

demi lieue, elle fit alte, & la plupart de l'infan-
An. 1653. terie courut au ruisseau pour y étancher la soif ardente qu'elle souffroit, n'ayant point trouvé d'autre eau depuis qu'elle avoit quitté la Somme.

On a sçu depuis que le prince de Condé vouloit attaquer en arrivant, mais que le comte de Fuensaldagne s'y opposa, représentant la lassitude des troupes, principalement de l'infanterie, après une marche si pénible dans un pays aussi sec que la saison étoit chaude, qu'elle ne pouvoit combattre que le lendemain, vu la difficulté qu'il y auroit de la retirer de la riviere pour la remettre en bataille; que le repos d'une nuit la remettroit de la fatigue de la journée; qu'un si petit délai ne gâteroit rien, puisque l'armée de France ne pouvoit leur échapper; que si peu de tems ne pouvoit pas lui suffire pour rien faire qui la mît en sûreté, & que le reste de l'après-midi seroit employé à la reconnoître, & à résoudre par où on attaqueroit.

Le Prince céda à des raisons si fortes; l'armée Espagnole campa la nuit en bataille; mais les officiers généraux trouverent le lendemain celle du Roi si avantageusement postée, qu'ils ne songerent plus à l'attaquer. Elles furent trois ou quatre jours en présence, dans une escarmouche presque continuelle, qui n'aboutit à rien. Le seize d'août on entendit à la pointe du jour sonner le boutte-selle & battre la générale dans l'armée ennemie; celle de France se mit aussi-tôt sous les armes, & M. de Turenne alla lui-même avec deux escadrons vers leur camp pour observer leur marche, & juger quelle place ils avoient dessein d'assiéger. Etant arrivé à la moitié du chemin entre les deux ar-

mées, il y laiſſa un eſcadron, & avançant un peu plus loin avec l'autre il s'arrêta, & envoya le duc d'Yorck avec M. de Caſtelnau, & douze autres officiers & volontaires parfaitement bien montés, pour approcher des ennemis autant qu'il feroit poſſible, avec ordre de ne point combattre, & de ſe retirer en cas qu'on vînt à les pouſſer. Ils entrerent dans le camp même des ennemis juſqu'aux huttes de l'infanterie, avant que l'arriere-garde de la cavalerie fût dehors. Ils s'arrêterent & obſerverent à leur aiſe le mouvement de toute l'armée; enſuite ils avancerent juſqu'à la portée du piſtolet des derniers eſcadrons, ſans que de part ni d'autre on ſe mît en devoir de s'inquiéter; & après avoir reconnu clairement qu'ils marchoient vers S. Quentin, ils vinrent rejoindre M. de Turenne, qui envoya auſſi-tôt M. de Beaujeu, un des lieutenans généraux, avec douze cens chevaux & ſix cens fantaſſins, pour ſe jetter ou dans Guiſe, qu'il jugea qu'ils avoient deſſein d'aſſiéger, ou dans telle autre place qu'il lui paroîtroit qu'ils vouluſſent attaquer. Beaujeu fit tant de diligence qu'il entra dans Guiſe au moment que la cavalerie des ennemis parut pour l'inveſtir; ſe voyant ainſi prévenus, ils abandonnerent l'entrepriſe, & après avoir reſté quelques jours aux environs de cette place ils retournerent ſur leurs pas, & furent camper à Caulaincourt, à une lieue de l'abbaye de Vermand, & à deux de S. Quentin. AN. 1653.

Auſſi-tôt que M. de Beaujeu fut détaché, toute l'armée ſe mit en marche; on fit paſſer les bagages au travers de Péronne; & l'ennemi étant à telle diſtance, qu'on ne croyoit point qu'il vînt tomber ſur l'arriere-garde avant qu'on eût paſſé la Somme, toute l'armée défila

An. 1653. au travers de la ville ; & quoi qu'elle fût assez longue, & qu'il n'y ait qu'un pont, M. de Turenne ne laissa pas d'avancer le même soir avec l'avant-garde jusqu'à Golancourt, à une lieue de Ham ; ce qui fit le même effet que si l'arriere-garde, qui ne put y arriver que le lendemain matin, y avoit été en même-tems, parce que les ennemis crurent que toute l'armée étoit ensemble, comme M. de Turenne l'avoit assuré à ceux qui lui représenterent qu'elle ne pouvoit pas arriver le soir à Golancourt, en leur répondant, qu'étant couverts de la Somme, les partis ennemis ne pourroient la découvrir & en rendre compte que par les feux, dont le grand nombre ne leur laisseroit aucun doute que toute l'armée ne fût ensemble. Aussi faut-il lui rendre cette justice, que jamais général ne prit dans les marches de plus justes mesures, & ne pénétra mieux dans les desseins de l'ennemi. Cette diligence, aussi-bien, que celle de M. de Beaujeu, empêcha le siége de Guise.

Les Espagnols étant ainsi déconcertés, on ne jugea pas à propos d'avancer plus loin ; on se tint depuis la derniere alarme plus que jamais sur ses gardes, & les ennemis étant venus camper à Caulincourt, sur ce que M. de Turenne fut averti que le fourrageurs prenoient l'habitude de passer le ruisseau derriere lequel étoit leur armée, & qu'ils alloient vers Ham avec peu d'escorte, il ordonna à M. de Castelnau d'aller avec mille chevaux pour tâcher de les surprendre. Il partit le soir avec dix escadrons, & marcha à Ham, où étant arrivé aux portes, au lieu de passer outre, il s'y arrêta jusqu'à la pointe du jour, qu'il fit passer au travers de la ville deux petits partis pour aller à la découverte. Il les suivit, & lui ayant été rapporté

que les ennemis ètoient au fourrage, il envoya ordre à sa cavalerie d'avancer ; mais avant qu'elle eût passé la ville, & qu'on pût aller à eux, ils prirent l'alarme à la vue des partis, & se retirerent n'ayant perdu que vingt ou trente hommes. Ainsi ce que M. de Turenne avoit si bien projetté, manqua par la faute du commandant, qui, quoique galand homme d'ailleurs, & bon officier d'infanterie, ne savoit point mener la cavalerie.

AN. 1653.

Au lieu de retourner au camp, comme il le devoit faire après avoir manqué le coup, il avança dans la plaine jusqu'à une demie-lieue de l'armée ennemie, & y fit alte pendant une bonne heure. Cette faute exposoit le détachement à une défaite inévitable, si les ennemis en eussent profité, comme ils le pouvoient ; il n'y avoit pas un seul officier, ni même un cavalier, qui n'en craignît la conséquence : la plaine étoit si découverte, que les Espagnols pouvoient compter jusqu'au dernier homme, voir au moins qu'à une lieue & demie derriere il n'y avoit personnne pour les soutenir, & rien ne pouvoit les empêcher de passer le ruisseau. M. de Castelnau, après avoir resté si long-tems sans nécissité, se retira, & mit dans un village mal habilement une embuscade de cent chevaux, n'étant pas probable que les ennemis laissassent passer le ruisseau à leurs gens, après une alarme si récente. Cependant M. de Turenne, inquiet de ce qu'on tardoit si long-tems, vint lui-même avec quatre ou cinq escadrons & environ quatre cens fantassins, passa au travers de Ham, & avançant au-delà, disposa ses troupes de maniere qu'elles pussent favoriser la retraite de M. de Castelnau, si les

AN. 1653. ennemis l'eussent poussé ; mais il ne fut pas long-tems sans le voir revenir en meilleur état qu'il ne croyoit.

L'armée du Roi resta dans ce camp jusqu'au premier de septembre, que l'on fut informé que l'ennemi avoit décampé de Caulaincourt pour aller assiéger Rocroi, & qu'un gros détachement de cavalerie avoit pris les devants pour l'investir, & empêcher qu'on n'y jettât du secours. La garnison en étoit foible, & la place étant située dans une petite plaine environnée de bois, quiconque y est posté le premier peut aisément empêcher d'y passer ; & ce fut inutilement qu'on tenta de la secourir.

On résolut pendant que les ennemis seroient occupés à ce siége, de faire celui de Mouson. L'armée passa l'Oise à la Fere, & arriva le neuf septembre à Remilli, à une lieue de Mouson. Le lendemain on passa la riviere au-dessous de la ville, & chacun prit ses quartiers ; M. de Turenne au-dessous, & M. de la Ferté au-dessus. La cavalerie du premier s'étendoit sur une ligne depuis la riviere jusqu'au haut de la montagne, un peu hors de la portée du canon de la place, & il campoit lui-même avec son infanterie & ses gendarmes dans une petite vallée à demie portée du canon ; & dans un vallon plus étroit & plus près de la ville ; il posta les deux régimens d'Yorck & de Guienne, & y fit ouvrir la tranchée la même nuit. M. de la Ferté commença ses approches en même-tems ; mais ses troupes se posterent un peu plus loin de la place que celles de M. de Turenne.

Mouson est située sur la Meuse, entre Stenai & Sedan ; elle a un pont couvert d'un ouvrage à corne ; la ville est fortifiée d'une bonne muraille

muraille ancienne, flanquée de tours rondes, dont quelques-unes sont assez grosses, & celle qui est du côté de la montagne l'est plus que toutes les autres; elle a un très-bon fossé sec, qui presque par-tout est bien palissadé dans le milieu, & le côté extérieur est revêtu de pierres de taille; le côté de la ville le plus éloigné de la riviere étant commandé d'une montagne, est défendu dune enveloppe de trois ou quatre bastions & d'un demi-bastion, & des deux côtés jusqu'à la riviere, il y a plusieurs demi-lunes & autres dehors. AN. 1653.

La garnison étoit d'environ quinze cens hommes d'infanterie & de deux ou trois cens chevaux. Le gouverneur étoit un vieux colonel Allemand, nommé Wolf. La plupart de cette garnison avoit été mise dans la place par le comte de Briol, un des officiers du prince de Condé, qu'il avoit détaché en marchant à Rocroi, avec un corps de troupes, pour se jetter dans Mouson, Stenai, Clermont & Sainte Menehoult, qui étoient à lui, ne doutant point que l'armée du Roi n'en assiégeât une; & Briol jugeant par sa marche qu'elle alloit à Mouson, se contenta d'en augmenter la garnison, & garda le reste des troupes qu'on lui avoit données, pour pourvoir à la sûreté des autres places.

Les approches furent poussées la premiere nuit assez loin, & avec peu de perte, par le régiment de Picardie, & on éleva une batterie de cinq ou six pieces de canon. La nuit suivante les régimens de la Feuillade & de Guienne monterent la tranchée, & l'avancerent considérablement: dans le même tems, un régiment d'infanterie qui étoit posté dans quelques mai-

AN. 1653. sons auprès du pont, eut ordre d'insulter l'ouvrage à corne qui le couvroit; l'ennemi jugea à propos de se retirer, & il fut emporté sans peine & sans perte. Ce fut le tour du régiment de Turenne la troisieme nuit; il poussa la tranchée si loin, que la nuit suivante les régimens d'Yorck & de Palluau arriverent jusqu'au bord du fossé des dehors, & attacherent le mineur à la face du demi-bastion de l'enveloppe, après avoir coupé les palissades du fossé: il travailla jusqu'après midi, qu'il appella pour demander de la chandelle & à boire, sans quoi il ne pouvoit plus travailler; un sergent d'Yorck lui porta l'un & l'autre, à la faveur d'un grand feu de mousqueterie qu'on fit pendant qu'il alla & revint. Le régiment de Picardie monta la tranchée pour la seconde fois la nuit du quatorze au quinze. Ce jour-là le duc d'Yorck allant à la tête des ouvrages, accompagné de Messieurs d'Humieres & de Créqui, & de quelques autres, pendant le peu de tems qu'ils resterent dans la premiere batterie, un boulet de canon tiré de la place, passa entre trois barils de poudre sans y mettre le feu, qui auroit fait sauter tout ce qui étoit dans la batterie; mais le danger passa si vîte, qu'on n'eut pas le tems de l'appréhender. M. de Turenne observant que les assiégés ne faisoient pas si grand feu de l'enveloppe comme de coutume, crut qu'ils y avoient peu de monde, & qu'ils la vouloient abandonner, jugeant que la mine étoit prête à jouer; il ordonna qu'un sergent, suivi de quelques soldats, montât sur le soir par l'endroit dont la fraise avoit été brisée par le canon, pour reconnoître si les ennemis abandonnoient l'enveloppe; le sergent y fut, & rapporta que les

ennemis s'étoient retirés, comme M. de Turenne l'avoit jugé. On fit feu sur le peu d'ennemis qui y restoient, & ils se retirerent dans la ville. Les assiégeans occuperent aussi-tôt le fossé de l'enveloppe, & se contenterent de faire des places d'armes pour se loger & faire feu sur la ville. Les ennemis en firent cette nuit-là un fort grand de dessus les murailles; mais ce fut sans beaucoup d'effet, parce que les assiégeans étoient à couvert. AN. 1653.

Il arriva au camp le lendemain un bataillon de dix compagnies du régiment des Gardes, commandé par M. de Vautourneu; ils monterent la tranchée, suivant leur privilege, la même nuit, relevant le régiment de Picardie. M. de Castelnau, qui étoit alors le seul lieutenant-général dans l'armée, fut, suivant sa coutume, pour commander; les Gardes refuserent de lui obéir, prétendans ne devoir être commandés que par le Général. M. de Turenne étant informé de cette contestation, fut pour tâcher de l'ajuster; mais trouvant Vautourneu opiniâtre, il pria M. de Castelnau de se retirer à sa tente, lui disant qu'ayant fatigué beaucoup la nuit précédente, il avoit besoin de repos, & qu'il resteroit pour lui à la tranchée: Castelnau obéit. M. de Turenne demeura; & ne voulant pas décider la question, il dépêcha un courrier pour en informer la Cour, qui ordonna aux Gardes d'obéir au lieutenant général; & cet ordre étant arrivé avant que ce fût leur tour de monter une seconde fois, il n'y eut plus de dispute. Celle-là fut avantageuse pour le service du Roi; les Gardes se piquant d'honneur, & étant encouragés par la présence du Général, avancerent beaucoup leurs tra-

AN. 1653. vaux ; ils firent non-seulement une blinde le long du fond du fossé de l'enveloppe, par le moyen des palissades qu'ils y trouverent qui s'étendoient directement jusqu'à la grande tour, mais ils y firent encore un logement depuis l'endroit où le fossé de l'enveloppe se joignoit à celui de la ville jusqu'à la demi-lune sur la droite, que les ennemis abandonnerent, & d'où on eut dessein de passer dans le fossé de la ville pour y attacher le mineur.

Jusqu'ici on avoit avancé avec assez de diligence & de succès ; mais on trouva à la descente du fossé de la place plus de difficultés qu'on n'avoit cru. La nuit suivante, on tâcha de continuer les travaux avec la promptitude accoutumée, en faisant un logement contre les palissades qui étoient au milieu du fossé. Lorsqu'on le crut perfectionné, les ennemis en chasserent les assiégeans avec une grêle de grenades & une pluie de feu d'artifice & de feu ordinaire si continuelle, qu'il fut impossible d'y rester. Ce mauvais succès ne rebuta point ; on suivit opiniâtrément le dessein de se loger ; mais on y employa deux nuits inutilement. Quand l'ouvrage étoit achevé, les ennemis jettoient tant de feux d'artifice & de matieres combustibles, qu'ils détruisoient tout ce qu'on avoit fait. On fut obligé de chercher quelqu'autre expédient moins dangereux : on tenta la nuit suivante la descente du fossé, en poussant obliquement d'où on étoit logé une tranchée ; mais on se trouva exposé au feu d'un canon que les ennemis tiroient d'un flanc si bas, que l'artillerie des assiégeans ne pouvoit pas le démonter ; & on trouva de plus, quand on fut à moitié chemin, la muraille dont il a

déjà été parlé, qui arrêtoit tout court, sans le secours du canon du flanc qui désoloit, & qui dès qu'il fut jour, ruina toutes les blindes qu'on avoit faites. Ainsi il fallut avoir recours à la vieille méthode, de creuser un puits dans le logement qui avoit été fait dans le fossé de la demi-lune, pour descendre par ce moyen dans le fond du fossé. On y travailla avec tout l'empressement imaginable, & on s'efforça d'attacher le mineur à la muraille de la ville, à la faveur des madriers accommodés à l'épreuve du feu : on les poussa jusques contre la muraille. Le mineur commença à y travailler, ayant à ses côtés des barils remplis de terre, pour le préserver de la mousqueterie des flancs, pendant que les madriers le garantissoient du feu, des pierres & des grenades que l'on jettoit sans cesse ; ce qui n'auroit pu le déloger, si les ennemis ne se fussent avisés d'une nouvelle invention, en attachant une bombe à une chaîne qu'ils firent descendre contre les madriers ; le feu y prit si à propos, qu'elle les fit tous sauter ; & ils jetterent ensuite une si grande quantité de feu, que le mineur fut brûlé. AN. 1653.

Celui de l'autre attaque ne fut pas plus heureux. M. de la Ferté voulant se hâter, l'avoit fait attacher au corps de la place avant qu'il y eût un logement de fait contre la muraille pour le garantir ; les ennemis le découvrirent, & l'étoufferent de la fumée qu'ils firent à l'embouchure de son trou, qui étoit déja si profond, que le feu ne le put point atteindre. Il fit pendant ce siege une pluie continuelle & des tempêtes si violentes, qu'elles renverserent souvent les blindes, & éboulerent des endroits de la tranchée, qui étoit presque par-tout pleine

d'eau, & il se passoit rarement trois heures sans
An. 1653. pluie.

Lorsqu'on commença à creuser le puits dans le fossé de la demi-lune, on attacha en même-tems le mineur au pied de la grande tour, à la faveur des madriers : il eut plus de bonheur que le premier ; il se logea ; mais avant que ses chambres fussent perfectionnées, il envoya avertir M. de Turenne, qu'il entendoit les ennemis qui contreminoient, & qu'ils arriveroient à lui dans peu d'heures, & beaucoup plutôt qu'il ne pouvoit finir ; on lui ordonna de mettre quelques barils de poudre dans le trou qu'il avoit fait, & de le boucher le mieux qu'il seroit possible ; ce qui fut exécuté. M. de Turenne ne prétendoit que ruiner la contremine des assiégés, & sçavoit que cela n'abattroit point la tour ; & comme la poudre devoit faire son effet en arriere, il fit éloigner ceux qui pouvoient courir quelque danger, & se retira lui-même avec ceux qui l'accompagnoient, à la premiere batterie, qui étoit à demie portée de mousquet de la tour. On mit le feu à la mine, qui fit tout l'effet qu'on avoit attendu ; elle élagit seulement le trou qu'avoit fait le mineur, tua, comme on le sçut depuis, les contremineurs des ennemis, & jetta plusieurs grosses pierres avec autant de violence qu'auroit pu faire le canon : quelques-unes donnerent contre la batterie derriere laquelle M. de Turenne, le duc d'Yorck & d'autres s'étoient mis à couvert, & ils en virent plusieurs voler beaucoup plus loin. On renvoya ensuite le mineur à son trou, avec un sergent pour le défendre ; & six soldats, qui s'y logerent sans danger : cela s'exécuta de jour. Quand il fut nuit, on ju-

gea à propos d'ouvrir le puits, qui étoit creusé au niveau du fond du fossé de la place : car il auroit fallu trop de tems pour continuer à le creuser jusqu'à la muraille ; sa profondeur le mettoit à couvert du canon & de la mousqueterie, & on ne croyoit pas qu'il y eût autre chose à craindre que les grenades, les feux d'artifice ou le feu ordinaire ; mais à peine fut-il découvert, que les ennemis s'en étant apperçus à la lumiere des feux qu'ils avoient allumés, pour voir ce qui se faisoit dans le fossé, qu'ils roulerent du haut des murailles, le long de deux pieces de bois qu'ils avoient attachées ensemble, une bombe qui tomba dans l'ouverture du puits, tua quatre ou cinq hommes qui y travailloient, & ébranla si violemment le logement qui étoit au-dessus où M. de Turenne, le duc d'Yorck, quelques officiers & plusieurs volontaires étoient alors, qu'ils crurent dans le moment qu'il seroit entiérement ruiné : il subsista néanmoins ; mais on fut plus d'un quart-d'heure avant qu'on pût y aller travailler, à cause de la fumée & de la poussiere ; & quoique les assiégés continuassent de tirer incessamment dessus, & de jetter une infinité de grenanades, de toutes sortes de feux, & des bombes de tems en tems, dont aucune n'adressa si juste que la premiere, on ne laissa point de pousser la tranchée jusqu'aux palissades qui étoient au milieu du fossé ; mais la quantité prodigieuse de feu qui tomboit continuellement, obligea de couvrir le puits de planches, de fascines & de terre, pour la sûreté des travailleurs. Quand on fut au pied de la palissade, on fut obligé de se cacher sous terre, pour éviter les feux que les

An. 1653.

ennemis y jettoient sans cesse, & enfin on atta-
An. 1653. cha le mineur au corps de la place.

On perdit cette nuit-là beaucoup de monde. M. de la Feuillade fut blessé d'une grenade à la tête; un coup de mousquet ayant percé le logement, la bale effleura la tête de M. d'Humieres, passa au travers de la jambe d'un pionnier & frappa enfin la botte du duc d'Yorck, sans lui faire aucun mal. M. de Turenne resta toute la nuit sur la place, & il est certain que sans sa présence la chose n'auroit point réussi.

M. de la Ferté avoit de son côté si fort avancé son attaque, que sa mine étant prête le jour suivant, on la fit sauter l'après-midi. M. de Turenne, avec plusieurs de ses officiers & volontaires, alla par curiosité voir quel effet elle produiroit, mais il n'entra point dans les tranchées. La mine avoit été faite à l'angle entre la tour & la muraille; & l'intention étoit de renverser non-seulement l'angle, mais encore les parties de la muraille & de la tour qui en étoient les plus proches. Quand elle eut sauté & que la fumée fut dissipée, on vit qu'elle n'avoit abattu que l'angle & la muraille, & que la tour à laquelle il n'y avoit qu'une fente étoit encore debout; mais ayant fait tirer six coups de canon à la fois de la batterie qui étoit sur le bord du fossé, cette partie de la tour tomba & appaisa la colere de M. de la Ferté, dont l'impatience inquiéta beaucoup le chevalier de Clerville, ingénieur, qui avoit la conduite de l'attaque. La tour n'étant point tombée d'abord, mit le Maréchal en furie; il menaça le pauvre Ingénieur, qui ne se tira d'affaire qu'en abattant avec le canon ce que la mine avoit déja

ébranlé de la tour. La breche étant bonne, on y fit un logement la nuit; ce qui, joint aux deux mines qui étoient prêtes à jouer à l'attaque de M. de Turenne, détermina le gouverneur à battre la chamade le lendemain matin: il envoya des officiers pour dresser la capitulation, & il fut convenu qu'il sortiroit le lendemain avec sa garnison, armes & bagages, pour être conduit à Montmédi.

An. 1653.

Ce siége dura dix-sept jours de tranchée ouverte: on y perdit peu de monde, mais beaucoup de chevaux, à cause du mauvais tems & que le terrein où on campoit étoit une terre fort grasse. Il n'y eut personne de qualité tué que le Vidame de Laon, neveu de M. de Turenne, second fils du comte de Roussi, qui reçut un coup de mousquet dans la tête en montant la tranchée. La promptitude avec laquelle les François poussent les siéges & prennent les places, se doit particulierement attribuer aux peines que se donnent leurs Généraux; au lieu que le duc d'Yorck a remarqué que ceux des Espagnols s'en rapportent à un sergent de bataille ou à quelqu'autre officier inférieur, par les avis, &, pour ainsi dire, par les yeux desquels ils se gouvernent. M. de Turenne vouloit tout voir lui-même; il alloit reconnoître en personne & de bien près les villes qu'il vouloit assiéger; il marquoit toujours l'endroit où il falloit ouvrir la tranchée, & y étoit présent; il ordonnoit de quel côté il la falloit pousser, y alloit réglément matin & soir; le soir pour résoudre ce qui étoit à faire durant la nuit, & le matin pour voir si ses ordres avoient été suivis, ayant toujours avec lui un lieutenant-général ou maréchal de camp qui devoit commander

An. 1653. la tranchée, pour l'instruire de ses intentions : il retournoit pour la seconde fois à la tranchée après souper, & y restoit plus ou moins de tems, suivant que sa présence y étoit nécessaire. La diligence du Général excite nécessairement tous les officiers de l'armée à une grande application à ce qui est de leur devoir. M. de Turenne n'avoit pas un seul ingénieur à son attaque. Quand il en avoit dans d'autres siéges, il ne s'en servoit que comme d'inspecteurs sur les travaux. La plupart des officiers sçavoient comme on doit pousser la tranchée & faire un logement : il y a un capitaine de mineurs qui a soin de les conduire suivant les ordres qu'on lui donne. Le duc d'Yorck a reconnu, non-seulement par sa propre expérience, mais encore par celle des plus habiles dans le métier de la guerre, qu'un Général ne se doit jamais reposer entierement sur quelque ingénieur que ce puisse être pour la conduite de la tranchée, parce qu'il n'est pas raisonnable de croire qu'un homme qui doit y être à tout moment, veuille s'exposer autant que des officiers, qui n'y allant qu'à leur tour, se piquent plus aisément d'honneur & d'émulation pour faire avancer les travaux ; outre qu'ils en acquierent plus de capacité pour tout ce qui regarde un siége. Le feu prince d'Orange qui suivoit une maxime toute opposée, en se confiant uniquement à ses ingénieurs, & n'employant ses officiers qu'à la défense des tranchées, en avoit peu qui entendissent bien à assiéger une place, à moins que ce ne fût quelque personne dont l'application & l'industrie suppléât au défaut de la pratique : ainsi peu d'officiers ont jamais acquis beaucoup d'expérience parmi les Hollandois, & les habi-

les qui ont servi avec eux avoient appris ce qu'ils sçavoient dans d'autres pays. An. 1653.

On ne fit point de lignes de circonvallation au siége de Mouson, cela auroit emporté trop de tems, & auroit donné aux ennemis le tems de finir le leur & de venir tomber sur l'armée du Roi avant qu'elle eût achevé le sien : la petite riviere de Chiers la couvroit du côté du Luxembourg, & empêchoit les ennemis de pouvoir jetter du secours dans la place. Le jour même qu'elle fût prise, qui étoit le vingt-sept, l'armée marcha à Amblemont pour tenter de faire lever le siege de Rocroi : elle avança jusqu'à Varnicourt où on apprit que la ville s'étoit rendue.

Aprés ces deux siéges, il ne se passa rien de considérable entre les deux armées durant le reste de cette campagne. Outre que la saison étoit trop avancée pour entreprendre un siége de quelque conséquence, les Espagnols avoient beaucoup plus souffert devant Rocroi que les François devant Mouson. M. de Turenne les observa toujours de près ; ils ne firent que des marches & des contre-marches, consommerent les fourrages sur leur frontiere, & les François en firent autant de l'autre côté de la Somme.

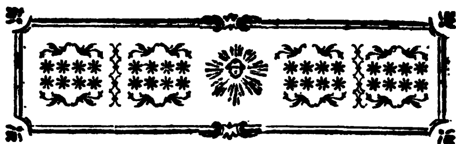
Pendant qu'on amusoit ainsi les ennemis, la Cour ayant ramassé quelques troupes, outre celles de la maison du Roi & quelques autres qui furent détachées de l'armée, elle fit faire le siége de sainte Menehoult. M. de Navaille commandoit la maison du Roi, M. de Castelnau les troupes que M. de Turenne avoit envoyées, M. d'Uxelles celles qui avoient été détachées du régiment de M. de la Ferté ; mais quoique MM. de Navaille & d'Uxelles fussent,

AN. 1653. généralement parlant, autant capables qu'aucuns autres lieutenans-généraux en France, & que M. de Castelnau entendît parfaitement bien à faire un siége, ils ne purent néanmoins jamais s'accorder ensemble, & le Cardinal fut obligé d'envoyer le maréchal du Plessis-Praslin pour y commander en chef; après quoi le siége fut poussé avec plus de succès qu'auparavant. M. de la Ferté avec la plupart de sa cavalerie marcha pour empêcher le duc de Lorraine de jetter du secours dans la place, sur les avis qu'on eut qu'il avançoit de ce côté-là avec son armée.

M. de Turenne ayant fait camper ses troupes derriere la Somme entre Roye & Corbie, le duc d'Yorck voyant la campagne finie de ce côté-là, prit congé de M. de Turenne pour aller au siége de sainte Menehoult; mais ayant été obligé de passer par Châlons sur Marne, où étoit la Cour, il y fut arrêté sur tant de différens prétextes, que malgré ses empressemens, la ville capitula avant qu'il pût partir. Ce Prince accompagna le roi de France au château de Ham, à deux lieues de sainte Menehoult, où il fut avec Sa Majesté voir les approches & la breche qu'on avoit faits au corps de la place avant qu'elle battît la chamade.

Fin du premier Livre.





MEMOIRES DU DUC D'YORCK.

LIVRE SECOND.

DES GUERRES EN FLANDRE.

L'ARMÉE de France, commandée par M. de Turenne & le maréchal de la Ferté, ne fut pas assemblée assez-tôt pour empêcher les Espagnols d'assiéger Arras. Ils investirent cette place le trois de juillet avec une armée de trente-deux mille hommes, & toutes les choses nécessaires pour une entreprise de cette importance. Il y a beaucoup d'apparence que l'avis qu'ils eurent de la foiblesse de la garnison, les détermina à ce siége; mais elle ne l'étoit pas assez pour empêcher que le gouverneur ne pût encore défendre ses dehors, quelques grands qu'ils fussent. AN. 1654.

Les deux généraux firent un détachement d'environ mille chevaux pour jetter dans la

place : S. Lieu y entra le premier avec environ deux cens maîtres, & passa au travers du quartier du prince de Condé le premier ou le second jour après qu'elle fut investie. Deux jours après, le baron d'Equancourt fit la même chose à la tête de trois cens chevaux par le quartier du duc de Lorraine ; & le chevalier de Crequi avec le reste s'ouvrit peu de jours après le passage au travers du quartier des Espagnols, avant que leurs lignes fussent achevées. On n'osa point tenter d'y faire entrer de l'infanterie, à cause que la plaine qui regne à l'entour de la ville l'auroit aisément fait découvrir aux ennemis.

An. 1654.

Une autre raison qui fit entreprendre le siége d'Arras, c'est que les François ayant commencé celui de Stenai, les ennemis espérerent finir le leur, avant que celui-là fût achevé ; & qu'il occuperoit tant de troupes, qu'on ne seroit pas en état de les interrompre. En effet, l'armée du Roi étoit si foible, que n'osant se commettre dans un pays ouvert avec une armée si supérieure, elle se tint proche de Péronne jusques vers le seize de juillet, qu'on apprit que les ennemis avoient presque achevé leurs lignes. Le duc d'Yorck y arriva avant qu'elle se mît en marche, pour servir en qualité de lieutenant-général sous M. de Turenne ; & prit son jour, suivant la date de sa commission, comme le plus jeune qui servoit dans cette armée.

Elle campa le premier jour de sa marche à Sains, près de Sauchi-Cauchi, entre Cambrai & Arras, à environ cinq lieues de cette derniere place : le lendemain elle marcha à Mouchi-le-Preux. M. de Turenne prenoit ce détour pour se couvrir de quelque ruisseau, afin que

si les ennemis venoient à lui, il pût éviter le combat : il eut la précaution, en arrivant au ruisseau qui étoit à demi-lieue de Mouchi, d'ordonner à l'armée d'y rester en bataille, & de ne le point passer que sur le soir. Il fut avec de la cavalerie & des dragons reconnoître le terrein où il vouloit camper, & observer si les ennemis n'avoient pas dessein de l'attaquer. On passa le ruisseau fort tard, & on travailla toute la nuit à se retrancher avec tant de diligence, cavalerie & infanterie chacun devant soi, qu'on se trouva dès le lendemain en quelque maniere en état de défense ; mais quand les lignes furent achevées, il n'y eut plus rien à craindre. Le poste étoit très-avantageux ; le front proportionné au nombre de troupes ; le ruisseau couvroit la gauche, & la Scarpe étoit à la droite ; & quand même les ennemis fussent venus attaquer l'armée avant qu'elle fût retranchée, on étoit en état de les recevoir malgré l'inégalité du nombre, parce qu'on avoit assez bonne opinion de la valeur des troupes, pour ne les pas craindre quand ils ne pouvoient point les prendre en flanc en débordant la ligne. Le duc d'Yorck a entendu depuis étant en Flandre & ailleurs, plusieurs personnes blâmer les Espagnols de ce qu'ils n'attaquerent point les François le premier jour qu'ils prirent ce poste. Quelques uns ont prétendu que le prince de Condé en fit la proposition ; mais cela n'est pas bien sûr : quoi qu'il en soit, on marcha avec la même précaution que si on eût été sûr que les ennemis eussent voulu combattre. AN. 1654.

M. de Turenne avoit son quartier à Mouchi, où étoit la plupart de son infanterie : sa cavalerie étoit campée sur deux lignes, & s'éten-

AN. 1654. doit avec le reſte de ſon infanterie juſqu'au ruiſſeau. M. de la Ferté avoit le ſien à la droite de tout en bas, du côté de la Scarpe au village de Peule, auprès duquel campoit une partie de ſon infanterie : l'autre étoit à Mouchi ; & ſa cavalerie ſur deux lignes entre l'un & l'autre village : le corps de réſerve étoit dans ſa place ordinaire derriere le quartier de M. de Turenne, qui étoit au milieu de tout. Mouchi étoit une hauteur qui découvroit & commandoit le fond où couloit d'un côté la Scarpe & celui où étoit le ruiſſeau ; tellement que l'ennemi ne pouvoit approcher de jour, qu'après avoir eſſuyé le feu de toute l'artillerie qui étoit plantée ſur cette hauteur ; & pour aſſurer davantage les deux extrêmités des lignes, on y avoit poſté de l'infanterie auſſi-bien que dans le centre des aîles de cavalerie.

Quand les lignes furent achevées, on envoya preſque tous les ſoirs de gros partis de cavalerie pour empêcher la communication des convois : car quoique les ennemis, en arrivant devant Arras, fuſſent pourvus abondamment de toutes ſortes de proviſions, autant que les armées avoient coutume de l'être en ce tems-là, un ſi grand corps de troupes avoit toujours beſoin de quelque choſe, ſoit que la poudre leur manquât, ou qu'ils en vouluſſent une ſurabondance de proviſion. Dès que l'armée du Roi fut à Mouchi, ils détacherent continuellement des partis pour leur en apporter de Cambrai, Douai & dautres places voiſines : on envoya inutilement des partis pour les couper ; on n'avoit jamais le bonheur de les ſurprendre, parce que le pays étoit trop découvert. Les partis étoient rarement de moins de mille ou

donze cens chevaux ſous le commandement d'un lieutenant général : ceux qu'on détachoit de l'armée de M. de Turenne ſe poſtoient ordinairement entre le camp des ennemis & Bapaume, dans quelque vallée ou autre lieu où on pouvoit difficilement les découvrir. On avoit de tous côtés de petites gardes avancées qui alloient à la découverte ; & des ſentinelles par-tout pour n'être pas ſurpris. M. de la Ferté dont les partis alloient entre les ennemis & Lens, faiſoit obſerver la même choſe ; mais ils ne furent pas plus heureux que les autres. AN. 1654

Néanmoins un convoi des ennemis manqua par un étrange accident. Une nuit que M. de Turenne viſitoit avec le duc d'Yorck les gardes avancées, ils apperçurent une lueur ſoudaine & violente, ſemblable à celle de la poudre ; il ſembloit que c'étoit au quartier de M. de la Ferté ; mais en avançant de ce côté-là pour s'informer de ce que ce pouvoit être, les ſentinelles qui étoient ſur la hauteur de Mouchi, qui avoient vu la même choſe, aſſurerent que la choſe s'étoit paſſée beaucoup plus loin dans la plaine qu'ils ne s'étoient imaginés, & qu'il falloit que ce fût auprès de Lens. Le lendemain au matin on en fut éclairci, & on apprit qu'un régiment tout entier de cavalerie de cent vingt maîtres allant de Douai au camp des ennemis, & tous les officiers auſſi-bien que les cavaliers, portant chacun un ſac de poudre en croupe, outre quatre-vingt chevaux chargés de grenades, que des payſans à pied conduiſoient, avoient tous été brûlés, ſans qu'on pût ſavoir d'aucun d'eux comment cet accident étoit arrivé. Ce fut un triſte ſpectacle de voir arriver ces pauvres malheureux, les viſages hideux & défi-

AN. 1654. gurés, & le reste du corps brûlé à un point qu'il y en eut peu qui en guérirent. Des partis qui coururent où ils avoient apperçu le feu, amenerent au camp tous les hommes dans lesquels il y avoit encore quelque signe de vie, quelques chevaux des moins brûlés, & la paire de timballes qui appartenoit à ce régiment.

Le duc d'Yorck trouva depuis en Flandre un lieutenant de cavalerie, qui lui expliqua comment cet accident étoit arrivé. Ce Prince ayant demandé à cet officier par quel hasard il avoit le visage brûlé; il répondit que c'étoit par de la poudre, dans un tel tems, auprès d'Arras; & le questionnant sur les particularités, il dit qu'étant à l'arriere-garde du régiment, il apperçut un cavalier qui avoit à sa bouche une pipe de tabac allumé, sur quoi il courut à lui, & la lui ôtant adroitement, il la jetta à terre, & donnant quelques coups de plat d'épée au cavalier, qui étant ivre, mit le pistolet à la main & le lui présenta; qu'il se jetta promptement à bas de son cheval, appréhendant la suite, & que le cavalier tirant en même-tems sur lui, il mit le feu au sac de poudre qu'il avoit derriere son cheval, qui en sautant le communiqua au sac du cavalier, & successivement à tout le régiment; mais qu'étant pied à terre, il en échappa mieux que les autres, dont la plupart furent tués sur le champ, & qu'il en fut quitte pour avoir le visage, les mains, & quelqu'autres parties du corps brûlées.

Le marquis de Richelieu rencontra un jour un autre convoi des ennemis sous le commandement du comte de Lorge; mais le Comte se

fit jour au travers des troupes du Marquis, le battit, ne perdit que douze chevaux chargés de poudre, & gagna les lignes des assiégeans avec le reste. Une autre rencontre fut beaucoup plus désavantageuse, par la perte qu'on fit de M. de Beaujeu, lieutenant général. Il étoit en parti avec huit cens chevaux; & ayant été averti que les ennemis vouloient faire passer un convoi dans leur camp par le chemin de . . . . il y alla, y arriva à la pointe du jour, à peu près dans le même tems qu'un corps des ennemis égal au sien, commandé par M. Droot, colonel, qui ne savoit point que les François y étoient, & ses cavaliers ayant mis pied à terre en attendant des nouvelles du convoi, sans savoir que Droot étoit si proche d'eux, ils se trouverent attaqués si inopinément & si brusquement, que les deux premiers escadrons furent renversés avant qu'ils pussent monter à cheval; Beaujeu fut tué en allant mettre en ordre l'escadron le plus proche, que les ennemis rompirent aussi; & sans le régiment de Beauvau qui tint ferme, & battit le premier escadron des ennemis qui avoit fait le désordre, tout le parti auroit été entiérement défait. Cet avantage donna le tems aux autres de se mettre en bataille, & de recevoir l'attaque, qui ne fut pas fort vigoureuse, Droot ayant été blessé à celle du régiment de Beauveau. Les ennemis ne sachant point la force du parti auquel ils avoient affaire, jugerent à propos de se retirer; les François ne songerent point à les poursuivre, & auroient cru s'être assez heureusement tirés d'affaire, sans la mort de M. de Beaujeu. Le nombre des tués & des blessés fut petit de part & d'autre; il y eut plus de désordre que de mal, & on

An. 1654.

AN. 1654. peut dire qu'en cette occaſion les deux partis furent battus.

Le duc d'Yorck étant allé en parti à ſon tour . . . . . . enleva un autre parti des ennemis. Il apprit en retournant vers le camp, par un petit détachement qu'il avoit fait, que cent chevaux des ennemis s'étoient mis en embuſcade un peu devant le jour dans un village prochain; il marcha auſſi-tôt de ce côté là avec tout ſon parti, & approchant du village autant qu'il ſe pouvoit ſans être découvert, il envoya quelques cavaliers pour les attirer hors de l'embuſcade, avec ordre quand ils avanceroient pour les charger, de ſe retirer; ce qu'ils exécuterent avec tant d'adreſſe, que les ennemis ſe trouverent engagés tout contre les troupes du Roi avant qu'ils s'en apperçurent, tellement qu'il n'en échappa pas un qui ne fût pris.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient hors des deux camps, les ennemis ayant fini leurs lignes le quatorze, ouvrirent la tranchée la même nuit, pouſſerent le ſiége avec toute la diligence poſſible, & preſſerent la place ſi vivement, que quelque vigoureuſe réſiſtance que fit M. de Mondejeu, qui en étoit gouverneur, & qui étoit ſecondé avec toute la bravoure imaginable par Meſſieurs de S. Lieu, de Créqui & d'Equancourt, les Eſpagnols ne laiſſoient pas de gagner tous les jours du terrein. Ils étoient maîtres le . . . d'août des ouvrages extérieurs & intérieurs de la corne de Guiche, & le gouverneur envoyoit ſouvent des meſſagers pour informer de l'état de la place, dont quelques-uns arriverent au camp. Un deux ayant avalé la lettre qu'il apportoit, enveloppée

dans un morceau de plomb, afin qu'en cas qu'il fût pris on ne pût rien trouver sur lui, & arrivant lorsqu'on étoit fort inquiet d'apprendre ce qui s'étoit passé, ce pauvre homme ne rendant point le plomb, quoiqu'on lui eût donné plusieurs médecines, M. de la Ferté cria tout en colere, *il faut éventrer le coquin :* ce malheureux qui l'entendit de la porte où il étoit, en eut si grande peur, qu'il rendit dans le moment son plomb, & les nouvelles qu'on y trouva firent différer l'attaque des lignes, jusqu'à l'arrivée des troupes qui étoient devant Stenai. AN. 1654.

Arras n'étoit pas si pressé qu'on l'avoit cru, sur des lettres des ennemis qu'on avoit interceptées, dans lesquelles ils mandoient en Flandre qu'ils seroient maîtres de la place le jour de la S. Laurent au plus tard ; ce qui joint aux nouvelles qu'on eut en même tems, que le siége de Stenai n'avançoit pas autant qu'on l'avoit espéré, & qu'ainsi il n'y avoit point d'apparence qu'on pût avoir les troupes qui y étoient employées avant ce jour-là, avoit fait prendre aux généraux la résolution de ne les pas attendre, & d'attaquer les lignes sans elles.

On continua sur ce pied les préparatifs, pour s'en servir quand on le jugeroit à propos, & on ordonna aux escadrons & aux bataillons de se fournir chacun d'un certain nombre de fascines & de claies dans deux jours. On fit cette provision, parce que les ennemis avoient creusé devant les fossés de leurs lignes, six rangs de trous d'environ deux pieds de diametre & de trois de profondeur, pour empêcher la cavalerie d'en approcher ; & on espéroit avec les

claies rendre ces trous inutiles ; mais, comme
AN. 1554. on vient de le dire, ces craintes se dissiperent
par les nouvelles qu'on reçut du gouverneur
d'Arras, & par celles qu'on eut le jour suivant
du camp devant Stenai que la place seroit bientôt prise.

Le . . . . d'août on eut avis que le maréchal d'Hocquincourt qui avoit succédé au commandement de l'armée depuis que M. Faber avoit pris Stenai, avançoit, & souhaitoit d'apprendre s'il viendroit joindre la grande armée, ou s'il camperoit dans quelqu'autre lieu ; sur quoi on lui répondit que M. de Turenne, avec quinze escadrons, iroit au-devant de lui, & que s'il vouloit avancer avec sa cavalerie à un certain endroit, ils iroient ensemble reconnoître un poste sur le ruisseau de Crinchon, auprès de Rivieres, où on espéroit qu'en se retranchant un peu, l'armée de M. le maréchal d'Hocquincourt y seroit en sûreté.

Les deux généraux se rencontrerent le dix-sept d'août à l'endroit dont on étoit convenu ; mais au lieu d'aller reconnoître le poste, sur l'avis qu'ils eurent qu'il venoit aux ennemis un grand convoi par le chemin de S. Pol, sous le commandement de M. de Boutteville, ils marcherent dans le même instant avec toute leur cavalerie pour le couper, & envoyerent ordre à l'infanterie de M. d'Hocquincourt, à son canon, & à ses bagages, qui étoient alors auprès de Bapaume, de marcher en toute diligence vers S. Pol par le chemin de Buquoy, le long des bois, parce qu'ils n'avoient point de cavalerie pour les soutenir ; mais en arrivant auprès de S. Pol, on apprit que les ennemis, ayant été avertis de la marche des troupes du Roi,

avoient fait rentrer le convoi dans Aire. Les deux généraux ne jugerent pas à propos d'aller plus loin ; mais pour ne pas perdre tout à fait leur peine, ils résolurent de s'emparer de S. Pol, où les ennemis avoient laissé quatre ou cinq cens cavaliers démontés, & d'attendre l'infanterie pour l'attaquer, le poste étant de conséquence. C'étoit par-là que les ennemis avoient fait passer sûrement la plupart de leurs convois. Cette place leur servit pour se rafraîchir dans la communication continuelle qu'il y avoit eu entre leur armée & leurs garnisons circonvoisines. Il étoit important de la prendre, & elle ne coûta que fort peu de tems & de peine ; car dès que l'infanterie & le canon furent arrivés, & les batteries dressées, les ennemis capitulerent, &, si on ne se trompe, furent faits prisonniers de guerre.

An. 1654.

Le lendemain, qui étoit le dix-neuf, l'armée retourna du côté des lignes, & campa à Aubigny, où étant arrivée de bonne heure, M. de Turenne, suivant sa coutume, prit un escadron ou deux de cavalerie, & marcha vers les lignes des ennemis ; étant arrivé auprès d'un vieux camp des Romains, que les gens du pays appellent le camp de César, où la Scarpe & un petit ruisseau se joignent ; il trouva que les ennemis y avoient une garde avancée, qui s'étant retirée de l'autre côté du ruisseau, lui donna la facilité de reconnoitre à loisir ce poste, qui n'étoit éloigné des lignes que de deux portées de canon. Il le trouva si propre pour son dessein, qu'il proposa à M. d'Hocquincourt de s'en saisir, le trouvant beaucoup meilleur que celui de Rivieres. Le lendemain on y marcha. M. d'Hocquincourt pour y être plus en sûreté,

An. 1654. fit tirer une ligne depuis la riviere jusqu'au ruisseau ; & trouvant que les ennemis avoient posté environ cinq cens hommes dans l'abbaye du Mont S. Eloy, qui étoit vis-à-vis de l'autre côté de cette riviere, il résolut de l'attaquer le jour suivant, malgré la proximité des lignes des assiégeans ; afin que s'en étant rendu maître, il pût d'autant plus les resserrer. Il passa pour cet effet de bon matin la riviere, qui n'étoit pas profonde en cet endroit, & rangea ses troupes en bataille entre l'Abbaye & les lignes, à la réserve de l'infanterie qui étoit commandée pour l'attaque. Les ennemis d'abord firent mine de vouloir défendre les murailles du dehors ; mais à l'approche de l'infanterie, ils les abandonnerent, se retirant dans le dedans de l'Abbaye qui étoit fermée d'une vieille muraille fort bonne, & flanquée de tours rondes. On fit aussi-tôt dans la muraille du dehors des embrasures pour le canon ; mais comme on trouva qu'il étoit à une distance trop éloignée pour faire une exécution suffisante, on approcha une petite batterie qui n'étoit pas beaucoup meilleure qu'une blinde ; on y conduisit du gros canon qui en peu d'heures fit une breche. Cependant les gardes Françoises & Suisses s'étant coulés à la faveur d'une allée d'arbres, & des murs d'un petit jardin, jusqu'à la portée d'un pistolet, du pied de la muraille principale, ils y attacherent le mineur, auquel on porta pendant qu'il se logeoit des planches pour se couvrir ; & afin qu'il travaillât avec plus de sûreté, ils s'avancerent à découvert pendant un demi quart d'heure, faisant grand feu sur les trous de la muraille principale de l'Abbaye par où les ennemis tiroient, & se retirerent ensuite sans

ſans avoir perdu que peu de monde. Le régiment de la Marine trouva dans le même tems le moyen de ſe loger à la faveur d'une petite levée de terre contre la tour, que le canon battoit ; ce qui obligea les ennemis de capituler, & de ſe rendre priſonniers de guerre. M. d'Hocquincourt ſe retira enſuite au-deſſous du ruiſſeau au camp de Céſar, & M. de Turenne retourna à ſon camp avec ſes quinze eſcadrons & deux compagnies de dragons. AN. 1654.

Il réſolut en chemin faiſant de reconnoître les lignes des ennemis de ce côté-là. Il y marcha droit en deſcendant du Mont S. Eloy, & en étant approché à la demie portée du canon, il les cotoya toujours à la même diſtance le long de la ſcarpe, juſqu'à ce qu'il les eût obſervées autant qu'il le jugea néceſſaire de ce côté-là ; cependant les ennemis firent grand feu de leur canon ; il n'y eut point d'eſcadron qui ne perdit deux ou trois hommes ſans les chevaux ; & quelques vieux officiers murmurerent de ce qu'on les expoſoit ainſi pour rien, à ce qu'ils croyoient : c'eſt la ſeule fois que le duc d'Yorck ait entendu, pendant qu'il a ſervi dans les armées de France, blâmer M. de Turenne d'expoſer ſon monde ſans néceſſité. Mais ces Meſſieurs reconnurent leur faute après qu'on eut forcé les lignes, puiſque ce fut dans ce tems-là qu'il choiſit, en s'expoſant lui-même auſſi-bien que les autres, l'endroit par où on les attaqua ; & s'il ne s'étoit pas approché avec toutes les troupes qu'il avoit avec lui, les gardes avancées des ennemis ne ſe ſeroient point retirées comme elles firent, & il n'auroit pu reconnoître toutes choſes avec tant d'exactitude. Il avança ſi près avec quelques officiers volon-

An. 1654. taires, que le cheval de milord Germain fut tué sous lui d'un coup de mousquet tiré des lignes, dont la balle, après avoir passé au travers du corps de cet animal, le blessa rudement à la jambe.

M. de Turenne remarqua que le quartier de dom Fernando-Solis étoit le moins fortifié, & le plus foible en monde, & résolut d'y faire la principale attaque. Pendant qu'on descendoit du Mont S. Eloy, quelques officiers prirent la liberté de lui dire qu'il s'exposoit beaucoup en allant si près des ennemis dans un pays découvert, & ils pouvoient compter jusqu'à un homme, sortir de leur lignes, l'attaquer & le défaire. Il avoua qu'ils le pouvoient, qu'il n'auroit pas osé hasarder autant du côté du prince de Condé; mais qu'ayant servi avec les Espagnols, il connoissoit leur flegme & leur coutume; qu'il étoit sûr qu'à son approche Fernando-Solis n'oseroit rien entreprendre de son chef; qu'il enverroit au comte de Fuensaldagne qui étoit gouverneur des armes; que le Comte iroit lui-même, ou en enverroit avertir l'Archiduc, qui ne manqueroit pas de faire prier le prince de Condé, dont le quartier étoit directement opposé au sien, d'y venir délibérer dans un conseil qu'il feroit assembler pour résoudre ce qui étoit à faire; & que pendant que ces consultations se feroient entre tant de personnes différentes, on auroit loisir de reconnoître leurs lignes sans autre danger que celui du canon, & de se retirer. Tout se passa comme M. de Turenne l'avoit prévu; les Espagnols observerent toutes ces formalités, & résolurent dans leur conseil de l'attaquer quand il n'en étoit plus tems; le prince de

Condé a dit depuis au duc d'Yorck toutes ces particularités.

An. 1654.

Les Généraux reçurent une lettre du Gouverneur, par laquelle il les avertissoit qu'il ne lui restoit plus que fort peu de poudre, & que s'il n'étoit promptement secouru, il seroit forcé de capituler. Ces nouvelles hâterent la résolution qui fut prise d'attaquer les lignes : on ne s'y seroit jamais déterminé sans M. de Turenne, qui n'avoit en vue que le bien public & le service du Roi, au lieu que la plupart des autres Officiers généraux n'avoient point d'autre motif que celui de leurs intérêts particuliers, qui les firent se déclarer ouvertement contre ce dessein, & opposer toutes les raisons dont ils purent s'aviser. M. de la Ferté, M. d'Hocquincourt, gouverneur de Peronne, M. de Navailles, gouverneur de Bapaume, M. de Bar, gouverneur de Dourlans, & presque tous les autres, à la réserve du duc d'Yorck & du comte de Broglio, regardoient cette entreprise comme un coup de désespoir, & ne l'approuvoient point, prétendant se disculper si l'entreprise ne réussissoit pas, en disant qu'ils avoient été d'un sentiment contraire.

M. d'Hocquincourt & ses officiers proposerent de ne faire qu'une simple tentative sans pousser l'affaire, comme un expédient pour sauver l'honneur de l'armée, ne croyant pas qu'il fût possible de réussir. M. de la Ferté, après même que la chose fut résolue, envoya un trompette à M. de Turenne, dans le dessein de l'intimider, comme il parut par la maniere dont il s'y prit. Le trompette entra brusquement dans la tente du Vicomte pendant qu'il soupoit avec plusieurs Officiers, & dit

An. 1654. tout haut que son Maître l'envoyoit pour lui rendre compte de ce qu'il avoit vu dans les lignes des ennemis d'où il revenoit ; qu'il se croyoit obligé en conscience de lui en faire un rapport fidele : que les ennemis avoient considérablement élevé leurs retranchemens ; que le fossé extérieur seroit très-difficile à passer ; que par de-là ils avoient creusé tout le long plusieurs rangs de trous, dans les intervalles desquels ils avoient fiché des pieux ; que les lignes étoient bien bordées de troupes pour les défendre. M. de Turenne lui commanda de se retirer, lui disant, que si ce n'étoit le respect qu'il avoit pour son Maître, il l'auroit fait mettre aux fers pour avoir parlé de la sorte. Cette description faite ainsi publiquement, auroit pu effrayer ceux qui l'entendirent, s'ils n'en avoient connu la source & le motif ; mais de pareils artifices n'étoient point capables d'ébranler la fermeté de M. de Turenne, & leur foiblesse le confirmoit d'autant plus dans sa résolution. Il convainquit ceux qui s'opiniâtrerent à ne faire qu'une tentative, qu'au lieu de sauver leur réputation elle feroit un effet tout contraire ; puisqu'en faisant une fausse attaque sans la pousser, il seroit visible à tout le monde qu'on n'auroit pas voulu combattre, & on les blâmeroit avec justice d'avoir sacrifié inutilement deux ou trois cens hommes qu'on y perdroit. Il représenta qu'en poussant l'affaire tout de bon, on n'attaquoit pas un seul endroit des lignes avec moins de quinze bataillons de front ; que quelques-uns ne trouveroient aucune opposition, ou tout au plus un petit nombre de gens dispersés, qui n'étant point capables de résister, on pourroit s'établir, & donner lieu

aux troupes prochaines, qui n'auroient pû forcer le côté qui leur étoit opposé, d'entrer par le même endroit, & d'y faire un passage à la cavalerie; qu'en attaquant la nuit, aucun quartier des ennemis n'oseroit venir au secours d'un autre; que chacun craignant pour soi à cause des fausses attaques, personne ne hasarderoit de quitter son terrein, & ne secoureroit tout au plus que son plus proche voisin, jusqu'à la pointe du jour, avant lequel on se seroit fait un passage au travers de leurs lignes; que la seule chose qu'il appréhendoit étoit qu'il n'arrivât quelque accident ou quelque désordre en marchant aux ennemis; mais qu'il étoit sûr que si on étoit une fois rangé dans les endroits où il prétendoit attaquer, on ne manqueroit point de les forcer; ce qui donna le plus de poids à tant de bonnes raisons, c'est que la Cour vouloit absolument qu'on entreprît le secours: il fut enfin résolu, malgré les détours & la répugnance de ceux qui s'y étoient opposés. Le jour fut pris pour la veille de S. Louis; & quoiqu'il n'y eût que les trois Généraux qui le sçussent, toute l'armée eut ordre de se tenir prête, de se pourvoir de fascines, de claies, & de toutes les choses nécessaires pour cette entreprise. On fit des prieres publiques à la tête de chaque bataillon & de chaque escadron pendant plusieurs jours; jamais il ne s'est vu dans une armée tant de marques d'une véritable dévotion, tant de confessions & communions.

AN. 1654.

Peu de jours avant l'attaque, M. de Turenne ne perdoit aucune occasion de s'entretenir avec les Officiers de la maniere dont il s'y falloit prendre, & de la résistance qu'on pourroit probablement trouver. Il les instruisoit de ce

An. 1654. qu'il falloit faire, suivant les différentes occasions, & les accidens qui pourroient arriver ; il leur recommanda sur-tout de tenir les soldats en bon ordre, quand ils seroient entrés dans les lignes ; de ne les point laisser avancer trop vite, parce que ce seroit le moment le plus chatouilleux, & le tems de crise ; d'observer une grande attention & une exacte discipline, y ayant plus de danger d'en être chassé qu'il n'y auroit de peine à y entrer, parce qu'il falloit s'atendre que toutes les forces ennemies des quartiers voisins du lieu qui seroit forcé, y tomberoient sur les attaquans ; qu'il ne falloit point songer d'aller droit à la ville, qu'il falloit au contraire marcher le long de la ligne, & en chasser les ennemis, avant que d'aller aux amis. On pourroit croire que c'est de cette maniere d'entretiens des Généraux, que les historiens leur font faire de grandes & de longues harangues sur le point de donner les batailles, lorsqu'ils y songeoient le moins : au lieu que ces discours familiers, comme ceux que faisoit M. de Turenne aux Généraux & aux Officiers, paroissent bien plus utiles, & instruisent d'autant mieux, qu'on a le tems de faire les objections, & de les éclaicir. Le duc d'Yorck est témoin que M. de Turennne en usa ainsi ; mais il ne sçait pas si les deux autres Généraux firent la même chose de leur côté.

Tout ce qu'il y avoit de personnes de qualité à la Cour capables de tirer l'épée, voulurent partager l'honneur & le danger d'une si grande action. Deux jours auparavant, quelques-uns d'eux qui avoient dîné dans la tente de M. d'Humieres avec M. de Turenne, où se trouvoit aussi le duc d'Yorck, demanderent de

voir les lignes des ennemis. M. de Turenne monta à cheval & fut à peine hors de ses lignes ; qu'on apperçut un Parti qui en poursuivoit un des ennemis qui étoit tombé sur les fourrageurs qui retournoient au camp. M. de Turenne les ayant observés, ordonna à ces Messieurs de se mettre entre les fuyards & leurs lignes pour les couper ; & commenda en même-tems à la garde avancée de les soutenir ; mais les ennemis étant bien montés, gagnerent leur garde avant qu'on pût les joindre ; & comme on les suivoit toujours, ils rentrerent dans leur camp & abandonnerent quelques soldats qui coupoient des fascines dans un petit bois à demi-portée de canon, & qu'on fit prisonniers. M. de Turenne se servit de cette occasion pour reconnoître cet endroit de leurs lignes qu'il n'avoit pas encore vu ; mais il ne put y arrêter long-tems, à cause du grand feu de leur canon, & de la diligence avec laquelle on les vit monter à cheval : c'étoit le quartier du prince de Condé. On se retira ; on marcha vers le châteaux de Neuville S. Vât, éloigné d'une lieue, dans lequel on avoit de l'infanterie ; & en descendant la hauteur, on apperçut à environ une lieue l'escorte des fourrageurs qui étoit de douze escadrons, commandée par M. de l'Islebonne qui retournoit au camp ; & voyant en même-tems de la cavalerie ennemie sortir des lignes, M. de Turenne se détourna un peu de son chemin & marcha vers M. de l'Islebonne, à qui il envoya ordre de venir à lui avec toute la diligence possible ; espérant, si les ennemis avançoient, de pouvoir les régaler : car outre l'escadron de la garde, il avoit encore avec lui environ soixante-dix officiers

AN. 1654.

An. 1654.
& volontaires ; mais les ennemis resterent sur le haut de la montagne à la portée du canon de leurs lignes. Le prince de Condé y vint lui-même avec environ quatorze escadrons, & M. de Turenne voyant qu'ils ne suivoient pas plus loin, envoya ordre à M. de l'Islebonne de retourner au camp, renvoya l'escadron de la garde à son poste, & s'en alla avec les officiers & volontaires au château de Neuville. Il n'eut pas fait beaucoup de chemin, qu'il se détacha quelques coureurs de la hauteur où le prince de Condé étoit encore, pour gagner le haut d'une autre éminence sur laquelle marchoit M. de Turenne, afin de découvrir quelles forces il avoit derriere lui ; ce qu'ayant remarqué, & ne voulant pas que les ennemis pussent voir qu'il n'étoit soutenu de personne, il ordonna à une dixaine de volontaires d'aller à eux. MM. Germain, Berklei, Biscara, Trigomar étoient de ce nombre : le reste de la troupe escadronna sur la montagne & fit face à l'ennemi ; mais les jeunes volontaires ne s'étant pas contentés de faire ce qu'on leur avoit ordonné, suivirent ces cavaliers écartés plus loin qu'ils ne devoient, jusqu'au fond qui étoit entre eux & les ennemis. Le prince de Condé détacha aussi-tôt un escadron, qui étoit le régiment d'Estrées, à la tête duquel étoit le duc de Wirtemberg, pour leur couper la retraite ; ce qui obligea M. de Turenne de détacher son petit escadron pour les dégager : il fit courir derechef après M. de l'Islebonne, pour lui ordonner de venir à lui, & envoya le même ordre à l'escadron de la garde. Ce fut tout ce qu'on put faire pour débarasser les volontaires ; mais pour les sauver, il falloit charger le duc

de Wirtemberg dont on défit l'escadron, malgré l'inégalité du nombre. On le poursuivit en bas dans une petite prairie & sur une petite hauteur, où ses cavaliers faisant volte-face, ils firent une décharge de leurs carabines qui arrêta un peu les poursuivans, dont il y eut quelques-uns de tués. Les ennemis reprirent courage, & chargerent une seconde fois avec tant de vigueur, que le petit escadron plia, fut poussé & obligé de tourner le dos. L'escadron de la garde, qui en retournant à son poste, avoit vu le commencement de l'action, arriva au secours; aussi-tôt le duc d'Yorck & M. de Joyeuse se mirent à leur tête pour les faire charger l'ennemi en flanc; mais à peine eurent-ils commencé, que tout l'escadron s'enfuit & les laissa tous deux engagés avec deux ou trois de leurs domestiques. Dans le même moment, M. d'Arci, gentilhomme de qualité, ayant eu son cheval tué sous lui, on tâcha de le dégager; le duc d'Yorck l'appella; mais voyant un cheval qui n'étoit point monté, il fit ce qu'il put pour l'attraper, & y perdit tant de tems, que bien que ce Prince & M. de Joyeuse fissent leurs efforts pour le mettre à couvert, ce fut envain; & pour s'y être opiniâtrés trop longtems, ils furent en grand danger d'être pris, ne se sauverent qu'avec peine, & M. de Joyeuse eut le malheur de recevoir un coup de mousquet au travers du bras, dont il mourut ensuite. Le duc d'Yorck se tira d'affaire sans aucun mal; mylord Germain pensa être pris en tâchant de sauver un gentilhomme nommé Beauregard dont le cheval avoit été tué; il voulut le prendre en croupe sur le sien; mais le cheval ne voulant point porter double, se An. 1654.

An. 1654. cabrant & bondiſſant il fut jetté bas, Germain lui dit de ſe tenir à ſon étrier, & le tira quelque peu hors des ennemis; mais étant pourſuivi de trop près, il fut obligé de le laiſſer, & Beauregard fut fait priſonnier. M. Berklei aida à ſauver M. de Caſtelnau, dont le cheval ayant reçu cinq coups, ne le tira qu'à peine des mains des ennemis; ce que Berklei ayant remarqué, il deſcendit de ſon cheval qu'il lui donna, monta celui du Page de Caſtelnau & eut beaucoup de peine à ſe ſauver. On fut pourſuivi une demi-lieue par les ennemis, juſqu'à ce que M. de l'Iſlebonne arriva enfin avec ſes douze eſcadrons; les ennemis qui l'apperçurent eurent le tems de ſe retirer ſans être obligés de courir. Outre d'Arci & Beauregard, il y en eut d'autres faits priſonniers, & preſque tous les Pages qui portoient les manteaux de leur maître; mais il y eut peu de tués & de bleſſés. . . . .

Toutes choſes étant prêtes pour l'attaque des lignes, il fut réſolu de faire le principal effort ſur le quartier de Fernand-Solis, comme étant le plus foible & le plus éloigné de celui du prince de Condé: ce quartier étoit au ſeptentrion au-deſſus de la ville & joignoit celui du comte de Fuenſaldagne. Pour favoriſer ce deſſein, il avoit ordonné trois fauſſes attaques en trois différens endroits, & on devoit commencer une heure avant le jour le vingt-cinquieme d'Août. Pour exécuter cette entrepriſe, M. de Turenne & M. de la Ferté commencerent à paſſer la Scarpe avec l'avant-garde de leurs troupes, par le quartier de M. de la Ferté. Comme le ſoleil ſe couchoit, c'étoit le jour de M. de Turenne pour conduire l'ar-

mée; quoiqu'il y eût loin à marcher pour arriver au lieu destiné pour l'attaque, il n'arriva aucune confusion dans le chemin. La premiere ligne d'infanterie passa le pont qui étoit sur la gauche de tout & le plus près des ennemis. La cavalerie qui devoit la soutenir passa sur le pont qui étoit au-dessous à la droite de celui-là; sur le troisieme, le corps de réserve de cavalerie & d'infanterie; & sur le quatrieme pont passa l'artillerie avec tout ce qui en dépend: de cette maniere, en faisant seulement face sur la gauche, l'armée se trouvoit en bataille prête à donner. Chaque bataillon avoit ses pionniers & ses détachemens à la tête, & chaque cavalier avoit derriere soi deux fascines pour les porter à l'infanterie, quand elle en auroit besoin. Le bagage eut ordre de ne point bouger du camp jusqu'à ce qu'il fit grand jour: on n'y avoit point laissé de troupes, & il devoit suivre comme il pourroit.

An. 1654.

Cette marche fut faite avec tant d'ordre & d'exactitude, qu'on arriva précisément au lieu & à l'heure qu'on devoit joindre M. d'Hocquincourt avec ses troupes. On ne fit dans tout le chemin qu'une alte qui ne dura pas longtems; on ne donna aucune alarme aux ennemis qui pût leur faire appercevoir la marche de l'armée, & les mousquetaires cacherent soigneusement leurs meches allumées. Le duc d'Yorck eut la curiosité d'avancer à quelque distance de l'infanterie pour découvrir s'il paroîtroit du feu, & n'en vit point du tout. A l'égard de l'ordre de bataille, on s'étendra principalement sur les particularités des troupes que conduisoit M. de Turenne: il divisa également les huit lieutenans-généraux entre la

An. 1654. cavalerie & l'infanterie qui en avoient chacune quatre ; il en posta trois à la premiere ligne d'infanterie composée de cinq bataillons. Le comte de Broglie commandoit Picardie & les Suisses, qui étoient les deux bataillons de la droite : M. de Castelnau menoit les bataillons de Plessis & de Turenne qui avoient la gauche, & M. du Passage celui de la Feuillade qui étoit au centre de la cavalerie qui les devoit soutenir au nombre d'environ vingt-quatre escadrons : M. de Bar menoit la droite derriere M. de Broglie. Le duc d'Yorck étoit à la gauche derriere M. de Castelnau, & M. d'Eclinvillers étoit au milieu ; M. de Roncherolles étoit à la tête de trois bataillons qui faisoient le corps de réserve d'infanterie, & celui de huit escadrons de cavalerie étoit sous les ordres de M. de l'Isle-bonne.

M. de la Ferté qui s'étoit mis à la gauche, avoit une ligne de six bataillons, deux lignes de cavalerie derriere, & son corps de réserve n'étoit que de cavalerie. M. d'Hocquincourt qui étoit à la droite, avoit quatre bataillons soutenus d'une ligne de cavalerie, derriere laquelle étoit une seconde ligne d'infanterie de quatre autres bataillons, avec quelque cavalerie sur les ailes, & un petit corps de réserve qui n'étoit que de trois ou quatre escadrons.

Il devoit y avoir trois fausses attaques. La premiere composée des troupes de M. de Turenne, étoit de deux bataillons des régimens d'Yorck & de Dillon, & six escadrons, le tout commandé par M. de Traci ; qui eut ordre d'approcher le plus qu'il pourroit du quartier du prince de Condé sans être découvert, de mes

point donner qu'il n'entendît qu'on avoit attaqué du côté de M de Turenne, & alors de marcher droit à la barriere de ce côté-là qu'on lui avoit montrée quelques jours auparavant, & de tâcher de s'ouvrir un passage pour entrer dans la ville. La fausse attaque des troupes de M. de la Ferté, commandée par M. de la Guillottiere, devoit tomber sur le quartier du comte de Fuensaldagne avec deux bataillons, six escadrons, deux compagnies de dragons & deux pièces de canon. Celle de M. d'Hocquincourt étoit la moindre, n'étant que de quatre escadrons, commandés par M. de Saint-Jean, qui devoit la faire du côté du duc de Lorraine. An. 1654.

M. de Turenne étant arrivé au rendez-vous, y trouva M. d'Hocquincourt en personne, qui lui dit que ses troupes arriveroient incessamment, & le pria de différer l'attaque d'un moment. M. de Turenne répondit qu'il ne pouvoit point attendre, vu qu'on étoit si près des lignes, que l'ennemi ne pouvoit pas manquer de le découvrir bientôt, & le pria de le suivre en toute diligence, quand ses troupes seroient arrivées; & les siennes étant rangées, il les conduisit lui-même à cheval pour attaquer.

La nuit étoit belle, le tems serein; la lune qui avoit éclairé pendant la marche se coucha dans le moment qu'on arriva au lieu destiné. Elle avoit à peine disparu, que la nuit devint obscure & qu'il se leva un petit vent frais qui empêcha les ennemis de rien voir ni de rien entendre. Ils ne sçurent rien de la marche, jusqu'à ce qu'on fut à demi-portée de canon de leurs lignes. Ce fut alors que l'infanterie en bataille découvrant tout d'un coup les meches

An. 1654. allumées, elles formoient une illumination d'autant plus éclatante, que le vent les soufflant, les faisoit flamber au milieu des ombres de la nuit; & les soldats qui marchoient serrés venant à s'entrechoquer, le feu en sortoit avec plus d'abondance, & le vent agitant les étincelles en augmentoit la lumiere. Aussi-tôt que les ennemis l'apperçurent, ils tirerent trois coups de canon & allumerent des fallots le long de la ligne. L'infanterie fit aussi-tôt son attaque; mais sans la vigueur des officiers qui les menoient, & la cavalerie qui étant à leurs talons les obligeoit à bien faire, ils ne se seroient point acquittés de leur devoir avec cette bravoure dont jusques-là le duc d'Yorck avoit toujours été témoin; car jamais ils n'avoient marqué tant de répugnance qu'en cette occasion: ils marcherent néanmoins sans s'arrêter jusqu'au pied des lignes où ils ne trouverent point autant de résistance qu'ils se l'étoient imaginés. Les cinq bataillons se rendirent maîtres en peu de tems de l'endroit qu'ils attaquoient. Ceux qui étoient destinés à faire des passages pour la cavalerie y travaillerent aussi-tôt: chaque escadron, après avoir porté ses fascines au pied des trous qui lui étoient opposés, où l'infanterie les prenoit pour combler les deux fossés, faisoit volte-face & alloit se mettre en bataille à quarante pas en arriere, attendant pour avancer quand les passages seroient faits. Dans cet entre-tems, un homme vint dire à l'oreille du duc d'Yorck, à la gauche de l'attaque, que M. de Turenne étoit blessé & que les affaires n'alloient pas bien sur la droite; sur quoi, pour encourager l'infanterie & leur faire connoître que la cavalerie étoit près d'eux, ce Prince

donna ordre aux timballiers & aux trompettes des escadrons, à la tête desquels il étoit, de battre & de sonner; ce qui fut ensuite exécuté par le reste de la cavalerie, & anima beaucoup l'infanterie; mais son escadron & celui qui étoit auprès en souffrirent. Les ennemis qui étoient dans un redan sur la gauche, firent grand feu sur l'endroit où ils avoient entendu le bruit, & le timballier de l'escadron où il étoit fut le premier tué. Ce fut alors que M. de la Ferté, qui n'avoit pas mis ses troupes en ordre aussi-tôt que M. de Turenne, commença son attaque; mais soit qu'il fût moins heureux, soit qu'il trouvât plus de résistance, quoique les officiers eussent mené l'infanterie avec beaucoup de résolution jusques dans le fossé, ils ne purent point forcer les lignes, furent repoussés, s'enfuirent & chercherent à se mettre à couvert de la cavalerie que commandoit le duc d'Yorck.

An. 1654.

Le désordre fut fort grand, les officiers d'un côté se plaignoient qu'ils avoient été abandonnés de leurs soldats, & ceux-ci croyoient qu'ils avoient suivi leurs officiers qui n'avoient point fait leur devoir. Ce qui est certain, c'est qu'ils furent battus & que la cavalerie souffrit beaucoup de leur mauvais succès; car le feu des mèches de l'infanterie attira sur les cavaliers toute la mousqueterie des ennemis beaucoup plus violemment qu'auparavant. Cependant l'infanterie de l'attaque de M. de Turenne ayant achevé un passage pour la cavalerie, & le régiment qui porte son nom ayant trouvé une barriere qu'il ouvrit & lui épargna la peine de faire un autre passage, M. de Turenne, qui en fut averti, ordonna à M. d'Eclinville, de

An. 1654. passer le premier avec quatre escadrons que le duc d'Yorck devoit soutenir ; il y entra avec les trois premiers ; & comme le quatrieme y entroit aussi, ceux qui avoient battu l'infanterie de la Ferté étant venus le long de la ligne, arriverent à cette barriere, & n'y voyant que cet escadron qui entroit, il firent sur eux une décharge de mousqueterie & jetterent quantité de grenades ; & Bodervitz, colonel Allemand qui le commandoit, & son major ayant été blessés, cet escadron fut repoussé & les ennemis fermerent la barriere sur le duc d'Yorck, qui ne pouvant point passer, marcha sur la droite le long de la ligne, jusqu'à ce qu'il trouva un autre passage par lequel il entra à la tête du régiment de cavalerie de Turenne, qui dans cette occasion ne faisoit que deux escadrons ; & trouvant les huttes des ennemis en feu, que Bout-de-bois, colonel de la Feuillade, s'étoit avisé fort à propos d'y faire mettre, il avança plus loin pour observer à la faveur de cette lumiere, si les ennemis étoient encore en bataille derriere. Ils y avoient effectivement quelque cavalerie, mais l'obscurité les empêcha réciproquement de se découvrir, & ce Prince passa près deux sans en être vu avec deux escadrons ; mais le troisieme, qui étoit du régiment de Beauveau, tomba sur eux, les battit & prit leur colonel, qui étoit le marquis de Conflans. Immédiatement après, le jour commença à paroître ; le duc d'Yorck avançant toujours, pénétra jusqu'à la contrevallation, où ne trouvant point de passage vers la ville, il la cotoya, l'ayant toujours à sa gauche, & n'en rencontra point qu'en arrivant à la riviere au-dessus de la ville qui séparoit le quartier de Lorraine de ces

lui de Fernand-Solis ; & trouvant que personne n'étoit encore entré dans le quartier de Lorraine, il changea d'avis & jugea qu'il étoit à propos de passer le pont & d'y aller ; ce qu'il entreprit avec les deux escadrons de Turenne seulement, le reste des troupes qui devoient le suivre s'étant égarées. Il avança jusqu'à la tente du prince François de Lorraine sans trouver aucune opposition, & ce ne fut que de-là qu'il commença à découvrir quatre ou cinq escadrons des ennemis en bataille sur une hauteur à la portée du mousquet, sur quoi il fit alte jusqu'à ce qu'il lui vînt du secours, rangea ses deux escadrons sur un front qui occupoit la distance qu'il y avoit entre les tentes & les lignes, & envoya trois ou quatre personnes pour chercher & lui amener la cavalerie qui lui manquoit. Pendant qu'il les attendoit, le duc de Buckingam vint lui demander pourquoi il ne vouloit pas pousser la victoire & charger cette cavalerie qui étoit devant lui. Ce Prince répondit, qu'il ne vouloit pas recevoir un affront, & se commettre témérairement ; que ce qu'il voyoit d'ennemis étoit double de son nombre, sans ce qu'il pouvoit y avoir derriere la hauteur sur laquelle ils étoient ; qu'en avançant, si on étoit battu, les ennemis se rendroient maîtres des ponts qu'on venoit de passer, les romproient, & que par ce moyen ils se sauveroient eux & leur bagage ; que s'ils venoient le charger où il étoit, la partie seroit bien égale, parce qu'ils ne pouvoient pas le prendre en flanc, outre qu'il avoit l'avantage du terrein : en un mot, qu'il attendoit à tout moment de la cavalerie, & que quand elle arriveroit, il iroit charger les ennemis. Les importunités An. 1654.

AN. 1654. de Buckingam ne servirent de rien ; le duc d'Yorck resta ainsi quelque tems en présence des ennemis, se regardant l'un l'autre, & la cavalerie qu'il attendoit n'arrivoit point. Cependant quelques-uns de ses cavaliers s'étant écartés, tomberent sur la tente du prince François, où ils trouverent outre sa vaisselle, de l'argent qu'il y avoit pour un mois de paie de ses troupes. On pensa le payer bien chérement ; car les autre cavaliers entendant le bruit que faisoient leurs camarades en prenant cet argent, quitterent les rangs l'un après l'autre pour aller partager le pillage, malgré les défenses & les menaces de leurs officiers, qui seuls resterent auprès du Prince ; ce qui se passant à la vue des ennemis, il s'attendoit à tout moment d'être chargé & battu. Etant dans cet embarras, & ne voyant revenir aucun de ceux qu'il avoit envoyé pour lui amener de la cavalerie, il crut qu'il étoit nécessaire d'y aller lui-même, il recommanda à M. de Montailieur, lieutenant colonel de Turenne, de tenir bon sur la hauteur jusqu'à son retour, courut & trouva de l'autre côté du pont le second escadron de Villequier qui alloit vers la ville ; il l'arrêta, & se mettant à la tête il repassa ; mais à peine la queue de l'escadron avoit passé le pont, & la tête commencé à escadronner au bout d'une petite chaussée, que la cavalerie qu'il avoit laissée pour faire face à l'ennemi descendit la hauteur en désordre, ce qui donna si fort l'épouvante à l'escadron de Villequier, qu'ils prirent aussi la fuite sans qu'il fût possible de les arrêter. Le duc d'Yorck se trouvant ainsi abandonné, & voyant quatre escadrons de l'autre côté du pont, le repassa dans l'intention de revenir &

de les amener dans le quartier de Lorraine ; mais avant qu'il les eût pu conduire au pont, le maréchal d'Hocquincourt y étoit arrivé avec toute sa cavalerie & plusieurs escadrons des deux autres armées qui commmençoient à le passer. Il jugea qu'il y auroit assez de cavalerie de ce côté-là, & au lieu de les suivre, marcha d'un autre côté entre la contrevallation & la ville vers le quartier du comte de Fuensaldagne avec ses quatre escadrons, deux desquels étoient de Gendarmes commandés par M. de Schomberg, & les deux autres le régiment de Gesvres sous M. de Querneux. Etant arrivé sur une hauteur d'où il pouvoit voir tout autour de soi, il découvrit sur une autre hauteur entre les deux lignes plusieurs escadrons de cavalerie en bataille qui faisoient face à l'endroit où il étoit. Ce Prince crut d'abord qu'ils étoient ennemis ; mais voyant un escadron vêtu de rouge, il changea d'opinion & les prit pour les Chevaux-Legers du Roi ou pour ses Gendarmes ; surquoi il marcha à eux pour les joindre, jugeant par leur contenance qu'ils faisoient face à l'ennemi, qu'il ne pouvoit pas découvrir lui-même, y ayant sur sa gauche une hauteur qui l'en empêchoit ; mais en arrivant en bas, comme il commençoit à remonter l'autre hauteur, un officier lui vint dire de la part de M. de Turenne de l'aller joindre incessamment, & que ceux qu'il avoit pris pour amis étoient les ennemis qui lui faisoient face, & qu'il avoit grand besoin d'être renforcé. Le Prince retourna sur ses pas, joignit fort à propos avec ses quatre escadrons M. de Turenne, qui n'en avoit que trois avec lui, & un bataillon de gens ralliés que l'ennemi ou le pillage avoit écartés, & qui n'étoient bon que pour faire montre.

AN. 1654.

AN. 1654.

Il eſt à propos de rapporter ici comment ce général ſe trouvoit en cette poſture, & ce qui l'avoit amené à cet endroit-là. M. de la Ferté ayant été repouſſé de ſon attaque, entra, comme il a déja été dit, par l'endroit où on avoit paſſé avant lui, & ayant deſſein de faire quelque choſe de conſidérable, il ſe mit à la tête de dix ou douze eſcadrons, partie de ſes troupes & les autres de celles de M. de Turenne. Il étoit déja grand jour, & il marcha entre les deux lignes vers le quartier du comte de Fuenſaldagne; il avança dans le même-tems avec de l'infanterie de ſes troupes & de celles de M. de Turenne, parmi leſquelles étoit le bataillon des gardes Françoiſes, qui étoit de l'armée de M. de la Ferté; mais il venoit fort en déſordre le long de la ligne de contrevallation. Il y avoit dans une plaine de la cavalerie ennemie en bataille qui ne bougeoit pas; M. de la Ferté l'ayant apperçue, deſcendit de la hauteur où il étoit pour les attaquer. M. de Turenne, qui arriva dans cet entre-tems dans l'endroit d'où il venoit de partir, fut bien chagrin de le voir ainſi avancer, & auroit bien voulu l'arrêter, mais il étoit trop tard; tout ce qu'il put faire, fut d'arrêter deux bataillons qui le ſuivoient, & de rallier celui des gardes. Il dit à ceux qui étoient autour de lui, qu'il craignoit fort que la Ferté ne ſe fît battre; & qu'après cela il n'eût lui-même beaucoup de peine à maintenir le terrein où il ſe trouvoit. La choſe arriva comme il l'avoit prévu; M. de la Ferté fut battu; & dans le même tems que les ennemis le chargerent, ils détacherent de la cavalerie pour diſſiper l'infanterie qui étoit entre les lignes; ils en taillerent la plupart en pieces,

prirent plusieurs officiers aux Gardes ; mais ils ne poursuivirent point leur avantage, & ne firent même pas mine de vouloir avancer sur la hauteur où étoit M. de Turenne, & au contraire se retirerent dans la plaine d'où ils étoient partis pour charger M. de la Ferté. AN. 1654.

Les affaires étoient dans cet état quand le duc d'Yorck joignit M. de Turenne, qui lui ordonna d'avancer entre les deux lignes, & d'étendre ses escadrons sur la gauche de ceux qui y étoient en bataille ; il lui fit le récit de tout ce qui venoit d'arriver, & lui dit qu'il craignoit, si les ennemis pouvoient rassembler de l'infanterie, qu'ils ne vinssent leur donner de l'occupation, y ayant peu de fond à faire sur celle qu'ils avoient avec eux. Il lui demanda ensuite où il avoit été, ce qu'étoit devenu son régiment de cavalerie, & ce Prince lui rendit compte de tout ce qui lui étoit arrivé, & aux autres avec lesquels il s'étoit rencontré. Dans ce même tems environ sept pièces de canon étant entrées dans les lignes, joignirent fort à propos M. de Turenne avec quelques escadrons, & on tira sur les ennemis avec succès. Il n'étoit pas néanmoins sans inquiétude, appréhendant toujours qu'ils ne vinssent avec de l'infanterie ; car voyant le peu d'ordre qu'observoit sa cavalerie, & presque toute l'infanterie en confusion, & occupée au pillage à un point qu'il n'y avoit que le peu de monde qui étoit avec lui qui fût en bonne contenance, ce n'étoit point sans sujet qu'il craignoit une révolution & un retour de fortune, s'il venoit à être battu avec ce peu de troupes ; mais cette inquiétude ne dura pas long-tems après que le canon eut commencé à tirer ; car soit que les

An. 1654. ennemis ne trouvassent point la place tenable où ils étoient, soit pour quelqu'autre raison, ils ne jugerent pas à propos d'y rester; environ demie heure après qu'on eut tiré sur eux le premier coup de canon, ils se retirerent; on vit néanmoins une fois paroître leur infanterie; mais elle disparut aussi-tôt, & ce fut peu de tems auparavant que la cavalerie se retirât.

Le duc d'Yorck a sçu depuis par des personnes qui étoient avec le prince de Condé, qui fut l'homme qui donna tant d'inquiétude à M. de Turenne, & le seul des généraux ennemis qui fit ce qui se passa de plus considérable, qu'il eut dessein, s'il avoit pu rencontrer deux bataillons d'infanterie, de venir charger, comme M. de Turenne l'avoit cru; qu'il avoit une fois ramassé ceux qu'on vit paroître; mais qu'étant venus à la porté du canon, il fut impossible de les faire avancer. C'est une chose digne de remarque, que ces deux grands hommes, sans avoir été avertis ni l'un ni l'autre qu'ils fussent en présence, le jugerent néanmoins, & le crurent sur leur conduite mutuelle. M. de Turenne assura que le prince de Condé étoit sur l'autre hauteur; parce que tout autre auroit poussé les troupes qu'il battit, d'une autre maniere. Le prince de Condé dit de son côté la même chose de M. de Turenne, & que si ç'avoit été tout autre que lui, il l'auroit assurément chargé.

Cette même considération empêcha M. de Turenne de poursuivre le prince de Condé quand il se retira, & de le presser sur son arriere-garde; il se contenta de ce qui s'étoit passé, & ne voulut point tenter plus avant la fortune, puisque son principal dessein étoit

exécuté ; mais M. de Bellefonds, avec quelque cavalerie de la garnison de la place, n'eut pas la même discrétion ; il voulut faire quelque expédition sur l'arriere-garde du Prince, pendant qu'il passoit la riviere pour entrer dans le quartier de l'Archiduc, & il y fut reçu si vivement, qu'il fut obligé de se retirer avec perte. Le Prince passa à son aise ; le reste des troupes prit exemple de ce mauvais succès, & ne voulut plus hasarder de le charger. Après qu'il eut passé au travers du vieux camp de M. de Turenne, il rallia ses troupes écartées derriere le ruisseau, & marcha à Cambrai. L'Archiduc & le comte de Fuensaldagne se sauverent à Douai avec un escadron ou deux tout au plus ; ils passerent au travers du bagage, où l'Archiduc fut reconnu par quelques domestiques de M. de Turenne ; & si on y avoit laissé seulement un escadron, on auroit pu probablement le prendre prisonnier. An. 1654.

Les troupes de M. d'Hocquincourt n'arriverent au rendez-vous que comme le jour commençoit à poindre ; il insulta les lignes sur la droite de l'endroit par où le duc d'Yorck étoit entré, & y trouva peu ou point de résistance. La principale occupation de son infanterie fut de faire un passage pour sa cavalerie, à la tête de laquelle le Maréchal entra, & marcha directement au pont, qu'il passa pour entrer dans le quartier de Lorraine, après que le duc d'Yorck en fut sorti. La plupart de la cavalerie des deux autres armées le suivit, & il ne trouva point d'opposition qu'en arrivant au ruisseau qui séparoit le quartier de Lorraine de celui du prince de Condé ; il y trouva M. de Marsin en bataille de l'autre côté avec plusieurs escadrons

An. 1654.

qui l'arrêterent un tems considérable. Les ennemis avoient de l'infanterie ou des carabiniers qui défendirent le passage si long-tems, que la plupart de l'infanterie de ce quartier-là eut le loisir de se sauver ; & lorsque la cavalerie qui étoit sortie de la ville l'obligea de se retirer, il le fit avec tant d'ordre, qu'il sortit des lignes sans être rompu, se servant toujours de ses fantassins ou de ses carabiniers, comme il avoit fait au ruisseau. En sortant des lignes, il les plaça derriere, d'où ils tirerent sur la cavalerie des attaquans, qui n'étant point menée en bon ordre, étoit tenue en respect par le feu des ennemis, à la faveur duquel Marsin se retira en bon ordre, & joignit le prince de Condé dans le tems qu'il rallioit son monde, comme il a déja été dit.

Environ dans le même tems que M. de Marsin faisoit sa retraite, M. de Mondejeu, gouverneur d'Arras, étant sorti de la place, quelques vieux officiers l'ayant apperçu, le prierent de les vouloir mettre en meilleur ordre, parce que M. d'Hocquincourt & les autres officiers généraux qui étoient présens, n'avoient pas trop bien fait leur devoir ; mais il le refusa absolument, disant qu'il n'étoit venu là que comme volontaire ; qu'il n'étoit pas raisonnable qu'il prétendît en aucune maniere partager la gloire de ce jour avec ceux à qui seuls il appartenoit de conduire leurs troupes ; qu'à son égard, il avoit acquis assez de réputation dans la résistance que sa place avoit faite, & qu'il n'étoit venu qu'avec intention de rendre service à ceux qui l'avoient secouru avec tant de bravoure.

Il reste à faire un détail de ce qui se passa aux

fausses attaques ; celles de M. de la Ferté & de M. d'Hocquincourt suivirent ponctuellement leurs ordres, & il ne leur arriva rien de considérable, sinon que la premiere eut la meilleure partie du butin, qui se trouva dans le quartier du comte de Fuensaldagne qu'elle devoit attaquer. Celle de M de Turenne ne fut pas si heureuse ; M. de Traci qui la commandoit, suivant exactement ses ordres, eut un sort bien différent ; car lui ayant été ordonné de marcher sans bruit dans un fond à la demie portée du canon des lignes, & d'y rester sans rien entreprendre, que quelque tems après que M. de Turenne auroit commencé la sienne, dont on supposoit qu'il devoit entendre le bruit ; il arriva tout autrement à cause que le vent étoit contraire & assez grand ; il ne put rien entendre, & le jour etant venu, il supposa que quelque accident avoit empêché l'exécution du dessein ; il résolut néanmoins de rester encore quelque tems dans son poste, & vit enfin de la cavalerie, qu'il crut que les ennemis envoyoient à la découverte : peu de tems après il apperçut un ou deux escadrons, qu'il prit pour la garde avancée qui alloit à son poste ; mais en voyant sortir encore un plus grand nombre, il crut avoir été découvert par les ennemis, & qu'ils venoient tomber sur lui ; sur quoi il donna ordre à ses deux bataillons de se sauver de leur mieux dans le château de Neuville, qui étoit proche, & avec sa cavalerie il se retira vers Bapaume. Il fit beaucoup de chemin avant qu'il pût s'appercevoir de son erreur ; l'infanterie qui s'étoit retirée dans le château la reconnut plutôt que lui ; ils remarquerent que la plupart de la cavalerie du quartier de Lor-

An. 1654.

An. 1654. raine, & plusieurs de celui du prince de Condé, se retiroient par le chemin qui conduit à Cambrai. Ils détacherent les aides-majors de chaque régiment, avec chacun cinquante hommes, pour escarmoucher contre les ennemis dans leur passage; mais s'étant trop avancés, la cavalerie des ennemis les environna & les tua tous.

On ne peut pas dire fort exactement ce qu'il y eut de monde de tué de part & d'autre; ce qui en parut dans les lignes n'alloit point à plus de quatre cens hommes : on ne perdit aucun général; il n'y eut de colonel que M. de Puymarais, qui l'étoit de cavalerie, qui fut tué; il étoit fils de M. de Bar, lieutenant général, & avoit beaucoup de bravoure. On perdit peu de capitaines. L'escadron d'Eclinvilliers qui avoit si mal fait deux ou trois jours auparavant, lorsque M. de Joyeuse fut blessé, fut le plus maltraité; il étoit un de ceux que M. de la Ferté avoit avec lui quand il se fit battre; & voulant apparemment rétablir sa réputation, il chargea alors si vigoureusement, que les autres ayant plié avant lui, il souffrit beaucoup plus, & la plupart des officiers furent tués sur la place. Le nombre des blessés ne fut pas grand; M. de Turenne reçut une contusion & un coup de mousquet dans ses armes, & eut un cheval tué sous lui. On ne se souvient point que hors M. de Broglie, qui eut la cuisse percée d'une balle, il y eut aucun des autres généraux blessés; peu d'officiers subalternes le furent. Les volontaires se tirerent heureusement d'affaire; il n'y eut que le marquis de Bievauté & la Clotte qui furent grièvement blessés, & en moururent; ils étoient avec le marquis d'Humieres, qui fut attaqué vivement

par un escadron des ennemis. Biscara & quelques autres furent fort blessés, de même le chevalier de S. Gé & d'autres officiers de son régiment. An. 1654.

Du côté des ennemis il n'y eut de leurs généraux de blessé & pris que le baron de Bryolle, un des maréchaux de camp du prince de Condé. C'étoit un brave vieillard, qui bien qu'il eût le malheur d'être pris en combattant contre son Roi, montra néanmoins peu de jours avant de mourir, qu'il n'étoit point rebelle dans son cœur, & qu'il ne l'étoit que par accident. Il envoya chercher son fils, qui avoit été fait prisonnier avec lui, lui dit quelques heures avant d'expirer, comment il avoit été entraîné dans le méchant parti, & lui commanda sous peine de sa malédiction, de ne se laisser jamais séduire, sous quelque prétexte que ce pût être, à prendre les armes contre son Souverain. Cette exhortation d'un pere mourant le toucha si vivement, qu'il protesta vouloir être bon sujet; sur quoi il fut mis en liberté.

On fit environ trois mille prisonniers; on en prit quinze cens dans le quartier de Lorraine; ils étoient dans une redoute, où ils se trouverent enveloppés. On trouva soixante-trois pieces de canon dans les lignes, de toute sorte de calibre, & tout ce qui appartenoit à un si grand train d'artillerie, tout le bagage des ennemis fut pris. Les soldats trouverent un grand butin, tous les Officiers généraux de cette armée se faisant servir en vaisselle d'argent, & chacun étant obligé d'avoir grand équipage, sans quoi on ne pouvoit subsister dans une si grande armée. La quantité en étoit si considérable, que quand l'armée passa l'Escaut quel-

que tems après sous Cambrai, on compta plus
AN. 1654. de sept mille, tant charrettes que chariots couverts, quoique l'armée ne fût pas alors de plus de vingt mille hommes, au lieu que quand on fut pour forcer les lignes, elle étoit de quatorze mille fantassins, onze mille chevaux & quatre cens dragons.

Le jour après que la ville fut secourue, le duc d'Yorck fut envoyé avec deux mille chevaux à Peronne, où étoit la Cour, pour l'escorter à Arras, où elle resta quelques jours, pendant lesquels l'armée campa dans les lignes des ennemis : on se servit de leurs huttes, & on y trouva une si grande abondance de fourrage que les ennemis avoient amassé, qu'il ne fut pas besoin d'en aller chercher pendant qu'on y resta.

Le dernier jour d'août, l'armée marcha vers Cambrai, campa à Sauchi-Cauchi, & la Cour retourna en même-tems à Peronne. Le trois septembre, l'armée marcha à Thun S. Martin, où elle passa l'Escaut sur un pont qui y fut jetté. Le lendemain elle avanca jusqu'à Saulsoi, à moitié chemin entre Cambrai & Valenciennes. Le jour suivant elle campa à Kievrain, & le seize elle tomba sur le Quesnoi, entre Valenciennes & Landrecies. Il y avoit un gouverneur; mais la garnison étoit petite, la place d'elle-même n'étoit pas forte; les dehors en avoient été démolis à la maniere Espagnole; c'est-à-dire, pour la mettre seulement hors d'état de défense, & pour la pouvoir rétablir aisément. Cette ville se rendit dès le lendemain : on fit aussi-tôt travailler à réparer les dehors; on y ajouta de nouveaux ouvrages, & après y avoir laissé une forte garnison, on mar-

cha à Bavay, & le onzieme septembre on arriva devant Binche, qui se rendit le même jour, n'y ayant que les bourgeois. On y resta jusqu'au vingt-deux, dans l'intention seulement de manger le pays, & pour donner le tems de fortifier le Quesnoi. An. 1654.

Pendant ces marches, M. de Turenne donna plus d'occupation aux Lieutenans-généraux qu'ils n'avoient coutume d'en prendre; avant cela, il n'y avoit que celui de jour qui étoit en mouvement, & les autres ne faisoient qu'accompagner le Général; mais il ordonna alors que de même que celui qui étoit de jour, marchoit à la tête de la cavalerie de l'avant-garde, celui qui auroit été relevé marcheroit aussi à la tête de l'infanterie, & celui qui avoit été relevé avant lui, à la tête de l'autre aile de cavalerie qui faisoit l'arriere-garde; ainsi il y avoit tous les jours trois Lieutenans-généraux en exercice. Il trouva cet ordre si aisé & si avantageux, que le duc d'Yorck le lui a toujours vu pratiquer tant qu'il est resté depuis avec lui dans le service de France. Il les avertit de plus, que lorsqu'ils arriveroient à un défilé ou à un ruisseau, ils n'arrêteroient point jusqu'à ce que ceux qui étoient devant eux fussent passés de l'autre côté; mais qu'ils se feroient un passage particulier sur la droite ou sur la gauche, observant toujours de mettre l'avant-garde entr'eux & le côté par où les ennemis pouvoient venir. Il pouvoit ainsi faire de plus longues marches; & depuis ce tems-là, on passa toujours les défilés par trois endroits à la fois. Les cravates des ennemis furent fort importuns pendant cette marche; il étoit dangereux de s'écarter le moins que ce pût être, ils avoient

An. 1654. quelquefois la hardiesse de se fourrer deux ou trois jusques dans les rangs, & quand ils le pouvoient, ils enlevoient toujours quelqu'un. . . .

On s'étonna pendant cette marche, qu'une armée victorieuse & si considérable n'entreprît pas un siége d'importance cette même année; mais on ne considéroit pas que la saison étoit fort avancée, & que quoique le Quesnoi ne fût pas de lui-même considérable, cette place favorisoit beaucoup les desseins qu'on avoit pour la campagne prochaine, pour laquelle M. de Turenne avoit deja formé son plan. Le dessein étoit hardi de prétendre conserver cette place située au milieu du pays ennemi; & ce fut ce qui rendit le projet des opérations de l'année suivante plus aisé à exécuter, & particulierement le siege de Landrecies.

Les ennemis rassemblerent sous le canon de Mons les débris de leur armée, d'où ils détachoient continuellement des partis pour inquiéter les fourrageurs de l'armée de France, pendant qu'elle resta à Binche; mais M. de Turenne y donna si bon ordre, qu'ils ne firent pas grand mal, quoique leurs cravates voltigeassent incessamment autour du camp, & dressassent de continuelles embuscades: il s'en fallut peu qu'ils n'enlevassent un jour une garde de cavalerie qu'on avoit avancée du côté de Mons; elle étoit de quatre escadrons postés derriere un ruisseau, & avoit une petite garde de trente maîtres sur une hauteur de l'autre côté. Le duc d'Yorck allant la visiter, trouva que quatre autres escadrons la relevoient: il passa le ruisseau à la tête du détachement qui alloit relever la petite garde, & étant arrivé à son poste, on vit environ trente cavaliers en-

nemis venir d'un bois qui étoit sur la gauche ; mais quand ils furent à demi-portée du canon, ils retournerent en arriere, comme s'ils eussent craint qu'on ne les suivît. M. d'Humieres & quelques autres officiers de la même garde qui étoient un peu avancés, se mirent à galopper ; & ceux qui étoient plus près de ce Prince ayant proposé de poursuivre les ennemis, & voyant les autres après, coururent aussi sans demander s'il l'approuvoit ou non ; sur quoi il courut lui-même à toute bride, & ayant gagné la tête de tous, il eut toutes les peines du monde à arrêter leur ardeur : ils murmurerent & se plaignirent de ce qu'il les empêchoit d'enlever tout le parti ; mais il les assura qu'en les arrêtant, il les avoit garanti d'une embuscade, & qu'il n'étoit pas probable que les ennemis fussent venus si près, s'ils n'avoient eu le dessein de les attirer. En effet, à peine les eut-il arrêtés, que les ennemis firent volte-face, & tâcherent à les engager en escarmouchant ; mais quand ils virent qu'il n'y avoit rien à gagner, ils se retirerent vers Mons, & un moment après on vit deux cens chevaux les suivre qui s'étoient cachés dans un petit fond, derriere un bois qui n'étoit pas loin, & où les ennemis vouloient les surprendre. M. d'Humieres & les autres Officiers remercierent le Prince de ce qu'il n'avoit pas permis qu'ils allassent plus loin ; parce que pour peu qu'ils eussent avancé davantage, ils auroient été pour la plupart faits prisonniers, parce que la grande-garde qui étoit de l'autre côté du ruisseau, n'eût jamais pu venir assez à tems pour les dégager. Le défilé pour passer le ruisseau, & le village au-delà duquel la petite garde étoit

An. 1654.

postée, étant si long, que l'affaire auroit été
AN. 1654. finie avant qu'on eût pu arriver à leur secours.

On a oublié de dire que quand l'armée partit d'Arras, les deux autres Maréchaux l'avoient quittée. M. de Turenne, après avoir consumé les fourrages autour de Binche, jugea à propos de retourner au Quesnoi, & de prévenir les pluies qui auroient rendu le chemin fort difficile pour le canon & la vaste quantité de bagages qui suivoient l'armée; il marcha vers Maubeuge, parce que le pays entre Binche & cette place est plus ouvert & moins embarassé de défilés que le chemin de Bavay, par où il auroit toujours eu à ses trousses le prince de Condé, qui l'auroit d'autant plus gêné, qu'il étoit dangereux de faire devant lui un faux pas; & il étoit à craindre que l'armée l'ayant sur ses aîles, il ne trouvât quelque occasion pendant la marche de l'attaquer avec avantage.

M. de Turenne, le jour qu'il décampa, fit marcher les bagages à la pointe du jour avec six ou huit escadrons, & les dragons de M. de la Ferté, qui marchoient à la tête ou sur les aîles, suivant la nécessité. A peine furent-ils en mouvement, qu'il les suivit avec son avant-garde; & pour être d'autant plus hors d'insulte, il marcha avec plus d'ordre & de précaution qu'il n'avoit jamais fait: sa marche étoit disposée de maniere qu'il pouvoit à toute heure se mettre en un moment en ordre de bataille, sans la moindre confusion.

Sur la droite de tout, marchoit la premiere ligne de l'aile qui avoit l'avant-garde ce jour-là; sur la gauche, étoit la moitié de la premiere ligne d'infanterie, sur la gauche de laquelle

étoit la seconde ligne de cavalerie de l'aile qui faisoit l'avant-garde ; sur la gauche encore, marchoit l'autre moitié de la premiere ligne d'infanterie, sur la gauche de laquelle étoit l'autre aile de cavalerie & la seconde ligne d'infanterie ; & enfin sur la gauche de tout, étoit le corps de réserve de cavalerie ; de sorte qu'il marchoit de front quatre bataillons & cinq escadrons, chaque file ou colonne étant de bataillons & de escadrons. An. 1654.

Le gros canon étoit à l'avant-garde, & quelques petites pieces étoient à l'arriere-garde. Quand on venoit à quelque défilé, l'arriere-garde faisoit volte-face avec ses pieces de campagne pendant que l'avant-garde défiloit, laquelle étant passée, faisoit aussi volte-face, laissant un espace suffisant aux autres qui devoient suivre, pour se mettre en bataille à mesure qu'ils passoient ; ils restoient en cet ordre jusqu'à ce que tout fût passé, & ensuite toute l'armée s'ébranloit en même-tems pour continuer sa marche. Après qu'elle eut avancé un peu plus d'une lieue, on découvrit environ quarante escadrons des ennemis qui approchoient sur la droite. Le gros de cette cavalerie avança plus près que la portée du canon, y ayant néanmoins un petit ruisseau entre deux : ils se contenterent de faire passer leurs cravates, avec un escadron ou deux pour les soutenir. Les cravates approcherent si près, que plusieurs sortirent de leurs rangs, & se mirent dans les intervales de la cavalerie pour escarmoucher ; ils ne laisserent pas de suivre toujours, jusqu'à ce que l'armée arriva à un passage assez près de Maubeuge, espérant toujours trouver l'occasion de donner quelqu'un

An. 1654. échec; mais M. de Turenne prit tant de soins, & regla sa marche avec tant de précaution, que bien que le prince de Condé fût en personne à la tête de cette cavalerie, il ne put jamais mettre un seul escadron dans le moindre désordre: il fit presser un peu les dernieres troupes à ce passage auprès de Maubeuge; mais voyant la promptitude avec laquelle elles retournoient, & le bon ordre qu'elles gardoient toujours, il se retira & les laissa en repos, désespérant de retirer aucun profit de cette marche; il ne passa point le défilé, pour ne pas s'exposer mal-à-propos, & retourna à son camp. Il étoit nuit avant qu'on arrivât à Maubeuge; & quoique le camp fût marqué entre la ville & les bois, la grande obscurité & la confusion des bagages fut cause qu'il y en eut beaucoup dans le campement, & d'autant plus que le terrein n'avoit que peu d'étendue. Personne ne put reconnoître le quartier qui lui avoit été destiné; & M. de Turenne n'y pouvant apporter de remede, il plaça deux ou trois bataillons entre les bagages, du côté que les ennemis pouvoient venir, demeura toute la nuit debout avec eux, & dès qu'il fit jour, il remit l'armée dans son ordre; & le même jour, qui étoit le vingt-trois, elle marcha à Bavay. Le régiment entier des cravates ennemis poursuivit un petit parti jusqu'à l'avant-garde, & s'engagea si fort, qu'il courut risque d'être entierement pris. Les deux premiers escadrons coururent à eux, & les poursuivirent si vivement, qu'ils ne trouverent pas d'autre moyen de se sauver qu'en se jettant dans les bois; plusieurs abandonnerent leurs chevaux pour ne pas être pris eux-mêmes; néanmoins ils perdirent plus d'hommes & de

chevaux dans cette occasion, qu'ils n'ont jamais fait devant & après dans aucune autre. An. 1674

L'armée étant arrivée à Bavay, on travailla à démolir les murailles de cette petite ville, que les habitans avoient abandonnée la premiere fois qu'elle y campa. Il y a quatre anciens chemins des Romains qui y aboutissent : elle n'est qu'à trois ou quatre lieues du Quesnoy, & auroit pu incommoder, si les ennemis y eussent mis des troupes pendant l'hiver. De Bavay, l'armée marcha à Baudignies, & campa près du Quesnoy ; elle y resta jusqu'au vingt-huit qu'elle alla à Cateau-Cambresis, après avoir consommé les fourrages des environs du Quesnoy. Pendant le tems qu'elle y resta, les travaux en furent perfectionnés, & les magasins remplis de toutes choses nécessaires ; de maniere qu'il auroit été très-difficile aux ennemis d'y rien entreprendre après qu'on seroit entré en quartier d'hiver.

Pendant que l'armée campa à Cateau-Cambresis, une escorte qui couvroit les fourrageurs pensa être défaite. Le comte de Renel qui la commandoit fut fait prisonnier à la premiere charge, en mettant en bataille les premiers escadrons que les ennemis renverserent ; & si les autres qui étoient de vieilles troupes, comme la Valette, Grammont & d'autres, n'avoient soutenu vigoureusement & avec beaucoup de bravoure, tout auroit été taillé en pieces, & les fourrageurs en grand péril ; mais quoiqu'ils vissent leur Commandant pris, & leurs premiers escadrons en déroute, ils marcherent fiérement aux ennemis, les obligerent de se retirer sans rien entreprendre davantage, & ramenerent les fourrageurs au camp sans

I vj

AN. 1654. en avoit perdu aucun. Le parti qui les avoit attaqué étoit sorti de Cambrai ; les forces étoient à peu près égales ; & si les ennemis avoient poussé leur premier avantage, ils auroient défait l'escorte entiere, & auroient pris autant de fourrageurs qu'ils en auroient pu emmener. Cette avanture obligea M. de Turenne de prendre à l'avenir plus de précaution pour les assurer ; deux ou trois jours après, il voulut aller lui-même les couvrir dans le même endroit où M. de Renel avoit été pris : il mena avec lui vingt escadrons, deux bataillons, & quatre pieces de campagne, espérant que les ennemis y viendroient avec le même nombre que la premiere fois. Il ne se trompa point dans sa conjecture. Peu de tems après avoir posté ses troupes pour la sûreté des fourrageurs, on apperçut six escadrons des ennemis qui sortoient d'un bois assez proche où ils s'étoient embusqués : ils vinrent au grand galop comme s'ils eussent eu dessein de tomber sur deux ou trois escadrons des gendarmes, qui étoient postés dans un petit fond, entre les bois & un village où plusieurs fourrageurs chargeoient leur trousse. M. de Turenne étoit lui-même dans ce village avec une grande partie de sa cavalerie & un bataillon d'infanterie ; mais y ayant un petit passage entre lui & l'endroit où étoient les gendarmes que commandoit M. de Schomberg, si les ennemis l'avoient attaqué brusquement, il auroit été battu avant qu'on eût pu venir à son secours. Ainsi considérant le danger où il étoit, il crut ne se pouvoir tirer d'affaire que par une contenance hardie, & marcha droit aux ennemis, qui le voyant avancer avec tant de fierté, & ne pouvant découvrir ce qu'il

pouvoit y avoir dans le fond d'où il étoit parti, s'imaginerent qu'il y avoit, suivant toute apparence, d'autres troupes derriere eux pour les soutenir, & se retirerent aussi-tôt dans le bois. M. de Schomberg en fut fort aise, & s'arrêta sur une petite hauteur sans se mettre en devoir de les poursuivre, n'étant pas assez fort, & ne pouvant point sçavoir si les ennemis n'avoient point d'autres troupes dans le bois. On lui envoya d'autres troupes pour le fortifier, & il resta-là jusqu'à ce que les fourrageurs eurent achevé, & qu'on commença à s'en retourner. AN. 1654.

On envoya depuis toujours de grosses escortes avec les fourrageurs; les ennemis n'entreprirent plus de les inquiéter, & le soin qu'on prit des convois qu'on envoya au Quesnoy empêcha les Espagnols de songer à les enlever. Le duc d'Yorck eut le commandement du dernier qu'on y introduisit pendant qu'on étoit à Cateau-Cambresis; on y resta encore quelques semaines sur la frontiere, où on prit les deux châteaux d'Anvillers & de Girondelle proche de Rocroy. On les démolit, & ensuite on se retira en quartier d'hiver, la saison étant si avancée qu'il n'étoit plus à craindre que les ennemis entreprissent rien sur le Quesnoy.

Cette campagne commença par le siége de Landrecies; aussi-tôt que les François investirent cette place, les ennemis se posterent entre cette ville-là & Guise, dans le dessein de leur ôter la communication avec leur pays; mais la précaution de M. de Turenne, qui avoit fait remplir de bonne heure les magasins du Quesnoy de toutes les choses nécessaires pour le siége, empêcha les Espagnols de pouvoir beau- AN. 1655.

coup lui nuire. Les convois alloient & venoient du Quesnoy au camp sans peine & sans danger, & tout le mal se réduisit à empêcher que quelques officiers & volontaires pussent s'y rendre. Le duc d'Yorck, que des affaires avoient arrêté, fut de ce nombre. Ainsi on ne fera point de relation particuliere de ce siége, ni un détail fort exact de toute cette campagne, parce que ce Prince a perdu un papier qui auroit beaucoup aidé à sa mémoire en plusieurs choses qu'il a présentement oublié. Il resta à la Fere attendant l'occasion de quelque convoi qui pût favoriser le desir impatient qu'il avoit de se trouver à ce siége; mais il auroit été trop dangereux de tenter le passage: il n'y eut que M. de la Feuillade qui osa le hasarder, & qui fut pris & blessé dangereusement. Son mauvais succès ôta l'envie de suivre son exemple, & on ne songea plus à passer, jusqu'à ce que les ennemis décamperent un jour ou deux avant que la place se rendît.

An. 1655.

Ce siége fut heureux pour les soldats; les assiégés se contenterent de se défendre à l'ordinaire & dans les formes. Ils n'entreprirent rien de vigoureux, & on perdit moins de monde qu'on ne pouvoit probablement espérer d'un siege de cette conséquence: ils capitulerent dès que la mine eut fait breche à la face d'un bastion; & on ne se souvient pas s'il y fut fait un logement; on ne perdit d'officier de conséquence que M. de Tracy mestre de camp, qui comme le plus ancien, commandoit la cavalerie Allemande.

Après que la ville fut rendue, l'armée resta encore quelques jours pour combler les lignes, & réparer la breche & les dehors. Cependant

les ennemis se retirerent chez eux entre Mons & Valenciennes derriere les Rivieres, & ne se croyant point en état de risquer une bataille, ils ne se proposerent que d'observer le mouvement des François, & d'empêcher qu'ils ne fissent quelqu'autre siége de conséquence. An. 1655.

Quand l'armée fut prête à décamper, le Roi & le Cardinal y vinrent, & elle descendit le long de la Sambre jusqu'à la Bussiere, petite ville dépendante du pays de Liege, à une lieue de Thuyn. Après avoir employé quelques jours à cette marche, & en avoir resté un ou deux à la Bussiere, on retourna sur ses pas, & passant par Avênes on investit la Capelle; ensuite n'estimant point qu'elle fût d'assez grande importance, on changea d'avis; on passa la Sambre & on avança dans le Haynault jusqu'à Bavay, où on arriva le onze d'Août: cette place est entre Mons & le Quesnoy. On eut dessein d'avancer plus avant dans le pays, & de passer la Haisne; mais après avoir envoyé reconnoître les passages, on trouva que les ennemis y avoient fait de grands retranchemens & parapets, & de distance en distance des redoutes & des plattes-formes à trois ou quatre cens pas les unes des autres, qui régnoient le long de la riviere, depuis S. Guislain jusqu'à Condé. Les ennemis ont un avantage particulier pour faire ces retranchemens en Flandre; car outre leurs troupes qu'ils y employent, ils y font travailler leurs paysans, qui apportant leurs beches & les autres instrumens dont ils savent se servir pour relever leurs fossés, font en peu de jours des travaux fort profonds, & d'une vaste étendue. Ce qui donnoit plus de difficulté à forcer ceux-ci, étoit celle de pou-

An. 1655. voir même approcher de la riviere, le pays étant fort bas & rempli de fossés; & à moins d'y faire de nouveaux passages, il n'y avoit que le chemin de la chaussée qui conduisoit au pont de Haisne: Néanmoins dans un conseil qui se tint en présence du Roi, où se trouverent le Cardinal, M. de Turenne, les maréchaux de la Ferté, de Villeroy, de Grammont & du Plessis, & où le duc d'Yorck fut appellé, on fut sur le point de résoudre de forcer le passage au pont de Haisne; le Cardinal ayant représenté combien il auroit été glorieux de l'exécuter, & d'avoir passé la riviere à la barbe d'une armée formidable; mais le sentiment de M. de Turenne qui étoit contre cette entreprise, prévalut, soit par la complaisance qu'on eut pour lui, soit par la force de ses raisonnemens. Il en fit voir les difficultés telles que les ennemis avoient un double avantage; il dit qu'on pouvoit, à la vérité, les forcer, mais qu'on y perdroit trop de monde; que cette considération n'étoit pas la seule qui l'obligeoit à dissuader cette entreprise; qu'il croyoit qu'on pouvoit l'exécuter sans hasarder la vie de tant de soldats, en passant l'Escaut un peu au-dessous de Bouchain; qu'on laisseroit Valenciennes sur la droite; qu'on marcheroit à Condé où on passeroit l'Escaut une seconde fois; qu'ainsi on prendroit les ennemis en flanc, & que les grands retranchemens des Espagnols deviendroient inutiles. Ces raisons auxquelles il en ajouta beaucoup d'autres, ramenerent le Cardinal & tous les autres du conseil à son opinion: on marcha aussi-tôt de Bavai à Bouchain; & sur l'avis qu'en eurent les ennemis, ils marcherent en même tems vers Valenciennes.

Le treize sur l'après-midi, l'armée arriva à Neuville sur l'Escaut : le même jour les ennemis passerent la riviere à Valenciennes, & se posterent fort avantageusement, ayant leur droite couverte des bois de S. Amand, & la ville sur leur gauche : ils avoient devant eux une vieille ligne sur le mont Azin, qui s'étendoit de la ville jusqu'aux bois ; & au lieu de disputer le passage de la riviere, ils travaillerent à réparer cette ligne qui se trouva le lendemain en bon état de défense. Cependant l'armée de France passa la riviere sur un pont de bateaux, & le quatorze au matin marcha aux ennemis, après avoir laissé des troupes avec les bagages pour les assurer contre les courses de la garnison de Bouchain ; mais toutes ces peines furent inutiles. AN. 1655.

Le duc d'Yorck a sçu depuis de quelques officiers qui étoient alors dans l'armée Espagnole, qu'ils s'étoient proposés de défendre ce poste ; que le prince de Condé s'opposa à la résolution qu'on avoit prise d'y marcher, à moins qu'on n'eût dessein de le soutenir quand on y seroit arrivé ; qu'il dit nettement aux Espagnols qu'il ne bougeroit point, s'ils ne lui promettoient de prendre ce parti ; qu'ils lui en donnerent toutes les assurances qu'il pouvoit souhaiter ; qu'il leur prédit qu'immanquablement les François marcheroient à eux, quand ils seroient dans ce poste-là ; & qu'alors il seroit trop tard de songer à la retraite, puisque par-là on exposeroit l'armée à une défaite entiere. Les Espagnols ne laisserent pas d'insister toujours & promirent de défendre le poste. On les y trouva en effet ; les partis informerent de la maniere de leur campement ; on marcha à eux aussi-tôt

An. 1655. que l'armée fut mise en bataille, & étant arrivés à une lieue de leurs retranchemens, on fit alte pour attendre le canon & les munitions qui suivoient derriere.

Cependant M. de Turenne marcha avec un escadron ou deux pour reconnoître leurs lignes, & en approcha à la portée du canon. Les ennemis tirerent sur lui leurs plus grosses pieces ; ce qui le confirma dans l'opinion qu'il avoit qu'ils vouloient défendre ce poste. Il ordonna à M. de Castelnau de marcher avec son camp-volant, composé d'environ douze escadrons & de deux ou trois bataillons, & de se poster sur la droite des ennemis dans le grand chemin de S. Amand, pour tâcher de les attaquer en flanc lors qu'on les attaqueroit de front. A peine M. de Castelnau fut-il arrivé dans l'endroit qu'on lui avoit marqué, qu'il s'apperçut que les ennemis se retiroient vers Condé ; & sur ce qu'il en fit avertir M. de Turenne, il eut ordre de donner sur leur arriere-garde pour retarder leur marche, s'il étoit possible, afin qu'il eût le tems de venir lui-même avec le corps d'armée. On ne sçut que les ennemis se retiroient que par l'avis que M. de Castelnau en donna, parce que le terrein qui est entre les deux armées étant une hauteur sur laquelle ils avoient élevé leurs lignes, on ne pouvoit voir que les troupes qu'ils vouloient bien montrer.

Il est probable qu'aussi-tôt que l'Archiduc & le comte de Fuensaldagne sçurent que les François avoient passé la riviere & qu'ils marchoient à eux, ils se repentirent de s'être engagés si avant. Quoi qu'il en soit, ils résolurent de retourner à Condé & d'y passer la riviere ;

ils prirent ce parti sans consulter le prince de Condé, & le premier avis qu'il en eut, fut par un Adjudant qui vint lui dire que l'Archiduc se retiroit ; qu'il le prioit de prendre soin de l'arriere-garde & de couvrir la retraite, quoique ce fût le tour des Espagnols de la soutenir ; & pour avoir moins d'embarras, ils firent entrer leur gros canon dans Valenciennes, & ne menerent avec eux que de petites pieces de campagne.

An. 1656.

Si M. de Castelneau eût fait son devoir, comme il le pouvoit, en suivant ses ordres, le prince de Condé auroit été réduit à de grandes extrêmités ; il est vrai qu'il ne manqua point du côté du courage, & que ce ne fut que dans la conduite. Il marcha si promptement, qu'étant arrivé au pont de Beverage, où un ruisseau qui vient des bois tombe dans l'Escaut de l'autre côté de Valenciennes, & où M. de Marsin étoit posté avec quelques escadrons & des dragons, il n'attendit point son infanterie, mais s'efforça avec sa cavalerie seule de forcer le passage. Il attaqua le pont deux ou trois fois, & ayant été repoussé avec quelque perte, il se trouva contraint d'attendre son infanterie qui n'avoit pu venir assez à tems, à cause que la cavalerie avoit occupé le chemin devant elle. Quand les ennemis virent approcher son infanterie, ils se retirerent & le laisserent maître du pont qu'il passa. M. de Turenne arriva dans le même tems avec son avant-garde à l'arriere-garde de M. de Castelnau, auquel il envoya plusieurs ordres réitérés de presser les ennemis pour arrêter leur marche autant qu'il seroit possible pour les joindre ; mais de Castelnau se laissa amuser par quelques officiers du prince

de Condé, qui étant à la queue de leurs trou-
AN. 1655. pes & le voyant avancer à la tête des siennes, demanderent à lui parler sur parole; à quoi ayant consenti, parce que c'étoient de ses anciennes connoissances, il ordonna à ses troupes de faire halte pour quelque tems, & pendant qu'ils se complimenterent, le prince de Condé hâta ses troupes de passer, & de Castelnau fut pris pour dupe: un homme qui étoit resté sur le haut d'un petit côteau ayant fait signe à ces officiers, ils prirent congé du lieutenant général & galopperent après leurs troupes. Cette civilité hors de saison donna le tems aux ennemis de passer la riviere avant qu'on pût les joindre. M. de Turenne arriva quelque tems après à l'endroit où M. de Castelnau avoit rangé ses troupes à la portée du canon de la riviere, au-delà de laquelle il vit l'armée ennemie en bataille proche de Condé. M. de Castelnau lui fit un récit de ce qui s'étoit passé, & ajouta que le dernier escadron des ennemis avoit été obligé de passer la riviere à la nage pour se sauver. Cette méprise causa quelque aigreur entre M. le Prince & M. de Turenne par un accident qui arriva quelques jours après.

Les ennemis rompirent les ponts après avoir passé la riviere, & marcherent, autant qu'on peut s'en souvenir, l'après-midi du même jour vers Tournai. L'armée de France campa cette nuit-là à Frane près de Condé, & le lendemain on travailla à construire des ponts une lieue au-dessous de la ville, pour l'attaquer aussi tôt qu'ils seroient achevés. On résolut d'abord que les troupes que commandoient MM. de Castelnau & d'Uxelles seroient seules employées à ce siége, pendant que les deux Ma-

réchaux avec le reste de l'armée le couvriroient & feroient tête aux ennemis. On commença, suivant ce projet, à faire les approches; mais la premiere nuit on trouva tant de résistance, la grande quantité de monde qu'il y avoit dans la place suppléant à sa foiblesse, que les deux Maréchaux étant avertis qu'il y avoit trop d'ouvrage pour si peu de troupes, vinrent eux-mêmes pour pousser une des attaques, laissant l'autre à la conduite de MM. de Castelnau & d'Uxelles.

An. 1654.

Les assiégés avoient brûlé les maisons d'un petit fauxbourg qui étoient devant la porte; mais n'ayant point eu le tems d'en abattre les murailles, elles servirent d'un abri fort favorable pour ouvrir la tranchée à un peu plus de demi-portée de mousquet de la place. Un bataillon des gardes la monta la premiere nuit; il étoit commandé par Vautourneux, le plus ancien capitaine des dix compagnies; & à l'attaque du lieutenant général monta le régiment de . . . .

La nuit suivante un bataillon Suisse monta la tranchée à une attaque & le régiment de . . . à l'autre. On poussa les travaux des deux côtés jusqu'à la portée du pistolet de la ville, & on perdit au moins autant de monde cette nuit-là que la précédente. La suivante, un autre bataillon des Gardes releva les Suisses à l'attaque des Maréchaux, & à celle des Lieutenans-Généraux le régiment de . . . . On fit une faute à la premiere qui causa la perte de bien du monde. M. de la Ferté étoit de jour, & allant sur le soir à la tranchée pour y voir l'état des choses, il crut qu'on étoit assez proche pour faire un logement au pied des palissades, qu'il

jugea, aussi-bien que tous les autres officiers, être en-deçà du fossé sur le bord. Il ordonna qu'on s'y logeât; on se mit en devoir de le faire dès qu'il fut nuit; mais on arriva au fossé sans y trouver de palissades, & on reconnut qu'elles étoient sur la berme: on ne laissa pas de passer le fossé qui n'étoit ni profond ni large: on s'efforça de se loger sur la berme au pied des palissades: on y trouva beaucoup de résistance; & après avoir perdu beaucoup de soldats & d'officiers, il fallut se retirer & se contenter de faire un logement sur le bord du fossé. Il ne faut pas s'étonner de cette méprise, le fossé étant étroit & les palissades étant ordinairement posées le long de la banquette du chemin couvert: on crut qu'elles y étoient; & il eût été très difficile avec les meilleurs yeux du monde de juger à une certaine distance l'endroit précisément où elles étoient plantées. Le comte de Henning, gouverneur de la place, demanda le lendemain à capituler; & on convint qu'il sortiroit le jour suivant avec armes & bagages. Ainsi il évacua la place le dix-neuf avec environ deux mille hommes d'infanterie & quelque cavalerie.

An. 1655.

Pendant ce siége, M. de Bussi-Rabutin, mestre de camp, fut envoyé escorter les fourrageurs avec sept ou huit escadrons: il les posta de l'autre côté de l'Escaut devant les villages où on fourrageoit. Sur le soir, quand on eut presque fini, & que la plupart des fourrageurs étoient retournés au camp avec leurs trousses, Bussi ayant apperçu deux escadrons des ennemis, il lui prit envie de les charger; à quoi il se trouva particuliérement excité par plusieurs volontaires & personnes de qualité qui étoient

avec lui, entre lesquels étoit le prince de Marsillac & le comte de Guiche. Il marcha à eux avec tous ses escadrons; les ennemis se retirerent assez précipitamment; & lorsqu'en les poursuivant il les eut presque atteint, ils firent soudainement volte-face, & on découvrit en même tems douze ou quatorze escadrons des ennemis qui sortoient d'un fond où ils s'étoient mis en embuscade. Bussi, aussi-bien que les autres, fut si surpris, qu'il ne trouva point d'autre parti à prendre, que de crier au défilé. La partie n'étoit point tenable; tous les escadrons firent d'eux-mêmes la même manœuvre, s'écriant de main en main, *au défilé*. Ils se rompirent, coururent à toute bride & se rallierent en arrivant au défilé. Les ennemis se contenterent de ce qu'ils purent prendre dans la poursuite, & ne les presserent pas fort loin. Cette cavalerie étoit la meilleure de l'armée de France, composée d'anciens officiers & de vieux cavaliers; & s'ils avoient pris tout autre parti, la perte auroit été beaucoup plus considérable: elle ne fut que d'environ cent maitres & d'un étendart ou deux du régiment Royal, lesquels ayant été pris par les troupes du prince de Condé, il les renvoya au Roi par un de ses trompettes; mais Sa Majesté ne voulut pas les recevoir, & les compagnies qui les avoient perdus marcherent sans étendart pendant tout le reste de la campagne. AN. 1656.

Ce fut vers ce tems-là qu'une lettre que M. de Turenne avoit écrite au Cardinal fut interceptée, par laquelle il donnoit un détail de ce qui s'étoit passé dans la retraite des Espagnols auprès de Valenciennes. Le prince de Condé, entre les mains duquel elle tomba,

AN. 1655. l'ayant lue, envoya un trompette porter une lettre qu'il écrivit à M. de Turenne, pleine d'expressions dures. Il marquoit entre autres choses que s'il n'avoit pas connu son écriture, il auroit plutôt cru la relation qu'il envoyoit au Cardinal faite par un Gazetier que par un Général ; & finissoit par cette invective, que si M. de Turenne avoit été à la tête de son armée, pendant que lui même étoit à l'arriere-garde de la sienne, il auroit vu le contraire de ce qu'il avoit écrit, puisqu'aucun de ses cavaliers n'avoit été forcé de passer la riviere à la nage pour se sauver.

M. de Turenne fut irrité en lisant cette lettre, & dit au trompette qu'il ne devoit pas se charger de papiers de cette nature ; qu'il l'avertissoit que s'il faisoit une pareille faute à l'avenir, ni sa livrée ni son caractere ne le garantiroient point du traitement qu'il méritoit; qu'il le vouloit bien laisser retourner pour cette fois, quoiqu'il méritât d'être puni pour avoir osé apporter un papier si injurieux. On croit que le Prince ne fut pas long-tems sans savoir que M. de Turenne n'avoit écrit que ce que de Castelnau lui avoit dit ; néanmoins il n'y eut plus entre-eux les mêmes égards & ménagemens qui s'observent toujours entre des personnes de cette qualité qui commandent l'un contre l'autre. Ils ne vêcurent plus avec cette civilité réciproque, comme ils avoient fait auparavant ; & jusqu'à la conclusion de la paix ils ne furent jamais sincerement réconciliés.

Après la prise de Condé, où on laissa une garnison suffisante, l'armée marcha le vingt à S. Guislain & en fit le siége. M. de Turenne prit son quartier au village de Horn, & M. de

la

la Ferté établit le sien de l'autre côté de la riviere. Le Roi & le Cardinal vinrent à ce siége, & logerent au château de Bossut, un peu au-dessous de la ville sur la même riviere. La situation de cette place est forte, étant dans un pays fort bas, la riviere de Haisne passe au travers; de sorte qu'elle peut inonder la plupart des environs, comme les ennemis le firent alors; ce qui incommoda beaucoup les tranchées. Il fut aussi très-difficile de faire les lignes de circonvallation, à cause qu'on ne pouvoit construire les ponts de communication qu'avec beaucoup de peine; les tranchées se comblerent d'eau quand on approcha de la place; l'eau étant aussi haute que le terrein, on ne pouvoit ni le creuser ni s'en servir pour se couvrir, tellement que les approches n'étoient, à proprement parler, que des blindes de fascines; néanmoins, malgré tous ces obstacles, la place fut emportée en trois jours de tranchée ouverte. AN. 1655.

Quand les généraux arriverent à leur quartier à Horn, la nuit étoit si noire qu'ils ne sçurent qu'au matin qu'ils n'étoient éloignés de la ville que d'une petite portée de canon, qui les éveilla de bonne heure; & les maisons qu'on leur avoit marquées n'étant bâties qu'à la legere, ils en furent bientôt délogés, particulierement M. du Passage, qui fut obligé d'en chercher, comme beaucoup d'autres, hors de la portée du canon. Le duc d'Yorck fut le seul qui hasarda de rester dans la sienne, qui n'étant qu'à un peu plus de la portée du mousquet de la place, ils n'y tirerent point, supposant que personne ne voudroit y loger; & il y resta fort en sûreté pendant le siége.

AN. 1655. Les gardes Françoises, comme le régiment le plus ancien de l'armée, monterent la tranchée les premiers suivant la coutume. Il arriva dans ce siége une dispute entre M. de Montpezat, le plus ancien lieutenant général, & le grand-maître de l'Artillerie, sur ce que le premier envoyant ses ordres à l'autre pour avoir quelques outils dont il avoit besoin pour la continuation de la tranchée, la premiere nuit qu'elle fut ouverte, le Grand-Maître refusa d'obéir, prétendant qu'il ne devoit recevoir d'ordre que du Général même. M. de Montpezat s'en étant plaint le jour suivant, la contestation fut décidée en faveur des lieutenans généraux; aussi long-tems qu'il resta à l'armée il ne fit plus la fonction de Grand-Maître, on lui donna un brevet de lieutenant général, & il ne servit qu'en cette qualité.

On perdit peu de soldats en ce siége; on ne se souvient point qu'il y eut aucun officier considérable de tué. M. le chevalier de Crequy & M. de Varenne furent blessés, & quelques autres, comme M. de Chavigny, aide-major du régiment des Gardes, qui depuis s'est fait Pere de l'Oratoire; la blessure du chevalier de Crequy, qu'il reçut à la tête, fut dangereuse, mais il en guérit. Varenne reçut la sienne dans la cuisse à l'attaque de M. de Turenne, en s'entretenant avec le duc d'Yorck. On poussa les approches en trois nuits jusqu'au bord du fossé; & le lendemain, qui étoit le vingt-cinq, le gouverneur de la place, Dom Pedro Savali, demanda à capituler.

Pendant que l'armée de France étoit occupée à ce siége, les Espagnols diviserent la leur. L'Archiduc & le comte de Fuensaldagne, avec

la plupart de l'infanterie Espagnole, & quelque cavalerie, se posterent à Notre-Dame de Halle; le prince de Condé avec la plupart de ses troupes à Tournay, les Lorrains à Ath, & le prince de Ligne avec quatre ou cinq mille hommes à Mons. La saison se trouvant trop avancée, on ne jugea pas à propos de rien entreprendre davantage; on resta plusieurs jours dans les mêmes quartiers qu'on avoit pris au siége de S. Guislain. La Cour partit peu de jours après qu'elle fut rendue. Pendant le séjour qu'on y fit, on s'appliqua à la fortifier, & Condé en même tems; & pour empêcher les ennemis d'assiéger ces deux places dans l'hiver, on consomma tous les fourrages, & on mangea le pays aux environs: on n'envoya point de détachement pour couvrir les fourrageurs qui fût moindre de deux mille chevaux; il y avoit toujours un lieutenant général: M. de Turenne y alloit quelquefois lui-même; quoique les ennemis fussent toujours aux aguets, ils n'enlevoient jamais qu'un homme ou deux, qui le plus souvent étoient des maraudeurs. Pour relancer & contenir les Cravates qui donnoient le plus de peine, M. de Turenne ordonna qu'on détacheroit de chaque escadron trois ou quatre officiers des mieux montés pour accompagner les fourrageurs, afin que quand ils les appercevroient ils pussent se joindre vingt ou trente ensemble qui suffiroient pour dissiper ces coureurs. Les fourrageurs se trouverent ainsi moins exposés qu'auparavant, & on enleva beaucoup de Cravates.

An. 1655.

Le dernier fourrage qu'on fit fut le plus grand de tous, & le plus dangereux. Il fallut aller jusqu'à Chievres & à l'Abbaye de Cam-

AN. 1655. bron : le premier endroit n'étoit pas à plus d'une bonne lieue d'Ath. Le duc d'Yorck commandoit les troupes qui l'escortoient : comme il fallut marcher au milieu des quartiers des ennemis, & fort loin du camp, on lui donna quarante escadrons, cinq bataillons & deux pieces de canon : ce Prince usa de toutes les précautions possibles. Il envoya devant le jour un parti de cavalerie vers un grand bois au travers duquel il falloit nécessairement passer, avec ordre d'y arrêter les fourrageurs, & de les empêcher d'avancer plus loin, jusqu'à ce qu'il fût arrivé avec les troupes qu'il commandoit. Cela fut exécuté ; il passa au travers du bois, & les rangea en bataille sur la plaine avant que les fourrageurs fussent dans le bois ; il y laissa un bataillon pour empêcher que quelque parti de la garnison de Mons ne pût les enlever à leur tour quand ils seroient chargés. Il leur fit défendre de s'écarter ni de marcher plus vîte que l'escorte, & ordonna de suivre sur le même front à droite & à gauche des escadrons. On marcha dans cet ordre jusqu'à ce qu'on arrivât à environ une lieue de Chievres. Il y avoit bien dix mille fourrageurs, la plupart la faulx à la main, leurs officiers à la tête, & qui formoient un front d'environ un quart de lieue ; mais quand ils arriverent à la vue du pays qui n'avoit point été fourragé, il ne fut pas possible de les empêcher de se débander, & de fourrager avec toute la précipitation imaginable ; ce que le duc ayant observé, il laissa sur la plaine où il se trouvoit alors auprès d'un village, le reste de son infanterie, & quelques escadrons avec les deux pieces de canon, & avec la plupart de la cavalerie il courut au grand trot après les fourrageurs, & pendant qu'ils étoient à l'ouvrage, il

se posta devant eux, entre Chievres & Brugelet pour les couvrir du côté d'Ath, & envoya le comte de Grandpré avec de la cavalerie de l'autre côté, avec ordre de se poster au village de Leuse pour les garantir contre les partis qui pouvoient venir de Mons. An. 1655.

Il n'est pas hors de propos de faire ici mention du grand ordre & de la justice qui s'observe entre les fourrageurs. Celui qui entre le premier dans un champ ou dans une prairie en est dans une possession incontestable, & aucun autre ne s'en approchera qu'à une distance suffisante pour lui fournir de quoi faire sa trousse, & charger son cheval; & quiconque entre le premier dans une grange, ou vient à une meule de foin, personne ne se présente pour l'interrompre ou pour prendre la moindre chose, jusqu'à ce qu'il ait son affaire, tellement que le premier venu est le premier servi. Il survint une alarme sur le midi, causée par M. de Rochepair, qui retournoit au camp avec un parti de mille chevaux sans avoir fait aucune chose; on crut d'abord que c'étoient les ennemis: le duc d'Yorck le pria de rester avec lui, dans la pensée qu'il pourroit en avoir affaire.

Tous les fourrageurs ayant chargé leurs chevaux, on retourna au camp sans autre perte que d'une dixaine, qui ayant passé le ruisseau de Cambron contre les défenses, furent enlevés par un petit parti ennemi. Ce Prince a sçu depuis du prince de Ligne, & de quelques autres officiers de l'armée Espagnole, qu'ils avoient résolu de tomber ce jour-là sur les fourrageurs de l'armée de France, & avoient pour cet effet établi un rendez-vous pour la cavalerie qui étoit à Tournay, Mons & Ath;

AN. 1655. mais qu'on fit tant de bruit en sortant du camp avec les fourrageurs, que quelques partis du prince de Ligne lui rapporterent que l'armée étoit en marche ; qu'il en fit avertir les troupes qui s'étoient assemblées au rendez-vous, & qu'elles retournerent dans leurs quartiers, appréhendant d'être rencontrées par l'avant-garde. Cette erreur garantit, suivant toute apparence l'escorte d'un grand danger ; elle se seroit difficilement tirée d'affaire si toute cette cavalerie l'avoit attaquée.

Peu de jours après tout le pays des environs étant mangé, l'armée passa la riviere, & campa à Outrage le quatorze septembre. Le dix-neuf elle marcha à Leuse ; on y resta le tems qu'il fallut pour consommer les fourrages qui étoient aux environs, & cependant on prit le château de Briffeil, dont la garnison ne se rendit qu'après qu'elle vit le canon en batterie. On jugea ensuite à propos de sortir du pays ennemi, & on marcha le vingt-six à Pommereuil, près du pont de Haisne. Le lendemain, après avoir passé la riviere, on campa à Anirt sur l'Haisneau, à environ une lieue de Keuvrain, qui est sur le même ruisseau. Ce quartier-là & les environs avoient été tellement mangés, que dès la premiere nuit il fallut aller fourrager à deux lieues pour trouver seulement de la paille ; il ne sembloit pas qu'on pût seulement y subsister trois jours ; néanmoins on y en resta quinze sans qu'il manquât aucune chose. Ce fut l'effet de la précaution qu'eut M. de Turenne étant à Leuse, d'ordonner d'y faire provision de grains, dont on ne chargea pas seulement les chariots de l'armée, mais chaque cavalier en apporta un sac en croupe ; ce qui la

fit subsister si long-tems dans un si maigre pays, où on n'alla point au fourrage plus de trois fois : le duc d'Yorck y commanda encore le dernier, & fut obligé d'aller près de Bouchain, avant de pouvoir trouver aucune chose ; la plupart des fourrageurs n'apporterent que de la paille.

AN. 1655.

Après qu'on eut achevé les fortifications qu'on ajouta à Condé & à S. Guislain, & en avoir rempli les magasins de toutes sortes de provisions, l'armée marcha le douzieme d'octobre à Barlaimont, & le vingt-deux à l'abbaye de Marolles. On crut y rester quelque-tems ; mais sur ce qu'on fut informé que quelques troupes ennemies venoient de ce côté-là, on trouva à propos de marcher à Vandegies-au-bois, où M. de Turenne reçut ordre de marcher vers la Fere, sur ce que la Cour avoit découvert que le maréchal d'Hocquincourt étoit en traité avec le prince de Condé, pour lui livrer Ham & Péronne, dont il étoit gouverneur ; & en arrivant le quatre de novembre à Mouy, il reçut ordre du Cardinal de quitter l'armée, & d'aller joindre la Cour à Compiegne, pour délibérer sur ce qui seroit à faire, en cas que le maréchal d'Hocquincourt n'acceptât point les offres que le Roi lui avoit fait faire, & qu'il introduisit les ennemis dans ces deux places importantes.

M. de Turenne partit, & laissa au duc d'Yorck le commandement de l'armée. Il étoit le seul lieutenant général qui y fût resté, tous les autres ayant eu congé de la quitter, sur ce qu'il n'y avoit plus d'apparence d'aucune action. Ainsi ce Prince se trouva commander l'armée dans le même tems que la paix entre la

France & Cromwel fut conclue & publiée, &
AN. 1655. que par un des articles de ce traité, il devoit être nommément banni du royaume. L'armée resta quelques jours à Mouy; le Duc reçut ordre le dix de la conduire à Mondecour, entre Noyon & Chauni. M. de Turenne y retourna le quatorze, après que par l'accommodement fait avec M. d'Hocquincourt, la Cour fut hors d'inquiétude de ce côté-là, & donna permission à ce Prince de quitter l'armée.

Le Cardinal le reçut à Compiegne parfaitement bien; il s'excusa de la paix qui avoit été conclue avec Cromwel, sur ce qu'il y avoit été obligé par une nécessité indispensable pour le bien de l'Etat & la sûreté de la Couronne; il lui dit qu'il n'avoit conclu une ligue avec lui que pour empêcher l'effet de celle que les Espagnols avoient proposée, par laquelle ils offroient de l'aider à prendre Calais, pour la lui laisser entre les mains; qu'il avoit fallu prévenir les conséquences d'un traité si dangereux, en s'accommodant avec lui; mais que nonobstant les clauses qui avoient été insérées contre ce Prince dans la paix qui avoit été conclue, il trouveroit toujours le Roi dans les mêmes sentimens d'estime & d'amitié pour lui. Il doit cette justice à la mémoire du Cardinal, d'avouer qu'il auroit été un ministre fort mal habile, s'il n'avoit, dans une conjoncture si délicate, engagé Cromwel dans les intérêts de son maître, qui auroit eu lieu d'être fort mécontent de lui, s'il avoit laissé échapper cette importante occasion.

Ce Prince partit le vingt-trois pour Paris, où la Cour retourna peu de jours après. Le Cardinal, pour ne pas le réduire à la nécessité

fâcheuse de sortir de France, considérant combien il étoit proche parent du Roi, & petit-fils comme lui de Henri IV, envoya demander à Cromwel son consentement, pour qu'il pût continuer de servir dans les armées de France. Le Ministre craignoit d'ailleurs que si le duc d'Yorck sortoit du royaume, les Irlandois qui étoient dans le service ne le suivissent. Cromwel consentit qu'il servît, pourvu que ce fût en Italie ou en Catalògne, ne croyant pas qu'il fût de son intérêt qu'il se trouvât dans une armée où il devoit envoyer un corps considérable de troupes Angloises,; & on lui proposa de commander en qualité de capitaine général sous le duc de Modéne, qui étoit généralissime des troupes Françoises en Italie . . . . AN. 1655.

Quand la Cour fut retournée à Paris, on témoigna au duc d'Yorck non seulement le desir qu'on avoit de le retenir dans le service, mais que si Cromwel ne vouloit pas consentir aux propositions qu'on lui avoit faites sur ce sujet, la pension de ce Prince lui seroit toujours également payée en quelque endroit qu'il pût se retirer, pourvu qu'il ne servît point contre la France. Il accepta ensuite l'offre qui lui fut faite de servir en Italie comme capitaine général, sous le duc de Modene, généralissime des troupes de France & de Savoye en Piémont; il avoit une forte inclination d'acquérir de plus en plus de l'expérience dans les armes; & la tendre amitié que sa tante la duchesse de Savoye lui avoit témoignée en toutes occasions, lui faisoit embrasser ce parti avec d'autant plus d'agrément, qu'il avoit beaucoup de reconnoissance pour ses bontés & qu'elle souhaitoit passionnément de l'avoir auprès d'elle. AN. 1656.

Au commencement de février . . . . .

AN. 1656. sur la nouvelle que le roi d'Angleterre étoit allé de Cologne en Flandre, tous les colonels Irlandois qui avoient servi dans les armées de France sous M. de Turenne & M. de la Ferté, écrivirent au duc d'Yorck, pour l'assurer qu'ils étoient prêts de faire en bons sujets & en gens d'honneur tout ce qu'il leur ordonneroit : il les en remercia, leur recommanda de ne point souffrir en aucune maniere que leurs soldats passassent en Flandre par bande ou à la file, quoique les Espagnols vinssent à les en solliciter à l'occasion de ce que le Roi s'étoit retiré chez eux, & qu'ils conservassent leurs régimens entiers, tant pour le service de Sa Majesté, quand il en seroit besoin, que pour leur propre avantage, outre que leurs soldats ne pouvoient point se disperser tant qu'il seroit en France, sans porter un grand préjudice à ses affaires particulieres, & que quand il seroit tems de se servir de leurs offres, il les en feroit avertir. . .

Quand on sçut que le roi d'Angleterre étoit non-seulement en Flandre, mais qu'il avoit signé un traité avec l'Espagne, tout le monde crut que le duc d'Yorck s'y retireroit aussi. Ce Prince avoit coutume de s'entretenir confidemment de ses affaires avec M. de Turenne, qui le conseilla d'écrire au Roi son frere, pour lui représenter qu'ayant servi en France, y ayant reçu son éducation, & contracté amitié avec les personnes les plus considérables à la Cour & dans les armées, dont le crédit pourroit être un jour utilement employé pour l'avantage de Sa Majesté, il croyoit qu'il étoit de son intérêt de lui permettre de rester en France; au lieu qu'en la quittant, il hasardoit d'y

perdre & les amis & le crédit qu'il y avoit; qu'il ne croyoit pas pouvoir lui rendre de grands services en Flandre, où il suffisoit aux Espagnols que Sa Majesté & le duc de Glocester y fussent; outre qu'il n'avoit été fait aucune mention de lui dans le traité, & qu'ils n'avoient point témoigné souhaiter qu'il fût de la partie; que s'ils venoient à le demander dans la suite, Sa Majesté pouvoit consentir secrétement qu'il restât en France, & paroître fâché contre lui de sa désobéissance apparente; que cela satisferoit les Espagnols, & que cette connivence ne seroit connue que de celui qui en porteroit la proposition & le consentement. AN. 1656.

Le duc d'Yorck goûta fort cet avis, le communiqua à la Reine sa mere, qui l'approuva, & il résolut d'envoyer Charles Berkeley en faire la proposition au roi son frere; mais le roi, bien loin de consentir à la demande du Duc, lui envoya immédiatement un ordre absolu de le venir joindre en Flandre avec toute la diligence possible. Il obéit aussi-tôt, & la Cour de France y consentit. . . . .

Le commencement de cette campagne fut fort glorieux au prince de Condé. Comme il faisoit la revue de sa cavalerie à la Bussiere sur la Sambre, d'où elle devoit aller au rendez-vous général de l'armée, il fut averti que M. de Turenne & M. de la Ferté avoient assiégé Cambrai, qu'il sçavoit n'avoir qu'une foible garnison: il marcha immédiatement & sans hésiter pour tâcher de la secourir, avant que les François pussent être informés de sa marche & qu'ils eussent perfectionné leurs lignes. Il prit ses mesures, de maniere qu'il arriva la nuit; & quoique les François fussent à cheval & en bon AN. 1657.

An. 1657. ordre, il se fit un passage au travers des deux lignes de cavalerie qui se trouverent dans son chemin & qui ne purent arrêter un corps de troupes si considérable, dont l'unique affaire étoit de pénétrer jusqu'à la ville; ce qui fut exécuté avec fort peu de perte. Il arriva à la contrescarpe; & le comte de Salazar, gouverneur de la place, s'attendoit si peu à ce secours, que le prince de Condé fut long-tems à la palissade avant qu'on lui ouvrît les barrieres: cette surprise fût d'autant plus agréable pour lui, qu'il n'étoit pas un grand soldat, que sa garnison étoit foible, & que s'il n'avoit été secouru dans ce tems-là, il alloit abandonner la ville pour défendre la citadelle. Cette place étoit d'ordinaire pourvue de monde; & ce qui causa qu'elle ne le fut point alors, fut l'opinion qu'eurent les Espagnols que Cromwel envoyant six mille hommes de ses troupes pour se joindre aux François, ils avoient dessein d'attaquer quelque place maritime. Ainsi ils fortifierent toutes leurs garnisons de ce côté-là; & le Cardinal ayant été informé que celle de Cambrai étoit foible, crut l'occasion d'autant plus favorable pour la prendre, qu'il avoit de longue-main une forte passion d'en devenir l'Evêque & le Prince; & véritablement sans l'extrême diligence & le parti que prit subitement & par hasard le prince de Condé de la secourir, elle étoit prise; car s'il s'étoit trouvé à Bruxelles lorsque les Espagnols furent avertis du siége, les François auroient achevé leurs lignes avant qu'ils eussent pu délibérer & résoudre sur les moyens de le faire lever. M. de Turenne qui avoit compté sur la lenteur & la gravité ordinaire des Espagnols, fut ex-

trêmement surpris de la promptitude du prince de Condé ; & ayant appris par quelques prisonniers le nombre & la qualité des troupes qui étoient entrées dans la ville, jugea à propos d'en lever le siége, & en donna avis à la Cour. Le prince de Condé y ayant laissé une garnison suffisante, retourna à Bruxelles, & envoya le reste de ses troupes au rendez-vous général qui étoit auprès de Mons. AN. 1657.

Ce mauvais succès déconcerta les mesures que les François avoient prises pour cette campagne : ils abandonnerent le dessein d'entreprendre aucun autre siége considérable. Ils diviserent leur armée ; M. de la Ferté avec une partie fut attaquer Montmédi, & M. de Turenne avec l'autre marcha du côté de la mer pour joindre l'infanterie Angloise qui étoit débarquée ; après quoi il retourna sur ses pas pour observer les mouvemens des Espagnols, qui quitterent le dix-neuf de juin le voisinage de Mons, pour aller camper sur la Sambre un peu au-dessus de Thuyn. Le vingt-deux, l'armée passa la riviere ; le lendemain elle campa proche de Philippeville, faisant mine de vouloir secourir Montmédi. M. de Turenne se hâta de gagner les devants ; le dessein étoit de l'amuser & de lui donner le change, en tombant sur Calais, qu'on espéroit emporter en peu d'heures par un endroit dont on connoissoit la foiblesse. Les Espagnols méditoient ce dessein dès avant le départ de l'Archiduc, qui avoit envoyé des Ingénieurs déguisés pour reconnoître les défauts de la place. Ils n'avoient pu encore trouver l'occasion de l'attaquer ; ils crurent enfin y réussir, & avoient pris des mesures si justes, que l'entreprise paroissoit

An. 1657. immanquable : elle fut conduite avec tant de secret, que les ennemis n'en eurent pas le moindre soupçon. On avoit laissé en quittant Mons un corps de cavalerie derriere, qui avec l'infanterie qu'on pouvoit tirer des garnisons voisines, suffisoit pour commencer l'affaire.

Après avoir engagé M. de Turenne à s'avancer vers Montmédi, l'armée d'Espagne retourna subitement sur ses pas & se mit en marche vers Calais le vingt-six. Dom Juan, le prince de Condé & Caracène prirent les devants avec la cavalerie par le plus court chemin, & laisserent le duc d'Yorck & Marsin avec l'infanterie pour suivre en toute diligence. Le bagage & le canon marchoient plus avant dans le pays. Le prince de Ligne avoit été choisi pour l'exécution de cette entreprise ; & pour en avoir la principale conduite, il fut envoyé un jour devant l'armée, pour se mettre à la tête des troupes qu'on avoit laissées derriere pour cet effet. Le duc d'Yorck marcha la premiere nuit jusqu'à Tilli avec l'infanterie ; le vingt-sept il arriva au fouxbourg de Mons, le vingt-huit à Bruxelles, le vingt-neuf ayant passé l'Escaut à Tournai, il vint camper à Pont-à-Bouvines : le trente-un il marcha le long des murailles de Lille, passa la Lys à Armentieres & campa à Nieukerke. Le lendemain, premier de Juillet, il arriva à Hasebrouk, & le deux à Arques, à une lieue de S. Omer, où en arrivant, il se proposoit d'être avant la nuit devant Calais ; mais il reçut une lettre de Dom Juan, par laquelle il lui mandoit que l'entreprise avoit manqué, & lui ordonnoit de rester à Arques jusqu'à nouvel ordre. Le prince de Ligne étoit sorti de Gravelines aussi-tôt qu'il

fut nuit ; pour exécuter le dessein à la marée basse, en se saisissant de la partie de la place hors des murailles qui joignoit au quai, après quoi on se pouvoit rendre maître de la ville en moins de douze heures ; mais il arriva une demi-heure trop tard, & l'eau se trouva si haute qu'il fut impossible de passer, & il fut obligé de se retirer sans avoir fait aucune chose que de donner une chaude alarme à la ville, & montrer au gouverneur l'endroit de sa place le plus foible, qu'il prit soin ensuite de fortifier de maniere à ôter aux Espagnols l'espérance de la pouvoir surprendre. AN. 1657.

Cette grande marche n'ayant produit aucun effet, la cavalerie & l'infanterie se rejoignirent à Querne à une lieue d'Aire le quatre de juillet, & le canon & les bagages y arriverent un jour ou deux après. L'armée marcha le six à Bouré proche de Lillers, y resta quelques jours, & fut camper vers le douze à Brouai, le lendemain à Lens ; ensuite à Reu sur la Scarpe, & le quinze à Sauchi-Cauchi entre Arras & Cambrai ; & après y avoir campé jusqu'au vingt-un, elle marcha à Marcoin.

Pendant qu'on perdit ainsi le tems à faire tant de marches inutiles, M. de la Ferté continua le siége de Montmédi qui fit plus de résistance qu'il n'avoit attendu, la place étant forte & ayant une bonne garnison. M. de Turenne de son côté observoit les mouvemens des Espagnols, sans pourtant s'éloigner du siége, pour empêcher qu'on ne jettât du secours dans la ville. L'armée étant décampée de Marcoin le vingt-sept, marcha au Catelet, le lendemain à Fervaques, le vingt-neuf à Origni sur l'Oise où elle ne resta qu'un jour ; elle alla cam-

per ensuite à Eglancourt jusqu'au huit d'août
An. 1657. qu'elle marcha à Feron ; le lendemain à Macon proche de Chimai, & le dix à Aublin, à une lieue de Marienbourg, où on sçut la prise de Montmédi, qui se défendit avec tant de bravoure & d'opiniâtreté, qu'elle ne capitula qu'après que les ennemis se furent logés dans un bastion & y eurent dressé une batterie de six canons. On apprit en même tems que M. de Turenne marchoit en Flandre pour y entreprendre un siége. Il fallut recommencer à marcher le quatorze, & on n'arrêta point jusqu'au vingt, qu'on arriva à Calonne sur la Lys à une lieue de S. Venant, que M. de Turenne avoit assiégé, & dont les lignes étoient déja si avancées, que cette considération & la disproportion des forces ne permirent point d'entreprendre le secours de cette place. On s'étudia seulement à couper les vivres aux ennemis & à empêcher le passage d'un convoi de quatre ou cinq cens chariots qui devoit passer le lendemain de Béthune à leur armée. On jugea à propos pour cet effet de décamper & de se poster à Montbernenson par où il étoit absolument nécessaire qu'ils passassent. Le pays par où on devoit marcher étant fort couvert & entrecoupé de hayes & de fossés, on commanda des travailleurs pour marcher avec des bêches & des haches à la tête de chaque régiment, & de leur faire des passages, afin que l'armée pût entrer en bataille dans la plaine qui n'étoit qu'à la portée du canon des ennemis. On étoit prêt à décamper dès la pointe du jour, & néanmoins on ne marcha que sur le midi : la raison de ce délai est d'autant plus difficile à deviner, que le succès du dessein dépendoit de la diligence : on ne

manqua point d'en avertir Dom Juan ; & le duc d'Yorck lui répréſenta que le moindre retardement donneroit lieu au convoi d'entrer dans les lignes ; mais pour tout ce qu'on put dire, l'armée ne s'ébranla que vers midi. Le prince de Ligne, général de la cavalerie, étoit à la tête de la droite, le prince de Condé à la gauche, & le duc d'Yorck, que Dom Juan avoit prié de faire ce jour-là la fonction de meſtre de camp général, étoit à la tête de l'infanterie. Dom Juan & le marquis de Caracêne marchoient devant avec leurs trois compagnies de gardes, juſqu'à ce qu'arrivant auprès de la plaine, ils voulurent, ſuivant leur coutume, faire la ſieſte. AN. 1657.

L'armée ne pouvoit aller que lentement dans un pays ſi fourré ; néanmoins le duc d'Yorck n'avoit plus qu'un enclos à paſſer pour arriver avec l'infanterie dans la plaine, lorſqu'il apperçut le convoi des ennemis, qui deſcendant de Montbernenſon marchoit en toute diligence pour gagner les lignes. Ce Prince ayant paſſé la derniere haie fit mettre ſon infanterie en bataille ; & voyant que le Prince de Ligne étoit auſſi dans la plaine avec quatre ou cinq eſcadrons, il l'envoya avertir de l'approche du convoi, & qu'il n'avoit qu'à marcher pour le prendre entiérement, les ennemis n'ayant que trois eſcadrons d'eſcorte ; il répondit qu'il voyoit la choſe auſſi-bien que lui, que rien n'étoit plus aiſé que d'enlever le convoi, mais qu'il n'oſoit l'attaquer ſans ordre de Dom Juan, ou du marquis de Caracêne. Le Duc fut trouver lui-même le prince de Ligne, le conjura de ne point perdre une ſi belle occaſion pour être trop ſcrupuleux ; mais il repliqua qu'il ne con-

An. 1657. noissoit point jusqu'où alloit la sévérité Espagnole ; qu'en attaquant sans ordre il pourroit lui en coûter la tête, principalement s'il ne réussissoit pas, ou qu'il vînt à recevoir le moindre affront. Le Duc lui répondit qu'il n'y avoit point de mauvais succès à craindre ; que M. de Turenne pouvoit bien faire sortir quelque cavalerie, mais qu'il ne hasarderoit point d'envoyer son infanterie hors des lignes. Il ajouta que si les Espagnols venoient à l'inquiéter pour cette action, il consentoit d'en prendre tout le blâme sur soi-même, & qu'il pouvoit légitimement s'excuser de ne l'avoir fait que par obéissance pour lui, puisqu'il faisoit ce jour-là la charge de mestre de camp général : mais toutes ces raisons ne purent rien gagner sur le prince de Ligne ; l'occasion se perdit. Le convoi, qui reconnut le danger, redoubla sa diligence, & quand la plupart des chariots furent entrés dans les lignes, les trois compagnies des gardes vinrent se joindre au prince de Ligne, avec ordre d'attaquer le convoi ; il ne prit avec lui que la compagnie de ses propres gardes. Le duc d'Yorck y envoya la sienne ; mais les quatre premieres, conduites par le comte de Colmanar, neveu de Caracêne, jeune & sans expérience, marcherent si précipitamment & en désordre, que si les trois escadrons ennemis eussent voulu disputer le terrein, ils les auroient battus. Berkeley, capitaine des gardes du Duc, qui voyoit leur mauvaise manœuvre, les suivit en bon ordre & leur fut d'une grande utilité ; car les trois escadrons François ayant été forcés, ils les poursuivirent avec la même imprudence qu'ils avoient marché à eux, & s'engagerent avec eux pêle-mêle jusques dans les

lignes dont les ennemis n'avoient pas eu le tems de fermer la barriere; mais ils en sortirent plus vîte qu'ils n'y étoient entrés, & s'enfuirent sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils eurent gagné la compagnie de Berkeley, qui s'étoit avancée jusqu'à la portée du mousquet des lignes. Ils se rallierent & dévinrent si prudens & si flegmatiques, que sans se piquer de conserver le poste d'honneur qui leur appartenoit, ils laisserent à Berkeley celui de faire l'arriere-garde, & ils revinrent dans cet ordre joindre l'armée qu'ils trouverent en bataille dans la plaine à la portée du canon des ennemis, où après avoir resté quelque tems, elle se retira un peu en arriere & fut camper à Montbernenson. Les ennemis ne perdirent point un seul chariot de leur convoi; ils eurent quelques hommes tués, blessés & prisonniers. Le marquis de Renty, homme de qualité, & Quierneux, qui commandoit le régiment de Gesvres, moururent de leurs blessures. AN. 1657.

Après avoir manqué le convoi & considéré que les ennemis étoient trop forts pour pouvoir espérer de forcer leurs lignes, on délibera sur ce qui étoit à faire pour les obliger à lever le siége, ou quelle place on pouvoit attaquer & prendre avant qu'ils l'eussent fini. La chose fut arrêtée dans un conseil de guerre qui fut tenu le lendemain du jour qu'on arriva à Montbernenson. On résolut d'aller assiéger Ardres, mais on en remit l'exécution jusqu'au vingt-cinq, de peur que les ennemis n'ayant point encore ouvert la tranchée, ne quittassent cette entreprise pour venir engager Dom Juan à combattre malgré lui. Ce délai, dont la raison étoit foible, fut fort préjudiciable. M. de Turenne

ne perdit point de tems, & fit ouvrir la tranchée la même nuit qu'on arriva à Montbernenson. L'armée en partit le vingt-cinq au matin, & arriva devant Ardres le vingt-sept avant midi. On s'attacha d'abord à établir les quartiers pour empêcher qu'il n'entrât du secours dans la place, où on savoit qu'il n'y avoit pas plus de trois cens fantassins. On perdit ce jour-là & la nuit à travailler à une circonvallation, qui, au jugement de tout le monde, étoit fort inutile; au lieu que si on avoit attaqué la place cette nuit-là, on l'auroit probablement emportée.

An. 1657.

Cette lenteur des Espagnols m'engage à une digression qui peut entrer ici fort à propos, pour s'étonner moins des fautes qu'on leur a deja vu commettre & de celles qui suivront. Dom Juan observoit en campagne les mêmes formalités que s'il avoit été à Bruxelles; il étoit par-tout d'un accès également difficile; il dormoit, comme il a déja été remarqué, aussi-bien que le marquis de Caracêne, fort près de la plaine quand le convoi passoit; & leurs domestiques qui le virent descendre la montagne aussi-bien que le reste de l'armée, n'oserent jamais les éveiller pour les en avertir; mais ce qui doit surprendre davantage, c'est que Dom Juan & le Marquis, qui avoient tous deux beaucoup de bons sens, d'esprit & de bravoure, pussent s'attacher à des formalités qu'ils savoient bien être préjudiciables au service de leur maître & à leur propre réputation. Le Marquis étoit un fort bon officier, avoit servi long-tems, passé par tous les degrés, & devoit sa fortune à son mérite; & si Dom Juan n'avoit pas eu le malheur, pour ainsi dire,

d'être élevé comme fils d'Espagne, il étoit doué des qualités capables d'en faire un grand homme; mais les scrupuleuses formalités gâtoient tout. Quand l'armée marchoit, ils n'alloient jamais à la tête que quand l'ennemi étoit en présence. Quand les troupes étoient à moitié sorties du camp, ils montoient à cheval, marchoient à la tête de leurs trois compagnies de gardes, droit aux quartiers qui leur avoient été marqués, sans se mettre en peine de l'armée, ni de reconnoître la situation du terrein, ni de savoir les quartiers des généraux: ainsi dans une alarme, ou à l'approche des ennemis, ils ne connoissoient ni le campement, ni même où étoit la grand'garde ni les gardes avancées. Dom Juan avoit coutume le plus souvent en arrivant à son quartier, quelque bonne heure qu'il fût, de se mettre au lit; il y soupoit & ne se levoit pas jusqu'au matin. Quand l'armée ne marchoit pas, il sortoit, & montoit rarement à cheval.

An. 1657.

Mais pour revenir au siége d'Ardres, il se tint un conseil de guerre au quartier du marquis de Caracène, pour résoudre par où on attaqueroit la place. Quand les généraux furent assemblés, on les fit tous monter au haut d'une tour qui s'y trouvoit, d'où on les pria de reconnoître la place avec des lunettes d'approche; & sans examiner la chose de plus près, on résolut que les Espagnols attaqueroient une demi-lune entre deux bastions, que le duc d'Yorck feroit la sienne à celui de la droite, & le prince de Condé à celui de la gauche, & que pour ne point perdre de tems, on feroit ensorte d'attacher cette même nuit le mineur au corps de la place.

AN. 1657. Le duc d'Yorck & le prince de Condé ne se contentant point d'avoir vu la place du haut de la tour, furent la reconnoître de plus près. Dom Juan & le Marquis n'allerent point en personne reconnoître leur attaque; ils envoyerent seulement un major de bataille pour leur en rendre compte, n'étant point la coutume des généraux Espagnols de s'exposer en de semblables occasions. Toutes choses étant disposées, on commença les attaques dès le soir, après un signal qui fut donné du quartier de Dom Juan. Les assiégés n'ayant point de monde pour défendre leurs dehors, on avança sans peine jusqu'au pied du fossé, où on fit un logement avant de tenter d'attacher le mineur. Le régiment du duc d'Yorck fut employé à l'attaque de ce Prince; le Lord Muskery qui le commandoit, avoit un capitaine & quelques soldats des autres bataillons pour le rendre plus fort. Le Duc prit soin de lui envoyer des fascines & tout ce qui lui étoit nécessaire; & étant allé ensuite visiter les travaux avec le duc de Glocester, il trouva que le Lord Muskery avoit tout mis en bon état; qu'il avoit presque fini son logement au bord du fossé vis-à-vis la pointe du bastion, & qu'il avoit déja logé le corps du bataillon dans le fossé du ravelin qui couvroit la pointe du bastion. Ce Prince crut qu'il étoit tems d'attacher le mineur; mais ayant apperçu au clair de la lune qu'il y avoit de l'eau dans le fond du fossé, il envoya un sergent pour le sonder, qui rapporta que cette eau n'étoit pas assez profonde pour empêcher les mineurs. Il les fit descendre dans le fossé avec un sergent & quelques soldats pour porter les madriers à la faveur desquels ils devoient se loger.

Le jour commençant à paroître, ce Prince & le duc de Glocester se retirerent & retournerent à leurs quartiers. On ne donnera point de détail des autres attaques, & on dira seulement qu'ayant eu le même succès & ayant attaché leur mineur, on ne doutoit point que la place ne se rendît en moins de vingt - quatre heures. On fut dire à Dom Juan & au marquis de Caracêne, qui étoient en carosse derriere leurs attaques hors de la portée du canon, que le prince de Condé & le duc d'Yorck étoint allés visiter les travaux, Dom Juan répondit; *no hazen ben: ils ne font pas bien.* AN. 1657.

Le matin, un peu après le soleil levé, on eut avis de la prise de S. Venant, & que M. de Turenne avançoit pour venir secourir Ardres. On assembla immédiatement un *Junto*, & on résolut aussi-tôt de lever le siége. L'embarras étoit de retirer les troupes des attaques; on n'avoit pas eu le tems de faire des travaux & des tranchées pour la communication, ainsi ils ne pouvoient en sortir qu'à découvert. On commença par retirer les mineurs; ce qui fut exécuté à l'attaque du Duc par les soins du Lord Muskery, qui, avant de rien faire connoître aux Officiers qui étoient avec lui, des ordres qu'il avoit reçus, fit dire aux mineurs de revenir le mieux qu'ils pourroient, & que pour favoriser leur retraite, il feroit faire grand feu sur les assiégés. Il fit croire aux soldats qu'il les retiroit, parce qu'il avoit été averti que cet endroit étoit contre-miné, & ils arriverent au logement à la faveur du grand feu de la mousqueterie, sans aucun accident. Il déclara ensuite l'ordre qu'il avoit reçu, & leur commanda, quand il donneroit le mot, de se retirer

avec toute la diligence possible, jusqu'à un en-
An. 1657. droit qu'il leur marqua hors de la portée du mousquet où ils devoient se rallier. Le duc d'Yorck de son côté commanda trente Maîtres avec un Lieutenant, pour s'approcher de la place autant qu'ils pourroient, sans s'exposer, jusqu'a ce qu'il vît les soldats revenir de l'attaque, & alors de galopper parmi eux pour apporter les officiers ou soldats qui viendroient à tomber. Le Duc les suivit pour voir exécuter ses ordres, & trouva que comme ses soldats se retiroient de l'attaque, le lieutenant & ses cavaliers se tenoient tranquillement derriere une haie à la portée du mousquet de la place. Le Duc galoppa au Lieutenant pour lui réitérer l'ordre qu'il lui avoit donné; il obéit, & pour réparer sa faute, marcha jusqu'au bord du fossé; & quoique les assiégés fissent grand feu, il n'y eut d'officiers que le capitaine Keith, & peu de soldats blessés dont il n'en mourut aucun; ce qui fut aussi heureux qu'extraordinaire. On perdit quelques mineurs aux autres attaques; & après qu'on se fut retiré par-tout avec fort peu de perte, on fit marcher les bagages vers Gravelines, & toute l'armée suivit. Cette marche fut extrêmement pénible. En arrivant sur le bord du plat pays, on fut obligé de faire alte jusqu'à ce que le canon & le bagage fussent sur la seule digue ou chaussée qui conduit de Polincove à Gravelines, que les grandes pluies avoient rendu presque impraticable. La pluie qui continuoit sans cesse, la tempête, l'obscurité de la nuit, le chemin gras & bourbeux, & les fréquentes altes qu'il fallut faire, désolerent les troupes & les mirent dans un si grand désordre, qu'il ne fut pas possible

aux

aux officiers d'empêcher les soldats de se débander & de chercher du couvert où ils pouvoient. Il ne se trouva pas le matin dix hommes ensemble de chaque régiment : tout ce qu'on put faire fut de les rassembler le lendemain. Le trente, l'armée campa à Broukerke; celle de France eut sa part du mauvais tems la nuit qu'ils marcherent dans la plaine de Saint Omer pour venir à Ardres, lorsque celle d'Espagne en leva le siége. Le trente-un on passa la Colme, & on mit les troupes en quartier à Dringam & dans les villages circonvoisins, pour les remettre un peu de tant de fatigues. Le pays étoit si coupé qu'il eût été très-difficile d'y camper en bataille; mais l'ennemi étoit si éloigné, qu'il n'y avoit point de risque. Le deux de septembre on marcha vers Mont-Cassel; & les troupes ayant été cantonnées dans les villages aux environs on y resta jusqu'au sept, qu'ayant appris que M. de Turenne étoit vers la Motte-aux-Bois, on fit marcher l'armée à Wormhout, où on eut avis le douze que les François avoient pris la Motte-aux-Bois, & qu'ils s'approchoient une seconde fois de l'armée. Elle repassa la Colme le jour suivant, dans la résolution de défendre le passage de cette riviere le long de laquelle on campa. Les Espagnols étoient postés depuis le fort de Link jusques vers Spicker : le poste du duc d'Yorck s'étendoit ensuite depuis l'endroit où leur quartier se terminoit jusqu'à Bergue-Saint-Vinox, & le prince de Condé ensuite jusqu'à Bergue même. On rompit tous les ponts, & on fit des travaux derriere les gués, jusqu'au dix-sept qu'on apprit que M. de Turenne avançoit pour les prendre en flanc, ayant passé la Colme au-

AN. 1657.

AN. 1657. dessus de Linck. On détacha aussi-tôt la plupart des régimens d'Espagnols natifs, avec quelque cavalerie pour se jetter dans Gravelines. Les trois régimens Italiens de dom Tito-del-Prato qui les commandoit, furent envoyés au fort de Mardick, & le reste de l'armée se retira derriere le canal qui va de Bergue à Dunkerque. Le prince de Condé ayant son quartier à Bergue, dom Juan à Dunkerque, & le duc d'Yorck à Oudekerke, on planta le canon tout le long du canal, où l'on trouva des batteries toutes prêtes.

Un jour ou deux après que les Espagnols eurent quitté la Colme, les François arriverent devant Mardick & l'assiégerent. Ce fut en partie en exécution du traité fait avec Cromwel, par lequel ils s'engageoient de le mettre en possession de quelque place maritime de la Flandre ; & Mardick étoit la seule qu'ils pouvoient attaquer dans une saison si avancée, vu le soin qu'on avoit pris de munir Gravelines & Dunkerque de toutes les choses nécessaires pour une longue & vigoureuse défense.

Les François, en arrivant devant Mardick, travaillerent immédiatement à leurs lignes du côté de Dunkerque & à leurs approches du côté du fort. Les fourrages ayant été consommés aux environs, ils furent obligés le lendemain matin d'en aller chercher dans trois grandes fermes qui n'étoient qu'à demi-portée du canon des retranchemens des Espagnols, & qui avoient été préservées par le crédit que trouverent auprès de quelques officiers de l'armée les propriétaires de ces maisons : il y avoit même une garde extraordinaire pour empêcher qu'on y touchât. Celui qui la commandoit ne

put pas ne point juger, quand il vit les François en approcher avec de la cavalerie & de l'infanterie, à quelle intention ils y venoient; mais suivant la coutume des Espagnols, il se retira sans oser mettre le feu dans les fermes, parce qu'il n'en avoit point d'ordre. Le canon des lignes ayant tiré quand l'avant garde des ennemis approcha, le duc d'Yorck, dont le quartier n'étoit éloigné que d'un demi-mille delà, y accourut, trouva qu'ils travailloient déjà à se couvrir, & à se retrancher pour se défendre si on venoit les attaquer; & rencontrant le prince de Ligne qui faisoit ce jour-là la fonction de mestre de camp général, il lui demanda ce qu'il avoit dessein de faire, & s'il vouloit laisser fourrager les ennemis tranquillement devant ses yeux. Il répondit à son ordinaire, que sans les ordres du marquis de Caracêne ou de dom Juan, il n'osoit rien entreprendre; & sur ce que le Duc lui répliqua, qu'avant qu'ils pussent arriver, les François seroient retranchés, & qu'on ne pourroit plus les déloger ni brûler le fourrage, il répondit que cela étoit vrai, mais qu'il n'entreprendroit rien sans des ordres positifs. Le Duc lui dit qu'il alloit donc lui-même attaquer les ennemis avec ses propres troupes, le priant seulement de faire border sa ligne par son infanterie; mais il répondit encore que le pont étant dans le quartier des Espagnols, il ne pouvoit pas lui permettre d'y passer, parce que s'il y avoit quelque chose à faire, c'étoit aux Espagnols à l'exécuter; ainsi toutes les propositions ne servirent de rien. Pendant qu'on attendoit les ordres de Dunkerque, les François fourragerent sans autre inquiétude que celle du canon qui tira toujours

AN. 1657.

An. 1657. sur eux, dont le bruit fit venir de Bergue le prince de Condé. Le duc d'Yorck l'informa aussi-tôt de ce qui s'étoit passé entre lui & le prince de Ligne ; il n'en fut point du tout surpris, & assura le Duc que quand il auroit servi aussi long-tems que lui avec les Espagnols, il s'accoutumeroit à leur voir commettre beaucoup de fautes considérables sans s'en étonner. Les ennemis, après avoir fourragé tant qu'il leur plut, se retirerent, & laisserent derriere eux environ cent chevaux que le canon leur avoit tué. On ne sait point combien d'hommes ils perdirent ; mais on ne trouva aucun corps mort, soit qu'ils les eussent emportés, soit qu'ils les eussent enterrés sur la place dans quelque endroit qu'on ne put découvrir.

Deux ou trois jours après, le fort de Mardick se rendit, & fut en conséquence du traité fait avec Cromwel, mis le lendemain entre les mains de Reynold ; & peu de tems après les François ayant réparé les breches & comblé les travaux, se retirerent en quartier de rafraîchissemens & de fourrages dans leur pays. L'armée d'Espagne continua de camper où elle étoit, & on publia qu'on reprendroit Mardick. La maladie causée par le mauvais air fut si générale, qu'à la réserve des Espagnols naturels, peu d'officiers & de soldats furent exemts de fievre, & plus de la moitié se trouverent dans un même-tems incapables de rendre aucun service. Les troupes que commandoit le duc d'Yorck en furent les plus maltraitées ; il fut presque le seul des officiers ou volontaires de qualité & de toute sa maison qui n'en fut point attaqué. Le duc de Glocester quitta l'armée malade ; & le prince de Condé le fut à un point que les

Médecins craignirent pour sa vie. Peu de tems après, le roi d'Angleterre vint à Dunkerque solliciter dom Juan au sujet de quelques affaires particulieres, & pour le faire souvenir de quelques promesses qu'il avoit faites à Sa Majesté par rapport à l'Angleterre. AN. 1657

Les Anglois qui étoient dans Mardick travaillerent à réparer les anciennes fortifications autour du fort; ce qui leur étoit d'autant plus facile, que les fossés n'avoient point été comblés, & que l'on n'avoit applani qu'une petite partie du parapet. Dom Juan en ayant été averti, résolut d'y marcher un soir avec toute l'armée, pour raser en un jour les ouvrages qu'ils avoient élevés en un mois. C'étoit plus par ostentation & pour faire croire au peuple qu'il avoit dessein de reprendre ce fort, que dans l'espérance que cela eût aucune suite. Le jour ayant été arrêté pour cette expédition, il sortit de Dunkerque le soir à la tête de l'armée, accompagné du roi d'Angleterre: l'obscurité étoit si grande qu'il fallut marcher aux flambeaux. Les ennemis qui les apperçurent, crurent qu'on alloit les escalader ou au moins les assiéger, & se préparerent à se défendre, allumant des fallots autour du fort. Quand on arriva un peu plus près que la portée du canon, l'armée éteignit les siens. Sa Majesté, dom Juan & le marquis de Caracêne arrêterent avec la cavalerie, pendant que l'infanterie avançoit. Les Espagnols étant commandés par . . . . maréchal de bataille, marcherent à l'endroit des dehors qui regardent Dunkerque, le comte de Marsin avec l'infanterie du prince de Condé, du côté qui regarde Graveline, & le duc d'Yorck à la tête de la sienne se posta au

milieu des deux. Quand on approcha du fort, An. 1657. les ennemis firent un feu continuel de canon & de mousqueterie, & les petites frégates qui étoient dans le fossé ne cesserent pas aussi de tirer. L'infanterie en souffrit peu, parce qu'elle se mit d'abord à l'abri des anciens dehors; mais les balles qui passoient par-dessus elle, tomberent dans la cavalerie, & y tuerent du monde & des chevaux. Sa Majesté s'étant avancée pour voir ce que faisoit l'infanterie, le marquis d'Ormond qui l'accompagnoit eut son cheval tué sous lui d'un coup de canon. Chaque corps en arrivant à son poste fit passer ses travailleurs avec des soldats détachés pour les soutenir; mais le fossé étant trop profond du côté du duc d'Yorck, il fut obligé de leur faire prendre le tour par l'attaque des Espagnols. Cependant il le fit combler avec des fascines, & fit faire un passage pour pouvoir les soutenir, si les ennemis sortoient sur eux. Dans le moment que les travailleurs commencerent à applanir les ouvrages, les soldats détachés firent un feu continuel contre les ennemis; ce qu'ils continuerent jusques vers la pointe du jour que les dehors étant rasés, on se retira en bon ordre, & on arriva à Dunkerque lorsqu'il commença à faire grand jour. Les ennemis furent assurément plus surpris de la retraite que de l'approche; & ils s'attendoient si peu qu'on les quittât, que les Espagnols étoient déja partis, que la garnison tiroit encore. Il n'y eut pas plus de vingt cavaliers, un capitaine du régiment de Glocester & trois ou quatre soldats de tués; il y en eut huit ou dix de blessés. Les Anglois dans le fort, comme on l'a sçu depuis, n'eurent qu'un homme de tué; & ils crurent si fort

qu'on les alloit assiéger, qu'ils dépêcherent un courier à M. de Turenne pour l'en avertir. Il assembla ses troupes qui étoient en quartiers de fourrage, & se mit en marche pour les venir secourir; mais sur l'avis qu'il eut que les Espagnols s'étoient retirés, il retourna dans ses quartiers. AN. 1657.

Quelques jours après, on fit une tentative pour enlever les frégates Angloises qui étoient dans la fosse. On avoit eu dessein d'abord de les brûler; mais la chose s'étant trouvée trop difficile, on résolut d'essayer de surprendre les deux plus grosses, *la Rose & le véritable Amour*, de six ou de huit pieces de canon chacune. On arma pour cet effet douze Chaloupes qui sortirent dans un tems fort calme. Don Juan fit avertir le Roi & le duc d'Yorck; & ils furent le long de la mer, accompagnés de toutes les personnes de qualité & des principaux officiers, pour voir quel seroit le succès de cette entreprise: il faisoit une espece de brouillard. Etant arrivés vis-à-vis des frégates, on entendit crier en Anglois: *de quel bord est la Chaloupe?* Le matelot voyant qu'on ne lui répondit point, & qu'une autre Chaloupe alloit aborder la Frégate, donna l'alarme, & tira un coup de canon, qui cassa la jambe d'un des rameurs: cet accident, & quelques coups de mousquet qui furent tirés en même-tems, donna l'épouvante aux Chaloupes, qui se retirerent honteusement sans vouloir rien entreprendre davantage.

Le roi d'Angleterre ayant achevé ce qu'il avoit à faire avec dom Juan & le marquis de Caracène, alla à Bruges, & ensuite à Gand & à Bruxelles. Le duc d'Yorck resta à Dunker-

An. 1657. que pour y commander l'armée. On avoit toujours entretenu les peuples dans l'espérance qu'on reprendroit Mardick, pour obtenir plus facilement un subside considérable de la province de Flandre ; & pour rendre la chose plus vrai-semblable, on fit de grands magasins de fascines, de gabions & de toutes les choses nécessaires pour un siége. Néanmoins il y eut ordre d'envoyer les troupes le premier jour de l'an dans les quartiers d'hiver ; & le Duc qui étoit resté à Dunkerque tout ce tems-là, retourna à Bruxelles peu de jours après que dom Juan & le marquis de Caracène y furent arrivés.

An. 1658. Au commencement du printems, on ne songea plus à Bruxelles, qu'aux préparatifs pour la campagne, & comme la saison avançoit, les Espagnols s'appliquerent à munir les places les plus exposées. On étoit informé de toutes parts que les François entreprendroient cette année un siége considérable. Les Espagnols eurent beaucoup d'inquiétude ; car n'ayant pas suffisamment d'infanterie pour garnir toutes leurs places, il falloit en laisser quelques-unes avec de foibles garnisons. Le Roi les sollicita instamment de renforcer celles de Dunkerque, leur faisant entendre qu'on lui mandoit d'Angleterre que la premiere entreprise seroit le siége de cette place ; que Cromwel en sollicitoit fortement les François ; que tout se préparoit pour cet effet en France & en Angleterre ; & que des lettres qu'il avoit fait intercepter lui confirmoient ces avis. Sa Majesté ne se contenta point de leur donner une fois ces avertissemens, elle les réitéroit chaque semaine sur la continuation des avis qu'elle recevoit d'Angle-

terre; mais les Espagnols n'y ajouterent point de foi, croyant qu'ils étoient faux, & qu'ils étoient donnés dans le dessein de leur faire dégarnir Cambrai, ou quelques places du dedans du pays. Ils étoient encore si alarmés de l'entreprise sur Cambray de l'année derniere, que toutes les raisons du Roi ne purent point prévaloir sur leurs craintes, tant leur prévention étoit grande que le Cardinal avoit toujours les mêmes vues sur cette place, & que rien n'étoit capable de lui faire changer ce dessein, quelqu'engagement qu'il pût avoir avec Cromwel, à moins que la place ne fût si bien munie qu'il jugeât le succès impossible. AN. 1658.

Cette opinion & plusieurs raisonnemens plus spécieux que convainquans, leur firent croire que Dunkerque ne couroit point de risque cette année. Ils négligerent d'y mettre une bonne garnison & les munitions nécessaires; & répandant en même-tems la plupart de leur infanterie dans Aire & Saint Omer, sur les frontieres du Haynaut; & renforçant la garnison de Cambray d'un corps considérable de cavalerie & d'infanterie, ils négligerent tellement Dunkerque, qu'ils laisserent même imparfaits deux forts à quatre bastions chacun, qu'ils avoient commencés sur le Canal entre Bergue & cette ville-là, qui en auroient rendu le siége beaucoup plus difficile, puisque les ennemis eussent été obligés de prendre l'un de ces deux forts avant de pouvoir assiéger la place dans les formes.

On ne peut s'empêcher de faire cette remarque, que de toutes les fortifications de cette nature, ou retranchemens que les Espagnols ont faits pour la défense des rivieres, on ne leur

en a jamais vu tirer aucune utilité, soit à cause qu'ils ne les achevoient point à tems, soit parce qu'ils n'avoient point assez d'hommes pour les défendre, ou que les François, par des marches imprévues, venoient les attaquer en flanc, comme il a été rapporté en l'année mil six cent cinquante-cinq. Il est véritablement fort difficile d'en faire aucuns dans ce pays-là dont on puisse tirer avantage; car l'armée qui est supérieure & maîtresse de la campagne, trouvera toujours, avec un peu de patience, les moyens de forcer les passages, ou d'entrer par quelqu'autre endroit dans le pays ennemi; d'où il faut conclure qu'un général ne doit point mettre toute sa confiance sur de pareilles précautions, quoiqu'il y ait des occasions où elles peuvent être nécessaires.

An. 1658.

Les François, suivant leur coutume, entrerent cette année les premiers en campagne, & en marchant à Dunkerque, ils firent prisonniers de guerre le régiment du duc de Glocester dans Cassel, où il avoit été imprudemment envoyé, la place n'étant d'aucune défense, par M. de Bassecour, maréchal de bataille, qui commandoit toutes les troupes dans les environs. Il fit marcher en même tems le régiment d'infanterie du duc d'Yorck, fort d'environ cinq cens hommes, avec quelques autres régimens foibles, & de la cavalerie, qui étoient en quartier à Hondscotte, pour se jetter dans Saint Omer, qu'il croyoit que les ennemis vouloient assiéger; mais quand par leur marche il découvrit qu'ils en vouloient à Dunkerque, il voulut, mais trop tard, y jetter du secours; tout ce qu'il put faire, fut d'y entrer lui-même avec un peu de cavalerie.

Le marquis de Léede, gouverneur de la place, s'y jetta presque en même tems avec beaucoup de peine. Il avoit été à Bruxelles y solliciter des secours d'hommes & de munitions, & il y étoit encore quand on reçut les premieres nouvelles que les François marchoient à Dunkerque. On ordonna alors aux troupes qui étoient à Nieuport, Furnes & Dixmuyde, pour lesquelles places ils avoient eu de la crainte sans sujet, de marcher à Dunkerque, à la réserve du régiment d'infanterie du roi d'Angleterre, d'environ quatre cens hommes, qui étoit à Dixmuyde; mais ils ne purent point y entrer; la ville étoit déja bloquée, le marquis de Léede s'y trouva assiégé. La force consistoit dans de grands dehors qui n'étoient que de terre & qu'il étoit aisé d'approcher: la garnison n'avoit aucune proportion avec le vaste terrein qu'il falloit défendre; elle n'étoit que de mille hommes d'infanterie & huit cens chevaux; il n'y avoit que fort peu de poudre & d'autres provisions. La nouvelle certaine de ce siége ayant été apportée à Bruxelles sur la fin de mai, n'étonna pas peu les Espagnols, principalement quand ils sçurent qu'il n'y avoit aucune espérance d'y pouvoir jetter du secours par mer, parce que la flotte Angloise, commandée par le général Montaigu, fermoit l'entrée du port. Le seul moyen qui restoit pour sauver cette ville, étoit d'assembler l'armée; on résolut pour cet effet dans un conseil de guerre où assisterent tous les officiers généraux, que le rendez-vous général seroit à Ypres; les ordres furent envoyés à toutes les troupes d'y marcher en diligence; & le sept de juin l'armée & les généraux s'y trou- AN. 1656

verent. On vint camper le neuf à Nieuport, le lendemain entre Odekerque & Furnes, où le maréchal d'Hocquincourt arriva : il étoit nouvellement venu de France par Hêdin. Cette ville, après la mort du gouverneur, s'étoit révoltée à la persuasion du lieutenant de Roi & de son beau-frere : ils avoient appellé les Espagnols à leurs secours, avec lesquels ils convinrent de leur livrer la place, moyennant une certaine somme, qui leur fut payée, & les Espagnols en prirent possession. Le maréchal d'Hocquincout avoit de longue main une correspondance secrete avec le lieutenant de Roi, par rapport au dessein qu'il avoit de se révolter, & d'attirer dans son parti la plupart de la noblesse & des peuples du Vexin & de la basse Normandie ; mais ces menées furent découvertes avant qu'il pût en venir à l'exécution ; tel est ordinairement le sort de semblables entreprises. Il se trouva forcé de chercher son salut dans la fuite, & il y trouva la mort. On a cru que si cette campagne n'avoit été si désavantageuse pour les Espagnols, il y auroit eu un soulevement en ces quartiers-là.

An. 1658.

Pour revenir aux mouvemens de l'armée d'Espagne, il fut résolu le onze dans un conseil de guerre, auquel assisterent Dom Juan, le prince de Condé, le marquis de Caracène, le maréchal d'Hocquincourt, le prince de Ligne, (Dom Estevan de Gamare & le duc d'Yorck ne s'y étant point trouvés par accident) que le treize on marcheroit dans les dunes avec toute l'armée aussi près des lignes des ennemis qu'il se pourroit ; qu'on y camperoit pour être en état de les attaquer quand on le jugeroit à propos ; que le douze tous les officiers généraux

marcheroient avec deux mille soldats commandés pour reconnoître le terrein & marquer le campement. An. 1658

Mais avant d'entrer plus loin dans ce détail, il faut rapporter ce qui se passa dans le conseil de guerre, parce que la plupart de ceux qui y assisterent ont voulu se disculper & s'excuser d'avoir donné l'avis qui fut suivi, ou d'avoir consenti à la résolution qu'on y prit. Le duc d'Yorck sçait ce qui suit d'une personne qui étoit de ce conseil, & qui, aussi-bien que les autres, a souhaité de désabuser le monde de l'opinion qu'on auroit pu avoir qu'il y eût consenti. Quand tous les officiers généraux furent assis, Dom Juan leur exposa le sujet pourquoi il les avoit assemblés, qui étoit pour les consulter sur les moyens de secourir Dunkerque. Il leur représenta l'état de la place, & la nécessité d'en faire promptement lever le siége; & s'étant étendu sur ces deux chefs, il proposa de faire marcher l'armée à Zudcote, & de camper dans les dunes le plus près des lignes des ennemis qu'il seroit possible, pour pouvoir trouver l'occasion de les attaquer à propos. Cette proposition fut suivie d'un long silence; & personne ne se levant pour s'y opposer, Dom Juan dit: « pusque je vois que vous approuvez » ce que je viens de proposer, examinons présentement la maniere & le tems d'y mar» cher ». Ensuite il fut résolu d'aller le lendemain reconnoître les lignes des ennemis & le terrein pour camper.

Les généraux furent envoyés le douze comme il avoit été résolu avec quatre mille chevaux, & l'infanterie détachée pour reconnoître les lignes des assiégeans, & choisir le

AN. 1658. terrein pour le campement de l'armée. On fit alte à Zudcote pour marquer le camp ; ensuite le duc d'Yorck, le marquis de Caracêne & Dom Estevan de Gamare traverserent les dunes avec quelque cavalerie jusqu'au bord de la mer, pendant que M. de Boutteville étoit allé avec les Cravates le long du grand chemin entre les dunes & les prairies, s'avançant si près vers la garde de cavalerie des ennemis qu'il escarmoucha avec eux, & les obligea de reculer, ce qui donna lieu de reconnoître leurs lignes.

Comme il revenoit pour faire son rapport aux généraux, il rencontra le maréchal d'Hocquincourt, qui le pria instamment de retourner encore une fois, & qu'il vouloit charger la garde de cavalerie des ennemis. M. de Boutteville eut beau lui dire qu'il avoit observé tout ce qu'on pouvoit souhaiter ; qu'il amenoit même quelques prisonniers qu'il avoit enlevés dans les dunes. Toutes ces raisons ne gagnérent rien sur son opiniâtreté, & il insista si fortement, que Boutteville ne put point le refuser. Cet entêtement ne l'exposa pas seulement au péril, mais attira encore tous les officiers généraux à une fort grande distance de leurs troupes ; car le prince de Condé le voyant aller aux lignes, le suivit ; Dom Juan apprenant qu'il y marchoit, en fit de même, & le duc d'Yorck, quoiqu'il eût observé avec le marquis tout ce qui se pouvoit, sur ce qu'on lui dit que ces Messieurs alloient vers les lignes, galloppa pour les rejoindre, & arriva dans le moment que M. d'Hocquincourt poussoit la garde avancée des ennemis, & la faisoit reculer. Ce fut dans cette action que Henri Jer-

min, du côté des Espagnols, & le marquis de Blanquefort, neveu de M. de Turenne, à présent comte de Feversham, du côté des François, furent tous deux blessés à la cuisse. Le maréchal d'Hocquincourt s'étoit avancé jusqu'à la portée du mousquet d'une redoute, quand les ennemis parurent sur une hauteur un peu en-deçà de leurs lignes, & dans le moment que le duc d'Yorck approchoit de lui, ce Maréchal reçut un coup de mousquet dans le ventre, tiré de la redoute, dont il mourut sur le champ. On se retira, les ennemis avancerent, & le prince de Condé n'étant pas sûr qu'on pût emporter le corps, s'empressa d'ôter les papiers qui étoient dans ses poches. Un gentil-homme du Maréchal pria le Duc de faire volte-face pour lui donner les moyens d'enlever le corps de son maître. Ce Prince fit tête aux ennemis; le corps fut emporté avec beaucoup de peine; ce qu'ils auroient pu empêcher en poussant un peu vigoureusement; mais tous les officiers généraux auroient encore couru grand risque d'être faits prisonniers. Ils n'avoient avec eux que les Cravates, qui n'étoient point capables de soutenir une charge vigoureuse, & ils étoient éloignés du gros de leurs troupes de plus d'un mille. Le marquis de Caracène vint avec trois compagnies de gardes pour les secourir; mais le danger étoit passé; il blâma la témérité avec laquelle on s'étoit exposé. On retourna à l'armée, mais si étonnés du malheur arrivé au maréchal d'Hocquincourt, que sans songer à reconnoître davantage les lignes des ennemis, & sans même parler de quelle maniere on prétendoit les attaquer, on se retira par Furnes.

An. 1658.

An. 1658. Le lendemain l'armée marcha au lieu destiné pour le campement. Elle avoit sa droite vers la mer, la gauche le long du canal de Furnes; l'infanterie formoit une ligne au devant de la cavalerie qui s'étendoit depuis les dunes les plus proches de la mer jusqu'aux fossés qui sont le long du canal. La cavalerie étoit sur deux lignes derriere l'infanterie, & on avoit laissé le bagage à Furnes. L'artillerie n'étoit pas encore arrivée, ni tous les outils pour remuer la terre; à peine y avoit-il de la poudre suffisamment pour l'infanterie; ainsi dépourvu de tout ce qui étoit le plus nécessaire pour un combat, on campa à une moindre distance des lignes des ennemis que deux fois la portée du canon.

L'avant-garde de l'armée arriva au camp sur les onze heures du matin. On a sçu depuis qu'il étoit nuit avant que M. de Turenne pût croire que les Espagnols eussent même le dessein d'y venir camper; mais enfin on lui amena un prisonnier qui lui confirma qu'ils y étoient; sur quoi, sans balancer un moment, & sans consulter personne, il résolut de marcher le lendemain au matin pour les combattre. Il envoya ordre à ses troupes de se tenir prêtes, & aux Anglois qui étoient vers Mardick de le venir joindre. Ils marcherent toute la nuit, ayant un grand circuit à faire, & arriverent à la pointe du jour au lieu qui leur avoit été marqué.

Pendant que les François se préparoient tout de bon à donner bataille, les Espagnols étoient aussi tranquilles dans leur camp que s'ils avoient été fort éloignés de l'ennemi. On ne défendit point le soir d'aller au fourrage, comme c'est la coutume jusqu'à ce qu'on sçache l'intention

du général ; & les officiers généraux se doutoient si peu du dessein des ennemis, ou affectoient si fort de ne les point craindre, que le duc d'Yorck soupant ce soir là avec le marquis de Caracène, & témoignant qu'il n'approuvoit point la maniere du campement sans lignes & sans la moindre chose qui les couvrît, & qu'il croyoit que si les François ne les attaquoient point cette même nuit, ils livreroient infailliblement bataille le lendemain matin, le marquis & Dom Estevan de Gamare répondirent *que c'étoit ce qu'ils demandoient* ; & le Duc leur répliqua *qu'il connoissoit si bien M. de Turenne, qu'il promettoit qu'ils auroient satisfaction*. En effet le lendemain matin sur les cinq heures, la garde avancée vint avertir qu'ils avoient vu de la cavalerie sortir des lignes des ennemis, & qu'ils croyoient qu'ils venoient attaquer l'armée. On la fit mettre aussi-tôt sous les armes, & les généraux allerent les reconnoître. Le duc d'Yorck arriva le premier à la garde avancée, & ayant poussé jusqu'aux vedettes, il vit clairement & distinctement que l'armée ennemie sortoit des lignes ; leur cavalerie avec quatre petites pieces de canon avançoit le long du grand chemin entre les dunes & les prairies ; l'infanterie Françoise sortoit sur la gauche, ayant applani quelques endroits de leur ligne autant qu'il falloit pour faire sortir un bataillon de front ; & plus sur leur gauche proche de la mer avançoient les Anglois, que ce Prince reconnut par leurs habits rouges. Il retourna sur ses pas pour informer les généraux de toutes ces circonstances, & rencontra avant d'arriver au camp Dom Juan, qui lui demanda quel pouvoit être le dessein des François : le Duc lui répondit qu'ils se préparoient à donner

An. 1658.

An. 1658. combat. Dom Juan témoigna de n'en rien croire, & dit qu'ils vouloient seulement enlever la garde avancée. Le Duc l'assura que ce n'étoit point la coutume des François de marcher avec un si grand corps d'infanterie composé des gardes Françoises & Suisses, des régimens de Picardie & de Turenne qu'il connoissoit par leurs drapeaux aussi-bien que les Anglois par leurs habits rouges, & avec un si gros corps de cavalerie & de l'artillerie à la tête, pour forcer simplement une grand-garde. Le prince de Condé arrivant dans le même instant, rapporta à Dom Juan les mêmes circonstances que le duc d'Yorck, & voyant le duc de Glocester, il lui demanda s'il s'étoit jamais trouvé à une bataille? il répondit que non; & le Prince lui dit: *dans une demie-heure vous verrez comment nous en perdrons une.* On ne pouvoit plus douter du dessein des ennemis. Tous les officiers généraux se rendirent chacun à leur poste pour les combattre où on étoit avec l'avantage du terrein qu'on eût perdu en avançant plus loin vers eux.

L'infanterie, au nombre d'environ six mille hommes, divisée en quinze bataillons, étoit toute sur une ligne, à la réserve de deux régimens. Elle s'étendoit depuis une haute dune proche de la mer tout au travers des autres dunes jusqu'aux prairies qui sont contre le canal de Furnes. Les Espagnols naturels avoient la droite de tout: le régiment de Dom Gaspard Boniface étoit posté sur la plus haute dune proche de la mer; celui de Dom Francisco de Meneses qui étoit derriere faisoit face à la mer, pour empêcher que les ennemis n'attaquassent en flanc: sur la gauche de Boniface étoit le régiment de Dom Diego de Gomez, que com-

mandoit alors Dom Antonio de Cordoue ; sur sa gauche suivoient les régimens de Seralvo ; ceux du roi d'Angleterre & du Lord Bristol qui ne composoient qu'un bataillon ; ensuite celui du duc d'Yorck commandé par Muskery. Il y avoit derriere ces deux bataillons les régimens de Richard Grace, & du Lord Willoughby qui ne faisoient qu'un bataillon qui servoit de réserve. Sur la gauche du régiment d'Yorck étoient trois régimens Walons, un bataillon Allemand composé de quatre régimens, & ensuite sur la derniere dune, tirant vers le canal de Furne, suivoit le régiment de Guilau Allemand, le premier de l'infanterie du prince de Condé ; & les autres qui composoient trois bataillons, étoient rangés entre les dunes & le canal, dans les prairies du côté du grand chemin. Toute l'infanterie qui étoit postée sur les dunes avoit un grand avantage, en ce que les ennemis ne pouvoient venir à eux qu'en montant ces hauteurs de sable avec beaucoup de fatigue. De huit mille hommes de cavalerie qu'il devoit y avoir, il y en avoit plus de moitié au fourrage qui ne retourna qu'après la défaite. La cavalerie Espagnole étoit sur deux lignes derriere l'infanterie entre les dunes ; celle du prince de Condé étoit derriere son infanterie entre les dunes & les prairies. Comme il y avoit plusieurs endroits où on ne pouvoit mettre que trois ou quatre escadrons de front, on ne peut dire précisément sur combien de lignes elle étoit rangée ; & ce fut dans cette situation qu'on attendit les ennemis. AN. 1658.

Leur infanterie étoit sur deux lignes de sept bataillons chacune ; la premiere commandée par M. de Gadagne, lieutenant général, étoit

AN. 1658. composée d'un bataillon des gardes Françoises qui avoit la droite, & marchoit le long des dunes du côté du grand chemin ; ensuite un bataillon des gardes Suisses qui marchoit sur les dunes. Le régiment de Picardie & celui de Turenne qui étoit le dernier des troupes Françoises de cette ligne, qui étoit terminée par trois régimens Anglois, dont le dernier s'étendoit jusqu'aux dunes les plus proches de la mer ; & devant chaque bataillon de cette premiere ligne marchoient les enfans perdus.

Il y avoit cinq ou six escadrons entre les deux lignes de cette infanterie ; & leur aile droite composée d'autant d'escadrons que le terrein en pouvoit contenir, marchoit le long du grand chemin où les dunes finissoient, commandée par le marquis de Créquy, lieutenant général ; & en beaucoup d'endroits, il n'y avoit que trois ou quatre escadrons de front : quatre pieces de canon, comme il a déja été dit, étoient à la tête de la cavalerie de l'aile droite. L'aile gauche de leur cavalerie, commandée par M. de Castelnau, marchoit le long de la mer avec deux pieces de campagne ; & plusieurs frégates légeres de la flotte Angloise s'approchant de la côte autant que la marée le pouvoit permettre, tiroient sans cesse le canon sur les troupes Espagnoles qu'ils pouvoient découvrir dans les dunes.

Les Anglois que commandoit Morgan, maréchal de camp, attaquerent les premiers ; le général Lockart étant avec M. de Castelnau à la tête de l'aile gauche. Un peu avant qu'ils chargerent, Dom Juan envoya prier le duc d'Yorck d'aller à la droite, & de prendre un soin particulier de l'endroit où il voyoit avancer

les Anglois. Il y marcha, & ne prit des troupes du milieu de la ligne où il étoit, que sa compagnie de gardes, & cent hommes détachés du régiment qui se trouvoit le plus près, avec deux capitaines & des subalternes pour en renforcer les Espagnols naturels. Il les posta auprès de Boniface, où il jugeoit que seroit le principal effort, & qu'il étoit le plus de conséquence de soutenir, parce que c'étoit la plus haute dune, & qu'elle avançoit un peu plus que les autres voisines, outre qu'elle les commandoit. Ce fut tout ce que ce Prince put faire avant que les Anglois attaquassent. Ils avancerent avec beaucoup de fierté & de courage; mais avec tant de chaleur, qu'ayant devancé les François, ils auroient payé cherement cette bravoure téméraire, si on avoit profité de leur imprudence; mais ceux qui pouvoient tirer avantage de cette faute, soit qu'ils ne la remarquassent point, soit qu'ils eussent quelque raison qu'on ne sçait pas, n'envoyerent point de cavalerie pour les prendre en flanc, & laisserent échapper cette occasion. Ce fut le régiment de Lockart qui chargea les Espagnols de Boniface. Fenwick, qui en étoit lieutenant colonel, étant arrivé au pied de la dune, la trouvant fort escarpée, fit alte pour donner lieu à ses troupes, en prenant haleine, de monter ensuite avec plus de vigueur. Pendant qu'ils se préparoient ainsi, leur enfans perdus s'ouvrant sur la droite & sur la gauche, pour donner lieu au gros de monter sur la hauteur, firent un feu continuel sur Boniface; & aussitôt que le régiment s'ébranla pour attaquer, ils commencerent par un grand cri. Le lieutenant colonel tomba d'abord d'un coup de

An. 1658.

An. 1658. mousquet qu'il reçut au travers du corps, ce qui n'empêcha point le major, nommé Hinton, de conduire le bataillon, qui n'arrêta point jusqu'à ce qu'il fut à la longueur de la pique; & malgré la résistance vigoureuse des Espagnols, qui avoient l'avantage de la hauteur, & qui étoient frais, au lieu que les Anglois étoient fatigués & presque hors d'haleine d'avoir grimpé les sables, Boniface fut chassé en bas, laissant sur la place sept capitaines, de onze qu'il avoit; & Klaughter & Farel, les deux capitaines du détachement que le duc d'Yorck avoit joint à ce régiment, & plusieurs officiers réformés dont la plupart étoient piquiers. Les Anglois, outre leur lieutenant colonel, perdirent beaucoup d'officiers & de soldats. Après s'être reposés peu de tems, ils descendirent de la dune; ce que le duc d'Yorck ayant observé, il fut les charger avec ses gardes & ceux de Dom Juan; & étant arrivé à la longueur de la pique, il trouva que le terrein ne permettoit pas de les enfoncer qu'avec une peine extrême. Il ne laissa pas de tenter la fortune, mais ce fut sans succès; il fut repoussé: tous ceux qui se trouverent à la tête de sa compagnie furent ou tués ou blessés; & sans la bonté de ses armes qui le sauverent, il y seroit demeuré. Les officiers de sa compagnie furent plus heureux que celle de Dom Juan; il n'y eut que Berkley, qui étoit capitaine de la premiere, qui fut blessé. Le comte de Colmenero, qui étoit capitaine de la derniere, fut le seul qui se tira d'affaire sans accident; tous les autres officiers furent ou tués ou blessés, & les gardes si maltraités, que le Duc ne put jamais les rallier. Il en rassembla quarante des

siens, qui étoient encore en état de combattre, avec lesquels il marcha au régiment de Boniface, où Dom Juan & ensuite le marquis de Caracêne avoient tâché de rallier les fuyards; mais n'ayant pu en venir à bout, ils s'étoient retirés. Quand le Duc arriva à ce régiment, ses premiers efforts ne purent point l'arrêter. Il apperçut un nommé Elvige, lieutenant du régiment du roi d'Angleterre, qui étoit du détachement des Anglois dont Boniface avoit été renforcé. Il lui demanda ce qu'étoit devenu son capitaine; il répondit qu'il avoit été tué avec la plupart de ses soldats, & qu'il étoit le seul officier qui restât sans être blessé. Ce Prince lui ordonna de rester avec lui, & d'assembler ses soldats. Il leur cria tout haut que le Duc étoit là: tous ceux qui purent l'entendre le vinrent joindre. Le Duc vit en même tems le major du régiment Espagnol; il l'appella, & lui dit que ses soldats devoient suivre l'exemple de ce peu d'Anglois qu'il voyoit, & que c'étoit vilain aux Espagnols de fuir pendant que les autres tenoient bon. Ce reproche les arrêta, & ils se mirent aussi-tôt en bon ordre. Le marquis de Caracêne arrivant dans cet entre-tems, demanda au duc d'Yorck pourquoi il ne chargeoit point l'ennemi avec sa cavalerie; il répondit qu'il l'avoit déja fait, mais qu'il avoit été battu. Il ajouta que dans la situation où étoit l'ennemi, il étoit impossible de l'attaquer, & lui montra en même tems de derriere la dune voisine, que ce qu'il lui disoit étoit juste. AN. 1658.

Le Marquis s'étant retiré aussi-tôt, le régiment de Lockart avança, non pas directement, mais en tournant sur la gauche, & on le perdit de vue, à cause de l'inégalité du terrein &

AN. 1658. de l'interposition d'une dune ; mais le Duc avoit à peine rassemblé le régiment de Boniface, & le peu de cavalerie qui lui restoit, que le bataillon Anglois se trouva sur une même ligne avec les Espagnols sur leur droite, & il n'y avoit qu'une dune entre deux. Le Duc fit face vers la mer ; & marchant à la tête de son infanterie, il vit sur le haut d'une dune que les Anglois la montoient de l'autre côté. Ce Prince ordonna aussi-tôt au major de Boniface de les charger de front, pendant qu'avec ses quarante gardes il alloit les attaquer en flanc ; ce qu'il fit si brusquement, qu'il entra dans le bataillon, y fit beaucoup d'exécution, & le poussa jusqu'au bord de la derniere dune le long de la mer. Le bataillon de Boniface voyant les Anglois rompus, au lieu de les charger, ayant découvert du haut de la dune que toute l'armée étoit en déroute, chacun s'enfuit comme il put ; mais il ne s'en sauva que fort peu.

C'est une chose remarquable, que quand le bataillon Anglois fut rompu, pas un homme ne demanda quartier & ne jetta ses armes ; chacun se défendit jusqu'au bout, & on n'étoit pas moins en danger des coups de crosses de mousquet, que du feu qu'on en avoit essuyé. Un soldat auroit infailliblement assommé le duc d'Yorck d'un coup qu'il lui portoit, s'il ne l'avoit rompu en lui déchargeant un coup d'épée sur le visage qui le renversa par terre. L'épée du duc de Glocester son frere, qui l'avoit suivi & secondé toute la journée avec une bravoure digne de ses ancêtres, lui ayant tombé des mains, par un accident dont on ne se souvient point, un gentilhomme nommé Villeneuve,

Ecuyer

Ecuyer du prince de Ligne, qui étoit auprès de lui, l'ayant vu tomber, descendit de cheval, la ramassa & la donna au Duc, qui, le pistolet à la main, le défendit jusqu'à ce qu'il fut remonté; mais immédiatement aprés, ce pauvre gentilhomme reçut un coup de mousquet au travers du corps; on le tira de la mêlée, & il eut le bonheur de guérir de cette blessure. AN. 1658.

Un escadron François étant entré dans les dunes pendant que le duc d'Yorck chargeoit les Anglois, il se trouva obligé de se retirer promptement: ils alloient le prendre en flanc, & lui auroient coupé infailliblement la retraite, si dans le même-tems le prince de Ligne ne les avoit chargés. Il ne les défit point; mais les ayant arrêtés, cela facilita la retraite du Duc, & ensuite le prince de Ligne se retira lui-même.

Le régiment de Boniface ne fut pas le seul malheureux; tous les autres régimens d'Espagnols naturels se trouverent enveloppés par la cavalerie. Les Anglois ne les chargerent point comme ils auroient dû en marchant directement à eux. Deux de ces régimens Anglois voyant la résistance que faisoit Boniface, se contenterent de marcher sur le flanc, & de tirer sur les autres Espagnols naturels en passant, & en marchant sur la hauteur de la même dune après le régiment de Lockart.

Pendant que les choses se passoient ainsi le long de la mer, l'aile gauche ne fut pas moins maltraitée. Les quatre pieces de campagne que les ennemis avoient fait avancer le long du grand chemin, firent une terrible exécution & sur la cavalerie & sur l'infanterie. Les gardes Françoises & le régiment de la Couronne qui

AN. 1658. étoit commandé par M. de Montgommery furent tirés de la seconde ligne par M. de Turenne, placés à la droite des gardes dans la prairie, & attaquerent trois petits bataillons des Espagnols entre les dunes & le canal, qui après une foible résistance, s'enfuirent. La cavalerie Françoise, pour profiter de ce désordre, avança devant l'infanterie, faisant un front aussi large que le terrein le pouvoit permettre, & étant conduite par le marquis de Créqui, lieutenant-général; mais celle du prince de Condé la vint charger si vigoureusement, qu'elle fut forcée de se retirer derriere l'infanterie, qui avançant en bon ordre, empêcha de pousser plus loin cet avantage. Les ennemis furent ainsi repoussés jusqu'à la troisieme fois; mais il fallut enfin céder, parce que la cavalerie Françoise étoit soutenue par son infanterie; & celle du prince de Condé avoit abandonné la sienne. Ce Prince se retira après avoir fait tout ce qui se pouvoit & en Général & en soldat, jusques-là que dans la troisieme attaque il fut en grand danger d'être pris.

A l'égard de ce qui se passa sur la droite du prince de Condé dans les dunes, entre lui & les Espagnols naturels, le régiment de Guiscard ne fit point ferme pour soutenir l'attaque des Suisses: il tira pendant que les ennemis étoient encore à une fort grande distance. Une partie prit la fuite, & les quatre bataillons qui étoient proche firent la même chose sans attendre les ennemis. Cette infame poltronnerie, & la défaite de Boniface, jetta l'épouvante dans la cavalerie qui étoit derriere. La plus grande partie prit la fuite sans avoir vu l'ennemi; les officiers firent inutilement des efforts pour les

arrêter ; mais le peu qui tint ferme se battit avec beaucoup de valeur, comme on le verra dans son lieu. AN. 1658.

Le régiment qui suivoit les trois dont on a parlé, étoit celui du duc d'Yorck : il tint ferme un peu plus long-tems que ses voisins sur la gauche ; mais une voix s'étant élevée derriere, que l'infanterie eût à se sauver, ce bataillon se rompit ; les soldats abandonnerent leurs officiers, & prirent la fuite. Le colonel Grace voyant ce désordre, crut devoir songer à sauver son régiment, fit volte-face, se retira en trois divisions, & tenant ainsi tout son monde en bon ordre, il eut le bonheur de gagner le canal de Furnes, le long duquel il fit sa retraite, sans perdre un seul homme ; mais le régiment d'Yorck eut un sort bien différent. Quoique M. de S. Roch avec son régiment de cavalerie, eût chargé & battu les Gendarmes du Cardinal, tuant de sa propre main du Bourg qui les commandoit, ceux qui devoient le soutenir l'ayant abandonné, & voyant d'autres escadrons qui venoient le charger, il fut forcé de se retirer comme il put. La cavalerie qui le poursuivoit joignit bientôt après le régiment d'Yorck, dont il ne se sauva pas un homme, hors mylord Muskery qui le commandoit. A peu près dans ce même-tems-là, le vieux colonel Michel, mestre de camp Allemand, chargea avec son escadron le bataillon de Turenne ; mais il ne put jamais l'enfoncer ; & il soutint ses efforts avec tant d'ordre & de fermeté, que Michel fut tué avec la plupart de ses officiers, & son régiment repoussé, sans autre perte du côté de celui de Turenne, que du lieutenant-colonel Bethesé, qui fut tué à la tête de ses pi-

quiers d'un coup de piſtolet. Hors ces deux ré-
An. 1658. gimens, on ne ſe ſouvient point qu'il y en ait eu d'autre de la cavalerie Eſpagnole qui ait fait ſon devoir en cette bataille.

Pour revenir au duc d'Yorck, il ſongea à la retraite quand il ſe vit environné de tous côtés par la cavalerie Françoiſe, ſans aucunes troupes pour les combattre; & ne ſçachant point ce qui pouvoit s'être paſſé ſur la gauche où étoit le prince de Condé, il réſolut d'y aller: il n'avoit pas avec lui plus de vingt chevaux, le reſte de ſes gardes s'étant retiré avec le lieutenant, après qu'on eut quitté les Anglois. Ce petit nombre contribua plus qu'aucune autre choſe à le faire échapper; il en avoit ſuffiſamment pour ne pas craindre les coureurs ennemis & leurs gens écartés, & n'en avoit pas aſſez pour donner envie de le venir obſerver. Pluſieurs crurent tellement qu'il étoit dès leurs, que comme il marchoit, il rencontra quatre ou cinq cavaliers qui attaquerent un de ſes officiers, nommé Victor, qui étoit lieutenant; il crut que c'étoit de la cavalerie du prince de Condé, & leur cria en François, *laiſſez-le aller, c'eſt un de nos Anglois*; ſur quoi ils le relâcherent, lui rendirent ſon épée qu'ils lui avoient pris, & ſe retirerent dans la croyance que le Duc étoit un de leurs officiers. Ils étoient de l'armée de France: on étoit dans l'erreur de part & d'autre, & le Duc ne reconnut la ſienne, que quand Victor lui dit enſuite que c'étoient des ennemis. Ce prince continua ſon chemin, & fit ſi bien qu'il paſſa au trot au travers de l'armée de France, juſqu'à ce qu'il joignit le colonel Grace & ſon régiment avant qu'il eût traverſé les dunes; & paſſant auprès

des régimens de Turenne & de Picardie, il trouva en arrivant au grand chemin le long des dunes toutes les troupes du prince de Condé en déroute. AN. 1658.

Le duc d'Yorck ne se tira d'affaire qu'avec beaucoup de difficulté; car la foule des fuyards étant fort grande dans le village de Zudcote, au travers duquel passoit le grand chemin, il ne vit point d'autre moyen de se dégager qu'en prenant un autre chemin autour du village. M. de Morieul, un colonel des troupes de M. le Prince que le Duc rencontra en quittant les dunes, n'ayant pas voulu suivre son exemple, fut pris un moment après. Ce Prince regagna le grand chemin de l'autre côté du village, où il trouva dom Juan, le prince de Condé & le marquis de Caracène. On fut obligé de faire volte-face, pour donner le tems à dom Juan de monter un autre cheval, le sien étant devenu boiteux par accident; après quoi on picqua des deux, & on n'arrêta plus que quand les ennemis cesserent de poursuivre.

Tous les Officiers généraux, excepté dom Estevan de Gamare, agirent avec beaucoup de bravoure pendant cette bataille. Dom Juan resta si long-tems, qu'il courut risque d'être pris, & le Marquis n'échappa qu'avec beaucoup de peine. Un cavalier ennemi saisit la bride de son cheval avant qu'il fût hors des dunes; mais lui ayant déchargé un coup de canne dans les yeux, il l'étourdit de maniere qu'il lâcha les rênes, & donna le loisir au marquis de se sauver. On a déja parlé de la vigueur avec laquelle le prince de Ligne avoit chargé les ennemis; mais on ne se souvient pas comment il se sauva; & quant à dom Estevan de Gamare

AN. 1658. qui commandoit en qualité de mestre de camp général, il ne cessa point de courir à toutes jambes jusqu'à ce qu'il arriva à Nieuport.

On n'a point encore rien dit du bataillon qui étoit composé du régiment du roi d'Angleterre & de celui du comte de Bristol ; & ce seroit faire injustice au premier des deux de passer ce qui suit sous silence. Ils étoient postés, comme il a déja été dit, à la gauche des Espagnols naturels. Quand tout fut en déroute sur leur droite & sur leur gauche, la partie du bataillon qui composoit le régiment du Roi, tous Anglois, demeura ferme, quoique tous les soldats du régiment de Bristol, qui étoient Irlandois, se fussent enfuis aussi-bien que leurs officiers, qui prirent le même parti, quand ils virent qu'ils ne pouvoient point les arrêter, à la réserve de Stroud, Anglois, qui étoit capitaine-lieutenant, qui se vint mettre avec ses compatriotes, dont le lieutenant-colonel & le major les avoient aussi bien abandonnés que les Irlandois ; le premier sous prétexte d'aller chercher des ordres, & l'autre pour quelque cause qui ne valoit pas mieux. Il arriva au lieutenant-colonel ce qu'il méritoit ; car ayant été rencontré par des cavaliers François écartés, ils le blesserent d'un coup de mousqueton sous l'œil, dont la balle lui ressortoit par le col, & n'en échappa qu'à grande peine ; il fut démonté, & ayant été rencontré par hasard par un des gardes du duc d'Yorck, Irlandois, & le seul qui s'étoit mal comporté dans cette occasion, il le tira d'embarras. Tous ces accidens n'étonnerent point le régiment du roi d'Angleterre ; ils resterent dans leur terrein, quoiqu'ils vissent passer sur leur gauche toute

la premiere ligne de l'armée de France, & sur leur droite les Anglois de Cromwel. M. de Rambure qui commandoit la seconde ligne, avançant avec elle à la tête de son régiment, alloit attaquer le régiment du roi d'Angleterre; mais le voyant seul il avança un peu devant ses troupes pour lui offrir quartier. Les officiers répondirent qu'ils avoient été postés dans cet endroit par le Duc, & qu'ils étoient résolus de s'y maintenir aussi long-tems qu'ils pourroient; il leur répliqua que leur résistance seroit vaine, puisque toute leur armée étoit en déroute : ils répondirent de rechef qu'ils ne devoient point là-dessus en croire leurs ennemis; sur quoi il leur offrit s'ils vouloient envoyer un ou deux officiers, qu'il les meneroit sur une dune, d'où ils verroient eux-mêmes que ce qu'il leur disoit étoit vrai. Le capitaine Thomas Cook & Aston furent détachés; il les mena sur la hauteur, d'où ils virent qu'ils étoient les seuls qui restoient de toute l'armée : ils furent en faire leur rapport au régiment; sur quoi ils offrirent de mettre les armes bas, à condition qu'ils ne seroient point mis entre les mains des Anglois, & qu'ils ne seroient ni dépouillés ni fouillés; ce qui leur fut accordé; & M. de Rambure leur en ayant donné sa parole, qui fut exactement tenue, ils se rendirent, & se trouverent bien plus heureux que l'autre régiment qui les avoit abandonnés, dont la plûpart furent tués, & le reste pris & dépouillé. AN. 1658.

Il n'y eut pas plus de quatre cens hommes tués dans cette bataille du côté des Espagnols, dont les principaux furent le comte de la Motterie, le colonel Michel, la plupart des capitaines de Boniface, un de Saralvo, un autre

An. 1658. de Gomez, dom Francisco Romero, avec deux ou trois de ses officiers : des troupes du roi d'Angleterre, trois capitaines, quelques lieutenans & enseignes, & des brigadiers de la compagnie des gardes du duc d'Yorck. Le prince de Condé ne perdit personne de qualité que le comte de Meille, lieutenant-général, & peu de capitaines. Des Espagnols, furent pris le marquis de Saralvo, Risbourg, Conflans, Belleveder, le prince de Robec, dom Antonio de Cordoue, dom Juan de Tolede, dom Joseph Manriquez, dom Louis de Zuniga, le baron de Limbec, Darchem & Baynes, tous mestres de camp de cavalerie, ou colonels d'infanterie; M. de Montmorency, capitaine des gardes du prince de Ligne. La plupart ne furent pris que parce qu'ils furent abandonnés par leurs troupes, & qu'ils ne voulurent point s'enfuir avec elles. Il n'échappa que peu de capitaines & officiers subalternes des régimens Espagnols naturels, qui se comporterent en braves gens; mais de leur cavalerie ils ne perdirent point d'officiers à proportion. Du régiment du duc d'Yorck, mylord Muskery fut le seul officier qui échappa; & des soldats, il n'en revint qu'une vingtaine; le régiment du Roi fut entierement pris : il n'en revint que très-peu de celui du comte de Bristol, mais il ne perdit que cinq ou six de ses gardes.

Quant aux principaux officiers du prince de Condé, MM. de Coligny & de Boutteville, lieutenans-généraux, furent faits prisonniers avec Meille qui mourut de ses blessures, & M. Desroches, capitaine de ses gardes. Il ne perdit que fort peu de son infanterie, qui ne fit rien qui vaille : elle étoit le long du canal;

ce qui lui facilita les moyens de se sauver. Sa cavalerie souffrit peu, quoiqu'elle combattît avec beaucoup de valeur, & il ne perdit pas un seul colonel. On ne sçait pas combien les ennemis perdirent de monde; le nombre en fut peu considérable; ils n'eurent d'officiers tués que Betbesé, lieutenant-colonel du régiment de Turenne cavalerie, Dubourg dont on a déja parlé, & M. de la Berge, major général [1] de l'infanterie. Des Anglois de Cromwel, Fenwick & Lockart, lieutenans-colonels, & deux capitaines furent tués, & quelques lieutenans & enseignes blessés. La reconnoissance oblige de ne pas oublier ici que M. de Gadagne, lieutenant-général de l'armée de France, qui commandoit l'infanterie, ayant ouï-dire après la défaite, que le duc d'Yorck avoit été pris par les Anglois, il prit deux ou trois escadrons qui étoient commandés par ses intimes amis, & traversa les dunes pour aller à eux, dans la résolution de le retirer de leurs mains ou de gré ou de force, s'il y avoit été; mais il eut bien de la joie de trouver que c'étoit un faux bruit. Les Espagnols avoient heureusement laissé le canon & les bagages à Furnes, où en arrivant après la défaite, on crut la perte bien plus considérable qu'elle n'étoit; mais la plupart des officiers d'infantetie & des soldats se sauverent des mains des ennemis. Dom Antonio de Cordoue & plusieurs officiers de remarque furent de ce nombre, ceux qui les avoient pris les ayant relâchés pour un peu d'argent.

An. 1658.

---

[1] C'est un emploi moindre que lieutenant-général ou maréchal de camp.

AN. 1658. M. de Turenne après sa victoire rentra dans ses lignes, continua le siége, & la place ne tarda pas long-tems à se rendre. Elle auroit duré davantage si le marquis de Léde n'avoit été blessé & ne fût mort peu de jours après. On apprit à Furnes, le vingt-six, que Dunkerque avoit capitulé; & l'armée marcha le même jour à Nieuport : en y arrivant tous les régimens se trouverent aussi complets qu'avant la bataille, hors celui du roi d'Angleterre & les Espagnols naturels. On tint aussi-tôt conseil pour résoudre ce qu'il y avoit à faire. Dom Juan proposa de poster l'armée le long du canal entre Nieuport & Dixmuide, & de tâcher d'en défendre le passage. Ceux qui parlerent après lui furent du même avis, & les autres ne s'y opposerent point directement; mais quand ce fut au duc d'Yorck à parler, il opina contre, & donna ses raisons, représentant qu'on n'avoit point un corps d'infanterie suffisant pour défendre le poste contre une armée victorieuse; que les troupes étoient intimidées par une défaite toute récente; qu'il falloit considérer à quelles extrémités on seroit réduit si on étoit forcé; qu'il seroit presque impossible d'assurer & de conserver les grandes villes; que les ennemis seroient en état de choisir celles qu'il leur plairoit de prendre, & que beaucoup d'autres inconvéniens résulteroient d'une entreprise si hasardeuse. Il proposa ensuite de diviser l'armée, d'en mettre les troupes dans les grandes villes du voisinage qui étoient les plus exposées; qu'ainsi celle qui seroit attaquée, pourroit faire une vigoureuse résistance, & se défendre au moins si long-tems que quand elle viendroit à être prise, il seroit trop tard pour les ennemis

d'entreprendre un autre siége ; & que pendant qu'ils seroient occupés à en faire un, on auroit le loisir de rassembler les troupes, & de profiter des occasions qui pourroient se présenter. On délibéra sur cette proposition, & il fut résolu de diviser l'armée. Le duc d'Yorck & le marquis de Caracêne furent laissés dans Nieuport, qu'on croyoit que les ennemis assiégeroient, avec deux mille hommes d'infanterie & autant de cavalerie. Le prince de Condé fut à Ostende avec un corps de troupes suiffisant pour défendre cette forte place. Dom Juan se jetta dans Bruges avec de l'infanterie & un corps considérable de cavalerie ; & le prince de Ligne, avec le reste des troupes, entra dans Ypres. Le duc d'Yorck sortant du conseil de guerre, le prince de Condé lui demanda pourquoi il se hasardoit à contredire Dom Juan comme il venoit de faire ; il répondit que c'étoit parce qu'il n'avoit pas envie d'être obligé une seconde fois de s'enfuir comme à la bataille des dunes. AN. 1658.

Les troupes s'étant séparées suivant la répartition ci-dessus, M. de Turenne vint peu de jours après à Dixmuide, dans le dessein de passer le canal qui va de Nieuport à Ostende pour en couper la communication. Tout étoit prêt pour faire le siége de cette premiere place, lorsque M. de Turenne reçut ordre du Cardinal d'attendre jusqu'à nouvel ordre, le Roi étant dangereusement malade à Calais. Cet accident sauva Nieuport ; il n'y avoit pas dans la place pour quinze jours de munitions quand M. de Créquy arriva dans le voisinage, tant la négligence des Espagnols avoit été extraordinaire ; mais deux jours après il en arriva d'Ostende.

AN. 1658. Pour ſe mettre en état de ſoutenir plus long-tems le ſiége, on travailla à faire une nouvelle contreſcarpe, cinq demi-lunes & une langue de ſerpent au-de-là du canal, qui embraſſoit les anciens dehors; ce qui fut achevé en huit jours. Enſuite on lâcha les écluſes pour inonder le pays; mais cela ne fit pas l'effet qu'on avoit eſpéré, parce que le terrein autour de la place étoit plus haut qu'on ne croyoit; cependant on en tira encore quelque utilité. L'armée de France reſta à Dixmuide, & M. de Créqui à la portée du canon de Nieuport pendant tout le tems que le roi de France fut en danger. Les généraux de l'armée d'Eſpagne s'aſſemblerent dans cet entre-tems à Plaskendal, village ſur le canal entre Bruges & Nieuport, & réſolurent qu'auſſi-tôt que l'armée ennemie quitteroit Dixmuide, Dom Juan, le prince de Condé & le marquis de Caracêne aſſembleroient à Bruges autant de troupes qu'on en pourroit tirer des places où l'armée avoit été diſtribuée, pour obſerver les mouvemens de M. de Turenne; que le duc d'Yorck reſteroit à Nieuport avec un corps de cavalerie pour couvrir, autant qu'il ſeroit poſſible, cette place, Oſtende & Bruges. Ce Prince, en revenant à Nieuport avec le marquis de Caracêne, eut une chaude alarme qui les fit galopper tous deux près de trois mille, de peur d'être coupés avant de pouvoir gagner la ville: ce fut M. de Varennes, lieutenant général de l'armée de France, qui la lui donna en faiſant paſſer quelques cavaliers de l'autre côté du canal pour le reconnoître.

Peu de jours après l'armée de France quitta Dixmuide; mais M. de Créquy ne bougea

point de ſon camp. Le marquis de Caracêne, en conſéquence de la réſolution qui avoit été priſe, alla joindre Dom Juan & le prince de Condé, avec quelques eſcadrons, & l'infanterie Eſpagnole qui s'étoit échapée ou rachetée des mains des François. Peu de tems après M. de Créquy ſe retira du voiſinage de Nieuport pour aller joindre M. de Turenne; mais ſans un accident il ne ſeroit pas retourné à ſon aiſe. Le duc d'Yorck ayant été averti ſur le midi, qu'il plioit bagage, il fut lui-même pour le reconnoître, & ordonna en même tems qu'on fit un détachement de ſix cens fantaſſins pour le venir joindre inceſſamment dans la contreſcarpe avec toute la cavalerie, ayant deſſein de tomber ſur l'arriere-garde de M. de Créquy. Ce Prince découvrit qu'il décampoit effectivement; que les bagages étoient déja partis, & les troupes en mouvement. Il envoya chercher l'infanterie qu'il avoit fait commander, ſa compagnie des gardes, & deux ou trois eſcadrons. La cavalerie arriva; mais l'infanterie fut ſi lente, qu'avant qu'elle fût venue, les ennemis étoient ſi éloignés de la ville, qu'il auroit été dangereux de les attaquer. Ainſi il ne ſe paſſa qu'une légere eſcarmouche entre quelques ſoldats écartés & quelques volontaires à cheval, qui, ſans avoir reçu aucun ordre, chargerent un petit parti de cavalerie qui couvroit l'arriere-garde ſur la digue. Un des pages duc Duc, qui s'appelloit Littleton, s'engagea ſi chaudement qu'il fut fait priſonnier. An. 1658.

Le retardement de l'infanterie empêcha l'exécution du deſſein de ce Prince. Un petit navire chargé de vin & d'eau de vie étant échoué le

AN. 1658. matin sur la côté, tous les soldats y allerent à la marée basse, & s'étant enivrés il ne fut pas possible aux officiers de les assembler pour le tems qui avoit été ordonné.

Le duc d'Yorck ne s'étant pas trouvé à ce qui se passa le reste de cette campagne, on n'en fera point de détail ; on se contentera de dire en peu de mots, que le corps d'armée que commandoit le prince de Lignes auprès d'Ypres, fut surpris & défait par M. de Turenne, qui tailla en pieces toute son infanterie, & le poursuivit jusques dans Ypres, qu'il assiégea & prit en peu de jours : il marcha ensuite à Oudenarde dont il se rendit maître ; la place n'étoit pas forte, mais elle étoit de conséquence. Il y laissa une forte garnison de même qu'à Deynse & dans la plupart des places sur la Lys ; ainsi cet échec du prince de Lignes causa plus de dommage aux Espagnols que la perte de la bataille des dunes ; car excepté la prise de Gravelines, les François auroient fait peu de progrès pendant le reste de cette campagne, après l'inaction dans laquelle ils étoient demeurés pendant la maladie du Roi à Calais ; mais cette seconde victoire les mit en état de prendre plusieurs places, comme le duc d'Yorck en fut informé depuis par une personne qui pouvoit le savoir.

Peu de tems aprés que le marquis de Créquy eut décampé des environs de Nieuport, le duc d'Yorck marcha avec ses troupes aux fauxbourgs de Bruges, réglant ses mouvemens sur ceux des ennemis, & se tenant toujours de l'autre côté du canal, pour ne pas s'engager mal à propos dans quelque mauvais pas, en prenant garde sur-tout de se conserver une communication libre avec les places qui lui

avoient été confiées. Le seize de septembre il retourna à Nieuport, où il reçut l'agréable nouvelle de la mort de Cromwel. Il envoya aussi-tôt prier Dom Juan d'envoyer quelqu'autre prendre le commandement qu'il avoit, parce qu'il étoit absolument nécessaire qu'il allât trouver le Roi son frere à Bruxelles sur ce changement des affaires en Angleterre. M. de Marsin fut envoyé pour le relever; & étant arrivé à Nieuport, le Duc en partit aussi-tôt & ne retourna plus à l'armée, la saison étant trop avancée lors qu'il fut en état de quitter le Roi, & sa présence ne se trouvant plus nécessaire dans son département, & toutes les troupes s'étant retirées de part & d'autre dans leurs quartiers d'hiver, il alla voir la Princesse sa sœur à Bréda, avec laquelle il resta quelque tems. AN. 1658.

La mort de Cromwel & les suites qu'on pouvoit en prévoir, (son fils Richard n'ayant ni la vigueur, ni la capacité de son pere) releverent le courage des royalistes, que le mauvais succès des entreprises qu'ils avoient faites pour le rétablissement du Roi, avoit beaucoup abbatu. Ils oublierent tous les dangers qu'ils avoient courus; & méprisant ceux auxquels ils alloient s'exposer, ils travaillerent tour de nouveau, & crurent enfin avoir trouvé le moment favorable d'exécuter leur dessein; mais de nouveau tous leurs projets échouerent. Le roi Charles alla *incognito* en Espagne, à Fontarabie, où l'on travailloit à la paix des Pyrennées. Le duc d'Yorck se retira à Boulogne sur mer. Quelque tems après, le capitaine Thomas Cook lui apporta des lettres de la Reine sa mere. Ces lettres donnoient avis au Duc, que M. de Turenne, qui étoit aux envi-

rons d'Amiens, souhaitoit de l'entretenir sur
AN. 1658. les affaires d'Angleterre. Le Duc se rendit secrétement à Amiens; & M. de Turenne lui dit en arrivant qu'il auroit bien souhaité de parler au Roi son frere; mais que puisqu'il n'avoit pu découvrir où il étoit, il lui rendroit le même service en la personne du Duc. Il lui offrit son régiment d'infanterie, qu'il devoit rendre de douze cens hommes effectifs, & les gendarmes Ecossois pour passer en Angleterre avec ce Prince, des armes pour armer trois ou quatre mille hommes, six pieces de campagne, des munitions à proportion, & des vivres pour la subsistance de cinq mille hommes pendant six semaines ou deux mois; qu'il feroit trouver des vaisseaux pour transporter le tout en Angleterre, & donneroit des passeports pour faire marcher à Boulogne & y embarquer les troupes que le Duc avoit en Flandre à mesure qu'on auroit des vaisseaux; que cependant il les falloit faire venir à S. Omer, où elles trouveroient les passe-ports; & pour faire les préparatifs plus sûrement, il offrit de mettre sa vaisselle d'argent en gage, & d'employer tout son crédit pour trouver une somme capable de pousser l'affaire avec succès: il conclut d'une maniere toute obligeante, en disant au Prince qu'il pouvoit aisément croire qu'il n'avoit là-dessus aucun ordre du Cardinal, qui étoit à la Conférence; & que ce qu'il faisoit, étoit par une pure inclination qu'il avoit pour lui & pour la maison royale. Le duc d'Yorck accepta la proposition avec beaucoup de joie, & ne perdit point de tems à choisir l'endroit du débarquement.

Toutes ces choses ayant été ainsi résolues

& mises en bon chemin, M. de Turenne donna au Duc une lettre pour le lieutenant de roi de Boulogne, auquel il ordonnoit de lui fournir tous les vaisseaux qui se trouvoient dans son gouvernement, jusqu'aux bateaux de pêcheurs. La Reine sa mere lui en procura une autre du maréchal d'Aumont à la même personne & pour la même fin ; & l'affaire fut si avancée, qu'on étoit à la veille du jour qui avoit été pris pour l'embarquement, & que le duc de Bouillon & le comte d'Auvergne, neveux de M. de Turenne, étoient venus joindre le Prince pour l'accompagner en qualité de volontaires dans cette expédition, lorsqu'il reçut nouvelle de la défaite des royalistes par Lambert ; sur quoi il partit de Boulogne pour aller trouver M. de Turenne qui étoit à Montreuil, & qui ayant été informé de cet accident, ne jugea pas à propos qu'on entreprît aucune chose dans cette fâcheuse conjoncture. Il lui conseilla d'avoir patience, & d'attendre une meilleure occasion, qui ne pouvoit pas tarder long-tems, vu la brouillerie & la confusion qui devoient nécessairement arriver en Angleterre. Le Duc insistoit néanmoins pour y passer, croyant que le Roi son frere étoit débarqué dans le West ou dans le pays de Galles ; qu'il pouvoit être en danger, & qu'en ce cas il n'y avoit pas de moyen de le tirer d'embarras, & de le sauver, ou de lui donner lieu d'entreprendre quelque chose d'important, qu'en faisant une diversion ; mais toutes ces raisons ne purent point gagner sur lui de le laisser partir ; & sur ce qu'il l'en prioit de la maniere du monde la plus pressante, il répliqua qu'il étoit sûr que le Roi n'étoit point passé en Angleterre ; & que quand il seroit

AN. 1658.

An. 1658. vrai qu'il y fût, il n'étoit pas raisonnable que le Duc se hasardât dans une entreprise où il n'y avoit pas la moindre apparence de succès. Il lui conseilla de retourner en Flandre, & d'y attendre des nouvelles d'Angleterre & du Roi son frere; & sachant qu'il n'avoit point d'argent, il lui donna trois cens pistoles & un passe-port. Ainsi finit cette entreprise.

Fin du second Livre.

CERTIFICAT DES SUPÉRIEURS du College des Ecossois à Paris.

NOUS soussignés, Prêtres, Administrateurs du college des Ecossois dans l'Université de Paris; à sçavoir, Louis Inesse, ci-devant premier aumônier de la feue reine de la Grande-Bretagne, & ancien principal du college; Charles Whytford, principal; Thomas Inesse, sous-principal; Georges Inesse, procureur; & Alexandre Smith, préfet des études dudit college; certifions à tous ceux à qui il appartiendra, que les Mémoires ci-dessus de feu roi Jacques II de la Grande-Bretagne, sont conformes aux Mémoires originaux Anglois, écrits de la propre main de S. M. & conservés, en vertu d'un brevet signé de sa main, dans les archives de notredit college. Et nous susdits, certifions en outre que le manuscrit ci-dessus, revu & corrigé par le susdit roi Jacques, traduit par son ordre, donné de sa main à feu S. A. E. le cardinal de Bouillon, le 27 du mois

de janvier 1696, & écrit de la main du sieur Dempster, l'un des sécrétaires de sadite Majesté, est conforme pour les faits, détails, circonstances, refléxions, & généralement tout (le tour du stile seul & l'ordre de la relation exceptés) à une seconde traduction des mêmes Mémoires Anglois originaux, faite par l'ordre de la feue reine de la Grande-Bretagne, signée de sa main, cachetée du sceau de ses armes, contre-signée par mylord Caryll, sécrétaire d'état, le 14 Novembre 1704, & donnée le 15 janvier 1705, par le susdit Louis Inesse à S. A. E. le cardinal de Bouillon, pour servir à l'Histoire du vicomte de Turenne. En foi de quoi, nous avons signé les présentes, & y avons apposé le sceau dudit college. Fait à Paris, ce vingt-quatre décembre mil sept cens trente-quatre.

Signé, L. INESSE, CH. WHYTFORD, THO. INESSE, GEOR. INESSE, AL. SMITH.

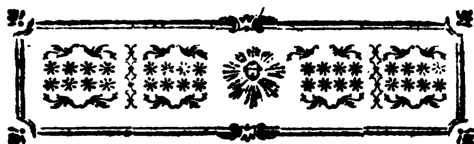


PREUVES
DE L'HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE:

SÇAVOIR, plusieurs Lettres, Brevets, Instructions politiques & autres Pieces.

AVERTISSEMENT.

Les hommes ne se peignent jamais mieux que par les Lettres qu'ils écrivent à leurs parens & à leurs amis, sans aucune intention de les rendre publiques ; ils parlent alors sans précaution & sans déguisement ; on y voit le fond de leur caractere, de leur esprit & de leur cœur. C'est pourquoi l'Auteur a cru pouvoir donner comme preuves de l'histoire du vicomte de Turenne, plusieurs Lettres de ce heros, à sa sœur & à sa femme, qui montrent son ame à nud, sa simplicité, sa sensibilité, sa modestie & sa religion. On verra dans les instructions qu'il a dressées, par ordre du Roi, pour les Ambassadeurs de France, dans les différentes Cours de l'Europe, la profondeur de son génie ; & l'on sentira par ces pieces, que ses qualités politiques égaloient ses talens militaires.



LETTRE
DE FREDERIC MAURICE,
DUC DE BOUILLON
A LA REINE.

MADAME,

Me voyant ſi malheureux que les plus reſpectueuſes déférences, que je pouvois rendre à Votre Majeſté, paſſoient pour déſobéiſſance & mépris, mes raiſons pour fuites & délais, & mes plus innocentes actions pour crimes & cabales contre le ſervices de S. M. & le bien de l'état, je ne me ſuis pas trouvé capable de conſolation juſqu'à ce que je me ſois retiré en lieu où je puiſſe par mes actions détromper V. M. des idées qu'on a pu lui inſpirer de moi, & d'où elle pût connoître que l'aſſurance que je lui donne de ma fidélité, de mon zele pour ſon ſervice, & d'une entiere obéiſſance à ſes com- N°. I. Liv. I.

mandemens, ne procedent d'aucune contrainte ni considération intéressée, mais d'un pur sentiment de mon devoir, & d'une très-ferme résignation à ses volontés. Je supplie très-humblement V. M. d'être persuadée que lorsque je me suis sacrifié pour ses intérêts, je me donnai à elle sans réserve avec une tres-forte résolution de demeurer toujours dans la même dépendance, & de lui soumettre ma vie & tout ce que j'ai. C'est ce que j'ose prendre la hardiesse de confirmer à V. M, afin qu'elle m'honore de ses commandemens, & connoisse par l'avenir, comme elle a pu faire par le passé, que je n'ai jamais eu pour but que le service du Roi & celui de V. M., dans lequel je demeurerai inviolablement attaché, & l'obligerai par les miens très-fideles à ne me pouvoir dénier la qualité de son très-humble & très-obéissant serviteur & sujet,

LE DUC DE BOUILLON.

A Nyon le 5 d'avril 1644.

A. S. A. R. M. LE DUC D'ORLEANS.

MONSEIGNEUR,

Me voyant accablé de tant de malheurs dans le tems, j'ose le dire à V. A. R. que je devois tout espérer, & que malgré la droiture de ma conduite, j'étois exposé sans cesse aux faux rapports de mes ennemis, j'ai cru que pour leur

leur ôter tout prétexte d'interpréter à mal mes plus innocentes actions, je devois me retirer dans un lieu où ils ne pourroient plus colorer leurs mauvais offices, & où la sincerité de mes intentions pourra être reconnue par mes démarches. Je vous avoue aussi, Monseigneur, que je ne pouvois continuer de re'er dans une Cour où l'on me donnoit continuellement des marques d'une défiance injurieuse à mon honneur & contraire à mes sentimens. Ce qui augmentoit encore mes déplaisirs, étoit de paroître déchu de la bienveillance dont V. A. R. m'avoit fait l'honneur de m'assurer. Je ne puis imaginer ce qui a pu me causer ce mal, étant bien éloigné de croire, quoiqu'on ait voulu m'en persuader, que V. A. R. m'accuse d'avoir été le premier auteur du traité d'Espagne, puisque je n'ai besoin pour me disculper, que de rappeller avec soumission & respect à V. A. R. le souvenir de ce qui s'est passé, & la supplier de vouloir bien me dire si j'avois aucun dessein lorsqu'elle m'envoya chercher en province; si elle m'en fit communiquer aucun lorsque je la vis à Paris; si la résolution des siens n'étoit pas déja prise avant mon arrivée, & si depuis je pris d'autres engagemens que celui de servir V. A. R. lorsqu'elle me fit entrevoir une subversion d'état en cas de la mort du Roi, & celui de demeurer fermement attaché aux intérêts de la Reine, dans la conservation de Messeigneurs ses enfans qu'on vouloit lui ôter. Il me suffit pour ma justification de faire voir que je n'ai point d'autre crime que celui d'avoir été serviteur de V. A. R. Cette considération seule, Monseigneur, m'empêche de consentir à un échange qui, étant honte

laisseroit à V. A. R. quelque marque de crime; puisque je ne fus jamais accusé d'autre que de celui où vous étiez enveloppé. Quelqu'amour que j'aie pour mon bien & mes dignités, je ne les ai pas considérés lorsqu'il s'agissoit du service de V. A. R. & des intérêts de l'Etat; je m'en suis dépouillé avec joie pour me sauver l'honneur & me donner le tems de faire voir mon innocence & la pureté de mes intentions; comme je tâcherai toujours de les conserver par ma conduite à l'avenir. J'ose très-humblement supplier V. A. R. de ne point dénier quelques marques de l'honneur de sa bienveillance à celui qui a toujours tâché de la mériter par ses très humbles services, & qui a cette satisfaction d'avoir montré à toute la terre, qu'il a été sans aucune réserve, votre très-humble, très-obéissant & très-fidele serviteur,

LE DUC DE BOUILLON,

A Nyon, ce 5 avril 1644.

LETTRES DU VICOMTE,

A SA SŒUR.

N°. II. Liv. II. & III.

MA chere Sœur, plusieurs personnes me mandent que l'on dit à Paris que je ne suis pas bien avec M. le duc d'Enguien, & que je ne suis pas bien aise de m'être joint à lui. Je vous prie, si vous en oyez parler, de témoigner que je ne suis pas si impertinent que cela, & que c'est un honneur que j'ai toujours recherché extrêmement. Je vous assure qu'il y a une très-

grande union dans cette armée ; M. d'Enguien vit aussi bien avec moi qu'il est possible ; & il ne se rencontre aucune difficulté entre M. le maréchal de Guiche & moi ; n'ayant rien à démêler & étant de tout tems fort bons amis. J'ai sujet aussi d'avoir toute sorte de satisfaction de la façon que l'armée Allemande vit avec moi ; je n'y ai pas trouvé la moindre contestation dans les choses que j'ai desirées, & au contraire toute sorte d'obéissance. Après la fin de cette affaire, je vous écrirai plus amplement. Adieu chere Sœur. C'est votre très-humble & très-affectionné serviteur & frere,

TURENNE.

Au camp devant Philisbourg, ce 3 septembre 1644.

AUTRE A LA MÊME.

MA chere Sœur, je continue à être bien en peine de votre mal ; & quand vous serez guérie, je serai dans une autre, de peur que vous ne soyez fâchée contre moi de ne vous avoir pas écrit plutôt. Je vous avoue qu'au commencement, je ne pouvois me résoudre à vous écrire de mon malheur arrivé près de Mariendal, sachant à quel point cela vous toucheroit. J'en étois aussi honteux pour vous que pour moi ; & quoique cela fût une plaisante raison, je vous jure que je ne pouvois me résoudre de vous l'écrire moi-même. Si après un malheur qui m'est arrivé par compassion pour les troupes qui étoient fort fatiguées, & trop

de complaisance pour les officiers, on se peut consoler en quelque chose, ce seroit que les ennemis n'ont profité en rien de leur victoire. Les troupes de M. Kognigsmarc & de Hesse avec les miennes, qui toutes ensemble joindront M. le duc d'Enguien, mettent les affaires en meilleur état qu'on ne les eût jamais pu espérer. Je suis à deux mille hommes près, de ce que j'étois avant le combat. J'ai pris depuis trois ou quatre jours une petite ville où il y avoit cent hommes de l'ennemi qui ont pris parti avec moi. J'ai bien de l'obligation à madame la Landgrave de Hesse d'avoir voulu envoyer ses troupes si loin avec moi, & dans un tems que l'ennemi pouvoit entrer dans son pays. Je vous assure que c'est une fort honnête personne. Je vous conjure de m'aimer toujours, étant la chose du monde qui peut me donner le plus de joie. C'est, ma chere Sœur, votre très-humble & très-affectionné serviteur & frere,

TURENNE.

Au camp, ce 4 juillet 1645.

AUTRE.

MA chere Sœur, je vous dirai, avant toutes nouvelles, que je ne vous crois aucunement changée pour m'avoir fait des réprimandes, & je vous jure que quand je suis négligent à vous écrire, c'est l'assurance entiere que j'ai que vous m'aimerez toujours sans pouvoir changer.

On donna avant-hier près de Nordlingue la plus grande bataille qui se soit vue depuis la guerre. La cavalerie Françoise avoit la droite, & moi la gauche avec ma cavalerie. La droite a été entiérement défaite, comme aussi l'infanterie Françoise. Nous avons eu, Dieu merci, plus de bonheur à la gauche, & y avons gagné le champ de bataille, pris presque tout le canon des ennemis ; & Gléen, qui commandoit l'aile droite des Bavarois, y a été fait prisonnier. M. le Duc, par le plus grand bonheur du monde, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, & un peu blessé au bras, s'en vint du côté où j'étois un peu devant que le côté où il avoit résolu de se tenir fût rompu. Il témoigna être assez satisfait de ce que j'ai fait en cette occasion. Vous saurez par les relations tous ceux qui sont morts & prisonniers. On a eu nouvelle de M. le maréchal de Grammont, que les ennemis ont mené en Baviere, où leur armée s'est retirée, c'est-à-dire sur le Danube, après avoir quitté le champ de bataille. Pour leur perte, elle a été plus grande que la nôtre, quoique l'armée Françoise ait été entiérement repoussée. Je suis bien assuré que l'on ne dira pas autrement à Paris, que la cavalerie Allemande n'ait entiérement gagné la bataille. M. le Duc m'a fait là-dessus plus de complimens devant toute l'armée que je ne saurois vous dire, ni aussi exprimer ce qu'il a fait en cette occasion de sa personne, & de cœur, & de conduite. J'avois quatre bataillons d'infanterie, deux que commandoit M. de Chabot pour soutenir l'armée de M. le Duc, & deux autres auprès de son infanterie ; mais la cavalerie Françoise en s'enfuyant à emporté tout cela ; de sorte qu'il n'est

resté que la cavalerie Allemande & les Hessiens. M. le Duc ne sauroit assez se louer des Allemands ; & en effet il leur a obligation de la vie & de la liberté. Il n'est pas croyable comme il me fait l'honneur de bien vivre avec moi. Je vous supplie de témoigner à madame la Princesse & à madame de Longueville combien je lui en suis obligé.

Je suis très en peine de ce qu'on me mande que vous avez si souvent la fiévre. Je prie Dieu de tout mon cœur de vous vouloir conserver, n'ayant point de plus grande joie au monde que celle de vous savoir en bonne santé. Adieu, chere Sœur.

Au camp devant Nordlingue, ce 8 août 1645.

AUTRE.

Je n'ai que le loisir de vous faire ce mot. J'ai reçu votre lettre par laquelle vous me mandiez de vous faire savoir comme quoi vous pourriez sortir de Paris, & qu'elle seroit ma pensée là-dessus. Je crois que si vous pouvez trouver quelque sûreté, il n'en faut pas bouger ; vous pourriez vous mettre plutôt chez quelqu'un de nos amis. Quand le chemin sera libre de l'armée du Roi à Paris, je vous ferai savoir où vous pourrez venir. Je vous aime de tout mon cœur.

A Sully, ce 30 mars 1652.

Il s'est passé quelque chose à Gergeau qui n'est pas de grande considération.

LETTRE

DE L'ELECTEUR DE MAYENCE,

AU VICOMTE DE TURENNE.

MONSIEUR,

J'ai reçu ce matin des nouvelles assurées de Munster que, par la grace de Dieu, la paix si long-tems espérée a été signée, souscrite & solemnellement publiée à Munster & à Osnabrug le 24 de ce mois. Je n'ai voulu faillir d'avertir V. A. par la présente, & la supplier aussi que quand l'armée du Roi sortira d'Allemagne, il lui plaise dans sa marche exempter mes Etats. J'ai de si bonnes preuves de l'affection & de la bonne volonté de V. A. que j'ose me promettre ce consentement; aussi je lui enverrai bientôt un des miens pour traiter de quelques affaires, & pour la remercier des graces que jusques ici elle ma faites, la suppliant au reste de me faire l'honneur de me croire entiérement, N°. III. Liv. II.

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE;

Le très-humble & très-affectionné serviteur JEAN-PHILIPPE, Electeur de Mayence.

A Aschaffembourg, le 29 octobre 1648.

LETTRE DU DUC WIRTEMBERG AU VICOMTE.

MONSIEUR MON COUSIN,

N°. IV. Liv. III.

Ayant ce matin reçu par un courier exprès les avis de mon député de Munster, qui m'a assuré que la paix étoit souscrite le 24 du courant, je n'ai voulu manquer d'en communiquer les nouvelles à V. A. vu que je m'assure qu'elles lui seront très-agréables, & d'autant que par ce moyen je me vois tantôt en liberté de pouvoir jouir de ce que les deux couronnes de France & de Suéde ont bien voulu desirer pour ma restitution. Je sçai que V. A. s'en réjouira avec moi, & agira dans la conjecture présente de cette guerre finie, pour la conservation de mes Etats, avec le même cœur & affection quelle a toujours témoigné par ci-devant pour un Prince qui est, M. mon Cousin, votre très-humble & très-affectionné serviteur & cousin,

EBERHARD, duc de Wirtemberg.

A Studgard, le 31 octobre 1648.

LETTRES DE LA REINE MERE, A M. DE TURENNE.

PREMIERE LETTRE.

MON Cousin, quoiqu'il vienne d'arriver un bruit dans Paris que M. votre Frere a pris

parti avec le Parlement, qui est à présent dans une rébellion toute déclarée, je ne puis y ajouter de foi quand je fais réflexion qu'il savoit ce que j'ai résolu pour ce qui regarde votre établissement, & que je voulois faire pour ses intérêts particuliers & pour ceux de toute la famille; mais quoi qu'il en soit, je suis si assurée que non-seulement vous n'y prendrez aucune part, mais que vous détesterez son action, si elle se trouvoit véritable; que je ne vous fais ces lignes à autre fin que pour vous témoigner la confiance entiere que j'ai en vous, & vous assurer de la continuation de mon affection; me remettant du surplus à mon cousin le cardinal Mazarin, que je sçais mieux que personne être le meilleur de vos amis; cependant je demeure,

Votre bonne cousine ANNE.

A S. Germain en Laye, le 11 *janvier* 1649.

II. LETTRE.

MON Cousin, envoyant par delà le sieur Hervart pour des affaires qui regardent le service du Roi M. mon fils, je vous fais ces lignes pour vous prier d'avoir entiere confiance & pleine créance en ce qu'il vous dira de ma part; & s'il est besoin que pour le contentement des officiers de l'armée que vous commandez, il s'oblige en mon nom de leur payer ce que vous conviendrez avec eux, ne faites point difficulté de garantir ce qu'il promettra; car je vous assure & vous donne ma parole que j'y

satisferai à point nommé ; cependant je demeure,

Votre bonne cousine, ANNE.

A S. Germain en Laye, le 12 janvier 1649.

III. LETTRE.

MON Cousin, la faute où est retombé votre frere le duc de Bouillon, dans le tems même qu'il savoit que j'avois fait ou résolu tout ce qui pouvoit regarder ses avantages & ceux de sa maison, me touche principalement pour le déplaisir que je sçais qu'elle vous causera ; car pour le reste, je suis tellement persuadée de votre affection & de votre attachement aux intérêts du Roi M. mon fils, & aux miens, que je suis certaine que votre zele augmentera plutôt dans ces conjonctures, qu'il n'est à craindre qu'aucune considération de proximité y puisse apporter la moindre altération. Assurez-vous aussi que je redoublerai les effets de ma confiance & de ma bonne volonté, & que votre considération me sera toujours si recommandable, que je ne ferai point de difficulté, quelque grand que soit le crime de votre frere, de faire pour votre égard seul ce que vous pouvez souhaiter pour les honneurs de la maison ; & me remettant à ce que j'ai chargé mon cousin, le cardinal Mazarin, de vous mander, je demeure avec beaucoup de tendresse,

Votre bonne cousine, ANNE.

A S. Germain en Laye, le 28 janvier 1649.

IV. LETTRE.

MON Cousin, quoique je vous aie déja mandé les bonnes intentions que j'ai pour vous, & à votre considération pour toute votre maison, j'ai voulu néanmoins, dans l'occasion du voyage du sieur de Ruvigni par-delà, vous faire cette lettre pour vous les expliquer encore plus particulierement. Je vous dirai donc, touchant les honneurs de votre maison, que dès la premiere fois que je vous verrai, je vous ferai jouir, sans autre délai, des prérogatives dont il avoit été remis de parler après la majorité du Roi M. mon fils. A l'égard de la souveraineté de Sedan, & pour ce qui concerne le duc de Bouillon votre frere, quoique sa faute soit aussi grande qu'elle se peut concevoir, d'autant plus qu'il n'ignoroit pas les intentions favorables que j'avois pour tout ce qui le pouvoit regarder, je ne me disposerai pas seulement à l'oublier & à la pardonner, pour l'amour de vous, dès qu'il rentrera en son devoir, mais pour la même raison, je le ferai jouir deslors desdites prérogatives qui avoient été remises à la majorité; & touchant l'échange de Sedan, il y sera traité aussi favorablement, & aux mêmes conditions qui avoient été arrêtées en dernier lieu. Vous devez prendre toutes ces avances pour une pure marque de l'affection que je vous porte, & être assuré qu'en toutes autres rencontres où j'aurai lieu de vous obliger, vous n'en recevrez pas des effets moins solides; cependant je demeure,

Votre bonne cousine, ANNE.

A S. Germain en Laye, le 29 janvier 1649.

BREVETS DU ROI,

EN FAVEUR DE LA MAISON DE BOUILLON.

PREMIER BREVET.

N°. V. Liv. III. AUJOURD'HUI vingtieme du mois de mars mil six cens quarante-sept, le Roi étant à Paris, desirant témoigner sa bonne volonté à M. le duc de Bouillon, & à M. de Turenne son frere, Sa Majesté, par l'avis de la Reine régente sa mere, en interprétation de sa déclaration adressée à sa cour de Parlement de Paris, a déclaré que sa volonté & intention est, que lesdits sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs descendans jouiront du rang & préséance appartenans à leur maison, à cause du duché de Bouillon & des principautés souveraines de Sedan & de Raucourt, & soient traités tout ainsi que les autres Princes issus de maisons souveraines. Pour témoignage de quoi, Sa Majesté m'a commandé de leur expédier le présent Brevet, qu'elle a voulu signer de sa main, & être contresigné par moi son conseiller secrétaire d'état & de ses commandemens & finances.

Signé, LOUIS. *Et au-dessus*, DE LOMENIE.

II. BREVET.

AUJOURD'HUI deuxieme du mois d'avril mil six cens quarante-neuf, le Roi étant à Saint

Germain en Laye, bien mémoratif que par son Brevet du vingtieme mars mil six cens quarante-sept, Sa Majesté auroit déclaré que son intention étoit que M. le duc de Bouillon & M. de Turenne son frere & leurs descendans jouissent du rang & préséance appartenans à leur maison, à cause du duché de Bouillon & des principautés souveraines de Sedan & de Raucourt, & soient traités comme les autres Princes issus de maisons souveraines; & voulant en conséquence de sa déclaration donnée au mois de mars dernier, pour faire cesser les mouvemens du royaume & rétablir un chacun dans ses honneurs & prérogatives, faire connoître sa volonté à l'égard desdits sieurs de Bouillon & de Turenne, ensorte que personne n'en puisse douter; Sa Majesté, par l'avis de la Reine Régente sa mere, a confirmé & confirme en tant que de besoin son dit Brevet du 20 mars 1647; & ce faisant a déclaré & declare qu'elle veut & entend que lesdits sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs descendans jouissent du rang & préséance qui appartiennent à leur maison à cause du duché de Bouillon & des principautés souveraines de Sedan & de Raucourt, & soient traités tout ainsi que les autres Princes issus de maisons souveraines habitués en ce royaume: En témoin de quoi Sa Majesté a signé le présent Brevet de sa main, & a voulu être contresigné par nous ses conseillers-sécretaires d'état & de ses commandemens & finances.

Signé, LOUIS.

Et plus bas, PHELIPEAUX, DE GUENEGAUD, LE TELLIER & DE LOMENIE.

III. BREVET.

AUJOURD'HUI vingt-sixieme du mois d'octobre 1649, le Roi étant à Paris, bien informé que les ducs de Bouillon & princes souverains de Sedan ont été compris & nommés entre les Princes & états, amis, alliés & protégés de cette Couronne en plusieurs traités de paix, & autres généraux faits entre les Rois prédécesseurs de Sa Majesté & les Empereurs, rois d'Espagne & autres Princes ; que par les traités particuliers de protection qui leur ont été accordés par les Rois prédécesseurs de Sa Majesté, même par celui du feu Roi, de glorieuse mémoire, que Dieu absolve, du 6 août 1641, & spécialement par le traité particulier fait le même jour, ils ont été qualifiés & reconnus souverains du duché de Bouillon & des principautés de Sedan & de Raucourt ; que par l'échange desdites principautés contre des domaines de Sa Majesté, proposé & résolu du vivant du feu Roi, comme chose très-avantageuse à cet état, dont les conditions ont été arrêtées au nom de Sa Majesté avec M. le duc de Bouillon, & les articles signés par Sa Majesté le 20 mars 1647, confirmés par les articles expédiés ensuite de la conférence tenue à S. Germain en Laye le 30 mars de la présente année 1649, & en exécution desdits articles, par brevet exprès de Sa Majesté du deuxieme avril de la présente année, signé de sa main, & contresigné des quatre sécretaires d'état, ledit sieur Duc & M. de Turenne son frere, sont maintenus au rang & prééminences des Princes,

& que d'ailleurs ils sont qualifiés tels, & traités ainsi que ceux de cette qualité ; & comme *étant nés Princes, en toutes les Cours, même par le Pape, l'Empereur, le roi Catholique & autres Rois & Princes ; ce qu'ils justifient par plusieurs actes authentiques* : Et Sa Majesté considérant que pour les causes susmentionnées, lesdits sieurs de Bouillon & de Turenne n'ont pu être compris dans le brevet accordé le dixieme du présent mois, à l'instance de plusieurs gentilshommes qui se sont trouvés à Paris, & qu'on n'a pu déroger à ce qui a été si solemnellement accordé & promis par lesdits traités ; Sa Majesté, de l'avis de la Reine Régente sa mere, en confirmant en tant que de besoin le brevet qu'elle leur a accordé ledit jour deuxieme avril dernier, a déclaré & déclare que sa volonté & intention est, que ledit sieur duc de Bouillon & le sieur de Turenne son frere, & leur descendans, jouissent du rang & des prérogatives & prééminences appartenans à leur maison, à cause dudit duché de Bouillon & desdites souverainetés de Sedan & de Raucourt, & soient traités tout ainsi que le sont les Princes issus de maisons souveraines habitués en ce royaume, sans que ledit brevet dudit jour dixieme du présent mois leur puisse aucunement nuire ni préjudicier ; m'ayant Sa Majesté, pour témoignage de sa volonté, commandé de leur expédier le présent brevet qu'elle a signé de sa main, & fait contresigner par moi son conseiller-sécretaire d'état & de ses commandemens & finances.

Signé, LOUIS,

Et plus bas, DE LOMENIE.

IV. BREVET.

LOUIS, par la grace de Dieu, roi de France & de Navarre, à tous présens & à venir, salut; savoir faisons, qu'encore que notre très-cher & bien amé cousin Frédéric-Maurice de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, prince souverain de Sedan & de Raucourt, nous ait cejourd'hui, par contrat passé devant deux Notaires au Châtelet de Paris, cédé & transporté à titre d'échange, la propriété desdites terres souveraines de Sedan & de Raucourt & autres, étant ès environs d'icelles, à lui appartenans à cause de son dit duché de Bouillon. Nous n'avons néanmoins point entendu & n'entendons que cette cession & transport puisse ci-après nuire ni préjudicier en façon que ce soit, à lui ni aux siens, pour ce qui concerne le rang & préséance qui lui appartiennent, non-seulement à cause dudit duché de Bouillon, mais aussi à cause desdites terres souveraines de Sedan & de Raucourt: au contraire avons jugé raisonnable qu'il y soit conservé & maintenu tout ainsi que s'il étoit encore en possession desdites terres qu'il nous a cédées, *comme une condition qui fait partie dudit contrat d'échange, & que nous avons accordée par icelui.* A ces causes & autres bonnes considérations à ce nous mouvant, par l'avis de la Reine Régente, notre très-honorée dame & mere; de notre très-cher & tres-amé oncle le duc d'Orléans; de notre très-cher & très amé cousin le prince de Condé, & autres principaux Seigneurs de notre Conseil, & de notre certaine science, pleine puissance & au-

torité royale, avons déclaré & déclarons par ces présentes signées de notre main, que notre volonté & intention est, que nonobstant la cession & transport à nous faits desdites terres, notredit cousin le duc de Bouillon & les siens en ligne directe, tant mâles que femelles, jouissent des mêmes honneurs, séances, dignités, prérogatives & préséances appartenans tant audit duché de Bouillon qu'auxdites souverainetés de Sedan & de Raucourt, dont lui & les ducs de Bouillon, seigneurs desdites souverainetés, ont joui ou dû jouir tant dedans que dehors le royaume; auxquels nous voulons qu'ils soient conservés & maintenus, sans qu'à cause de ladite cession l'on puisse prétendre qu'ils aient dérogé *au rang qu'ils ont toujours eu ou dû avoir*, & que pour raison de ce on leur en puisse faire aucunes contestations, & que toutes les prétentions que notredit cousin peut avoir pour ce regard demeurent en leur entier sans être en rien diminuées, comme s'il étoit en possession desdites terres & souverainetés par lui cédées. Déclarons en outre, pour les considérations susdites, que notre intention est aussi que notre très-cher & bien-amé cousin Henri de la Tour, vicomte de Turenne, maréchal de France, frere de notredit cousin le duc de Bouillon, & ses enfans mâles & femelles, jouissent des mêmes honneurs, rangs & préséances dont il jouit & doit jouir comme fils & frere d'un duc de Bouillon, & prince souverain de Sedan & de Raucourt; & en cas que notredit cousin le duc de Bouillon vienne à décéder sans enfans, voulons & nous plaît que notredit cousin son frere, ses enfans mâles & femelles, jouissent des mêmes honneurs,

rangs, préséances, dignités & prérogatives, tant dedans que dehors le royaume, dont jouit à présent notredit cousin le duc de Bouillon, & jouira à l'avenir tant à cause dudit duché de Bouillon, qu'en conséquence de ces présentes, comme si lorsqu'il y aura ouverture à la succession de notredit cousin le duc de Bouillon son frere en sa faveur & de ses enfans, lesdites principautés de Sedan & de Raucourt étoient encore en leur maison, & qu'il y eût succédé par manquement d'héritiers de notredit cousin le duc de Bouillon. Si donnons en mandement à nos amés & feaux conseillers les gens tenant notre cour de Parlement à Paris, que ces présentes ils fassent enregistrer, & du contenu en icelles jouir nosdits cousins pleinement & paisiblement, sans y faire ni souffrir être fait ou donné aucun trouble ou empêchement quelconques, & à notre procureur général de faire pour ce toutes les réquisitions nécessaires; car tel est notre plaisir. Et afin que ce soit chose ferme & stable à toujours, nous avons fait mettre notre scel à cesdites présentes. Donné à Paris au mois de mars l'an de grace mil six cens cinquante-un, & de notre regne le huitieme. *Signé* LOUIS: *& sur le repli*, par le Roi, la Reine Régente sa mere présente. DE LOMENIE. *Visa*, SEGUIER. Et scélé du grand sceau de cire verte en lacs de soye rouge & verte.

V. BREVET.

AUJOURD'HUI 20 mars 1651, le Roi étant à Paris, voulant témoigner sa bonne volonté à

M. le duc de Bouillon & à M. de Turenne son frere, Sa Majesté, par l'avis de la Reine Régente sa mere, conformément à ce qui est promis dans le contrat d'échange de Sedan, passé le même jour, & pour confirmer en tant que besoin seroit les brevets ci-devant expédiés, outre ce qui est porté par sa déclaration adressée à sa cour de Parlement de Paris, & en interprétation d'icelle, a déclaré que sa volonté & intention est, que lesdits sieurs de Bouillon & de Turenne, & leurs descendans, jouissent du rang & préséance appartenant à leur maison, à cause du duché de Bouillon & des principautés souveraines de Sedan & de Raucourt, & soient traités tout ainsi que les autres Princes issus de maisons souveraines; m'ayant, Sadite Majesté, en témoignage de sa volonté, commandé d'expédier le présent brevet qu'elle a signé de sa main, & fait contresigner par moi son conseiller secretaire d'état & de ses commandemens & finances.

Signé, LOUIS, *& plus bas*, DE LOMENIE.

VI. BREVET.

AUJOURD'HUI 15 du mois de février 1652, le Roi étant à Saumur, desirant témoigner sa bonne volonté à M. le duc de Bouillon & à M. de Turenne son frere; & considérant qu'il leur a été promis par le contrat d'échange de la principauté de Sedan, du 20 mars de l'année derniere, *qu'ils seroient traités comme Princes, & que sans cette condition ils n'auroient point consenti audit échange*; sachant en outre qu'ils *ont*

été & sont traités en tous lieux & en toutes occasions par les Rois, Princes, & Etats de la chrétienté comme étant nés Princes ; Sa Majesté, confirmant en tant que besoin les traités, brevets & lettres qui leur ont été ci-devant accordés sur ce sujet, & pour les raisons & causes y contenues, a déclaré & déclare que son intention & volonté est que lesdits sieurs de Bouillon & de Turenne, & leurs descendans, soient traités tout ainsi que les autres Princes issus de maisons souveraines habitués en ce royaume, sans qu'ils en puissent être distingués ni exceptés par aucuns réglemens faits ou à faire par Sa Majesté ou ses successeurs Rois, & même en conséquence des propositions qui pourroient être faites & des résolutions qui pourroient être prises au préjudice de ce, aux Etats généraux du royaume, ou autrement en quelque maniere que ce soit. En témoin de quoi, Sa Majesté a signé le présent brevet de sa main, & l'a fait contresigner par moi son conseiller sécretaire d'état & de ses commandemens & finances.

Signé, LOUIS. *& plus bas*, LE TELLIER.

EXTRAIT DES REGISTRES du Conseil d'Etat.

N°. VI. LE Roi ayant vu la requête présentée à Sa Majesté par Frédéric Maurice de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, ci-devant prince souverain de Sedan & de Raucourt, contenant que l'échange desdites souverainetés ayant été

jugé utile au bien de son état, il y auroit consenti sur l'assurance que lui auroit donnée Sa Majesté, que nonobstant le délaissement qu'il feroit desdites souverainetés de Sedan & de Raucourt, lui, le sieur de Turenne son frere, & leurs enfans & descendans, retiendroient le rang & dignité de Princes & tous autres honneurs, prééminences & prérogatives dont lui & le défunt duc de Bouillon leur pere, & leurs prédécesseurs ducs de Bouillon & princes de Sedan & de Raucourt, ont joui ou dû jouir, & en la même sorte & maniere qu'il est pratiqué à l'égard des autres Princes issus de maison souveraine qui sont habitués en son royaume; *laquelle condition fait partie dudit contrat d'échange, puisque sans icelle il ne se seroit dépouillé desdites souverainetés*; & bien que Sa Majesté, par divers actes tant particuliers que publics, spécialement par ses lettres patentes du mois d'avril 1651, ait pleinement satisfait à sa parole, & se soit expliquée suffisamment de ses intentions, & que ledit sieur duc de Bouillon se soit réservé par le contrat d'échange le droit qu'il a sur le duché de Bouillon, neanmoins la dame de Vantadour, en qualité de mere & tutrice des enfans du sieur duc de Vantadour, & les sieurs ducs d'Uzès, de Sully, de Brissac, d'Halvin, de Lesdiguieres & de S. Simon, se sont pourvus en son Parlement de Paris, par requêtes des . . . . . & 26 mars dernier, à ce que défenses lui fussent faites de prendre ladite qualité de Prince, ou, sous prétexte d'icelle, s'attribuer autres droits prééminences & prérogatives que celles de Duc & Pair; sur laquelle requête ladite Cour a ordonné que les parties opposantes se pourvoiroient par devers

Sa Majesté ; & d'autant que ladite opposition, quoique frivole & non admissible, pourroit un jour servir de prétexte pour inquiéter lui ou les siens, si elle demeuroit indécise. Requeroit ledit sieur duc de bouillon qu'il plût à Sa Majesté, faisant droit sur icelle, déclarer lesdits sieur & dame opposans non recevables, & mal fondés en leursdites oppositions ; ce faisant, le garder & maintenir audit rang & dignité de Prince, & faire defense de le troubler à peine de désobéissance : vu aussi le traité fait par ledit sieur duc de Bouillon avec Sa Majesté le 20 mars 1647, touchant l'acquisition des souverainetés de Sedan & de Raucourt, & de la port on du duché de Bouillon dont jouissoit ledit sieur de Bouillon, le contrat d'échange du 20 mars 1651, fait en exécution dudit traité entre les Sieurs le Fevre d'Ormesson, de Loménie, comte de Brienne, d'Aligre, Barillon & d'Estampes, commissaires & procureurs spéciaux de Sa Majesté, d'une part ; & ledit sieur duc de Bouillon, d'autre. Les Lettres patentes de Sa Majesté du mois d'avril audit an 1651, contenant la ratification du contrat d'échange, & adressées au parlement de Paris. Actes d'oppositions formées au greffe de sondit parlement de Paris, du 25 janvier 1652, par dame Marie de la Guiche, veuve de Charles de Levy, duc de Vantadour, au nom & comme tutrice des enfans mineurs dudit défunt & d'elle, touchant la qualité de prince prise par ledit contrat par ledit sieur duc de Bouillon. Copie de la requête présentée en sondit parlement le . . . . par Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, Maximilien-François de Bethune, duc de Sully, Louis de Cossé, duc de Brissac, & Charles de

Schomberg, duc d'Halvin, pairs de France, à ce qu'ils fussent reçus opposans à l'enregistrement, tant dudit contrat que desdites lettres, & ordonné que pour les Duchés qui ont été baillés en échange par ledit contrat, ledit sieur duc de Bouillon auroit seulement rang & séance du jour du serment qu'il feroit pour lesdits Duchés & Pairies, & qu'il ne pourra prendre la qualité de Prince, ni à cause ou sous prétexte d'icelle s'attribuer aucuns droits, prééminences ou prérogatives plus grands que celle de duc & pair de France. Arrêt de sondit parlement de Paris du 20 février 1652, par lequel il a été ordonné que lesdites lettres & contrat d'échange seroient regiftrés au greffe de ladite Cour, pour être exécutés aux charges & conditions portées par ledit arrêt, & entr'autres que les pairies d'Albret & de Château-Thierry n'auroient leur effet & rang que du jour dudit arrêt, en obtenant par ledit sieur duc de Bouillon lettres de Sa Majesté d'érection d'icelles; & sur l'opposition desdites dame de la Guiche audit nom, ducs d'Uzès, de Sully, de Brissac & d'Halvin, qu'ils se pourvoiroient ainsi qu'ils aviseroient bon être. Autre arrêt de son parlement de Paris du 26 mars audit an, par lequel sur une nouvelle requête, donnée par lesdites dame de la Guiche audit nom, ducs d'Uzès, de Sully, de Brissac & d'Halvin, & par François de Bonne, duc de Lesdiguieres, & Claude, duc de Saint Simon, à ce que défenses fussent faites audit duc de Bouillon de prendre ladite qualité de prince, ni sous prétexte d'icelle s'attribuer aucuns droits, prérogatives & prééminences plus grands que celle de duc & Pair, acte a été donné aux dénommés en ladite requête de leur

opposition, & ordonné que sur icelle ils se pourvoiroient par-devers Sa Majesté. Lettres patentes expédiées audit mois d'avril lors de la ratification dudit contrat d'échange, par lesquelles, suivant ledit traité du 20 mars 1647, Sa Majesté a ordonné, que nonobstant le délaissement à elle fait desdites souverainetés de Sedan, de Raucourt, & portion du duché de Bouillon, ledit sieur duc de Bouillon & sa postérité retiennent le rang & dignité de Prince, & les autres honneurs, prééminences, droits & prérogatives, dont lui & le défunt duc de Bouillon son pere & leurs prédecesseurs, princes souverains desdites terres & souverainetés de Sedan, de Raucourt & Bouillon, ont joui ou dû jouir par le passé; & après que Sa Majesté a été pleinement informée desdits rangs, dignités & prééminences, que les Princes desdites terres & souverainetés même, ledit sieur duc de Bouillon ont eu & tenu dans tous les royaumes & états de l'Europe: Sa Majesté étant en son conseil, sans s'arrêter à l'opposition de ladite dame de la Guiche audit nom, & desdits sieurs ducs d'Uzès, de Sully, de Brissac, d'Halvin, Lesdiguieres & Saint Simon, a ordonné & ordonne que lesdites lettres du mois d'Avril 1651. & tous autres actes par elle faits en faveur dudit sieur duc de Bouillon, seront exécutés selon leur forme & teneur, & que suivant iceux ledit sieur duc de Bouillon, & le sieur de Turenne son frere *étant nés & réconnus Princes, leurs enfans & descendans auront & retiendront le rang & dignité de Prince, avec tous les honneurs, prérogatives, droits & prééminences qui en dependent, & dont joüissent ou pourront joüir les autres Princes habitués en ce royaume.*

royaume. Fait au conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Corbeil le 25[e] jour de mai 1652.

Signé, LE TELLIER.

Ensuit la teneur de la commission attachée sur ledit Arrêt.

LOUIS, par la grace de Dieu, roi de France & de Navarre : au premier notre Huissier ou Sergent : voulant que l'Arrêt cejourd'hui donné en notre conseil d'Etat, nous y étant, dont l'extrait est ci attaché sous le contre-scel de notre Chancellerie, soit exécuté selon sa forme & teneur : Nous te mandons & commandons, par ces présentes signées de notre main, que tu aies à signifier ledit Arrêt à tous ceux qu'il appartiendra, & à faire pour ladite exécution tous exploits requis & nécessaires ; de ce faire te donnons pouvoir, commission & mandement spécial par cesdites présentes, sans pour ce demander aucun congé, placet, *visa* ni *pareatis* ; car tel est notre plaisir. Donné à Corbeil, le vingt-cinquieme jour de Mai, l'an de grace mil six cens cinquante-deux, & de notre regne le dixieme. *Signé*, LOUIS. *Et plus bas* : Par le Roi, LE TELLIER, avec grille & paraphe ; & scellé sur simple queue du grand sceau de cire jaune.

LETTRES
DE M. LE PRINCE DE CONDÉ, A M. LE VICOMTE DE TURENNE.

PREMIERE LETTRE.

N°. VII. Les obligations que je vous ai sont si grandes, que je n'ai point de paroles pour vous témoigner ma reconnoissance. Je souhaite avec passion que vous me donniez lieu de m'en revancher. Je vous jure que ce sera la chose du monde que je ferai de meilleur cœur, & que je ferai toutes choses pour vous servir. Je me remets à ce que je mande à ma sœur pour les affaires, & je ne vous dirai ici autre chose, si ce n'est que vous pouvez disposer absolument de mon service, & que vous êtes l'homme du monde que j'honore le plus, & que j'aime avec le plus de tendresse & de passion.

LOUIS DE BOURBON.

Je vous prie d'assurer Messieurs de Beauveau, de Duras & de Grandpré de mon service, & Messieurs de Saint Romain & Sarrasin, & tous les officiers qui vous ont suivi.

Ce 20 février 1651.

II. LETTRE.

MONSIEUR,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & vu celle que vous avez écrite à ma sœur ; je m'assure quelle vous man-

de au long l'état de toutes choses. Je vous supplie de me faire sçavoir le plus souvent que vous pourrez ce qui se passera de delà, soit pour la treve, soit pour la suspension d'armes. Les affaires ici n'ont pas encore pris l'assiette qu'on pourroit souhaiter, & nous y travaillons au mieux qu'il nous est possible, je vous en ferai sçavoir le détail au premier jour. Le contrat de M. de Bouillon sera signé dans quelques jours à sa satisfaction. Il restoit un article que j'ai fait résoudre avant-hier qui l'avoit arrêté jusques ici, & qui étoit très-important: c'étoit pour faire jurer Monsieur votre frere, foi de Prince: si bien que tout est à cette heure conclu. Pour vos intérêts particuliers, ma sœur m'en a entretenu fort au long; j'y travaillerai comme je dois, & je vous jure qu'ils me seront plus chers toujours que les miens, & que je ferai toutes choses pour vous le témoigner. Nous vous envoyons quelqu'argent; mandez nous librement ce dont vous aurez besoin, & nous y pourvoirons à l'heure même. Assurez-vous, je vous conjure, de mon extrême amitié, & continuez-moi la vôtre, puisque je suis plus qu'homme du monde,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné serviteur,
LOUIS DE BOURBON.

A Paris, ce 18 *mars* 1651.

III. LETTRE.

L'EMBARRAS des affaires, ainsi que vous l'aurez deja appris par Monsieur votre frere,

m'empêche de vous pouvoir répondre bien positivement sur l'affaire de la paix; aussi faut-il attendre le retour de celui qu'on a envoyé à Bruxelles pour sçavoir si l'Archiduc a pouvoir. Mais il me semble que vous avez déja assez de sujet de prendre vos mesures avec les Espagnols, pour vous retirer. Monsieur votre frere s'est chargé de vous faire sçavoir tous nos sentimens là-dessus; nous en avons eu une longue conférence avec ma sœur ensemble. Cependant je vous supplie de me faire sçavoir à peu près le tems auquel il faudra que je tienne mon monde prêt pour entrer à Stenai, & comme on en usera pour la ville & les choses qu'il faudra mettre dans la place, soit pour les munitions de bouche, soit pour celles de guerre: j'en ai donné le gouvernement à M. de Marsin; je crois que vous ne désaprouverez pas le choix que j'en ai fait. Vous voyez qu'il est nécessaire que je sçache ces choses-là un peu de bonne heure crainte d'être surpris. Je donnerai ordre au plutôt pour vous faire avoir satisfaction pour vos troupes; mais je n'ai pu encore le faire, Monsieur & moi ne voyant pas encore la Reine. Vos autres intérêts me sont plus chers & plus considérables que les miens; & je ne vous fais pas un compliment quand je vous assure que je vous le ferai paroître de telle maniere que vous le souhaiterez. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné serviteur,
LOUIS DE BOURBON.

A Paris, ce 18 avril 1651.

LETTRES
DU VICOMTE A LA VICOMTESSE DE TURENNE.

PREMIERE LETTRE.

J'ENVOIE le sieur de Mardaillan qui vous dira que la ville d'Ypres a capitulé. Il est certain que je reconnois une grande bénédiction de Dieu sur tout ce que j'entreprens : j'en suis quelquefois un peu plus homme de bien, souvent aussi cela va fort mal ; je vous dis sincerement comme l'affaire est. N°. VIII Liv. IV.

On fit la Cêne ici dimanche passé. M. Brevin prêcha très-bien ; il faudroit en devenir plus homme de bien qui seroit le principal ; mais on a de la peine à y parvenir ; & quand on se consulte au fond, il me semble que l'on ne change gueres. En parlant sur ces paroles : *sortez de Babylone*, il me fit comprendre qu'il ne s'en seroit pas allé si vîte que les réformateurs. C'est un esprit qui a beaucoup de connoissances & point d'aigreur : il est tombé d'accord avec moi que l'on n'instruit point les gens de bonne-foi dans les deux religions, & que chacun de son côté fait voir la religion de l'autre pour en donner de l'aversion ; de même que dans une ville où il y a deux cabales, vous ne trouvez de naïveté de pas un côté. Je sçai ce que ma sœur & vous pensez là-dessus sur mon sujet. Vous croyez qu'une personne qui ne donneroit pas tant dans mon sens que M. Brevin, me tiendroit l'esprit plus ferme, mais

vous vous trompez. Il prêcha sur ce que Notre-Seigneur dit en donnant la Cêne à ses Disciples, & ne dit pas un mot de controverse. On voit bien qu'il a fort lu les anciens & qu'il y accorde son style.

A Ypres, ce 10 *décembre* 1658.

II. LETTRE

MONSIEUR le duc d'Yorck est ici déguisé; il y avoit beaucoup de bruit en Angleterre. On avoit pris les armes pour le roi Charles dans la province de Chester; mais le corps qui s'y étoit assemblé a été entierement défait par les troupes du parlement commandées par Lambert. J'eusse rendu à la maison royale de Stuart un service fort considérable si l'affaire eût un peu duré; j'avois même fait quelques avances pour cela, dont vous verrez les parties; si je ne suis remboursé par la Cour, il ne faut pas parler de cela; mais cette défaite renverse pour le présent toutes mes vues .... Remettez vous un peu dans l'esprit toutes mes leçons, & fuyez l'abbattement; c'est le plus dangereux de tous les maux. Il faut tâcher de se changer dans le fond, & se faire des plaisirs désintéressés du monde; à moins de cela, il faut le quitter. Je suis plus difficile aux personnes que j'aime qu'aux autres; mais en faisant des réprimandes, je ne laisse pas de bien voir mes défauts.

A Calais, ce 10 *décembre* 1659.

III. LETTRE.

Je vous dirai naïvement sur le Livre du Port-Royal que je viens de lire, je souscrirai à l'article dont je vous ai écrit. Quand on ne veut point se préoccuper, on voit souvent par les grands discours que l'on fait contre les Catholiques, qu'on cherche noise, & pensant réformer, on va bien loin au-delà de la charité. Il faut avoir extrêmement bonne opinion de soi pour ne pas croire que l'éducation & les discours continuels ne nous tirent pas d'un côté; & vous sçavez le nom que l'on mérite quand on ne s'attache point l'esprit aux bonnes raisons pour en juger, & les comparer aux autres choses, mêlant nos recherches avec de l'humilité & de la dévotion.

Pour vous montrer comme vous êtes bien informée; un étranger qui est de notre religion m'assure qu'en beaucoup de lieux de la Grèce, il y a des couvens de mêmes ordes qu'en France. Cet homme m'a nommé toutes les villes où ils sont: faites un peu de reflexion sur la pensée que vous avez de ne vouloir pas croire un homme de notre religion qui a bon sens, qui vient d'un pays, & que l'on interroge sans préoccupation.

Je viens de recevoir la lettre de ma sœur & de la vôtre. Je vois fort bien que Madame d'Elbeuf a le cœur bien blessé. Vous deux qui vous recriez tant qu'il y a de la peine à gagner l'esprit d'une jeune femme, en prenez vous les bons moyens? Je vous répons que l'on éloigne les jeunes gens par la sécheresse & la sévé-

rité. L'habilité eſt d'aller à ce qui fait parvenir à ſa fin : plus on paſſe par-deſſus les petites choſes qui ſe rencontrent en chemin, plus on eſt capable. Il faut que le jugement applique cette maxime à chaque choſe, & croire tant les uns que les autres qu'en devenant vieux on n'en eſt pas plus habiles, mais beaucoup plus grands raiſonneurs. Je veux devant que de tourner cette page, vous dire qu'il me ſemble que je dis cela un peu trop ſéchément : je vous en fais mes excuſes.

J'avois envoyé un gentil-homme qui parle bon Anglois à Monck, pour ſavoir un peu ſes ſentimens en arrivant à Londres ; il n'en a pas d'autres que de ſuivre ſes intérêts, tâcher d'avoir du bien & s'oppoſer à toute grandeur qui lui ſeroit contraire. Ce gentil-homme a examiné l'état de la religion dans ce pays, & y a oüi pluſieurs prêches dans l'un deſquels le Miniſtre ayant pris ſon texte ſur le paſſage des enfans d'Iſraël dans le déſert, dit que comme Dieu les y voulut faire marcher quarante ans, quoi qu'il eût pu leur faire faire ce chemin en moins de tems ; ainſi il menoit ſon peuple d'Angleterre par tant de traverſes ; & leur promit qu'après toutes ces diviſions où ils ſont préſentement, le général Monck les meneroit dans une terre découlante de lait & de miel. On voit par-là & par toutes les ſectes qui abondent en Angleterre, que par trop d'indépendance d'eſprit, quoiqu'avec bon ſens & peut-être de la dévotion, on a ſi fort défiguré la religion, que chaque perſonne fait une ſecte à ſa mode, & que chaque perſonne qui lit la parole de Dieu & veut l'expliquer à ſa fantaiſie, va bien plus loin que l'on ne penſe. Vous ſentez bien dans

le fond de votre conscience que l'on tourne un peu plus les esprits dans la jeunesse du côté de la dispute, que de la vraie dévotion, dont j'avoue que je m'acquitte très-mal; mais je vois assez bien les motifs qui font agir les personnes.

A Amiens, ce 12 février 1660.

IV. LETTRE.

On m'a donné ici un livre d'un nommé M. Martin, ministre qui a changé de religion: j'en ai lu peu de choses, & il me paroît de bon sens. Je vous dirai franchement que beaucoup de Ministres à qui j'ai parlé, me paroissent pleins de préjugés, & n'ont point cette naïveté qui persuade; c'est qu'ils ont accoutumé de voir des gens qui se contentent de termes, & ne savent pas que pour satisfaire l'esprit, il vaut beaucoup mieux avouer son tort que d'esquiver une raison. Nous voyons ici la plus belle amitié qu'il est possible dans un nouveau mariage. Le Roi compte à tous momens les complaisances de sa femme; elle n'a pas la moindre pensée même sur ce qui regarde le Roi son pere, qu'elle ne vienne aussi-tôt la dire au Roi son mari. Je suis persuadé que le mari & la femme s'aiment fort.

J'ai été quelque-tems à entendre ce que vous vouliez me dire par un trait que vous tirez contre moi; je ne le mérite pas; & dans une amitié comme la notre, les petites égratignures ne valent rien. Devant Dieu toutes choses sont criminelles; mais devant les hommes, je n'ai assurément rien à me reprocher. Je sçai bien

que m'aimant comme vous faites, vous serez extrêmement affligée de ce que je suis si sensible à vos reproches. Mais n'ayant, Dieu merci, pas besoin de remontrances, j'aime mieux m'en décharger un peu le cœur avec vous que de l'y garder trop, quand il est question de choses qui vous touchent de si prés que la religion. Je vous dis simplement mes pensées, & elles vous blessent; cela, à dire vrai, me fait regarder le grand chagrin que vous avez, d'une autre façon que je ne ferois, si je vous avois trouvée bien ingénue à reconnoître de certaines vérités que je crois claires comme le jour. Il faut que chacun agisse selon sa conscience; alors, ma Sœur, vous & moi serons tout aussi bons amis qu'auparavant.

J'ai lu ce matin un livre que je trouvai hier chez M. Duplessis, sécretaire d'Etat; c'est un recueil en François fait au Port-Royal, de ce que les Peres des premiers siecles ont dit de l'Eucharistie [1]: il y a les passages entiers avec les discours qui les précédent & ceux qui suivent, & rien de l'Auteur du livre. Si cela n'est pas vrai, on peut le contredire; mais je vous assure que ce n'est pas ce que nous disons; je pense que tous les discours que je fais dans mes lettres m'ont attiré un peu les reproches que vous me faites; mais rien ne peut altérer ma tendresse pour vous. Je me servirai néanmoins de vos remontrances, & je vous prie de croire que je sçai bien comme vous m'aimez; cela me touche beaucoup. Croyez aussi que ce qui est naturel & qui regarde le mouvement

[1] La Perpétuité de la Foi.

des esprits, je le vois très-bien ; pour ce qui est au-dessus de nous, j'ai la soumission qu'il faut avoir, quoique non pas encore au dégré qu'elle doit être. J'ai pensé déchirer cette lettre, mais la fin vous confirmera mon amitié toute entiere,

TURENNE.

A S. Jean de Luz, ce 11 juin 1660.

LETTRE

DU LANDGRAVE DE HESSE,

AU VICOMTE DE TURENNE.

MONSIEUR,

Ces lignes ne serviront que pour témoigner à Votre Altesse comme la nouvelle de cette fameuse levée du siége d'Arras, dont l'heureux succès est dû principalement à votre courage & conduite, n'est pas sitôt venue jusques à moi, que j'en ai conçu une joie d'autant plus parfaite, que vous connoissez de longue main l'intérêt que je prens à ce qui vous touche, & particulierement à la gloire que vous acquerez par vos belles actions. Je prie Dieu, Monsieur, que les suites qui les doivent couronner soient également heureuses, & qu'elles continuent d'être aussi avantageuses pour le bien des affaires de votre Roi, que glorieuses à vous même & à tous ceux qui ont l'honneur de N°. IX.

vous appartenir. Je me dis de ce nombre par la qualité,

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-affectionné cousin & serviteur,
LANDGRAVE DE HESSE.

A Cassel, ce 4 septembre 1654.

LETTRE

DU DUC FRANCOIS DE LORRAINE,

AU VICOMTE.

MONSIEUR,

N°. X. Je crois qu'après la part que j'ai promis à Votre Altesse de prendre à tous ses intérêts, il est superflu de lui témoigner ma joie pour les bons succès de ses glorieuses entreprises, puisqu'elle en doit être persuadée d'ailleurs, & qu'à moins que je voulusse renoncer à moi-même, je ne saurois que je ne ressente comme miens propres tous ses honneurs. J'ai sçu avec quel avantage vous en avez voulu rendre participant mon fils, & la générosité avec laquelle vous en avez usé en son endroit; mais je vous supplie aussi de croire que j'en ai tous les sentimens que je dois, & que V. A. ne pouvant obliger personne qui lui soit plus véritablement acquise que nous, je ferai gloire en mon par-

ticulier de me faire paroître toujours comme je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,
LE DUC FRANÇOIS DE LORRAINE.

LETTRE DU DUC DE WIRTEMBERG,
AU VICOMTE.

MONSIEUR,

Si Votre Altesse témoigne avoir satisfaction de l'honneur qu'elle me fait de continuer les marques de son amitié, c'est bien la raison que je reçoive le plus grand contentement d'un tel bonheur, & que je le reconnoisse en toutes les occasions, comme aussi je ne manquerai point de le faire par tout où je pourrai donner à V. A. des preuves de cette vérité. Les nouvelles de la paix ou de la continuation de la guerre ont, je pense, déja rempli tout le monde, & on attend avec impatience l'issue que je souhaite être pour le bien de toute la chrétienté. De quelque côté que l'affaire rompe, je prierai V. A. de se souvenir toujours d'un bien que j'estime sur tout, qu'elle me promet de continuer à m'aimer, & d'être persuadée entiérement que c'est autant ou plus de cœur que de bouche que je suis,

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-affectionné cousin & serviteur, LE DUC DE WIRTEMBERG.

A Studgard, le 22 d'avril 1659.

LETTRE

DE L'ELECTEUR DE MAYENCE, AU VICOMTE DE TURENNE.

MONSIEUR,

J'ai été ravi de voir par la lettre de V. A. les marques de son souvenir, & de la constante affection dont elle m'a voulu favoriser, en me donnant à même tems part de l'heureux accomplissement de ce qu'on avoit concerté l'année passée. Ce bonheur de la paix que le Roi a donnée à son royaume, n'a pas seulement réjoui les peuples de France, mais elle a encore causé notre paix de l'Allemagne par celle qui se vient de faire à Olive proche de Dantzick ; de sorte que nous en sommes tous redevables aux soins de Sa Majesté très-chrétienne & de M. le Cardinal, comme encore à la sage conduite des armes victorieuses de V. A. qui nous ont procuré ce bien ; ce que Sa Majesté même a déclaré hautement lorsqu'elle a honoré votre mérite par la charge de maréchal général, dont j'ai eu un contentement extrême, souhaitant à V. A. qu'elle en puisse jouir long-tems avec la même gloire qu'elle s'est acquise jusques-ici par ses généreuses actions. Si la guerre se fût rallumée en Allemagne, je sçai que V. A. y auroit commandé les armées du Roi : aussi n'auroit-il sçu faire un choix plus digne ; mais à présent que nous espérons bientôt une tranquilité générale, il se présentera

quelque autre occasion de voir V. A. au voyage sur les frontieres, dont elle fait mention dans sa lettre. Je souhaite cet honneur avec passion, qui suis & serai toujours,

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-affectionné serviteur, JEAN-PHILIPES, Archevêque &c.

A Mayence, ce 15 mai 1660.

PROVISIONS DE LA CHARGE de Maréchal Général des camps & armées du Roi, pour M. de Turenne, du 5 novembre 1660.

LOUIS, par la grace de Dieu, roi de France & de Navarre, à tous ceux qui ces présentes lettres verront; Salut. Nous trouvant obligés pour la conservation de notre Etat, ainsi que pour sa gloire & pour notre réputation, de maintenir sur pied aussi bien durant la paix que durant la guerre, un grand nombre de troupes, tant infanterie que cavalerie, lesquelles soient toujours prêtes & en état d'agir pour retenir nos peuples dans l'obéissance & le respect qu'ils nous doivent, les faire jouir du repos & de la tranquillité que nous leur avons acquis par la paix, & en assister nos alliés selon le besoin. Et comme pour faire servir utilement ces troupes & les employer aussi avantageuse- N°. XII.

ment qu'il convient dans toutes les occasions qui s'en peuvent offrir dedans & dehors notre royaume, il est nécessaire & à propos de pourvoir à la charge de maréchal général de nos camps & armées, comme une des plus importantes de celles de la guerre, encore que depuis plusieurs années elle soit demeurée vacante, nous avons résolu de la remplir d'une personne capable de la soutenir avec fermeté, & qui la puisse exercer avec tout l'éclat & la dignité convenable; & après avoir mûrement déliberé sur ce choix, nous avons estimé que nous n'en pouvions faire un meilleur ni qui reçût plus d'applaudissemens & d'approbation générale, que de notre très-cher & très-amé cousin le vicomte de Turenne, maréchal de France, gouverneur & notre lieutenant général en notre province de Limosin, pour l'estime & la réputation universelle que les recommandables qualités qui sont en sa personne, & les grands & signalés services qu'il nous a rendus & à cet état, lui ont acquises, ayant donné des témoignages publics de sa grande capacité, de sa vigilance extraordinaire, de son courage, de sa valeur & de sa prudence, ainsi que de son expérience consommée en la guerre, par les grands exploits, les conquêtes mémorables, & les fameuses victoires qu'il a remportées sur nos ennemis par-tout où il a commandé nos armées, soit en Allemagne, soit en Flandre, dans lesquels pays il a exercé longuement les charges de notre lieutenant général, commandant en chef nos armées qui y ont agi; ayant aussi une confiance toute entiere en sa fidélité & affection singuliere à notre service: savoir faisons, que nous, pour ces causes &

autres à ce nous mouvans, avons notredit cousin le vicomte de Turenne, fait, créé, ordonné & établi, faisons, créons, ordonnons & établissons par ces présentes signées de notre main, maréchal général de nosdits camps & armées, pour en icelles départir les quartiers, postes & logis de nos gens de guerre tant de cheval que de pied, & de notre artillerie, vivres & munitions ès lieux qu'il verra être les plus propres & commodes à l'assiette de nosdits camps & armées, & selon qu'il estimera plus à propos pour notre service & ledit état, & charge, lui avons donné & octroyé, donnons & octroyons par ces présentes, pour l'avoir, tenir, & dorénavant exercer, en jouir & user aux honneurs, autorités, prérogatives, prééminences, pouvoirs, fonctions & droits qui y appartiennent, & tout ainsi & en la même forme & maniere qu'en ont joui par le passé ceux qui en ont été pourvus, & aux gages, états, & appointemens qui lui seront par nous ordonnés, & ce tant qu'il nous plaira. Si donnons en mandement par cesdites présentes à tous chefs, capitaines, & conducteurs de nos gens de guerre, tant de cheval que de pied, & à tous autres nos justiciers, officiers & sujets qu'il appartiendra, que notredit cousin, le vicomte de Turenne, duquel nous avons pris & reçu le serment en tel cas requis & accoutumé, & icelui mis & institué en possession de de ladite charge, ils aient à le reconnoître & à lui obéir, & entendre tout ainsi que notre propre personne, ès choses touchant & concernant ladite charge, & l'en laisser jouir & user pleinement & paisiblement sans aucun trouble ni empêchement. Mandons en outre

à nos amés & feaux conseillers, & tréforiers de notre épargne, & à tous autres nos tréforiers, receveurs & comptables qu'il appartiendra, présens & à venir, qu'ils aient à payer, bailler, & délivrer dorénavant à notredit cousin le vicomte de Turenne, chacun en l'année de son exercice, les gages, états & appointemens qui lui seront par nous ordonnés à cause de ladite charge, en rapportant par eux ces présentes ou copie d'icelles duement collationnée pour une fois seulement, avec les quittances de notredit cousin sur ce suffisantes : Nous voulons tout ce que payé & délivré lui aura été à l'occasion susdite, être passé & alloué en la dépense de leurs comptes, déduit & rabattu de la recette d'iceux par nos amés & féaux les gens de nos comptes, auxquels mandons ainsi le faire sans difficulté : car tel est notre plaisir. En témoin de quoi nous avons fait mettre notre scel à cesdites présentes. Donné à Montpellier le cinquieme jour d'avril l'an de grace 1660, & de notre regne le dix-septieme, *signé* LOUIS, *& sur le repli*, par le Roi, LE TELLIER, & scellées sur double queue du grand sceau de cire jaune.

LETTRE
DU VICOMTE DE TURENNE
Au comte d'Estrades, ambassadeur en Angleterre.

Nº. XII. Liv. V.

LE Roi a vu la lettre que vous a écrit M. le Chancelier d'Angleterre, & m'a commandé de vous faire savoir qu'il reçoit avec beaucoup de

satisfaction les assurances que le Chancelier vous y donne du dessein qu'a toujours eu le Roi son maître de demeurer dans une étroite liaison avec Sa Majesté ; sur quoi vous pouvez l'assurer qu'elle est dans les mêmes sentimens, & que Sa Majesté Britannique doit être persuadée que le traité qu'on acheve avec les Hollandois, est une preuve de l'amitié du Roi, loin d'être une preuve qu'il a des pensées contraires.

Pour reprendre l'affaire de plus haut ; dès que les ambassadeurs des Provinces-unies arriverent ici, & qu'ils montrerent qu'ils avoient un plein pouvoir pour faire une alliance générale de garantie de tout ce que le Roi & eux possédoient, Sa Majesté crut qu'il étoit du bien de son état d'aider ses alliés à rentrer dans les anciens privileges par lesquels ils s'étoient maintenus & remis dans l'état où ils sont présentement, & ne fit nulle difficulté de leur faire connoître qu'il leur garantiroit généralement tous les droits, tant sur mer que sur terre, dont ils jouissent présentement. Messieurs les ambassadeurs des Provinces-unies se tinrent assurés de cet article ; commencerent à demander la révocation de certains impôts sur le *fret*, & beaucoup d'autres choses dont on étoit en différent ; ce qui engagea beaucoup de conférences des ministres du Roi, & tira les choses en longueur. Durant ce tems le Roi ayant bien vu que le roi d'Angleterre seroit plus satisfait si le mot de *pêche* n'étoit pas mis dans le traité de garantie, essaya par toutes sortes de moyens de faire omettre ce mot, en se relâchant sur divers articles qui regardent le fret, & en ne continuant point beaucoup de demandes qu'il leur avoit faites sur le trafic des Indes, & de

beaucoup d'autres choses qu'il paroissoit qu'on pouvoit réquerir pour conclure le traité. Mais sachant de très-bonne part que les ambassadeurs de Hollande ne passeroient pas outre sans y mettre ce mot, Sa Majesté a cru qu'il n'étoit pas seulement de son intérêt, mais de celui du roi d'Angleterre de ne pas laisser retourner ces ambassadeurs sans achever le traité, étant bien avertie que se voyant hors d'espérance de se lier étroitement avec la France, ils chercheroient tous autres engagemens que celui d'Angleterre; & je ne doute pas que l'on ne soit bien instruit où vous êtes des fortes instances que doivent faire en Hollande l'ambassadeur d'Espagne & le député de l'Empereur.

Vous pouvez faire comprendre à M. le Chancelier, si l'on doit trouver étrange que le Roi, faisant un traité avec un état, lui garantisse tous les droits dont cet état a joui paisiblement, & qu'il n'y a rien en tout ceci qui puisse choquer le roi d'Angleterre; lequel connoîtra dans la suite, & par la maniere dont le Roi vivra avec Messieurs les Etats, qu'il ne prétend point leur servir d'appui en rien qui soit au préjudice de Sa Majesté Britannique, mais seulement les obliger à concourir aux choses qui sont de l'intérêt commun des rois d'Angleterre & de France; ce que la rupture de ce traité auroit empêché; & certainement la révocation de leurs ambassadeurs fait bien voir que ces peuples-là vouloient entrer dans les maximes & des alliances avec l'Espagne dont jusques-ici ils avoient été si éloignés. De plus, comme le roi d'Angleterre avoit fait savoir par le sieur Dowinig à Messieurs les Etats, qu'il ne les troubleroit pas dans aucun des

droits dont ils étoient en possession, & qu'il leur fit connoître que cela regardoit le droit de pêche, le Roi, par son traité, crut pouvoir le leur garantir. Les deux Rois demeurant unis comme ils sont présentement, prendront ensemble des conseils pour diriger autant qu'il se pourra les résolutions de Messieurs les Etats, afin qu'elles tendent au bien commun des deux royaumes. C'est de quoi vous pouvez assurer bien positivement M. le Chancelier de la part de Sa Majesté.

INSTRUCTION DU VICOMTE DE TURENNE,

à Hasset, son sécretaire, qu'il envoyoit en Portugal.

HASSET s'en allant en Portugal dira à M. de Schomberg que je lui fais faire ce voyage exprès afin qu'il le voie, & apprenne par lui l'état au vrai des affaires du pays; quelle est la maniere dont le Portugal veut soutenir la guerre pour les années suivantes; quel secours il attend d'Angleterre; quel est le pouvoir du pays pour continuer la guerre, & quelle est l'idée des Ministres de vouloir entrer en accommodement avec l'Espagne, qui ne peut, quelque beau semblant qu'il y ait dans les commencemens, que tendre à la fin de réunir le Portugal à l'Espagne, & ainsi le remettre dans la situation d'où il s'est tiré. N°. XIII. LIV. V.

Je ne veux point mettre ici ma pensée au long sur un mariage qui est le principal sujet

du voyage de Hasset ; mais M. de Schomberg peut ajouter foi à ce qu'il lui dira. Je ne nomme rien dans cet écrit ; il connoît la personne, & quelle a plus de quinze millions de bien ; & peut tirer toutes les conséquences qu'apporteroit l'alliance. Si l'on a cette vue en Portugal, il faudroit qu'elle fût très-secrete, qu'elle ne fût connue que de M. de Schomberg & moi ; qu'il n'y eût que la fille intéressée qui le sçût, & que la conclusion de la chose fût prompte, parce que c'est un grand hasard que les affaires qui doivent être secretes réussissent dès quelles traînent. L'on voit bien comme il seroit avantageux au roi de Portugal de se marier en France, & la chose ne se peut aisément faire qu'en prenant une personne qui soit maîtresse d'elle & de son bien comme celle-là, parce que l'on ne veut pas contrevenir ici ouvertement aux articles de la paix.

Quoi que ce soit, ni la fille [1] même ne sait rien du mariage que je propose. Je ne m'amuse point à faire de longs discours pour le persuader : je suis assuré que M. le comte de Leuve, qui est très-habile homme, & M. le comte de Sande, approuveront fort cette pensée-là, & ne perdront point de tems à me faire savoir par Hasset ce qu'on en pense en Portugal ; car je ne commettrai en rien mal à propos la personne du roi Alphonse.

---

[1] C'étoit Mademoiselle, princesse de Montpensier, fille de Gaston.



INSTRUCTION DU VICOMTE DE TURENNE,

à M. le marquis du Ruvigny.

N°. XIV. Liv. V.

MONSIEUR de Ruvigny allant en Angleterre pour y voir l'état de la cour de Londres, & la situation des esprits qui la composent, il est bon qu'il sache ce qui s'est passé jusques-ici. Quand M. d'Estrades étoit en Angleterre, il n'avoit eu aucune habitude en ce pays, ni affaire à traiter qu'avec M. le chancelier Hyde [1], qui faisoit alors tout sous le Roi, qui commença & acheva la vente de Dunkerque & le mariage avec l'infante de Portugal. Depuis ce tems tout est changé : M. Bennet & mylord Bristol ont formé une cabale contre le comte de Clarendon & toutes ses mesures. Il est certain qu'on a eu divers avis de Flandre, que depuis quelque tems il sembloit que le roi d'Angleterre ne s'éloigneroit pas d'entrer en quelque traité avec le roi d'Espagne ; & sur tout depuis que M. Bennet est augmenté en croyance auprès de son maître, & que le Chancelier n'est plus écouté seul comme auparavant. La reine d'Angleterre, dont le mariage fut fait par le Chancelier, semble n'être plus fort agréable au Roi : c'est ce qui pourroit éloigner ce Prince des pensées de maintenir le Portugal, & le rapprocher

[1] Milord Clarendon.

des Espagnols. Mais comme les raisonnemens de loin ne sont pas sûrs, & que les différentes cabales peuvent fort bien s'opposer aux sentimens les uns des autres, sans avoir d'autre but que de se détruire, & sans avoir un dessein formé de rompre avec la France, ou de se lier avec l'Espagne; & que souvent aussi la négligence & le peu d'application aux affaires du dehors produisent l'inaction, le Roi veut que M. de Ruvigni tâche d'approfondir les sentimens du roi d'Angleterre, pour savoir si c'est faute de moyens qu'il ne secourt plus le Portugal, ou s'il craint l'agrandissement de la France par l'abbaissement de l'Espagne; ou enfin s'il croit le Portugal en si mauvais état, qu'il est inutile de le secourir. Pour le premier, qui est le manque de moyens, il faut faire voir au roi d'Angleterre, que s'il continue son alliance avec le Portugal, les Espagnols n'oseront jamais mettre une flotte devant Lisbonne, & qu'on trouvera le moyen d'envoyer de l'infanterie pour défendre les places. Pour le second, je ne peux pas comprendre, qu'ayant une femme Portugaise, le roi d'Angleterre ne voie pas que l'alliance avec le Portugal ne lui soit fort utile pour s'agrandir dans les Indes; & qu'au contraire la grandeur de l'Espagne lui sera fort nuisible. Pour le mauvais état du Portugal, il est aisé de faire voir que son union avec la France rétablira bientôt les affaires, & fera changer incessamment les choses de face. Le principal but de M. de Ruvigni doit être de démêler les inclinations secretes du roi de la Grande-Bretagne, pour savoir s'il n'a point changé de maximes, s'il n'est point jaloux de la grandeur du roi de France, & si dans cette vue, il ne

veu

veut point abandonner le Portugal, à quoi le dégoût de sa femme pourroit contribuer.

Mémoire du Vicomte présenté au Roi, sur l'alliance à faire avec les Anglois ou avec les Hollandois. N°. XV. Liv. V.

LE Roi veut que l'on dise les raisons qu'il y a des deux côtés pour se déclarer pour les Hollandois, ou pour ne le pas faire. An. 1665.

Je crois que quand même le Roi n'auroit point de traité avec les deux partis, qu'il devroit travailler pour ses propres intérêts à la paix; témoigner vouloir être pour celui qui y donnera les mains aux conditions les plus raisonnables; faire faire ses offices fortement auprès du roi d'Angleterre, comme il le fait par ses ambassadeurs; solliciter les rois de Suède & de Dannemarc de se joindre à la médiation de Sa Majesté pour la paix, & s'unir aux Hollandois si les Anglois usoient mal de leur victoire, ou refusoient constamment de terminer la guerre. Il y a cependant beaucoup de raisons qui doivent empêcher le Roi de prendre d'autre parti que celui de médiateur, & de se déclarer pour l'un ou pour l'autre, dont voici les principales.

Le Roi en se désunissant d'avec le roi d'Angleterre, s'en feroit un ennemi, même après la paix avec les Hollandois, qui ne desirant que l'augmention de leur commerce, ne demeureroient unis qu'avec celui qui les y aideroit le plus. Au contraire, une rupture ouverte faite avec les Hollandois susciteroit des ennemis

puiffans au Roi, qui s'oppoferoient à toutes fes prétentions fur la Flandre, & ne lui aideroient jamais. Les Anglois pourroient fe joindre aux Efpagnols, & par quelque accommodement fecret, attirer dans leur parti les Portugais, qui haïffent fort les Hollandois, à caufe qu'il leur ont pris depuis peu toutes les côtes proche de Goa, qu'ils tiennent fouvent invefti. Les Hollandois voulant avec empreffement faire déclarer le Roi en leur faveur, font bien paroître qu'ils voudroient mettre la France & l'Angleterre en guerre, trouver par-là une paix prompte pour eux-mêmes, & chercher enfuite leur avantage dans la défunion des deux couronnes. Si le Roi déclaroit la guerre, il feroit obligé d'équiper une flotte : or les Hollandois ne fouhaitant pas qu'il fe leve une troifieme puiffance fur mer rivale du commerce, s'entendront peut-être avec les Anglois pour l'abattre, de maniere que le Roi aura un ennemi affuré dans le roi d'Angleterre, & des amis jaloux dans les Hollandois, tant pour la Flandre que pour le commerce éloigné.

Quelques-uns croient que le Roi devroit appréhender que les Anglois & les Hollandois ne s'uniffent, quand les derniers verront que le Roi ne fe détermine point; mais je crois que tant que M. de Witz conduira les affaires, la liaifon entre l'Angleterre & la Hollande ne fera point affez forte pour donner des foupçons au Roi. Ils pourront peut-être s'entendre pour le commerce; c'eft ce qui fe fera, foit que le Roi fe déclare pour eux, ou qu'ils obtiennent la paix par fa médiation.

Je crois qu'il eft de la dignité & de la grandeur du Roi de faire connoître le chemin qu'il

veut tenir, quoique contre ses intérêts ; & ce seroit de proposer au roi d'Angleterre des conditions de paix qu'il croiroit justes, & de déclarer à Messieurs les Etats, que si le roi d'Angleterre les agrée, il est d'avis qu'ils les acceptent, en les faisant ressouvenir qu'ils ont commencé cette guerre par leurs hostilités dans les Indes & l'Afrique ; & en les assurant que si le roi d'Angleterre n'accepte point ces conditions, qu'alors il se déclarera pour eux. Il ne faudroit pourtant pas faire part à Messieurs les Etats des conditions qu'il veut offrir, de peur qu'ils ne protestassent contre, & ne regardassent sa médiation comme une feinte, pour les engager à accorder des conditions trop avantageuses aux Anglois.

Il est bon que l'on voie que le Roi se détermine ainsi à faire la paix parmi ses alliés, ou à faire exécuter les traités quand ils ont besoin d'être soutenus par des déclarations vigoureuses.

Mémoire du Vicomte présenté au Roi, sur les résolutions que S. M. devoit prendre en cas de la mort du roi d'Espagne. N°. XVI. Liv. V.

LE roi d'Espagne étant assez mal, & l'Infant n'étant pas en trop bonne santé, le Roi desire que l'on dise sa pensée dans les trois cas : de la mort du roi d'Espagne seul, de la mort du fils seul, ou de la mort de tous les deux. An. 1656.

Pour le premier, qui est le plus apparent, il faut voir ce qu'il y auroit à faire avec les Princes voisins, & ensuite la disposition où le Roi

se mettroit pour parvenir à l'acquisition des provinces des pays-bas sur lesquelles il a des prétentions, par les armes ou par la négociation. La guerre entre l'Angleterre & les Hollandois, & le traité que le Roi a avec les derniers, semble lui avoir ôté le moyen de faire un plan à son choix, & imposer une certaine nécessité de suivre des intérêts auxquels le traité oblige. Il ne faut donc pas raisonner en cas que la guerre continue, sur ce qu'il y a à faire, puisque le Roi est résolu d'assister les Hollandois; mais il faut parler des autres Princes qui peuvent s'intéresser dans cette guerre de Flandre, ou dans la négociation par laquelle le Roi prétend obtenir ce qui lui écherroit par la mort du roi d'Espagne. Sa Majesté est bien persuadée que de faire continuer la guerre en Portugal, ou de faire conclure la paix avec la garantie de Sa Majesté, est le meilleur moyen après la mort du roi Catholique, de faire négliger les affaires de Flandre. Il faut donc faire passer la flotte du Roi sur les côtes de Portugal, & jetter l'ancre à Lisbonne ou dans quelque autre port de ce royaume, sous prétexte de ne pas approcher de la Manche à cause des Anglois, pourvû que la flotte du Roi soit supérieure à celle que les Espagnols ont devant Lisbonne: il obligera par-là la flotte d'Espagne à se retirer dans ses ports, & pourra prendre alors ses mesures pour empêcher que le Portugal ne se lie trop étroitement avec les Anglois, & ne s'accommode avec les Espagnols. Il faut donc que le Roi, par sa flotte ou par l'envoi de quelque personne de créance, soutienne les Portugais contre tout ce que leur feront insinuer les Anglois en faveur de l'Espagne. Rien ne peut tant

servir ou nuire aux prétentions du Roi en Flandre, que de disposer ainsi des conseils du Portugal, ou de négliger de le faire.

Les affaires d'Allemagne paroissent se brouiller si fort par les levées de l'évêque de Munster, par les Suedois qui passent en Allemagne, & par la guerre des électeurs de Mayence & Palatin, qu'il est mal aisé de dire qui le Roi pourra avoir pour ami. M. de Furstemberg m'en a entretenu; mais c'est dans la supposition que MM. les électeurs Ecclésiastiques & les Princes voisins du Rhin n'auroient point de guerre; mais si elle commence une fois entre eux, on ne pourra prendre de mesures que selon l'état où les choses seront quand la mort du roi d'Espagne arrivera. Il seroit donc prématuré de rien dire sur l'Allemagne, la Suede & le Danemarck, ni même sur la Lorraine où il y a des mesures à prendre. Je reviens à l'état auquel le Roi doit se mettre par rapport aux troupes & aux munitions.

Je ne sçai pas ce que le Roi pourroit mettre d'infanterie ensemble, sans compter ses gardes, en laissant une quantité de troupes raisonnable dans les garnisons, où je crois qu'on peut se passer de peu de gens. Il faut faire là-dessus un calcul exact; faire une provision de salpêtre & de boulets; faire connoître aux marchands qu'on aura bientôt besoin d'eux; donner ordre promptement aux fontes de travailler au canon, s'il n'y en a pas assez; & pour les munitions de guerre, faire deux magasins, l'un à Amiens & l'autre à Reims; il est plus aisé de les avancer quand on en a besoin, que de les transporter d'une place à une autre, sur-tout dans le pays entre la Sambre & la Meuse, qui est

fort difficile pour le charroi ; & ce transport seroit fort dangereux à faire dans le tems de la guerre.

Pour la cavalerie, le Roi sçait le nombre qu'il en a : on s'est toujours servi dans le commencement des guerres, de levées en Allemagne, & peut-être que les alliés du Roi pourront lui en fournir ; mais il est certain que quoique le Roi en entretienne beaucoup plus depuis la paix des Pyrennées que pendant les paix précédentes, il seroit cependant nécessaire d'en avoir plus que le Roi n'en a présentement pour entrer en Flandre.

Si l'Allemagne étoit paisible, je suis persuadé que les électeurs Ecclésiastiques & les Princes voisins pourroient, de crainte de s'attirer la guerre, faire entrer la maison d'Autriche dans la cession de quelques villes en Flandre ; mais la guerre étant en Allemagne, il n'y a aucun fondement à faire là-dessus. On croit que Dom Juan auroit une grande cabale contre l'infant d'Espagne ; l'on pourroit peut-être tenir quelqu'un auprès de lui pour le ménager.

Le cas arrivant de la mort du roi d'Espagne & de son fils, ce seroit un si grand changement à la monarchie, qu'il seroit trop vaste d'en raisonner ici ; mais il me semble que d'avoir plus de troupes que le Roi n'en a présentement, & de faire un magasin en Picardie & un en Champagne, de vivres, d'armes & de munitions de guerre, est plus nécessaire dans ce cas que dans l'autre ; l'occasion étant bien plus propre de faire quelque chose de grand pour Sa Majesté en divers endroits, comme du côté de la Franche-Comté & de la Bourgogne. Je pense aussi

que le royaume de Naples seroit bien ébranlé ; & Sa Majesté sçait que j'ai toujours cru que le cardinal de Retz y pourroit agir avec beaucoup d'habileté pour plusieurs raisons. Pour l'état de Milan, je trouve qu'il seroit plus mal aisé d'y réussir, à cause des secours qu'il tire facilement de l'Empereur ; mais peut-être que M. de Savoie & les autres princes d'Italie pourroient espérer, avec le secours du Roi, de s'y accommoder de quelque chose ; & ainsi le Roi seroit une diversion sans engager beaucoup de troupes.

En cas de la mort de l'Infant seul, le roi d'Espagne survivant, on verroit sa mort si prochaine, que tous les préparatifs & toutes les négociations ne pourroient pas être inutiles.

Dans tous ces cas, l'augmentation des vaisseaux & des galéres du Roi est d'une utilité aussi grande que les armées de terre, tant à l'égard de ce que le roi d'Espagne a dans les Indes, dans l'Italie & dans la Sicile, qu'à l'égard de l'Espagne même, dont l'entrée seroit belle par le moyen du Portugal.

Instrũction dressée par le vicomte de Turenne pour M. de S. Romain. N°. XVII. LIV. V.

LE Roi, malgré l'envie qu'il avoit d'envoyer quelqu'un en Portugal, jugea plus à propos d'attendre M. de Sande, lequel devoit venir il y a long-tems ; mais ayant appris la mort du roi d'Espagne, il a jugé néceſſaire de faire choix d'une personne de mérite & d'expérience dans les négociations. Et comme c'est M. de Saint Romain, & qu'il n'est pas instruit de ce qui AN. 1665.

s'est passé en Portugal à l'égard de la France, il doit en être informé, afin que connoissant le secret des affaires, il les puisse mieux disposer à ce que le Roi souhaite qu'il fasse dans sa négociation.

Le Roi, depuis la mort du cardinal Mazarin, & incontinent après, donna pour le secours des Portugais deux cens mille écus au roi d'Angleterre, pour contribuer à l'envoi de trois mille hommes de pied & de mille chevaux qui furent conduits par Morgan sous milord Inchiquin; lesquels, quoique promis par le mariage du roi d'Angleterre avec la princesse de Portugal, ne seroient pas partis sans cette somme. Depuis ce tems, le Roi a donné diverses sommes, tant pour retirer des vaisseaux de guerre, que pour faire des levées des régimens François d'infanterie & de cavalerie, & cinquante mille francs pour une recrue de mille Anglois l'année passée, qui furent levés à Londres, & les bateaux pour leur passage loués aux dépens du Roi. Il a été aussi fourni par Sa Majesté l'argent pour l'entretien du corps François & d'un régiment Allemand, qui a monté par an à deux cens mille écus que le marquis de Sande a rapportés d'extraordinaire, & qui ne sont point entrés dans la somme du paiement des troupes. Il y a eu plusieurs autres dépenses moins considérables dont je ne fais ici aucune mention.

Après la paix des Pyrennées, M. de Schomberg passa en Portugal avec deux ou trois cent hommes, dont il commença à former le corps François: ensuite le Roi trouva bon que M. de Turenne envoyât à Lisbonne son sécretaire Hasset, pour proposer le mariage de Mademoi-

ſelle avec le roi de Portugal, ſans néanmoins avoir fait convenir Mademoiſelle de l'accepter; mais dans la penſée, ou qu'elle l'agréeroit, ou du moins que cela romproit les mariages que l'on propoſeroit au roi de Portugal, & lui feroit tourner la vue du côté de la France pour ſe marier. Le mariage de Mademoiſelle ayant été long-tems négocié ſans pouvoir réuſſir, M. le marquis de Sande traita enſuite pour celui de Mademoiſelle de Nemours; & comme l'on croyoit qu'il pourroit ſe conclure, le Roi trouva bon qu'il vînt inconnu en France, où il a demeuré ſept ou huit mois chez le vicomte de Turenne ou dans une maiſon à la campagne; mais des difficultés s'étant trouvées dans cette affaire, à cauſe des engagemens de cette Princeſſe avec le prince Charles de Lorraine; & une conſultation d'Eccléſiaſtiques n'ayant pu décider aſſez nettement ſur la nullité de ce mariage, M. de Turenne propoſa, par ordre, celui de Mademoiſelle d'Elbeuf. Après que le Portugal eût répondu qu'il ne vouloit point de cette derniere Princeſſe, on recommença à parler de celui de Mademoiſelle de Nemours; & on en avoit levé toutes les difficultés, lorſque M. de Savoie l'épouſa. Alors on propoſa aux Portugais ſa ſœur, Mademoiſelle d'Aumale, avec quatre cens mille écus en mariage, & ils l'ont acceptée. M. de Sande devoit revenir pour achever le mariage & l'emmener en Portugal cet été: depuis il a été retardé par la mort du roi d'Eſpagne qui ſurvint en ce tems-là. Voilà ce qui s'eſt paſſé juſqu'ici entre la France & le Portugal.

Pour ce qui eſt de la cour de Lisbonne, l'état en eſt caché; & il y arrive tant de petits

changemens, que l'on se tromperoit en voulant y asseoir un jugement assuré. Il est certain que le Roi est fort gouverné par le comte de Castel-Melhor qui est un assez jeune homme, mais de qui la conduite paroît fort honnête, & qui ménage assez bien tous les esprits des grands du royaume: on le croit bien avec le marquis de Marialve, & que le marquis de Sande qui a été ici est bien avec lui. Pour celui-là, il est plus connu que les autres: il il est très habile, patient quand il est nécéssaire, quoique assez prompt de son naturel; très affectionné à son pays, connoissant mieux qu'aucun les affaires étrangeres, témoignant beaucoup d'inclination pour la France, haïssant fort les Hollandois: s'il est encore à Lisbonne quand M. de Saint Romain arrivera, je crois qu'il aura grande part à la négociation.

Je pense qu'il faut que M. de S. Romain, en arrivant à Lisbonne, descende chez M. Gravier qui le menera chez M. de Castel-Melhor, à qui il dira que le Roi ayant appris la mort du roi d'Espagne, & ne doutant point qu'il ne soit fait diverses propositions à la cour de Portugal de la part du jeune roi d'Espagne, l'a envoyé pour assurer le Roi son maître de l'affection de Sa Majesté très-chretienne, & qu'elle veut continuer de l'assister & le secourir dans les occasions; l'assurant qu'elle prendra toujours part à ce qui pourra contribuer à l'établissement & à la sûreté du Portugal. Après ce premier compliment, il faudra entrer ensuite dans ce que le Roi desire sur la conduite qu'il veut que les Portugais tiennent, & ce qu'il a à désirer d'eux.

Je pense que si M. de S. Romain n'apprend pas que les Espagnols aient rien fait proposer aux Portugais pour une négociation, & que M. le comte de Castel-Melhor ne lui dise rien, qu'il faut parler de la continuation de la guerre, & que le Roi leur donnera la même somme qu'il a accoutumé, faisant valoir qu'ils toucheront les quatre cens mille écus du mariage : on verra bien s'ils répondront à cette proposition, comme des gens qui veulent tirer plus d'argent du Roi pour continuer la guerre, ou comme en étant las, & songeant à faire la paix en ne pressant pas trop le Roi de leur donner de l'argent, de peur que cela ne les engageât. Il y a grande apparence que la chaleur qu'ils témoigneront à achever le mariage du Roi, ou les longueurs qu'ils y apporteront, fera connoître s'ils entrent en négociation avec les Espagnols qui commencent par vouloir rompre le mariage avec une Françoise.

S'ils négocient, comme ne faisant point de difficulté sur le mariage, & comme voulant demeurer en guerre avec les Espagnols, M. de S. Romain les pressera d'envoyer querir la Reine, demeurera pour voir tous leurs mouvemens ; avertira le Roi des projets qu'ils feront pour la campagne, & suivra les choses de près, afin qu'il ne se fasse point de négociation dont il ne soit averti. Il leur fera toujours bien connoître que ce n'est que la foiblesse des Espagnols qui les obligera à rechercher le Portugal ; que ce royaume n'a point de sureté plus grande que de demeurer uni inséparablement avec la France ou en guerre ou en paix.

Si les Portugais ont quelque envie de faire la paix, il est bon que le Roi leur témoigne

qu'il prétend alors leur être fort utile ; afin qu'ils ne cachent pas leurs négociations à Sa Majesté. Comme on ne sçait pas de quelle maniere l'Espagne leur en fera les ouvertures, il faut que M. de S. Romain tâche d'en avoir communication, en leur faisant connoître que le Roi entrera dans tous leurs intérêts & souhaite leur avantage ; & comme apparemment si les Espagnols leur offrent la paix, ils voudront rompre toute communication avec la France & empêcher le mariage, il faudra que M. de Saint Romain leur montre qu'ils auront grand sujet de soupçonner la mauvaise foi des Espagnols quand ils voudront les séparer d'avec le Roi, & que si la cour d'Espagne vouloit agir de bonne foi & laisser les Portugais paisiblement dans la possession du Royaume, elle devroit laisser achever les alliances que le Portugal projette avec la France, & même rendre le Roi caution de la paix. Si les Espagnols vouloient au contraire négocier hors de ces termes, il faut s'y opposer autant que l'on peut, par toutes les raisons qui sont aisées à trouver dans une affaire si claire.

Quant à l'Angleterre, il y a grande apparence que l'ambassadeur d'Angleterre qui est présentement à Madrid, & qui a été long-tems à Lisbonne avec de la réputation, y aura conservé des habitudes & de la créance. Et si les Espagnols entrent en négociation avec le Portugal, ce sera par son moyen. Il faut donc que M. de S. Romain fasse connoître que les Anglois n'agissent présentement en faveur des Espagnols, que par opposition pour la France qui va se déclarer contre eux pour les Hollandois ; mais qu'aussi-tôt que cette guerre sera

terminée, le Roi rentrera dans ses anciennes liaisons avec l'Angleterre; & qu'ainsi le Portugal demeurera sans assurances du côté de France & d'Angleterre, & n'aura plus d'amis que les Espagnols, auxquels ils connoissent bien qu'ils ne se peuvent jamais fier. Il leur fera aussi voir bien clairement, qu'il n'y a aucune sûreté pour eux ni dans la guerre ni dans la paix, qu'en ne se séparant jamais d'avec la France, laquelle aura toujours un grand intérêt à leur conservation, & ne peut pas changer de maximes sur cet article; que par le traité des Pirennées, le Roi ne devoit plus les assister; qu'ils ont vu néanmoins comment il s'y est porté; qu'il n'y aura jamais un tems où ils dussent si peu attendre de secours qu'à présent; & qu'ils peuvent être persuadés cependant qu'ils seront continués, & qu'ils deviendront plus grands à l'avenir, soit par les assistances que le Roi leur enverra, soit par les diversions que les intérêts du Roi l'obligeront peut-être à faire. M. de S. Romain a ici une belle matiere à s'étendre, en leur montrant que le Roi ne peut s'empêcher de souhaiter & de contribuer à leur aggrandissement, puisqu'il doit chercher toujours la diminution de la puissance des Espagnols qui est si suspecte à la France, & dont on voit toujours des effets funestes au moindre désordre qui arrive dans notre Royaume.

Mémoire du vicomte de Turenne sur le passage du Rhin. N°. XVIII. Liv. V.

L'EMPEREUR ne pouvant envoyer une armée dans l'Alsace, la Lorraine, le Luxembourg An. 1666.

& le Pays-bas, sans qu'elle passe le Rhin, il est nécessaire de sçavoir son cours depuis sa source jusqu'à ce qu'il se perde dans la mer d'Hollande, & de faire connoître quels sont les Princes & les Etats qui le confinent, pour juger de la nécessité de leur alliance, suivant leur situation & leur puissance.

Le Rhin, en sortant des montagnes de Suisse, commence à trouver une plaine aux villes forestieres dont le Roi en a gardé trois, Seckingen, Waldhust & Rhinfeld, qui lui ont été rendues par la paix. Il faudroit que l'armée de l'Empereur pour y venir passât dans le cercle de Souabe, & traversât les montagnes de la forêt noire, qui est une marche très-difficile. La plus grande sûreté du Roi seroit de proposer à tous les Princes de cercle, & à M. de Baviere, de s'unir pour empêcher l'Empereur de passer dans ce cercle, pendant que l'armée du Roi passeroit le Rhin pour attaquer les terres de la maison d'Inspruch: ce n'est pas que cette entrée des villes forestieres, quand même les Princes du cercle de Souabe ne s'uniroient pas, ne fût très-difficile à l'Empereur, parce qu'il faut passer des montagnes presque impraticables avant que d'entrer dans le pays de Montbéliard & dans le comté de Bourgogne: & si l'Empereur vouloit, après avoir passé le Rhin aux villes forestieres, entrer en Alsace, quoiqu'il y rencontrât un bon pays, il n'auroit pas une grande ville pour lui. Il faudroit cependant que le Roi, sans l'union des Princes du cercle de Souabe, tînt dans l'Alsace un petit corps de troupes outre les garnisons du pays, en cas que Sa Majesté eût guerre avec l'Empereur.

Le Rhin descend depuis Bâle par Rhinfeld,

Brisac & Strasbourg, jusqu'à Philisbourg. Les montagnes de la forêt noire s'étendent dans cet intervalle, qui est de trente lieues le long du Rhin, à la distance quelquefois de quatre ou cinq lieues, un peu plus un peu moins. La maison d'Autriche tient quelques lieux entre ces montagnes & le Rhin, comme Fribourg & Lauffembourg; le reste est à divers Princes & Seigneurs particuliers; les princes de Bade & Dourlach y ont beaucoup de terres & de petites villes. Au-delà de ces montagnes est le pays de Wirtemberg, qui occupe avec quelque peu de villes Impériales & de bien de la Noblesse presque toute la distance de Bâle à Philisbourg; de sorte qu'il peut y avoir dix ou douze lieues du Rhin au pays du duc de Wirtemberg, qui étant dans l'union du cercle de Souabe, couvriroit l'abord du Rhin: d'ailleurs le Rhin fait tant d'isles, & son abord est si incommode, qu'il n'y a aucune apparence qu'une armée de l'Empereur pense à passer le Rhin entre Bâle & Plilisbourg. Le pays au-dessous de Philisbourg, en descendant trois ou quatre lieues, commence à être plus ouvert, & le Rhin descend à Manheim qui est une grande Place appartenante à M. léle&eur Palatin, à l'endroit que le Neckre entre dans le Rhin, lieu très aisé à y faire un pont. Il y a dans cet endroit de grandes plaines au-delà & en deçà du Rhin, & l'armée de l'Empereur, pour y arriver, ne passeroit point sur les terres du duc de Wirtemberg, laisseroit la Baviere bien loin à gauche, & après avoir passé le fleuve, entreroit en Lorraine ou dans le pays de Luxembourg sans résistance, à moins que le Roi ne fût assuré de l'électeur Palatin, & que Sa Ma-

jesté ne tînt une armée considérable en-deçà du Rhin : car au-delà, depuis la Bohême jusqu'au bas Palatinat, on ne passe sur les terres d'aucun Prince puissant qui oseroit s'opposer à la marche de l'armée de l'Empereur ; ce pays étant mêlé de petites villes Impériales, de terres des comtes de l'Empire, & des biens de l'ordre Teutonique.

L'électeur Palatin tient aussi une ville en-deçà du Rhin, nommée Franckendal, qui n'en est distante que d'une demi-lieue, qui donneroit un grand avantage pour le passage des troupes Impériales : il a encore Oppenheim, qui est une petite ville sur le Rhin, où l'on a souvent fait des ponts dans les guerres précédentes. Dans l'espace depuis Manheim jusqu'à Mayence, qui est de douze ou treize lieues, il y a la grande ville Impériale de Wormes ; & entre Philisbourg & Manheim est la ville de Spire, en-deçà du Rhin. Tous ces lieux sont dans la plaine & de fort bons pays, où l'armée de l'Empereur passeroit aisément s'il n'y avoit personne pour s'y opposer ; & de-là elle iroit au pays de Treves pour entrer dans le Luxembourg sans résistance, si les électeurs de Mayence & Palatin consentoient à son passage.

Plus bas que Mayence il y a une petite ville à M. l'électeur de Mayence, nommée Bingen, qui est en-deçà du Rhin, où il y auroit encore un passage ; & de-là jusqu'à Hermenstheim, qui est une place forte sur le Rhin à l'endroit où la Moselle y entre, il y a de plus divers châteaux en-deçà du Rhin qui appartiennent à différens Princes, & où l'on ne pourroit passer le Rhin ; comme Baccarach à M. l'électeur Palatin, S. Geneſt au Landgrave Erneſt qui

a été à Paris ; & Obervesel à M. de Schomberg ; mais pour passer dans ces endroits, il faudroit que l'armée de l'Empereur passât nécessairement par la Franconie. Si M. l'électeur de Mayence pouvoit faire ensorte que ce cercle, dans lequel il a l'évêché de Wurtzbourg qui en compose une bonne partie, pût faire une union comme celui de Souabe, pour empêcher qu'aucune armée n'y passât, sous prétexte de se garantir des François & des Suedois aussi-bien que des Impériaux ; cela couvriroit le Rhin jusqu'à la Moselle ; c'est-à-dire jusqu'à Hermenstheim. Cette ville appartient à l'électeur de Treves, dont la ville & l'évêché sont si exposés aux armes du Roi, que je ne doute pas qu'il n'entre dans les mêmes sentimens que les autres électeurs Ecclésiastiques. Son inclination est pour l'Empereur ; mais l'intérêt de son évêché, & l'exemple des électeurs de Cologne & de Mayence l'obligeroient apparemment à se joindre avec eux.

Le Rhin descend à Cologne, qui est à dix ou douze lieues de Hermenstheim. Le pays de Berg au delà du Rhin de ce côté-là appartient au duc de Neubourg ; au-delà sont les terres du prince de Darmstadt, & la Hesse n'en est pas loin. Si M. l'électeur de Cologne & M. de Neubourg étoient unis, les troupes de Hesse-Cassel, de Darmstadt & de Brunswick se pourroient joindre pour empêcher le passage de l'Empereur. De plus, si M. l'électeur de Brandebourg étoit affermi dans les intérêts du Roi, il pourroit se trouver de ce côté-là un très grand corps qui s'opposeroit depuis Mayence jusqu'à Wesel à tout ce qui viendroit pour passer le Rhin. Le pays de la Marck au-delà

du Rhin appartenant a l'électeur de Brandebourg, & se joignant au pays de Berg qui est à M. de Neubourg, & au Duché de Westphalie que posséde l'électeur de Cologne, il est capital de gagner ces trois Princes avec le duc de Brunswick & le Landgrave de Hesse qui couvrent tout l'évêché de Munster, qui étant en guerre avec les Hollandois nos alliés, l'Empereur tâcheroit d'y faire une jonction: mais il faut que le Roi commence à forcer cet Evêque à faire la paix, & par-là on mettroit à couvert tout le cours du Rhin.

N°. XIX. Liv. V.

Mémoire du vicomte de Turenne sur les Suédois.

An. 1666. N'y ayant présentement rien à craindre du côté d'Angleterre, & n'y ayant pas d'apparence que la Hollande se mêle dans ce qui concerne la Flandre sans être appuyée de l'Empire, il est nécessaire de pourvoir promptement aux moyens par lesquels on puisse empêcher l'Empereur d'envoyer un corps d'armée en Flandre. Après les précautions qu'on a deja prises, il est certain qu'aucun prince d'Allemagne ne s'intéressera ouvertement pour les affaires de la Flandre quand elle sera attaquée ; & qu'il n'y a rien à craindre, sinon que l'Empereur se serve de leur neutralité pour le passage de ses troupes, & n'en gagne quelques-uns qui facilitent, & le passage de ces troupes, & le moyen de les fortifier dans leur passage. Tout ce que le Roi peut espérer des Princes qui lui seront les plus affectionnés, c'est de tâcher d'obtenir de l'Empereur que son armée ne passe point dans leurs

terres, & de faire connoître que puiſqu'il ne s'agit que des affaires de Flandre, ils croient n'être pas obligés à ſe joindre à l'Empereur, qui n'agit pour ſecourir la Flandre que comme prince de la maiſon d'Autriche, & point comme Empereur. Dans cette diverſité d'inclinations, de ſentimens & d'intérêts qui regne parmi les princes d'Allemagne, l'armée de l'Empereur marchera toujours, paſſera le Rhin & arrivera en Flandre; de ſorte qu'il n'y a que l'armée Suédoiſe qui puiſſe faire un corps en Allemagne pour réſiſter aux forces de l'Empereur, ou pour empêcher leur paſſage, ou pour fortifier l'armée du Roi en cas qu'elle eût beſoin de troupes, celles de l'Empereur étant paſſées; ou même pour donner telle jalouſie à l'Empereur, que demeurant à l'évêché de Bremen, il n'osât envoyer de corps conſidérable en Flandre, & aimât mieux attaquer les Suedois en Allemagne; ce qui feroit toujours la même diverſion, & empêcheroit les troupes de l'Empereur de venir en Flandre. Le ſeul & grand inconvénient que cauſeroit l'armée de Suede, c'eſt qu'elle obligeroit beaucoup de Princes à ſe lier à l'Empereur, & c'eſt ce qu'il faut éviter; de ſorte que je penſe qu'il ſeroit bon que le Roi pût s'aſſurer par un traité avec les Suédois, qu'ils tiendroient douze mille hommes dans l'évêché de Bremen, pour agir quand le Roi le deſireroit contre les troupes Impériales, ſans ſe mettre en action, que lorſque l'Empereur feroit marcher une armée en Flandre; car il eſt de grande conſéquence au Roi, qu'il ne paroiſſe pas qu'il veuille troubler le repos de l'Empire par les Suédois; mais pourvu que l'Empereur commence le premier à ſe mettre en cam-

pagnie, & à faire marcher des troupes en Flandre, les alliés du Roi en Allemagne pourront faire difficulté d'accorder le passage, étant soutenus des Suedois. Je crois donc qu'il est nécessaire que le Roi apporte de la facilité au traité, par lequel il pourra s'assurer que douze ou quinze mille Suédois demeureront dans l'évêché de Bremen, & agiront du côté de Flandre, suivant les mouvemens de l'armée de l'Empereur, & le desir du Roi.

N°. XX. Liv. V.

Sentiment du corps de Messieurs les maréchaux de France.

QUELQUES-uns de messieurs les Maréchaux de France nous ayant consultés pour savoir notre sentiment, touchant l'obéissance qu'ils doivent rendre aux commandemens absolus qu'ils ont reçus du Roi de prendre le mot du vicomte de Turenne, maréchal de France, nous disons & déclarons qu'après les très-humbles remontrances qui ont été faites à Sa Majesté, persistant dans sa volonté, messieurs les Maréchaux doivent se soumettre à cet ordre, nulle raison ne pouvant ni ne devant nous empêcher d'obéir aux commandemens absolus de Sa Majesté; c'est-là notre sentiment, & comme nous le disons & déclarons, nous le signons très-volontiers. Ainsi signé à l'original.

GRAMMONT, PLESSIS-PRASLIN, VILLEROI & D'ALBRET.

Extrait des lettres de Madame de Sevigné, sur la mort du vicomte de Turenne. N°. XXI. LIV. VI.

LETTRE CC.

C'EST à vous que je m'adresse, mon cher Comte [1], pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France ; c'est la mort de M. de Turenne. Si c'est moi qui vous l'apprends, je suis assurée que vous serez aussi touché & aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles. Le Roi en a été affligé, comme on doit l'être de la perte du plus grand capitaine, & du plus honnête homme du monde. Toute la Cour fut en larmes, & M. de Condom pensa s'évanouir. On étoit prêt d'aller se divertir à Fontainebleau ; tout a été rompu. Jamais un homme n'a été regreté si sincérement ; tout Paris & tout le peuple étoient dans le trouble & dans l'émotion ; chacun parloit & s'attroupoit pour regréter ce héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait les derniers jours de sa vie : c'est après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, & que les gens du métier ne se lassent point d'admirer, qu'arrive le dernier jour de sa gloire & de sa vie. Il avoit le plaisir de voir décamper l'armée ennemie devant lui ; & le vingt-sept, qui étoit samedi, il

[1] M. de Grignan.

alla ſur une petite hauteur pour obſerver leur marche : il avoit deſſein de donner ſur l'arriere-garde, & mandoit au Roi à midi, que dans cette penſée, il avoit envoyé dire à Briſac qu'on fît les prieres de quarante heures : il a mandé la mort du jeune d'Hocquincourt, & qu'il enverra un courier apprendre au Roi la ſuite de cette entrepriſe ; il cachete ſa lettre, & l'envoie à deux heures ; il va ſur cette petite colline avec huit ou dix perſonnes ; on tire de loin à l'avanture un malheureux coup de canon qui le coupe par le milieu du corps ; & vous pouvez penſer les cris & les pleurs de cette armée. Le courier part à l'inſtant ; il arriva lundi, comme je vous ai dit, de ſorte qu'à une heure l'une de l'autre, le Roi eut une lettre de M. de Turenne, & la nouvelle de ſa mort. Il eſt arrivé depuis un gentil-homme de M. de Turenne, qui dit que les armées ſont aſſez près l'une de l'autre ; que M. de Lorge commande à la place de ſon oncle, & que rien ne peut être comparable à la violente affliction de toute cette armée.

A Paris, le mercredi 31 *juillet* 1675.

LETTRE CCI.

JE penſe toujours, ma fille [1], à l'étonnement & à la douleur que vous aurez de la mort de M. de Turenne : le cardinal de Bouillon eſt inconſolable. Il apprit cette nouvelle par un gentil-homme de M. de Louvigny, qui voulut être le premier à lui faire ſon compliment : il

---

[1] Madame de Grignan.

prêta son carosse, comme il revenoit de Pontoise à Versailles. Le Cardinal ne comprit rien à ce discours ; comme le gentil-homme s'apperçut de son ignorance, il s'enfuit. Le Cardinal fit courir après, & sçut cette terrible mort ; il s'évanouit, on le ramena à Pontoise, où il a été deux jours sans manger, dans des pleurs & des cris continuels. Madame de Guenegaud & Cavoie l'ont été voir, qui ne sont pas moins affligées que lui. Je viens de lui écrire un billet qui m'a paru bon ; je lui dis par avance votre affliction, & par son intérêt, & par l'admiration que vous aviez pour ce héros. N'oubliez pas de lui écrire ; il me paroît que vous écrivez très-bien sur toutes sortes de sujets ; pour celui-ci, il n'y a qu'à laisser aller sa plume. On paroît fort touché dans Paris & dans plusieurs maisons de cette grande mort. Nous attendons avec transissement le courier d'Allemagne ; Montécuculli qui s'en alloit, sera bien revenu sur ses pas, & prétendra bien profiter de cette conjoncture. On dit que les soldats faisoient des cris qui s'entendoient de deux lieues ; nulle considération ne les pouvoit retenir ; *ils crioient qu'on les menât au combat ; qu'ils vouloient venger la mort de leur pere, de leur général, de leur protecteur, de leur défenseur* ; qu'avec lui ils ne craignoient rien, mais qu'ils vengeroient bien sa mort ; qu'on les laissât faire, qu'ils étoient furieux, & qu'on les menât au combat. Ceci vient d'un gentil-homme qui étoit à M. de Turenne, & qui est venu parler au Roi ; il a toujours été baigné de larmes en racontant ce que je vous dis, & la mort de son maître à tous ses amis. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps ; vous pouvez penser s'il tomba & s'il mourut ;

cependant le reste des esprits fit qu'il se traîna la longueur d'un pas, & que même il serra la main par convulsion, & puis on jetta un manteau sur son corps. Le Bois-Guyot (c'est ce gentilhomme) ne le quitta point qu'on ne l'eût porté sans bruit dans la plus proche maison. M. de Lorges étoit à une demie lieue de-là; jugez de son désespoir; c'est lui qui perd tout, & qui demeure chargé de l'armée & de tous les événemens jusqu'à l'arrivée de M. le Prince qui a vingt-deux jours de marche. . . . . . M. de Turenne avoit dit au Cardinal de Retz, en lui disant adieu, & d'Hacqueville ne l'a dit que depuis deux jours: Monsieur, je ne suis point un diseur; mais je vous prie de croire sérieusement que sans ces affaires-ci, où peut-être on a besoin de moi, je me retirerois comme vous; & je vous donne ma parole que si j'en reviens, je ne mourrai pas sur le coffre, & mettrai à votre exemple quelque tems entre la vie & la mort.

A Paris, le 2 août.

LETTRE CCIII.

A LA MÊME.

VOILA donc nos pauvres amis qui ont repassé le Rhin fort heureusement, fort à loisir, & après avoir battu les ennemis; c'est une gloire bien complette pour M. de Lorges. Nous avions tous bien envie que le Roi lui envoyât le bâton, après une si belle action & si utile, dont il a seul tout l'honneur: il a eu un cheval tué sous lui d'un coup de canon qui lui passa

entre les jambes, il étoit à cheval sur un coup de canon; la providence avoit bien donné sa commission à celui-là aussi bien qu'aux autres. Nous avons perdu Vaubrun dans cette action; la perte des ennemis a été grande : de leur aveu, ils ont eu quatre mille hommes de tués; nous n'en avons perdu que sept ou huit cens. Le duc de Sault & le chevalier de Grignan se sont distingués, & les Anglois sur-tout ont fait des choses romanesques; enfin voilà un grand bonheur. On dit que Montécuculli [1], après avoir témoigné à M. de Lorges la douleur qu'il avoit de la perte d'un si grand capitaine, lui manda qu'il lui laisseroit repasser le Rhin, & qu'il ne vouloit point exposer sa réputation à la rage d'une armée furieuse, & à la valeur des jeunes François à qui rien ne peut résister dans leur premiere impétuosité. En effet, le combat n'a point été général, & les troupes qui nous ont attaqués ont été défaites.

Parlons un peu de M. de Turenne; il y a long-tems que nous n'en avons parlé. N'admirez-vous point que nous nous trouvons heureux d'avoir repassé le Rhin; & que ce qui auroit été un dégoût s'il étoit au monde, nous paroît une prospérité, parce que nous ne l'avons plus? Voyez ce que fait la perte d'un seul homme. Ecoutez, je vous prie, une chose qui me paroît belle; il me semble que je lis l'histoire Romaine. S. Hilaire, lieutenant général de l'artillerie, fit donc arrêter M. de Turenne, qui avoit toujours galoppé, pour lui faire voir une

[1] Le comte de Montécuculli, Généralissime des troupes de l'Empereur.

batterie ; c'étoit comme s'il eût dit, Monſieur ; arrêtez-vous un peu, car c'eſt ici que vous devez être tué : le coup de canon vient donc, & emporte le bras de S. Hilaire, qui montroit cette batterie, & tue M. de Turenne. Le fils de S. Hilaire ſe jette à ſon pere, & ſe met à pleurer & à crier : taiſez-vous mon enfant, lui dit-il, voyez, en lui montrant M. de Turenne roide mort, voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui eſt irréparable ; & ſans faire nulle attention ſur lui, ſe met à crier & à pleurer cette grande perte. Monſieur de la Rochefoucault pleure lui-même en admirant la nobleſſe de ce ſentiment.

A Paris, le vendredi 9 août 1675.

LETTRE CCIV.

A LA MÊME.

Je viens de voir le cardinal de Bouillon ; il eſt changé à n'être pas connoiſſable ; il m'a fort parlé de vous ; il ne doute pas de vos ſentimens. Il m'a conté mille choſes de M. de Turenne qui font mourir ; ſon ame apparemment étoit en état de paroître devant Dieu, car ſa vie étoit parfaitement innocente. Il demandoit à ſon neveu à la Pentecôte, s'il ne pourrroit pas communier ſans ſe confeſſer ; il lui dit que non, & que depuis Pâques apparemment il avoit offenſé Dieu : il lui conta ſon état, il étoit à mille lieues d'un péché mortel ; il alla pourtant à confeſſe pour la coutume : il diſoit, mais faut-il dire à ce Recolet comme à M. de S. Gervais ? eſt-ce tout de même ? En vérité

une telle ame eſt bien digne du ciel; elle venoit trop droit de Dieu pour n'y pas retourner, s'étant ſi peu gâtée par la corruption du monde. Il aimoit tendrement le fils de M. d'Elbeuf; c'eſt un prodige de valeur à quatorze ans; il l'envoya l'année paſſée ſaluer M. de Lorraine, qui lui dit: mon petit couſin, vous êtes trop heureux de voir & d'entendre tous les jours M. de Turenne; vous n'avez que lui de parent & de pere; baiſez les pas par où il paſſe, & vous faites tuer à ſes pieds. Le pauvre enfant ſe meurt de douleur; c'eſt une affliction de raiſon & d'enfance, & l'on craint qu'il n'y réſiſte pas. Cavoie eſt affligé par les formes. Le duc de Villeroi à écrit ici des lettres dans le tranſport de ſa douleur, qui ſont d'une telle force qu'il les faut cacher: il met au premier rang de toute la fortune d'avoir été aimé de ce héros, & déclare qu'il mépriſe toute autre ſorte d'eſtime après celle-là; ſauve qui peut. M. de Marſillac s'eſt ſignalé en parlant de M. de Lorges comme d'un ſujet digne d'une autre récompenſe que celle de la dépouille de M. de Vaubrun: jamais rien n'auroit été d'une ſi grande édification & d'un ſi bon exemple, que de l'honorer du bâton après un ſi grand ſuccès.

A Paris, le lundi 12 août 1675.

LETTRE CCVI.

A LA MÊME.

Je voudrois mettre tout ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une oraiſon funebre. Vraiment votre ſtile eſt d'une énergie & d'une

beauté extraordinaires ; vous étiez dans les bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croyez point, ma fille, que son souvenir fût fini ici quand votre lettre est arrivée : ce fleuve qui entraîne tout, n'entraîne pas si-tôt une telle mémoire ; elle est consacrée à l'immortalité. J'étois l'autre jour chez M. de la Rochefoucault, M. le Premier y vint, madame de Lavardin, M. de Marsillac, madame de la Fayette & moi : la conversation dura deux heures sur les divines qualités de ce véritable héros ; tous les yeux étoient baignés de l'armes, & vous ne sauriez croire comme la douleur de sa perte étoit profondément gravée dans les cœurs. Vous n'avez rien par-dessus nous, que le soulagement de soupirer tout haut, & d'écrire son panégyrique. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumieres & l'élévation de son ame ; tout le monde en étoit plein pendant sa vie ; & vous pouvez penser ce que fait sa perte par-dessus ce qu'on étoit déja ; enfin ne croyez point que cette mort soit ici comme les autres ; vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, sans croire que vous ayez une dose de douleur plus que les autres. Pour son ame, (c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avoit pour lui) il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état : on ne sauroit comprendre que le mal & le peché pussent être dans son cœur ; sa conversion si sincere nous a paru comme un baptême ; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont

il étoit plein, sans faste & sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes; une charité généreuse & chrétienne. Les Anglois ont dit à M. de Lorges, qu'ils acheveroient de servir cette campagne pour le venger; mais qu'après cela ils se retireroient, ne pouvant obéir à d'autres qu'à M. de Turenne. Il y avoit de jeunes soldats qui s'impatientoient un peu dans des marais, où ils étoient dans l'eau jusqu'aux genoux, & les vieux soldats leur disoient: « quoi, vous vous plaignez? on voit bien que » vous ne connoissez pas M. de Turenne; il est » plus fâché que nous quand nous sommes mal; » il ne songe à l'heure qu'il est qu'à nous tirer » d'ici; il veille quand nous dormons; c'est » notre père; on voit bien que vous êtes » jeunes; » & ils les rassuroient ainsi. Tout ce que je vous mande est vrai; je ne me charge point des fadaises dont on croit faire plaisir aux gens éloignés; c'est abuser d'eux; & je choisis bien plus ce que je vous écris, que ce que je vous dirois si vous étiez ici. Je reviens à son ame; c'est donc une chose à remarquer, que nul dévot ne s'est avisé de douter que Dieu ne l'eût reçûe à bras ouverts, comme une des plus belles & des meilleures qui soient jamais sorties de ses mains. Méditez sur cette confiance générale de son salut, & vous trouverez que c'est une espece de miracle qui n'est que pour lui: enfin personne n'a osé douter de son repos éternel: vous verrez dans les nouvelles les effets de cette perte........ Ecoutez, je vous prie, encore un mot de M. de Turenne. Il avoit fait connoissance avec un berger qui sçavoit très bien les chemins & le pays: il alloit seul avec

lui, & faisoit poster ses troupes selon la connoissance que cet homme lui donnoit; il aimoit ce berger, & le trouvoit d'un sens admirable, & disoit que le colonel Bec étoit venu comme cela, & qu'il croyoit que ce berger feroit sa fortune comme lui. Quand il eut fait passer à loisir ses troupes, il se trouva content, & dit à M. de Royes: *Tout de bon; il me semble que cela n'est pas trop mal, & je crois que M. de Montécuculli trouveroit assez bien ce que l'on vient de faire.* Il est vrai que c'étoit un chef-d'œuvre d'habileté.

A Paris, le vendredi 16 *août* 1675.

LETTRE CCVIII.

A LA MÊME.

LE corps du Héros n'est point porté à Turenne, comme on me l'avoit dit; on l'apporte à S. Denis, au pied de la sépulture des Bourbons: on destine une Chapelle pour les tirer du trou où ils sont; & c'est M. de Turenne qui y entre le premier. Pour moi, je m'étois tant tourmentée de cette place, que ne pouvant comprendre qui peut avoir donné ce conseil, je crois que c'est moi: il y a déja quatre capitaines aux pieds de leurs maîtres; & s'il n'y en avoit point, il me semble que celui-ci devroit être le premier. Par tout où passe cette illustre biere, ce sont des pleurs & des cris, des presses, des processions qui ont obligé de marcher & arriver de nuit; ce sera une douleur bien grande s'il passe par Paris......

A Paris, le lundi 19 *août* 1675.

LETTRE CCIX.

A LA MÊME.

Le premier Préſident de la cour des Aides a une terre en Champagne : ſon fermier lui vint ſignifier l'autre jour ou de la rabaiſſer conſidérablement, ou de rompre le bail qui en fut fait il y a deux ans. On lui demande pourquoi, & que ce n'eſt point la coutume : il répond que du tems de M. de Turenne on pouvoit recueillir avec ſureté, & compter ſur les terres de ce pays-là ; mais que depuis ſa mort tout le monde quittoit, croyant que les ennemis y vont entrer. Voilà des choſes ſimples & naturelles, qui font ſon éloge auſſi magnifiquement que les Fléchiers & les Maſcarons . . . . . .

A Livry, le mercredi 21 *août* 1675.

LETTRE CCX.

A LA MÊME.

Ne croyez pas, ma fille, que la mort de M. de Turenne ait paſſé ici auſſi vîte que les autres nouvelles ; on en parle, & on le pleure encore tous les jours.

Tout en fait ſouvenir, & rien ne lui reſſemble.

On peut dire ce vers pour lui. Heureux ceux, comme vous dites, qui n'ont pas fait la moindre attention ſur cette perte : celle qui s'eſt faite depuis, a bien renouvellé les éloges du Héros.

A Paris, le lundi 26 *août* 1675.

LETTRE CCXI.

A LA MÊME.

VRAIMENT, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf, qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux, pour parler de leur affliction. Madame de la Fayette y vint : nous fîmes bien précifément ce que nous avions réfolu : les yeux ne nous féchèrent pas. Elle avoit un portrait divinement bien fait de ce Héros, & tout fon train étoit arrivé à onze heures : tous ces pauvres gens étoient en larmes, & déja tous habillés en deuil. Il vint trois Gentils-hommes qui penferent mourir en voyant ce portrait : c'étoient des cris qui faifoient fendre le cœur ; ils ne pouvoient prononcer une parole. Ses valets de chambre, fes laquais, fes pages, fes trompettes, tout étoit fondu en larmes & faifoit fondre les autres. Le premier qui put prononcer une parole, répondit à nos triftes queftions : nous nous fîmes raconter fa mort. Il vouloit fe confeffer, & en fe cachotant il avoit donné les ordres pour le foir, & devoit communier le lendemain qui étoit le Dimanche. Il croyoit donner la bataille, & monta à cheval le famedi à deux heures, après avoir mangé. Il avoit bien des gens avec lui ; il les laiffa tous à trente pas de la hauteur où il vouloit aller : il dit au petit d'Elbeuf : *Mon neveu, demeurez-là ; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnoître.* Il trouva M. d'Hamilton près

de l'endroit où il alloit, qui lui dit, *Monsieur, venez par ici, on tirera par où vous allez*: Monsieur, lui dit-il, je m'y en vais, *je ne veux point du tout être tué aujourd'hui; cela sera le mieux du monde*. Il tournoit son cheval, il apperçut S. Hilaire qui lui dit le chapeau à la main: Monsieur, jettez les yeux sur cette batterie que j'ai fait mettre là: il retourna deux pas, & sans être arrêté, il reçut le coup qui emporta le bras & la main qui tenoit le chapeau de S. Hilaire, & perça le corps après avoir fracassé le bras de ce Héros. Ce Gentil-homme le regardoit toujours; il ne le vit point tomber: le cheval l'emporta où il avoit laissé le petit d'Elbeuf; il n'étoit point encore tombé, mais il étoit panché le né sur l'arçon. Dans ce moment le cheval s'arrête; il tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux & la bouche; puis demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il étoit mort, & qu'il avoit une partie du cœur emportée. On crie, on pleure; M. d'Hamilton fit cesser le bruit, & ôter le petit d'Elbeuf qui s'étoit jetté sur ce corps, & qui ne le vouloit pas quitter & se pâmoit de crier. On jette un manteau, on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente: ce fut-là où M. de Lorges, M. de Roies & beaucoup d'autres penserent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence & songer aux grandes affaires qu'il avoit sur les bras. On lui a fait un Service militaire dans le camp, où les larmes & les cris faisoient le véritable deuil; tous les Officiers pourtant avoient des écharpes de crêpe; tous les tambours en étoient couverts, qui ne battoient qu'un coup, les pi-

ques traînantes & les mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter, sans que l'on en soit tout ému. M. de Roies tout blessé s'y fit porter, car cette Messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre Chevalier (1) étoit bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une autre désolation: par tout où il a passé, ç'a été des clameurs; mais à Langres ils se sont surpassés: ils allerent tous au-devant de lui, habillés de deuil, au nombre de deux cens, suivis du peuple, tout le Clergé en cérémonie: ils firent dire un Service solemnel dans la ville, & en un mot se cotiserent tous pour cette dépense qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la premiere ville; & voulurent défrayer tout le train. Que dites vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arrive à S. Denis ce soir ou demain: tous ses gens l'alloient reprendre à deux lieux d'ici. Il sera dans une Chapelle en dépôt: il y aura un Service en attendant celui de Notre Dame qui sera solemnel. Que dites-vous du divertissement que nous eûmes? Nous dinâmes, comme vous pouvez penser, & jusqu'à quatre heures nous ne fimes que soûpirer. . . . .

M. de Barillon soupa hier ici; on ne parla que de M. de Turenne; il en est très véritablement affligé. Il nous contoit la solidité de ses vertus; combien il étoit vrai, combien il aimoit la vertu par elle-même, combien par elle seule

(1) De Grignan.

il se trouvoit récompensé ; & puis finit par dire qu'on ne pouvoit pas l'aimer, & être touché de son mérite, sans en être plus honnête homme. Sa société communiquoit une horreur pour la friponnerie & pour la duplicité, qui mettoit tous ses amis au-dessus des autres hommes. Dans ce nombre, il nomma fort le Chevalier qui étoit fort aimé & estimé de ce grand homme, & dont aussi il étoit adorateur. Bien des siecles n'en donneront pas un pareil. Je ne trouve pas qu'on soit tout-à-fait aveugle en celui-ci ; au moins les gens que je vois. Je crois que c'est se vanter d'être en bonne compagnie. . . . . .

Voici ce que l'on me conta hier. Vous connoissez bien Pertuis (1) & son adoration & son attachement pour M. de Turenne. Dès qu'il a sçu sa mort, il a écrit au Roi & lui mande : Sire, j'ai perdu M. de Turenne : je sens que mon esprit n'est point capable de soutenir ce malheur ; ainsi n'étant plus en état de servir votre Majesté, je lui demande permission de me démettre du gouvernement de Courtrai. Le cardinal de Bouillon empêcha qu'on ne rendît cette Lettre : mais craignant qu'il ne vînt lui-même, il dit au Roi l'effet du désespoir de Pertuis. Le Roi entra fort bien dans cette douleur, & dit au cardinal de Bouillon, qu'il en estimoit davantage Pertuis, & qu'il ne songeât point à se retirer ; qu'il étoit trop honnête homme pour ne pas faire toujours son devoir en quelque état qu'il pût être. Voilà comme sont ceux qui regrettent ce Héros.... Au reste, il avoit quarante mille livres de rente de parta-

[1] Il avoit été capitaine des gardes de M. de Turenne.

ge ; & M. Boucherat a trouvé que toutes ses dettes & ses legs payés, il ne lui restoit que dix mille livres de rente. C'est deux cens mille francs pour tous ses héritiers, pourvu que la chicane n'y mette pas le nez. Voilà comme il s'est enrichi en cinquante années de service.

A Paris, le mercredi 28 août 1675.

Nº. XXII.
Liv. VI.

Lettre de Louis XIV aux Abbé & Religieux de S. Denis.

CHERS & bien amés ; les grands & signalés services qui ont été rendus à cet Etat par feu notre cousin le vicomte de Turenne, & les preuves éclatantes qu'il a données de son zele, de son affection à notre service, & de sa capacité dans le commandement de nos armées que nous lui avons confié avec espérance certaine des heureux & grands succès que sa prudence consommée & sa valeur extraordinaire ont procuré à nos armes, nous ayant fait ressentir avec beaucoup de douleur la perte d'un aussi grand homme, & d'un sujet aussi nécessaire & aussi distingué par sa vertu & par son mérite, nous avons voulu donner un témoignage public, digne de notre estime & de ses grandes actions, en ordonnant qu'il fût rendu à sa mémoire tous les honneurs qui peuvent marquer à la postérité l'extrême satisfaction qui nous reste, & le souvenir que nous voulons conserver de tout ce qu'il a fait pour la gloire de nos armes & pour le soutien de notre Etat ; & comme nous ne pouvons en donner des marques plus publiques & plus certaines qu'en prenant soin

de sa sépulture, nous avons voulu y pourvoir en telle sorte, que le lieu où elle seroit fût un témoignage de la grandeur de ses services, & de notre reconnoissance. C'est pourquoi ayant résolu de faire bâtir dans l'Eglise de S. Denis une Chapelle pour la sépulture des Rois & des Princes de la branche royale de Bourbon, nous voulons que lorsqu'elle sera achevée, le corps de notredit Cousin y soit transféré, pour y être mis en lieu honorable, suivant l'ordre que nous en donnerons; & cependant nous avons permis à nos cousins le Cardinal & le duc de Bouillon ses neveux, de mettre son corps en dépôt dans la chapelle de S. Eustache, & d'y élever un monument à la mémoire de leur oncle, suivant les desseins qui en ont été arrêtés. C'est de quoi nous avons bien voulu vous donner avis, & vous dire en même-tems que nous voulons que vous exécutiez ce qui est en cela de notre volonté, en faisant mettre ledit corps dans la cave de ladite chapelle, & en laissant la liberté aux ouvriers de travailler audit monument jusqu'à son entiere perfection: si n'y faites faute; car tel est notre plaisir. Donné à S. Germain-en-Laye, le vingt-deuxieme jour de Novembre 1675.

Signé, LOUIS, *& plus bas*, COLBERT. Et sur le repli; à nos chers & bien amés les Abbé, Prieur & Religieux de l'abbaye royale de S. Denis en France.

On a cru que le Public seroit peut-être bien aise de voir les Eloges suivans du vicomte de Turenne par trois personnes célèbres, l'une dans la république des belles-Lettres, l'autre dans la Magistrature, & la troisieme dans l'Eglise.

Eloge de M. le vicomte de Turenne, par S. Evremont.

JE ferois tort à la naiſſance de M. de Turenne, ſi je ſongeois à inſtruire le Public d'une Maiſon auſſi illuſtre & auſſi conſidérable dans l'Europe, que la ſienne. Je ne m'amuſerai point à dépeindre tous les traits de ſon viſage : les caracteres des grands hommes n'ont rien de commun avec les portraits des belles femmes; mais je puis dire en gros qu'il avoit quelque choſe d'auguſte & d'agréable, quelque choſe en ſa phiſionomie qui faiſoit concevoir je ne ſçai quoi de grand en ſon ame & en ſon eſprit : on pouvoit juger à le voir, que par une diſpoſition particuliere, la nature l'avoit préparé à faire tout ce qu'il a fait. Né d'un pere auſſi autoriſé dans le parti Proteſtant que M. de Bouillon l'étoit, il en prit les ſentimens de religion, ſans zèle indiſcret pour la ſienne, ſans averſion pour celle des autres; précautionné contre une ſéduction ſecrete qui fait voir de la charité pour le prochain, où il n'y a qu'un excès de complaiſance pour ſon opinion. Comme il n'y a rien de bas dans les emplois de la guerre, il paſſa par les plus petits, par les médiocres; toujours jugé digne de plus grands que ceux qu'il avoit. Toujours diſtingué par ſa naiſſance, la ſeule diſtinction de ſes ſervices l'a fait monter par degrés au commandement des armées; & l'on peut dire ſans éxagérer, que pour arriver aux poſtes qu'il a eus, jamais homme n'a tant dû à ſon mérite & ſi peu à la fortune.

Je ne m'étendrai point à parler de ses actions, me bornant à quelques particularités peu connues qui contribueront à former son caractere. Tant qu'il a servi avec M. le Prince en Allemagne, ce Prince lui a donné l'honneur de tout ce qu'on y faisoit; & l'estime qu'il avoit pour lui, alla si loin, que s'entretenant avec quelqu'un des Généraux de son tems: « Si j'avois » à me changer, dit-il, je voudrois être chan-» gé en M. de Turenne, & c'est le seul homme » qui me puisse faire souhaiter ce changement-» là ». On ne sçauroit croire l'application qu'avoit M. le Prince à l'observer, cherchant à profiter non-seulement de ses actions, mais encore de ses discours.

Il me souvient qu'il lui demandoit un jour quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandre: « Faire peu de sieges, répondit M. » de Turenne, & donner beaucoup de combats; » quand vous aurez rendu votre armée supé-» rieure à celle des ennemis, par le nombre & » par la bonté des troupes, ce que vous avez » presque fait à la bataille de Rocroi: quand » vous êtes bien maître de la campagne, les » villages vous valent des places; mais on met » son honneur à prendre difficilement une ville » forte, bien plus qu'aux moyens de conquérir » aisément une province. Si le roi d'Espagne » avoit mis en troupes ce qui lui a coûté d'hom-» mes & d'argent à faire des sieges & à fortifier » des places, il feroit aujourd'hui le plus consi-» dérable de tous les Rois.

La premiere maxime de M. de Turenne pour la guerre, est celle qu'on attribue à César, qu'il ne falloit pas croire avoir rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire. A peine

Philisbourg avoit capitulé, qu'il se détacha avec ses troupes, pour tomber sur le petit corps que Savelli Coloredo commandoit ; il y tomba, il le défit, il marcha à Spire, à Wormes, à Mayence, qui se rendirent, & tout cela fut éxécuté en six ou sept jours. Il considéroit plus les actions par leurs suites, que par elles-mêmes. Il estimoit plus un Général qui conservoit un pays après avoir perdu une bataille, que celui qui l'avoit gagnée, & n'avoit sçu en profiter.

Venons à nos guerres civiles, c'est-là qu'on a mieux connu M. de Turenne, pour avoir été plus exposé aux observations des Courtisans. On sçait qu'il a sauvé la Cour à Gergeau, & qu'il l'a empêchée de tomber entre les mains de M. le Prince à Gien. Il a conservé l'Etat, quand on le croyoit perdu : il en a augmenté la gloire & la grandeur, lorsqu'à peine on osoit en espérer la conservation. Il trouva la Cour si abandonnée, qu'aucune ville ne la vouloit recevoir. Les Parlemens étoient déclarés contre elle ; & les peuples prévenus d'une fausse opinion du bien public, s'attachoient aveuglément à leurs déclarations. M. le duc d'Orleans étoit à la tête des Parlemens ; M. le Prince à celle des troupes ; Fuensaldaigne s'étoit avancé jusqu'à Chauni avec vingt mille hommes, & M. de Lorraine n'en étoit pas éloigné. Tel étoit l'état de cette Cour malheureuse, quand M. de Turenne après quelques siéges & quelques combats, dont je laisse le récit aux historiens ; quand M. de Turenne, dis-je, la remena à Paris, où la Reine ne fut pas sitôt, que son rétablissement dans la capitale fit reconnoître son autorité par tout le Royaume. La sureté du

Roi bien établie au dedans, M. de Turenne fit ſentir ſa puiſſance au dehors; & réduiſit l'Eſpagne à demander une paix qui fut ſon ſalut, ne pouvant continuer une guerre qui étoit ſa ruine.

Revenons des faits de M. de Turenne à une obſervation plus particuliere de ſa conduite, de ſes qualités & de ſon génie. Aux bons ſuccès, il pouſſoit les avantages auſſi loin qu'ils pouvoient être pouſſés; aux mauvais, il trouvoit toutes les reſſources qu'on pouvoit trouver. En toutes choſes il préféroit la ſolidité à l'éclat: moins ſenſible à la gloire que ſes actions lui pouvoient donner, qu'à l'utilité que l'Etat en recevoit. Le bien des affaires alloit devant toutes choſes. On lui a vu eſſuyer les mauvais offices de ſes envieux, les injures de ſes ennemis, les dégoûts de ceux qu'il ſervoit, pour rendre un véritable ſervice.

Modeſte en tout ce qu'il faiſoit de plus glorieux, il rendoit les Miniſtres vains & fiers avec lui par les avantages qu'ils tiroient de ce qu'il avoit fait; ſévere à lui-même, il comptoit tous ſes malheurs pour des fautes; indulgent à ceux qui avoient failli, il faiſoit paſſer leurs fautes pour des malheurs.

Il ſemble qu'il donnoit trop peu à la fortune pour les événemens; & comme on vouloit un jour le convaincre par ſon propre exemple du pouvoir qu'elle a dans les occaſions, on lui dit qu'il n'avoit peut-être jamais mieux fait qu'à Mariendal & à Rhetel; cependant qu'il avoit perdu ces deux combats pour avoir été malheureux. « Je ſuis content de moi, répondit-il, » dans l'action; mais ſi je voulois me faire » juſtice un peu ſévérement, je dirois que l'af-

» faire de Mariendal est arrivée, pour m'être
» laissée aller mal-à-propos à l'importunité des
» Allemans qui demandoient des quartiers ; &
» que celle de Rhétel est venue pour m'être
» trop fié à la lettre du gouverneur, qui pro-
» mettoit de tenir quatre jours le jour même
» qu'il se rendit ; à quoi il ajouta : quand un
» homme se vante de n'avoir point fait de fautes
» à la guerre, il me persuade qu'il ne l'a pas
» faite long-tems ».

Il ne perdit jamais le souvenir de l'importunité de Rosen à demander des quartiers, & de la facilité trop grande qu'il avoit eue à les accorder. Cette réflexion & quelques autres de même nature, lui firent changer de conduite à l'égard des officiers : il continua les bons traitemens qu'il avoit accoutumé de leur faire ; mais il ne voulut plus se trouver en état d'en être gêné pour le service.

Le premier embarras dont il se défit, fut celui des disputes de l'infanterie : cette vieille habitude, fondée sur une apparence d'honneur, étoit comme un droit que tous les corps vouloient maintenir : l'opposition fut grande ; mais le général en vint à bout, & Puiségur le plus intelligent & le plus difficultueux des officiers ; Puiségur, ennemi de tous les généraux qu'il ne gouvernoit pas, fut obligé de vendre son régiment, & de se retirer avec sa capacité incommode, à sa maison.

Le tour ordinaire des officiers dans les détachemens, leur rang aux ordres de bataille ne furent plus observés : c'est ce que l'on vit à la bataille de Dunkerque, où M. de Turenne choisit le marquis de Créqui pour commander l'aile opposée à M. le Prince, sans aucun égard à l'ancienneté des lieutenans généraux.

Après avoir changé ces vieilles coutumes, il changea, pour ainsi dire, le génie des nations; il fit prendre aux étrangers une civilité qui ne leur étoit pas naturelle; il fit perdre aux François la légereté & l'impatience que leur nation avoit toujours eue: il fit souffrir la fatigue sans murmurer; il fit oublier la Cour aux courtisans qui avoient de l'emploi, comme s'il n'y avoit plus eu d'autre métier que la guerre. Voilà quelle fut la conduite de M. de Turenne pour les officiers: voyons son procédé à l'égard de M. le Cardinal.

Dans le tems que Mazarin étoit le plus malheureux, que ses amis cherchoient des prétextes pour l'abandonner, & ses ennemis des occasions pour le perdre, M. de Turenne eut pour lui les mêmes déférences, les mêmes respects qu'on avoit eus dans la plus haute fortune. Quand son Eminence eut rétabli son pouvoir, il garda plus de dignité avec lui qu'il n'en avoit gardé dans ses malheurs. Ce fut le premier qui osa faire sa cour au Roi, toutes les personnes considérables ayant leur application entiere à M. le Cardinal.

Il ne sollicita point de graces, & les avantages qu'il obtint parurent des effets du service rendu à l'état, sans attachement au ministere. Jamais les vertus des particuliers n'ont été si bien unies avec les qualités des héros, qu'en la personne de M. de Turenne: il étoit facile dans le commerce, délicat dans la conversation, fidele dans l'amitié. On l'a accusé de ne s'employer pas assez fortement pour ses amis à la Cour; mais il ne s'y employoit pas davantage pour lui-même: une gloire secrete l'empêchant de demander ce qu'il n'étoit pas sûr d'obtenir,

il faisoit tout le plaisir qu'il croyoit pouvoir faire. Les amis d'ordinaire pensent qu'on a plus de crédit qu'on n'en a, & qu'on leur doit plus qu'on ne leur doit.

M. de Turenne n'étoit pas incapable d'avoir de l'amour ; sa vertu n'étoit point de ces vertus seches & dures, qu'aucun sentiment de tendresse n'adoucit ; il aimoit plus qu'il ne croyoit lui-même, se cachant autant qu'il lui étoit possible une passion qu'il laissoit connoître aux autres.

Si les singularités sont des especes de défauts dans la société, M. de Turenne en avoit deux qu'on reproche à bien peu de gens : un désintéressement trop grand, lorsqu'on voyoit regner un esprit d'intérêt universel ; & une probité trop pure dans une corruption générale.

Son changement de religion fut sensible aux Protestans ; ceux qui l'ont connu ne l'ont attribué ni à l'ambition ni à l'intérêt. Dans tous les tems, il avoit aimé à parler de religion, particuliérement avec M. d'Aubigni, disant toujours que les réformés avoient la doctrine la plus saine ; mais qu'ils ne devoient pas se séparer, mais la faire prendre insensiblement aux catholiques. Quand on avoue qu'on a eu tort de sortir d'une église, reprit M. d'Aubigni, on est bien prêt d'y rentrer ; & si je survis à madame de Turenne, je vous verrai dans la nôtre. M. de Turenne sourit, & ses souris n'expliquoient pas assez si c'étoit pour se mocquer de la prédiction de M. d'Aubigni, ou pour l'approuver. Dans l'une & dans l'autre religion, il alloit toujours au bien ; huguenot, il n'avoit rien d'opposé à l'intérêt des catholiques ; converti, il n'avoit point de zéle préjudiciable à la sûreté des huguenots.

Ceux qui l'ont ſuivi dans ſes dernieres campagnes, diſent qu'il avoit une vigueur plus vive qu'aux précédentes ; qu'il étoit plus haſardeux à entreprendre & à ſe commettre qu'auparavant ; & un coup de canon finit une vie ſi glorieuſe : mort deſirable (puiſqu'il faut mourir) à un ſi grand homme. Sa perte fut pleurée de tous les François, regretée de tous les indifférens ; ſa perſonne louée des ennemis ; ſa vertu admirée de tout le monde. Le Roi, qu'il avoit ſi bien ſervi, voulut qu'il fût enterré à Saint Denis, avec les Rois ſes prédéceſſeurs, ſe croyant auſſi obligé à celui qui lui avoit conſervé ſon royaume, qu'à ceux qui le lui avoient laiſſé.

Eloge de M. de Turenne, par M. le préſident de Lamoignon, dans ſa harangue à l'ouverture du Parlement, en l'année 1675.

Le grand homme dont la France pleure la perte encore toute récente, combien a-t'il formé de capitaines ? Ce n'eſt pas à deſſein de renouveller de ſi juſtes regrets, & de faire voir ici l'extrême vénération que nous avons pour ſa mémoire, que nous rappellons aujourd'hui la triſte idée de cette perte ; notre douleur particuliere fait place ici à des devoirs plus importans. Pendant que tout le monde parle de ſa gloire, & que la voix publique fait par-tout ſon éloge, ce lieu, où l'on ſçait particuliérement rendre au mérite ce qui lui eſt dû, demeurera-t'il dans le ſilence ?

On ne doit pas trouver étrange si nous nous dispensons des regles ordinaires de ce discours, en nous étendant sur les louanges d'un homme qu'on ne peut jamais trop louer. Tant de qualités héroïques éclaterent en sa personne, & sa vie est un modéle si parfait, que parmi le grand nombre d'actions vertueuses dont elle est remplie, chacun peut trouver des vertus à imiter.

Mais sur-tout il eut au souverain degré le désintéressement, la probité, le zele pour le bien public & pour la gloire de son pays. Son cœur insensible au gain & aux récompenses, n'aimoit qu'à rendre les autres heureux : loin d'amasser des trésors dans le commandement des armées, il a souvent emprunté des sommes considérables pour les distribuer aux soldats ; tandis qu'oubliant son intérêt particulier, il renonçoit à des droits que l'usage de la guerre a rendu légitimes.

Cependant sa modération seule a pu fournir à ses bienfaits, & lui donner moyen d'être libéral sans commettre d'injustice ni de bassesse. L'histoire qui ne laisse rien perdre des personnages illustres, dira de lui les mêmes choses que Plutarque rapporte de Scipion. Ce vainqueur de Carthage & de Numance, qui avoit enrichi Rome des dépouilles de l'Afrique, n'augmenta ni ne diminua son patrimoine, & ne laissa chez lui en mourant que trente-trois marcs d'argent & deux marcs d'or. Le grand homme dont nous parlons n'a laissé précisément que la même somme en argent comptant.

Peut-on avoir un témoignage plus certain de son désintéressement ? qualité rare en nos jours, & qui n'est point comme au tems de Scipion, la vertu du siecle. Le nôtre ne laissera pas de

l'admirer : on lui donnera beaucoup d'éloges, mais elle aura peu d'imitateurs ; d'autant plus inimitable, qu'elle venoit en lui d'une noblesse de cœur, & non pas d'un fond d'orgueil & d'une fausse magnanimité.

Tout étoit sincere dans ses mœurs, dans ses sentimens ; l'aversion pour les flatteries, le mépris même des véritables louanges, plus difficiles aux grands hommes que celui des biens, furent encore son principal caractere. Il mérita tous les honneurs sans les rechercher ; toujours humble dans les plus grands événemens, & comme importuné du bruit de son nom ; ce nom fameux, la terreur de l'Empire & de l'Espagne, l'amour des soldats, & l'admiration de toute l'Europe.

Au retour de ces dernieres campagnes, qui ont fait le comble de sa gloire, où il mena battant les Princes confédérés depuis la Moselle jusques dans le fond du Nord, il fit repasser le Rhin à des nations formidables, qui partageoient en idée les meilleures provinces de la France. Il rabaissoit lui-même la grandeur de ses exploits : ennemi de l'éclat en toutes choses, semblable en apparence aux personnes du moindre rang, il ne se distinguoit des autres courtisans que par une extrême modestie.

Cette vertu qui lui étoit si naturelle, ne le quittoit pas même à la tête des armées ; il n'étoit fier qu'aux ennemis ; mais il montroit une intrépidité sans faste au milieu du péril ; & quand l'occasion le demandoit, jamais général n'a plus exposé sa personne, jamais capitaine ne s'est montré plus soldat.

Dans la plus grande chaleur d'une action, il jugeoit à l'instant de l'événement du combat,

& par les différens mouvemens des combattans ; & comme il voyoit tout de ſang froid & d'un clin d'œil, il profitoit de tous les mouvemens, & des moindres fautes que l'on faiſoit devant lui.

Néanmoins ſes réſolutions ne partoient point d'une impétuoſité téméraire, ni d'une ſageſſe trop lente : il ne faiſoit ni ne diſoit rien d'inutile ; mais il n'oublioit rien de néceſſaire, & ſa profonde intelligence paroiſſoit encore plus dans ſes actions que dans ſes diſcours : ſes ordres étoient clairs, toujours exécutés avec courage, & plutôt par affection que par crainte, parce qu'il étoit exact ſans être rigoureux. Il ſavoit que l'amour des troupes envers leur chef nourrit l'obéiſſance, & que la diſcipline conſerve en elles la confiance & la valeur.

Auſſi les ſoldats étoient tellement aſſurés de vaincre ſous lui, qu'ils ne conſidéroient ni le nombre des ennemis, ni la force des lieux, ni les dangers où ils s'expoſoient, perſuadés que leur chef pourvoyoit à tout comme un pere de famille ; qu'il ne ſe donnoit aucun repos ſans aſſurer le leur, & que s'il ſe réſervoit quelque avantage ſur eux, c'étoit de prendre la principale part aux peines & aux périls.

Par de tels charmes, il a ſçu ſe faire obéir & ſe faire aimer ; par cette ſage économie, avec une poignée de gens, on l'a vu arrêter & détruire pluſieurs Puiſſances conjurées, ſubſiſter long-tems en des pays ruinés, entretenir ſes forces, & les rétablir. Il ne haſardoit rien aveuglément dans la bonne fortune ; mais il ne déſeſpéroit de rien dans la mauvaiſe, & trouvoit des reſſources à tout, en des conjonctures où l'on croyoit ſa défaite aſſurée.

Contre

Contre des ennemis rusés, il se ménageoit avecune prudence qu'on ne pouvoit surprendre : s'il les falloit prévenir, il marchoit avec une rapidité prodigieuse : lorsqu'il a voulu se dérober d'eux, il a échappé à leur vigilance, & les a laissés, pour ainsi dire, dans les filets qu'ils lui avoient tendus, tirant de la disposition des lieux tout l'avantage qu'on en pouvoit tirer, & ne laissant rien faire au hasard que ce que la prudence ne pouvoit faire.

Et certes, pour savoir le nombre de ses victoires, il ne faut que compter toutes les campagnes qu'il a faites. Les actions les plus heureuses & les plus connues ne sont pas toujours les plus admirables ; car il n'a pas moins vaincu lorsque les ennemis n'ont pas osé se présenter devant lui, que quand il les a défaits en bataille rangée, si ce n'est que cette façon de vaincre est moins périlleuse & plus utile à l'état.

Quelque ardeur qu'il eût pour sa gloire, il en régla tous les mouvemens par un attachement indispensable à son devoir, & par les maximes d'une solide piété. Au lieu de souhaiter la guerre pour accroître sa considération, il ne desiroit rien tant que le repos public & la félicité des peuples : l'esprit infiniment élevé au-dessus des sentimens ordinaires, il songeoit moins à rendre son nom éclatant, qu'à servir solidement un Prince digne d'être servi par de tels héros, & autant élevé au-dessus de tous les Rois de l'univers, que le grand homme dont nous parlons étoit élevé au-dessus de leurs capitaines.

Il y a sujet de s'étonner que sa santé ait pu répondre toujours à la grandeur de son cou-

rage ; car quelle jeunesse a paru plus vigoureuse que ses dernieres années ? Quelqu'un dans la fleur de son âge à-t'il moins épargné sa personne, & fourni plus gaiement aux fatigues d'une longue campagne ? On l'auroit cru comme insensible à tous les travaux de la guerre, à toutes les injures des saisons, si le soin continuel qu'il prenoit pour les épargner aux autres n'eût fait voir qu'il les ressentoit.

N'a-t-il pas donné des marques admirables de cette constance à ce chef [1] fameux des armées Impériales, qui employoit contre lui toutes les ruses & les stratagêmes de l'art ? Aprés l'avoir poussé peu à peu de defilé en défilé, à la fin content du poste où il l'avoit comme renfermé, & de la marche surprenante qu'il avoit faite, tout prêt de recueillir les fruits d'une victoire qu'il avoit amenée de si loin, lui qui ne se flattoit jamais, il alloit, disoit-il, chasser les troupes de l'Empire bien loin de nos frontieres, & peut-être forcer les ennemis à demander la paix sous des conditions glorieuses à la France, lorqu'un coup fatal trancha tous ses desseins avec le cours d'une si belle vie.

Projets humains, espérances trompeuses, est-ce ainsi que vous vous dissipez ; & que la tête la plus illustre, de même que la plus ordinaire, est sujette aux atteintes de la mort ? Mais en cessant de vivre, ce grand homme ne cessa pas de vaincre : son esprit & ses ordres encore présens aux yeux de toute l'armée, causerent le gain du combat qui précéda ses funérailles ; &

---

[1] Montécuculli.

tous les soldats animés de la juste douleur de sa perte, firent des actions incroyables pour la venger.

Si ce que vous venez d'entendre vous donne de la vénération pour ce grand homme, & quelque amour pour les vertus extraordinaires, souvenez-vous que les mêmes siécles qui ont produit les grands capitaines, ont produit ordinairement les grands orateurs ; & dans un tems où l'on trouve des Scipions & des Alexandres, faites voir qu'on peut trouver aussi des Cicerons & des Démosthènes.

ORAISON funébre du vicomte de Turenne, par M. l'abbé Fléchier, Evêque de Nîmes.

Fleverunt eum omnis populus Israël planctu magno, & lugebant dies multos, & dixerunt: Quomodo cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israël? *I. Mach. c.* 9.

Tout le peuple le pleura amérement ; & après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrierent : Comment est mort cet homme puissant qui sauvoit le peuple d'Israël?

JE ne puis, Messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles & expressifs dont l'écriture sainte se sert pour louer la vie, & pour déplorer la mort du sage & vaillant Machabée. Cet homme qui portoit la gloire de sa nation jusqu'aux extrêmités de la terre ; qui couvroit son camp du bouclier,

& forçoit celui des ennemis avec l'épée ; qui donnoit à des Rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, & réjouissoit Jacob par ses vertus & par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

Cet homme qui défendoit les villes de Juda, qui domptoit l'orgueil des enfans d'Ammon & d'Esaü ; qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangeres : cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se briserent tant de fois toutes les forces de l'Asie ; & qui après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers & les plus habiles genéraux des rois de Syrie, venoit tous les ans, comme le moindre des Israëlites, réparer avec ses mains triomphantes, les ruines du sanctuaire, & ne vouloit autre récompense des services qu'il rendoit à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie.

Ce vaillant homme poussant enfin avec un courage invincible les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, & demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues : des ruisseaux de larmes coulerent des yeux de tous leurs habitans : ils furent quelque tems saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long & morne silence ; d'une voix entrecoupée de sanglots, que formoient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrierent : *Comment est mort cet homme puissant qui sauvoit le peuple d'Israël ?* A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs ; les voûtes du

Temple s'ébranlerent, le Jourdain se troubla, & tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : *Comment est mort cet homme puissant qui sauvoit le peuple d'Israël?*

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappellez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois? Ne vous reconnoissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite? Et ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'écriture, celui dont je viens vous parler? La vertu & le malheur de l'un & de l'autre sont semblables, & il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. O si l'Esprit divin, esprit de force & de vérité, avoit enrichi mon discours de ces images vives & naturelles qui représentent la vertu, & qui la persuadent tout ensemble; de combien de nobles idées remplirois-je vos esprits, & quelle impression feroit sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes & glorieuses!

Quelle matiere fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornemens d'une grave & solide éloquence, que la vie & la mort de très-haut & très-puissant prince HENRI DE LA TOUR D'AUVERGNE, VICOMTE DE TURENNE, maréchal général des camps & armées du Roi, & colonel général de la cavalerie légere? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire; conduites d'armées, siéges de places, prises de villes, passages de rivieres, attaques hardies, retraites honorables, campemens bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés & consommés par

une ſage & noble patience ? Où peut-on trouver tant & de ſi puiſſans exemples, que dans les actions d'un homme ſage, modeſte, libéral, déſintéreſſé, dévoué au ſervice du Prince & de la patrie ; grand dans l'adverſité par ſon courage, dans la proſpérité par ſa modeſtie, dans les difficultés par ſa prudence, dans les périls par ſa valeur, dans la réligion par ſa piété ?

Quel ſujet peut inſpirer des ſentimens plus juſtes & plus touchans, qu'une mort ſoudaine & ſurprenante, qui a ſuſpendu le cours de nos victoires, & rompu les plus douces eſpérances de la paix ? Puiſſances ennemies de la France, vous vivez, & l'eſprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun ſouhait pour votre mort. Puiſſiez-vous ſeulement reconnoître la juſtice de nos armes, recevoir la paix que malgré vos pertes vous avez tant de fois refuſée, & dans l'abondance de vos larmes éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureuſement allumée ! A Dieu ne plaiſe que je porte mes ſouhaits plus loin ! Les jugemens de Dieu ſont impénétrables. Mais vous vivez ; & je plains en cette chaire un ſage & vertueux capitaine, dont les intentions étoient pures, & dont la vertu ſembloit mériter une vie plus longue & plus étendue.

Retenons nos plaintes, Meſſieurs, il eſt tems de commencer ſon éloge, & de vous faire voir comment cet homme puiſſant triomphe des ennemis de l'état par ſa valeur, des paſſions de l'ame par ſa ſageſſe, & des erreurs & des vanités du ſiécle par ſa piété. Si j'interromps cet ordre de mon diſcours, pardonnez un peu de confuſion dans un ſujet qui nous a cauſé tant

de trouble. Je confondrai peut-être quelquefois le général d'armée, le sage, le chrétien : je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes ; j'adorerai le Dieu des armées ; j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miséricordes, & j'attirerai par-tout votre attention, non pas par la force de l'éloquence, mais par la vérité & par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

N'attendez pas, Messieurs, que je suive la coutume des orateurs, & que je loue M. de Turenne comme on loue les hommes ordinaires. Si sa vie avoit moins d'éclat, je m'arrêterois sur la grandeur & la noblesse de sa maison ; & si son portrait étoit moins beau, je produirois ici ceux de ses ancêtres ; mais la gloire de ses actions efface celle de sa naissance ; & la moindre louange qu'on peut lui donner, c'est d'être sorti de l'ancienne & illustre maison de la Tour d'Auvergne, qui a mêlé son sang à celui des Rois & des Empereurs ; qui a donné des maîtres à l'Aquitaine, des Princesses à toutes les cours de l'Europe, & des Reines mêmes à la France.

Mais que dis-je ? il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortoit, l'hérésie des derniers tems l'avoit infectée : il recevoit avec ce beau sang, des principes d'erreur & de mensonge ; & parmi ses exemples domestiques, il trouvoit celui d'ignorer & de combattre la vérité. Ne faisons donc pas la matiere de son éloge, de ce qui fut pour lui un sujet de pénitence ; & voyons les voies d'honneur & de gloire que la

providence de Dieu lui ouvrit dans le monde; avant que sa miséricorde le retirât des voies de la perdition, & de l'égarement de ses peres.

Avant sa quatorzieme année il commença de porter les armes : des siéges & des combats servirent d'exercice à son enfance, & ses premiers divertissemens furent des victoires. Sous la discipline du prince d'Orange, son oncle maternel, il apprit l'art de la guerre en qualité de simple soldat; & ni l'orgueil, ni la paresse ne l'éloignerent d'aucun des emplois où la peine & l'obéissance sont attachées. On le vit en ce dernier rang de la milice, ne refuser aucune fatigue, & ne craindre aucun péril; faire par honneur ce que les autres faisoient par nécessité, & ne se distinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail, & par une plus noble application à tous ses devoirs.

Ainsi commençoit une vie dont les suites devoient être si glorieuses : semblable à ces fleuves qui s'étendent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, & qui portent enfin partout où ils coulent, la commodité & l'abondance. Depuis ce tems il a vécu pour la gloire & pour le salut de l'état : il a rendu tous les services qu'on peut attendre d'un esprit ferme & agissant, quand il se trouve dans un corps robuste & bien constitué. Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, & dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse. Ses jours ont été pleins, selon les termes de l'écriture; & comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la mollesse & dans la volupté, il n'a pas été contraint de passer les dernieres dans l'oisiveté & dans la foiblesse.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas

ressenti les effets de sa valeur ? & quel endroit de nos frontieres n'a pas servi de théâtre à sa gloire ? Il passe les Alpes ; & dans les fameuses actions de Casal, de Turin, de la route de Quiers, il se signale par son courage & par sa prudence ; & l'Italie le regarde comme un des principaux instrumens de ces grands & prodigieux succès qu'on aura peine à croire un jour dans l'Histoire. Il passe des Alpes aux Pyrénées, pour assister à la conquête de deux importantes places [1] qui mettent une de nos plus belles provinces à couvert de tous les efforts de l'Espagne. Il va recueillir au-delà du Rhin les débris d'une armée défaite : il prend des villes, & contribue au gain des batailles. Il s'éleve ainsi par degrés & par son seul mérite au suprême commandement ; & fait voir dans tous le cours de sa vie, ce que peut pour la défense d'un royaume un général d'armée qui s'est rendu digne de commander en obéissant, & qui a joint à la valeur & au génie l'application & l'expérience.

Ce fut alors que son esprit & son cœur agirent dans toute leur étendue : soit qu'il fallût préparer les affaires, ou les décider ; chercher la victoire avec ardeur, ou l'attendre avec patience ; soit qu'il fallût prévenir les desseins des ennemis par la hardiesse, ou dissiper les craintes & les jalousies des alliés par la prudence ; soit qu'il fallût se modérer dans les prospérités, ou se soutenir dans les malheurs de la guerre, son ame fut toujours égale. Il ne fit que changer de vertus, quand la fortune changeoit de face :

[1] Perpignan & Colioure.

heureux sans orgueil, malheureux avec dignité; & presque aussi admirable, lors qu'avec jugement & avec fierté il sauvoit les restes des troupes battues à Mariendal, que lorsqu'il battoit lui-même les Impériaux & les Bavarois, & qu'avec des troupes triomphantes il forçoit toute l'Allemagne à demander la paix à la France.

On eût dit qu'un heureux traité alloit terminer toutes les guerres de l'Europe, lorsque Dieu, dont les jugemens, selon le prophete, sont des abîmes, voulut affliger & punir la France par elle-même, & l'abandonna à tous les déréglemens que causent dans un état les dissensions civiles & domestiques. Souvenez-vous, Messieurs, de ce tems de désordre & de trouble, où l'esprit ténébreux de discorde confondoit le droit avec la passion, le devoir avec l'intérêt, la bonne cause avec la mauvaise; où les astres les plus brillans souffrirent presque tous quelque éclipse, & les plus fideles sujets se virent entraînés malgré eux par le torrent des partis, comme ces pilotes qui se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, & de s'abandonner pour un tems au gré des vents & de la tempête. Telle est la justice de Dieu; telle est l'infirmité naturelle des hommes; mais le sage revient aisément à soi; & il a dans la politique comme dans la religion, une espece de pénitence plus glorieuse que l'innocence même, qui répare avantageusement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, & par une ferveur continuelle.

Mais où m'arrêtai-je, Messieurs? Votre esprit vous représente déja, sans doute, M. DE

TURENNE à la tête des armées du Roi. Vous le voyez combattre & dissiper la rebellion ; ramener ceux que le mensonge avoit séduits ; rassurer ceux que la crainte avoit ébranlés, & crier comme un autre Moyse, à toutes les portes d'Israël : *que ceux qui sont au Seigneur se joignent à moi* ! Quelles furent alors sa fermeté & sa sagesse ? [1] Tantôt sur les rives de la Loire, suivi d'un petit nombre d'officiers & de domestiques, il court à la défense d'un pont, & tient ferme contre une armée ; & soit la hardiesse de l'entreprise, soit la seule présence de ce grand homme, soit la protection visible du ciel, qui rendoit les ennemis immobiles, il étonna par sa résolution ceux qu'il ne pouvoit arrêter par la force, & releva par cette prudente & heureuse témérité l'état penchant vers sa ruine. [2] Tantôt se servant de tous les avantages des tems & des lieux, il arrête avec peu de troupes une armée qui venoit de vaincre, & mérite les louanges mêmes d'un ennemi, qui dans les siécles idolâtres auroit passé pour le Dieu des batailles. [3] Tantôt vers les bords de la Seine, il oblige par un traité un prince étranger, dont il avoit pénétré les plus secretes intentions, de sortir de France, & d'abandonner les espérances qu'il avoit conçues de profiter de nos désordres.

Je pourrois ajouter ici des places prises, des combats gagnés sur les rebelles ; mais dérobons quelque chose à la gloire de notre héros, plu-

---

[1] Pont de Gergeau.

[2] Affaire de Bleneau.

[3] A Villeneuve-Saint-George.

tôt que de voir plus long-tems l'image funeste de nos miseres passées. Parlons d'autres exploits, qui aient été aussi avantageux pour la France que pour lui-même, & dont nos ennemis n'aient pas eu sujet de se réjouir.

Je me contente de vous dire qu'il appaisa par sa conduite l'orage dont le royaume étoit agité. Si la licence fut réprimée, si les haines publiques & particulieres furent assoupies, si les loix reprirent leur ancienne vigueur, si l'ordre & le repos furent rétablis dans les villes & dans les provinces, si les membres furent heureusement réunis avec leur chef; c'est à lui, France, que tu le dois. Je me trompe, c'est à Dieu, qui tire quand il veut des trésors de sa providence, ces grandes ames qu'il a choisies comme des instrumens visibles de sa puissance, pour faire naître du sein des tempêtes le calme & la tranquillité publique; pour relever les états de leurs ruines, & réconciler, quand sa justice est satisfaite, les peuples avec leurs souverains.

Son courage, qui n'agissoit qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie, sembla s'échauffer dans les guerres étrangeres, & l'on vit redoubler sa valeur. N'entendez pas par ce mot, Messieurs, une hardiesse vaine, indiscrete, emportée, qui cherche le danger pour le danger même; qui s'expose sans fruit, & qui n'a pour but que la réputation & les vains applaudissemens des hommes; je parle d'une hardiesse sage & réglée, qui s'anime à la vue des ennemis; qui dans le péril même pourvoit à tout, & prend tous ses avantages; mais qui se mesure avec ses forces; qui entreprend les choses difficiles, & ne tente pas les impossibles, qui n'a-

abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu; capable enfin de tout oser, quand le conseil est inutile, & prête à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs.

J'avoue, Messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions dont je dois parler m'embarrasse : je ne puis les décrire toutes, & je voudrois n'en omettre aucune. Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan invisible & racourci de la Flandre & de l'Allemagne? Je marquerois sans confusion dans vos pensées tout ce que fit ce grand capitaine, & vous diroit en abregé, selon les lieux. [1] Ici, il forçoit des retranchemens, & secouroit une place assiégée; là, il surprenoit les ennemis, ou les battoit en pleine campagne. [2] Ces villes où vous voyez les lis arborés, ont été ou défendues par sa vigilance, ou conquises par sa fermeté & par son courage. [3] Ce lieu couvert d'un bois & d'une riviere, c'est le poste où il rassuroit ses troupes effrayées, après une honorable retraite. [4] Ici, il sortoit de ses lignes pour combattre; & d'un seul coup prenoit une ville, & gagnoit une bataille. [5] Là, distribuant ce qui lui restoit de son propre argent, il achevoit un siége; [6] & il alloit en faire lever un au même-tems.

Je recueillerois ensuite tant de succès, &

[1] Le secours d'Arras.
[2] Condé, Landrecies, Ypres, Oudenarde, &c.
[3] Retraite de Valenciennes.
[4] Bataille des Dunes, & prise de Dunkerque.
[5] Saint Venant pris.
[6] Ardres secouru.

vous ferois souvenir de ces mauvaises nuits que le roi d'Espagne avoua qu'il avoit passées, [1] & de cette paix recherchée par des traités & des alliances; sans laquelle, Flandre, théâtre sanglant où se passent tant de scènes tragiques, triste & fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui te dévorent, tu aurois accru le nombre de nos Provinces; & au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serois aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires.

Je pourrois, Messieurs, vous montrer vers les bords du Rhin autant de trophées que sur les bords de l'Escaut & de la Sambre. [2] Je pourrois vous décrire des combats gagnés, des rivieres & des défilés passés à la vue des ennemis, des plaines teintes de leur sang, des montagnes presque inaccessibles traversées pour les aller repousser loin de nos frontieres. Mais l'éloquence de la chaire n'est pas propre au récit des combats & des batailles. La langue d'un Prêtre destinée à louer JESUS-CHRIST, le Sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un art qui tend à leur destruction; & je ne viens pas vous donner des idées de meurtre & de carnage devant ces autels, où l'on n'offre plus le sang des taureaux en sacrifice au Dieu des armées, mais au Dieu de miséricorde & de paix une victime non sanglante.

Quoi donc, n'y a-t-il point de valeur & de générosité chrétienne? L'Ecriture qui commande de sanctifier les guerres, ne vous ap-

---

[1] Paix des Pirennées.
[2] A Ensheim, Sintzheim, Mulhausen, &c.

prend-elle pas que la piété n'eſt pas incompatible avec les armes? Viens-je condamner une profeſſion que la religion ne condamne pas, quand on en ſçait modérer la violence? Non, Meſſieurs, je ſçai que ce n'eſt pas en vain que les Princes portent l'épée; que la force peut agir, quand elle ſe trouve jointe avec l'équité; que le Dieu des armées préſide à cette redoutable juſtice que les Souverains ſe font à eux-mêmes; que le droit des armes eſt néceſſaire pour la conſervation de la ſocieté, & que les guerres ſont permiſes pour aſſurer la paix, pour protéger l'innocence, pour arrêter la malice qui ſe déborde, & pour retenir la cupidité dans les bornes de la juſtice.

Je ſçai auſſi que la modération & la charité doivent régler les guerres parmi les chrétiens; que les capitaines qui les conduiſent ſont les miniſtres de la providence de Dieu, qui eſt toujours ſage, & de la puiſſance des Rois, qui ne doit jamais être injuſte; qu'ils doivent avoir le cœur doux & charitable, lors même que leurs mains ſont ſanglantes, & adorer intérieurement le Créateur, lorſqu'ils ſe trouvent dans la triſte néceſſité de détruire ſes créatures.

C'eſt ici que j'atteſte la foi publique, Meſſieurs, & que parlant de la douceur & de la modération de M. de Turenne, je puis avoir pour témoins de ce que je dis tous ceux qui l'ont ſuivi dans les armées. S'eſt-il fait un plaiſir de ſe ſervir du pouvoir qu'il a eu de nuire, à ceux même qu'on regarde & qu'on traite comme ennemis? Où a-t-il laiſſé des marques terribles de ſa colere ou de ſes vengeances particulieres? Laquelle de ſes victoires a-t-il eſtimée par le nombre des miſérables qu'il accabloit,

ou des morts qu'il laiſſoit ſur le champ de bataille? Quelle vie a-t-il expoſée pour ſon intérêt ou pour ſa propre réputation? Quel ſoldat n'a-t-il pas ménagé comme un ſujet du Prince, & une portion de la Réplique? Quelle goutte de ſang a-t-il répandue qui n'ait ſervi à la cauſe commune?

On l'a vu dans la fameuſe bataille des dunes arracher les armes des mains des ſoldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit ſur les vaincus. On l'a vu gémir de ces maux néceſſaires que la guerre traîne après ſoi, que le tems force de diſſimuler, de ſouffrir & de faire. Il ſçavoit qu'il y a un droit plus haut & plus ſacré que celui que la fortune & l'orgueil impoſent aux foibles & aux malheureux; & que ceux qui vivent ſous la Loi de JESUS-CHRIST doivent épargner, autant qu'ils peuvent, un ſang conſacré par le ſien, & ménager des vies qu'il a rachetées par ſa mort.

Il cherchoit à ſoumettre les ennemis, non pas à les perdre: il eût voulu pouvoir attaquer ſans nuire, ſe défendre ſans offenſer, & réduire au droit & à la juſtice ceux à qui il étoit obligé par devoir de faire violence; enfin il s'étoit fait une eſpece de morale militaire qui lui étoit propre. Il n'avoit pour toute paſſion, que l'affection pour la gloire du Roi, le deſir de la paix, & le zele du bien public; il n'avoit pour ennemi que l'orgueil, l'injuſtice & l'uſurpation: il s'étoit accoutumé à combattre ſans colere, à vaincre ſans ambition, à triompher ſans vanité, à ne ſuivre pour regle de ſes actions que la vertu & la ſageſſe: c'eſt ce que je dois montrer en cette ſeconde partie.

LA VALEUR n'eſt qu'une force aveugle & impétueuſe qui ſe trouble & ſe précipite, ſi elle n'eſt éclairée & conduite par la probité & par la prudence ; & le Capitaine n'eſt pas accompli, s'il ne renferme en ſoi l'homme de bien & l'homme ſage. Quelle diſcipline peut établir dans un camp, celui qui ne ſçait régler ni ſon eſprit, ni ſa conduite ? & comment ſçaura calmer ou émouvoir ſelon ſes deſſeins dans une armée tant de paſſions différentes, celui qui ne ſera pas maître des ſiennes ? Auſſi l'eſprit de Dieu nous apprend dans l'écriture, que l'homme prudent l'emporte ſur le courageux, que la ſageſſe vaut mieux que les armes des gens de guerre ; & que celui qui eſt patient & modéré eſt quelquefois plus eſtimable, que celui qui prend des villes & qui gagne des batailles.

Ici vous formez ſans doute, Meſſieurs, dans votre eſprit des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de M. de Turenne, je reconnois que je ne puis vous élever au-deſſus de vous-mêmes ; & le ſeul avantage que j'ai, c'eſt que je ne dirai rien que vous ne croyiez, & que ſans être flatteur je puis dire de grandes choſes. Y eut-il jamais homme plus ſage & plus prévoyant, qui conduisît une guerre avec plus d'ordre & de jugement, qui eût plus de précautions & plus de reſſources, qui fût plus agiſſant & plus retenu, qui diſposât mieux toutes choſes à leur fin, & qui laiſsât meurir ſes entrepriſes avec tant de patience ? Il prenoit des meſures preſque infaillibles, & pénétrant non-ſeulement ce que les ennemis avoient fait, mais encore ce qu'ils avoient deſſein de faire, il pouvoit être malheureux, mais il n'étoit jamais ſurpris. Il diſ-

tinguoit le tems d'attaquer & le tems de défendre : il ne hasardoit jamais rien, que lorsqu'il avoit beaucoup à gagner, & qu'il n'avoit presque rien à perdre. Lors même qu'il sembloit céder, il ne laissoit pas de se faire craindre : telle enfin étoit son habileté, que lorsqu'il vainquoit, on ne pouvoit en attribuer l'honneur qu'à sa prudence ; & lorsqu'il étoit vaincu, on ne pouvoit en imputer la faute qu'à la la fortune.

Souvenez-vous, Messieurs, du commencement & des suites de la guerre, qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embrâse aujourd'hui toute l'Europe. Tout se déclare contre la France ; on souléve les étrangers ; on débauche les alliés ; on intimide les amis ; on encourage les vaincus ; on arme les envieux. Sur des craintes imaginaires, & des défiances artificieusement inspirées, les intérêts sont confondus, la foi violée, & les traités méprisés. Il falloit, je l'avoue, pour résister à tant d'armées jointes ensemble contre nous, des troupes aussi vaillantes, & des capitaines aussi expérimentés que les nôtres ; mais rien n'étoit si formidable, que de voir toute l'Allemagne, ce grand & vaste corps, composé de tant de peuples & de nations différentes, déployer tous ses étendarts, & marcher vers nos frontieres pour nous accabler par la force, après nous avoir effrayés par la multitude.

Il falloit opposer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme & assuré, d'une capacité étendue, d'une expérience consommée, qui soutînt la réputation, & qui ménageât les forces du Royaume ; qui n'oubliât rien d'utile & de nécessaire, & ne fît rien de superflu ;

qui sçût selon les occasions, profiter de ses avantages, ou se relever de ses pertes; qui fût tantôt le bouclier & tantôt l'épée de son pays; capable d'exécuter les ordres qu'il auroit reçus, & de prendre conseil de lui-même dans les rencontres.

Vous sçavez de qui je parle, Messieurs; vous sçavez le détail de ce qu'il fit, sans que je le dise. Avec des troupes, considérables seulement par leur courage & par la confiance qu'elles avoient en leur Général, il arrête & consume deux grandes armées, & force à conclure la paix par des traités, ceux qui croyoient venir terminer la guerre par notre entiere & prompte défaite. Tantôt il s'oppose à la jonction de tant de secours ramassés, & rompt le cours de tous ces torrens qui auroient inondé la France. Tantôt il les défait ou les dissipe par des combats réitérés. Tantôt il les repousse au-delà de leurs rivieres; & les arrête toujours par des coups hardis, quand il faut rétablir la réputation; par la modération, quand il ne faut que la conserver.

Villes que nos ennemis s'étoient déja partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de notre Empire: Provinces qu'ils avoient déja ravagées dans le desir & dans la pensée, vous avez encore recueilli vos moissons. Vous durez encore, places que l'art & la nature a fortifiées, & qu'ils avoient dessein de démolir; & vous n'avez tremblé que sous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptoit le nombre de nos soldats, & qui ne songeoit pas à la sagesse de leur capitaine.

Cette sagesse étoit la source de tant de prospérités éclatantes. Elle entretenoit cette union

des soldats avec leur chef, qui rend une armée invincible : elle répandoit dans les troupes un esprit de force, de courage & de confiance, qui leur faisoit tout souffrir, tout entreprendre, dans l'exécution de ses desseins : elle rendoit enfin des hommes grossiers, capables de gloire. Car, Messieurs, qu'est-ce qu'une armée ? C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir, pour la défense de la patrie ; c'est une troupe d'hommes armés, qui suivent aveuglément les ordres d'un chef dont ils ne sçavent pas les intentions ; c'est une multitude d'ames, pour la plûpart viles & mercénaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des Rois & des Conquérans ; c'est un assemblage confus de libertins, qu'il faut assujettir à l'obéissance ; de lâches, qu'il faut mener au combat ; de téméraires, qu'il faut retenir ; d'impatiens, qu'il faut accoutumer à la constance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire & réunir au seul intérêt public tant de vues & de volontés différentes ? Comment se faire craindre, sans se mettre en danger d'être haï, & bien souvent abandonné ? Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, & relâcher de la discipline nécessaire ?

Qui trouva jamais mieux tous ces justes tempéramens, que le Prince que nous pleurons ? Il attacha par des nœuds de respect & d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices, & se fit rendre par sa modération une obéissance aisée & volontaire. Il parle, chacun écoute ses oracles ; il commande, chacun avec joie suit ses ordres ; il marche, chacun croit courir à la gloire. On di-

roit qu'il va combattre des Rois confédérés avec sa seule maison, comme un autre Abraham; que ceux qui le suivent sont ses soldats & ses domestiques, & qu'il est Général & pere de famille tout ensemble. Aussi rien ne peut soutenir leurs efforts : ils ne trouvent point d'obstacles qu'ils ne surmontent; point de difficultés qu'ils ne vainquent; point de péril qui les épouvante; point de travail qui les rebutte; point d'entreprise qui les étonne; point de conquête qui leur paroisse difficile. Que pouvoient ils refuser à un capitaine qui renonçoit à ses commodités pour les faire vivre dans l'abondance; qui pour leur procurer du repos, perdoit le sien propre, qui soulageoit leurs fatigues, & ne s'en épargnoit aucune; qui prodiguoit son sang, & ne ménageoit que le leur?

Par quelle invisible chaine entrainoit-il ainsi les volontés? Par cette bonté avec laquelle il encourageoit les uns, il excusoit les autres, & donnoit à tous les moyens de s'avancer, de vaincre leur malheur, ou de réparer leurs fautes; par ce désintéressement qui le portoit à préférer ce qui étoit plus utile à l'état, à ce qui pouvoit être plus glorieux pour lui-même; par cette justice qui dans la distribution des emplois ne lui permettoit pas de suivre son inclination au préjudice du mérite; par cette noblesse de cœur & de sentimens qui l'élevoit au-dessus de sa propre grandeur, & par tant d'autres qualités qui lui attiroient l'estime & le respect de tout le monde. Que j'entrerois volontiers dans les motifs & dans les circonstances de ses actions! Que j'aimerois à vous montrer une conduite si réguliere & si uniforme; un mérite si éclatant & si exempt de faste & d'ostentation;

de grandes vertus produites par des principes encore plus grands ; une droiture universelle qui le portoit à s'appliquer à tous ses devoirs, & à les réduire tous à leurs fins justes & naturelles ; & une heureuse habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la justice qu'il y a de l'être ! Mais il ne m'appartient pas de pénétrer jusqu'au fond de ce cœur magnanime ; & il étoit réservé à une bouche plus éloquente que la mienne, d'en exprimer tous les mouvemens & toutes les inclinations intérieures.

Pour récompenser tant de vertus par quelque honneur extraordinaire, il falloit trouver un grand Roi qui crût ignorer quelque chose, & qui fût capable de l'avouer. Loin d'ici ces flatteuses maximes, que les Rois naissent habiles, & que les autres le deviennent ; que leurs ames privilégiées sortent des mains de Dieu qui les crée, toutes sages & intelligentes ; qu'il n'y a point pour eux d'essai ni d'apprentissage ; qu'ils sont vertueux sans travail, & prudens sans expériences. Nous vivons sous un Prince qui tout grand & tout éclairé qu'il est, a bien voulu s'instruire pour commander ; qui dans la route de sa gloire a sçu choisir un guide fidele, & qui a cru qu'il étoit de sa sagesse de se servir de celle d'autrui. Quel honneur pour un sujet d'accompagner son Roi, de lui servir de conseil, & si je l'ose dire, d'exemple dans une importante conquête ? Honneur d'autant plus grand, que la faveur n'y put avoir part ; qu'il ne fut fondé que sur un mérite universellement connu, & qu'il fut suivi de la prise des villes les plus considérables de la Flandre.

Après cette glorieuse marque d'estime & de

confiance, quels projets d'établissement & de fortune n'auroit pas fait un homme avare & ambitieux ? Qu'il eût amassé de biens & d'honnéurs, & qu'il eût vendu chérement tant de travaux & de services ! Mais cet homme sage & désintéressé, content des témoignages de sa conscience, & riche de sa modération, trouve dans le plaisir qu'il a de bien faire la récompense d'avoir bien fait. Quoiqu'il puisse tout obtenir, il ne demande & ne prétend rien : il ne desire, à l'exemple de Salomon, qu'un état frugal & honnête entre la pauvreté & les richesses ; & quelques offres qu'on lui fasse, il n'étend ses desirs qu'à proportion de ses besoins, & se resserre dans les bornes étroites du seul nécessaire. Il n'y eut qu'une ambition qui fut capable de le toucher ; ce fut de mériter l'estime & la bienveillance de son maître : cette ambition fut satisfaite, & notre siecle a vu un sujet aimer son Roi pour ses grandes qualités, non pour sa dignité ni pour sa fortune ; & un Roi aimer son sujet, plus pour le mérite qu'il connoissoit en lui, que pour les services qu'il en recevoit.

Cet honneur, Messieurs, ne diminua point sa modestie. A ce mot, je ne sçai quel remords m'arrête. Je crains de publier ici les louanges qu'il a si souvent rejettées, & d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie ; mais accomplissons la justice & louons le sans crainte, en un tems où nous ne pouvons être suspects de flatterie, ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grandes choses ? Qui les dit avec plus de retenue ? Remportoit-il quelque avantage ; à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile ; mais l'ennemi s'étoit trom-

pé. Rendoit-il compte d'une bataille, il n'oublioit rien, sinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ces actions qui l'avoient rendu si célébre ? on eût dit qu'il n'en avoit été que le spectateur, & l'on doutoit si c'étoit lui qui se trompoit, ou la renommée. Revenoit-il de ses glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel ? il fuyoit les acclamations populaires, il rougissoit de ses victoires, il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, & n'osoit presque aborder le Roi, parcequ'il étoit obligé par respect de souffrir patiemment les louanges dont Sa Majesté ne manquoit jamais de l'honorer.

C'est alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce Prince se dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquise pendant la guerre, & se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, il s'exerçoit sans bruit aux vertus civiles : sincere dans ses discours, simple dans ses actions, fidele dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses desirs, grand même dans les moindres choses, il se cache, mais sa réputation le découvre ; il marche sans suite & sans équipage, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent. Tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus & ses victoires qui l'accompagent : il y a je ne sçai quoi de noble dans cette honnête simplicité ; & moins il est superbe, plus il devient vénérable.

Il auroit manqué quelque chose à sa gloire, si trouvant par-tout tant d'admirateurs, il n'eût

fait

fait quelques envieux. Telle eſt l'injuſtice des hommes ; la gloire la plus pure & la mieux acquiſe les bleſſe ; tout ce qui s'éléve au-deſſus d'eux leur devient odieux & inſupportable ; & la fortune la plus approuvée & la plus modeſte n'a pu ſe ſauver de cette lâche & maligne paſſion. C'eſt la deſtinée des grands hommes d'en être attaqués ; & c'eſt le privilege de M. de Turenne d'avoir pu la vaincre. L'envie fut étouffée ou par le mepris qu'il en fit, ou par des accroiſſemens perpétuels d'honneur & de gloire : le mérite l'avoit fait naître, le mérite la fit mourir. Ceux qui lui étoient moins favorables ont reconnu combien il étoit néceſſaire à l'état. Ceux qui ne pouvoient ſouffrir ſon élévation, ſe crurent enfin obligés d'y conſentir ; & n'oſant s'affliger de la proſpérité d'un homme qui ne leur auroit jamais donné la miſérable conſolation de ſe réjouir de quelqu'une de ſes fautes, ils joignirent leur voix à la voix publique, & crurent qu'être ſon ennemi, c'étoit l'être de toute la France.

Mais à quoi auroient abouti tant de qualités héroïques, ſi Dieu n'eût fait éclater ſur lui la puiſſance de ſa grace ; & ſi celui dont ſa providence s'étoit ſi noblement ſervie, eût été l'objet éternel de ſa juſtice ? Dieu ſeul pouvoit diſſiper ſes ténébres, & il tenoit en ſa puiſſance l'heureux moment qu'il avoit marqué pour l'éclairer de ſes vérités.

Il arriva ce moment heureux, ce point où ſe rapportoit toute ſa véritable gloire. Il entrevit des piéges & des précipices que ſa prévention lui avoit juſqu'alors entiérement cachés : il commença à marcher avec précaution & avec crainte dans ces routes égarées où il ſe trouvoit en-

gagé. Certains rayons de grace & de lumiere lui firent appercevoir qu'en vain rempliroit-il les plus beaux endroits de l'histoire, si son nom n'étoit écrit dans le livre de vie ; qu'en vain gagneroit-il le monde entier, s'il perdoit son ame ; qu'il n'y avoit qu'une foi & un JESUS-CHRIST, & une vérité simple & indivisible qui ne se montre qu'à ceux qui la cherchent avec un cœur humble & une volonté désintéressée. Il n'étoit pas encore éclairé ; mais il commençoit d'être docile. Combien de fois consulta-t-il des amis savans & fideles ? Combien de fois soupirant après ces lumieres vives & efficaces, qui seules triomphent des erreurs de l'esprit humain, dit-il à JESUS-CHRIST, comme cet aveugle de l'évangile : *Seigneur, faites que je voie ?* Combien de fois essaya-t-il d'une main impuissante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ses yeux à la vérité ? Combien de fois remonta-t-il jusqu'à ces sources anciennes & pures que JESUS-CHRIST a laissées à son église, pour y puiser avec joie les eaux d'une doctrine salutaire ?

Habitude, prétextes, engagemens, honte de changer, plaisir d'être regardé comme le chef & le protecteur d'Israël, vaines & spécieuses raisons de la chair & du sang, vous ne pûtes le retenir. Dieu rompit tous ses liens, & le mettant dans la liberté de ses enfans, le fit passer de la région des ténebres, au royaume de son fils bien aimé, à qui il appartenoit par son élection éternelle. Ici un nouvel ordre de chose se présente à moi : je vois de plus grandes actions, de plus nobles motifs, une protection de Dieu plus visible. Je parle désormais d'une sagesse que la véritable piété accompagne, & d'un courage que l'esprit de Dieu fortifie. Re-

nouvellez donc votre attention en cette derniere partie de mon discours, & suppléez dans vos pensées à ce qui manquera à mes expressions & à mes paroles,

Si M. de Turenne n'avoit sçu que combattre & vaincre, s'il ne s'etoit élevé au-dessus des vertus humaines; si sa valeur & sa prudence n'avoient été animées d'un esprit de foi & de charité, je le mettrois au rang des Scipions & des Fabius; je laisserois à la vanité le soin d'honorer la vanité, & je ne viendrois pas dans un lieu saint faire l'éloge d'un homme profane, S'il avoit fini ses jours dans l'aveuglement & dans l'erreur, je louerois en vain des vertus que Dieu n'auroit pas couronnées; je répandrois des larmes inutiles sur son tombeau, & si je parlois de sa gloire, ce ne seroit que pour déplorer son malheur. Mais, graces à JESUS-CHRIST, je parle d'un chrétien éclairé des lumieres de la foi, agissant par les principes d'une religion pure, & consacrant par une sincere piété tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes. Ainsi les louanges que je lui donne retournent à Dieu qui en est la source; & comme c'est la vérité qui l'a sanctifié, c'est aussi la vérité qui le loue,

Que sa conversion fut entiere, Messieurs, & qu'il fut différent de ceux qui sortant de l'hérésie par des vues intéressées, changent de sentimens sans changer de mœurs; n'entrent dans le sein de l'église que pour la blesser de plus près par une vie scandaleuse, & ne cessent d'être ennemis déclarés, qu'en devenant enfans rebelles! Quoique son cœur se fût sauvé des déreglemens que causent d'ordinaire les

passions, il prit encore plus de soin de le régler : il crut que l'innocence de sa vie devoit répondre à la pureté de sa créance : il connut la vérité, il l'aima, il la suivit. Avec quel humble respect assistoit-t-il aux sacrés misteres ! Avec quelle docilité écoutoit-il les instructions salutaires des prédicateurs évangéliques ! Avec quelle soumission adoroit-il les œuvres de Dieu que l'esprit humain ne peut comprendre ! Vrai adorateur en esprit & en vérité, cherchant le Seigneur, selon le conseil du sage, dans la simplicité du cœur, ennemi irréconciliable de l'impiété, éloigné de toute superstition, & incapable d'hypocrisie.

A peine a-t-il embrassé la saine doctrine qu'il en devient le défenseur. Aussi-tôt qu'il est revêtu des armes de lumiere, il combat les œuvres de ténebres : il regarde en tremblant l'abîme d'où il est sorti, & il tend la main à ceux qu'il y a laissés. On diroit qu'il est chargé de ramener dans le sein de l'église tous ceux que le schisme en a séparés : il les invite par ses conseils, il les attire par ses bienfaits, il les presse par ses raisons, il les convainc par ses expériences, il leur fait voir les écueils où la raison humaine fait tant de naufrages, & leur montre derriere lui, selon les termes de saint Augustin, le pont de la miséricorde de Dieu, par où il vient de passer lui-même. Tantôt il allume le zele des docteurs, & les exhorte d'opposer au faste du mensonge la force de la vérité. Tantôt il leur découvre ces voies douces & insinuantes qui gagnent le cœur pour gagner l'esprit. Tantôt il fournit, selon son pouvoir, les fonds nécessaires pour assister ceux qui abandonnent tout pour suivre Jesus-Christ qui les

appelle. Vous le savez, évêques confidens de son zéle ; tout occupé qu'il est dans le cours de ses dernieres actions de guerre, il concerte avec vous des entreprises de religion, & n'oublie rien de ce qui peut contribuer, ou à instruire ceux qu'une longue prévention aveugle, ou à gagner ceux que la cupidité & l'intérêt retiennent encore dans leurs erreurs ; digne fils de cette église, dont la charité s'étend à tout, à l'imitation de celle de Dieu, & qui procure à ses enfans, outre l'héritage éternel, le soulagement même de leurs nécessités temporelles.

Telle étoit la disposition de son ame, Messieurs, lorsque la providence de Dieu permit que le Roi justement irrité, allât porter la guerre au milieu des états d'une République injuste & ingrate, & fit sentir la force de ses armes à ceux qui méprisoient ses bienfaits, & qui vouloient s'opposer à sa gloire. Ce fut alors que notre héros reprit les armes & qu'à la suite de son maître, & à la tête de ses armées, il exposa son sang dans une guerre non-seulement heureuse, mais sainte ; où la victoire avoit peine à suivre la rapidité du vainqueur, & où Dieu triomphoit avec le Prince. Quelle étoit sa joie, lors qu'après avoir forcé des villes, il voyoit son illustre neveu plus éclatant par ses vertus que par sa pourpre, ouvrir & réconcilier des églises ! Sous les ordres d'un Roi aussi pieux que puissant, l'un faisoit prospérer les armes, l'autre étendoit la religion ; l'un abattoit des remparts, l'autre redressoit des autels ; l'un ravageoit les terres des Philistins, l'autre portoit l'Arche autour des pavillons d'Israël ; puis unissant ensemble leurs vœux, comme leurs cœurs étoient unis, le neveu avoit part aux services que l'on-

de rendoit à l'état, & l'oncle avoit part à ceux que le neveu rendoit à l'église.

Suivons ce Prince dans ses dernieres campagnes, & regardons tant d'entreprises difficiles, tant de succès glorieux, comme des preuves de son courage & des récompenses de sa piété. Commencer ses journées par la priere, réprimer l'impiété & les blasphêmes; protéger les personnes & les choses saintes contre l'insolence & l'avarice des soldats; invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées; c'est le devoir & le soin ordinaire de tous les capitaines. Pour lui, il passe plus avant: lors même qu'il commande aux troupes, il se regarde comme un simple soldat de Jesus-Christ; il sanctifie les guerres par la pureté de ses intentions, par le desir d'une heureuse paix, par les loix d'une discipline chrétienne: il considere ses soldats comme ses freres, & se croit obligé d'exercer la charité dans une profession cruelle, où l'on perd souvent l'humanité même. Animé par de si grands motifs, il se surpasse lui-même, & fait voir que le courage devient plus ferme quand il est soutenu par des principes de religion; qu'il y a une pieuse magnanimité qui attire les bons succès, malgré les périls & les obstacles; & qu'un guerrier est invincible quand il combat avec foi, & quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui les conduit.

Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la lui rapporte-t'il toute entiere, & ne conçoit autre confiance que celle qui est fondée sur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne! Il marche trois jours, passe

trois rivieres, joint les ennemis, les combat & les charge : le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune eſt long-tems douteuſe, enfin le courage arrête la multitude ; l'ennemi s'ébranle, & commence à plier. Il s'éléve une voix, qui crie : victoire : alors ce général ſuſpend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat, & d'un ton ſévere : « arrêtez, dit-il, » notre ſort n'eſt pas en nos mains, & nous » ſerons nous-mêmes vaincus, ſi le ſeigneur ne » nous favoriſe ». A cés mots, il léve les yeux au Ciel d'où lui vient ſon ſecours, & continuant à donner ſes ordres, il attend avec ſoumiſſion entre l'eſpérance & la crainte, que les ordres du Ciel s'exécutent.

Qu'il eſt difficile, Meſſieurs, d'être victorieux & d'être humble tout enſemble! Les proſpérités militaires laiſſent dans l'ame je ne ſçai quel plaiſir touchant qui la remplit & l'occupe toute entiere. On s'attribue une ſupériorité de puiſſance & de force ; on ſe couronne de ſes propres mains ; on ſe dreſſe un triomphe ſecret à ſoi-même ; on regarde comme ſon propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, & qu'on arroſe ſouvent de ſon ſang ; & lors même qu'on rend à Dieu de ſolemnelles actions de graces, & qu'on pend aux voûtes ſacrées de ſes temples des drapeaux déchirés & ſanglans qu'on a pris ſur les ennemis, qu'il eſt dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnoiſſance ; qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au ſeigneur, des applaudiſſemens qu'on croit ſe devoir à ſoi-même, & qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler ſur ſes autels !

C'étoit en ces occaſions que M. de Turenne

ſe dépouillant de lui-même, renvoyoit toute la gloire à celui à qui ſeul elle appartient légitimement. S'il marche, il reconnoit que c'eſt Dieu qui le conduit & qui le guide ; s'il défend des places, il ſçait qu'on les défend en vain ſi Dieu ne les garde ; s'il ſe retranche, il lui ſemble que c'eſt Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute inſulte ; s'il combat, il ſçait d'où il tire toute ſa force ; & s'il triomphe, il croit voir dans le Ciel une main inviſible qui le couronne. Rapportant ainſi toutes les graces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles ; il ne compte plus les ennemis qui l'environnent ; & ſans s'étonner de leur nombre ou de leur puiſſance, il dit avec le Prophéte : « ceux-là ſe fient au nombre de leurs » combattans & de leurs chariots ; pour nous, » nous nous repoſons ſur la protection du Tout- » Puiſſant ». Dans cette fidele & juſte confiance, il redouble ſon ardeur, forme de grands deſſeins, exécute de grandes choſes, & commence une campagne qui ſemble devoir être ſi fatale à l'Empire.

Il paſſe le Rhin, & trompe la vigilance d'un général habile & prévoyant ; il obſerve les mouvemens des ennemis ; il releve le courage des alliés ; il ménage la foi ſuſpecte & chancelante des voiſins : il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire ; & profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands & glorieux événemens, il ne laiſſe rien à la fortune de ce que le conſeil & la prudence humaine lui peuvent ôter. Déja frémiſſoit dans ſon camp l'ennemi confus & déconcerté ; déja prenoit l'eſſor pour ſe ſauver dans les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avoit

d'abord effrayé nos provinces : ces foudres de bronzes que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnoient de tous côtés pour favoriser & pour précipiter cette retraite ; & la France en suspens attendoit le succès d'une entreprise, qui, selon toutes les regles de la guerre, étoit infaillible.

Hélas ! nous savions tout ce que nous pouvions espérer, & nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La providence divine nous cachoit un malheur plus grand que la perte d'une bataille ; il en devoit couter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre ; & tout ce que nous pouvions gagner, ne valoit pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposez & des vainqueurs & des victoires ! Pour accomplir vos volontés, & faire craindre vos jugemens, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés : vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, & vous frappez quand il vous plaît ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, Messieurs, que j'ouvre ici une scene tragique ; que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées ; que je découvre ce corps pâle & sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé ; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, & que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion & de la patrie éplorées. Dans les pertes médiocres, on surprend ainsi la pitié des auditeurs ; & par des mouvemens étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines & forcées ; mais on décrit sans art une

mort que l'on pleure sans feinte ; chacun trouve en soi la source de sa douleur, & rouvre lui-même sa plaie ; & le cœur pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, Messieurs. Turenne meurt ; tout se confond, la fortune chancéle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se rallentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur, & ranimé par la vengeance : tout le camp demeure immobile ; les blessés pensent à la perte qu'ils ont faites, & non pas aux blessures qu'ils ont reçues ; les peres mourans envoient leurs fils pleurer sur leur général mort ; l'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funébres ; & la Renommée qui se plaît à répandre dans l'Univers les accidens extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce Prince & du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors ! que de plaintes ! que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne ! L'un voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte ; l'autre qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses peres, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres & des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jesus-Christ pour l'ame de celui qui a sanctifié sa vie & son sang pour le bien public : là, on lui dresse une pompe funébre, où l'on s'attendoit de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie : tous entreprennent son éloge ; & chacun s'in-

terrompant lui-même par ses soupirs & par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, & tremble pour l'avenir. Ainsi tout le Royaume pleure la mort de son défenseur; & la perte d'un homme seul est une calamité publique.

Pourquoi, mon Dieu, si j'ose répandre mon ame en votre présence, & parler à vous, moi qui ne suis que poussiere & que cendre? Pourquoi le perdons-nous dans la nécessité la plus pressante, au milieu de ses grands exploits, au plus haut point de sa valeur, dans la maturité de sa sagesse? Est-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité, il n'avoit plus rien de mortel à faire? Ce tems étoit-il arrivé où il devoit recueillir le fruit de tant de vertus chrétiennes, & recevoir de vous la couronne de justice que vous gardez à ceux qui ont fourni une glorieuse carriere? Peut-être avions-nous mis en lui trop de confiance; & vous nous défendez dans vos écritures de nous faire un bras de chair, & de nous confier aux enfans des hommes. Peut-être est-ce une punition de notre orgueil, de notre ambition, de nos injustices. Comme il s'éleve du fond des vallées des vapeurs grossieres dont se forme la foudre qui tombe sur les montagnes, il sort du cœur des peuples des iniquités, dont vous déchargez les châtimens sur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent. Je ne viens pas, Seigneur, sonder les abîmes de vos jugemens, ni découvrir ces ressorts secrets & invisibles qui font agir votre miséricorde ou votre justice: je ne veux & ne dois que les adorer. Mais vous êtes juste: vous nous affligez; & dans un siecle aussi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans les

déréglemens de nos mœurs toutes les causes de nos miseres.

Tirons donc, Messieurs, tirons de notre douleur des motifs de pénitence, & ne cherchons qu'en la piété de ce grand homme de vraies & solides consolations. Citoyens, Etrangers, Ennemis, Peuples, Rois, Empereurs le plaignent & le révèrent; mais que peuvent-ils contribuer à son véritable bonheur? Son Roi même; & quel Roi! l'honore de ses regrets & de ses larmes: grande & précieuse marque de tendresse & d'estime pour un sujet, mais inutile pour un chrétien. Il vivra, je l'avoue, dans l'esprit & dans la mémoire des hommes; mais l'écriture m'apprend que ce que l'homme pense, & l'homme lui-même n'est que vanité. Un magnifique tombeau renfermera ses tristes dépouilles; mais il sortira de ce superbe monument, non pour être loué de ses exploits héroïques, mais pour être jugé selon ses bonnes ou mauvaises œuvres. Ses cendres seront mêlées avec celles de tant de Rois qui gouvernerent ce Royaume qu'il a si généreusement défendu; mais après tout, que leur reste-t-il à ces Rois non plus qu'à lui, des applaudissemens du monde, de la foule de leur Cour, de l'éclat & de la pompe de leur fortune, qu'un silence éternel, une solitude affreuse, & une terrible attente des jugemens de Dieu, sous ces marbres précieux qui les couvrent? Que le monde honore donc comme il voudra les grandeurs humaines, Dieu seul est la récompense des vertus chrétiennes.

O mort trop soudaine, mais pourtant par la miséricorde du Seigneur depuis long-tems prévue, combien de paroles édifiantes, combien

de ſaints exemples nous as-tu ravis? Nous euſſions vu, quel ſpectacle! au milieu des victoires & des triomphes, mourir humblement un chrétien. Avec quelle attention eût-il employé ſes derniers momens à pleurer intérieurement ſes erreurs paſſées, à s'anéantir devant la majeſté de Dieu, & à implorer le ſecours de ſon bras, non plus contre des ennemis viſibles, mais contre ceux de ſon ſalut! Sa foi vive & ſa charité fervente nous auroient, ſans doute, touchés; & il nous reſteroit un modéle d'une confiance ſans préſomption, d'une crainte ſans foibleſſe, d'une pénitence ſans artifice, d'une conſtance ſans affectation, & d'une mort précieuſe devant Dieu & devant les hommes.

Ces conjectures ne ſont-elles pas juſtes, Meſſieurs? Que dis-je, conjectures? C'étoient des deſſeins formés: il avoit réſolu de vivre auſſi ſaintement que je préſume qu'il fût mort. Prêt à jetter toutes ſes couronnes au pied du trône de Jeſus-Chriſt, comme ces vainqueurs de l'Apocalipſe; prêt à ramaſſer toute ſa gloire, pour s'en dépouiller par une retraite volontaire, il n'étoit déja plus du monde, quoique la Providence l'y retînt encore. Dans le tumulte des armées, il s'entretenoit des douces & ſecretes eſpérances de ſa ſolitude: d'une main il foudroyoit les Amalécites, & il levoit déja l'autre pour attirer ſur lui les bénédictions céleſtes. Ce Joſué dans le combat faiſoit déja la fonction de Moïſe ſur la montagne; & ſous les armes d'un Guerrier, portoit le cœur & la volonté d'un pénitent.

Seigneur, qui éclairez les plus ſombres replis de nos conſciences, & qui voyez dans nos plus ſecretes intentions, ce qui n'eſt pas enco-

te, comme ce qui est, recevez dans le sein de votre gloire cette ame, qui bientôt n'eût été occupée que des pensés de votre éternité; recevez ces desirs que vous lui aviez vous-même inspirés: le tems lui a manqué, & non pas le courage de les accomplir. Si vous demandez des œuvres avec ses desirs, voilà des charités qu'il a faites ou destinées; pour le soulagement & pour le salut de ses freres; voilà des ames égarées qu'il a ramenées à vous par ses assistances, par ses conseils, par son exemple; voilà ce sang de votre peuple qu'il a tant de fois épargné; voilà ce sang qu'il a si généreusement répandu pour nous; & pour dire encore plus; voilà le sang que Jesus-Christ a versé pour lui.

Ministres du Seigneur, achevez le saint Sacrifice: Chrétiens redoublez vos vœux & vos prieres, afin que Dieu pour récompense de ses travaux l'admette dans le séjour du repos éternel, & donne dans le ciel une paix sans fin à celui qui nous en a trois fois procuré une sur la terre, passagere à la vérité, mais toujours douce & toujours desirable.

Extrait de l'Oraison funebre du prince de Condé, prêchée par l'abbé Bossuet, évêque de Meaux.

C'A été dans notre siecle un grand spectacle, de voir dans les mêmes tems & dans les mêmes campagnes, *deux hommes* que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands Capitaines des siecles passés. Tantôt à

la tête de corps séparés ; tantôt unis plus encore par le concours des mêmes pensées, que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre ; tantôt opposés front à front, & redoublant l'un dans l'autre l'activité & la vigilance, comme si Dieu, dont souvent, selon l'écriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, & nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens ! Que de belles marches ! Que de hardiesses ! Que de précautions ! Que de périls ! Que de ressources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caracteres si divers, pour ne pas dire si contraires ? L'un paroît agir par des réflexions profondes, & l'autre par de soudaines illuminations ; celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité ; celui-là d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent ; plus hardi à faire qu'à parler, résolu & déterminé au-dedans, lors même qu'il paroissoit embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, & fait attendre quelque chose d'extraordinaire ; mais toutefois s'avance par ordre, & vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie : l'autre comme un homme inspiré, dès sa premiere bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un par de vifs & continuels efforts, force l'admiration du genre humain, & fait taire l'envie ; l'autre jette d'abord une si vive lumiere, qu'elle n'osoit l'attaquer. L'un enfin par la profondeur de son génie & les incroyables ressources de son courage, s'éleve au-dessus des plus grands périls, & sçait même profiter de toutes

les infidélités de la fortune ; l'autre, & par l'avantage d'une si haute naissance, & par ces grandes pensées que le ciel envoie, & par une espece d'instinct admirable, dont les hommes ne connoissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune, & forcer les destinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caracteres, mais divers ; l'un emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un Judas le Machabée ; l'autre le pleure comme son pere, & la Cour & tout le peuple gémit : sa piété est louée comme son courage, & sa mémoire ne se flétrit point par le tems. L'autre élevé par les armes au comble de la gloire, comme un David, comme lui meurt dans son lit, en publiant les louanges de Dieu, & instruisant sa famille, & laisse tous les cœurs remplis, tant de l'éclat de sa vie, que de la douceur de sa mort. Quel spectacle, de voir & d'étudier ces deux hommes, & d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritoit l'autre !

Fin de la seconde Partie.



TABLE
DES MATIERES.

A

B

C

D

E

L

M

O

P

R

S

T

Fin de la Table des Matieres de l'Histoire du Vicomte de Turenne.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *l'Histoire de la vie de M. de Turenne ;* & je l'ai trouvée digne du Héros A Paris, ce 25 mai 1734, FONTENELLE.

J'ai lu aussi les Preuves contenues en trois parties.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers ; les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amée la veuve GARNIER, Libraire. Nous a fait exposer qu'elle desireroit faire imprimer & donner au Public *l'Histoire de Henri de la Tour-d'Auvergne, Vicomte de Turenne.* S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de renouvellement de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Exposante, ou à celui qui aura droit d'elle, & de tous dépens, dommages-intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans

notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres; conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice Chancelier & Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte Normande, & lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le deuxieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante-sept, & de notre regne le cinquante-troisieme. Par le Roi en son Conseil. LEBEGUE.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Lib. & Impr. de Paris, N°. 316, fol. 335, conformément au réglement de 1723, A Paris, ce 18 Décembre 1767. GANEAU, Syndic.

Registré la cession ci-dessous sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Lib. & Imp. de Paris, N°. 787, conformément aux anciens réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, ce 2 Octob. 1772.
DIDOT l'aîné, Adjoint.

Je cede & transporte pour toujours à M. JOMBERT le présent Privilege, pour en jouir suivant les conventions faites entre nous. A Paris, ce 11 Septembre 1772.

V. GARNIER.

CATALOGUE

Des Livres Militaires qui se trouvent chez le même Libraire.

Ouvrages de feu M. Belidor, *colonel d'infanterie, des Académies des sciences de France, d'Angleterre & de Prusse, &c.*

Nouveau Cours de Mathématique à l'usage de l'Artillerie & du Génie, où l'on applique les parties les plus utiles de cette science à la théorie & à la pratique des différens sujets qui peuvent avoir rapport à la guerre, *in*-4., nouvelle édition, avec 34 planches, 15 liv.

Le même Ouvrage en grand papier, se vend 24 liv.

La Science des Ingénieurs dans la conduite des travaux de fortification & d'architecture civile, *in* 4, gr. papier, avec plus de 50 planches. 25 liv.

Architecture Hydraulique. *Premiere Partie.* Qui contient l'art de conduire, d'élever & de ménager les eaux pour les différens besoins de la vie. En deux vol. *in*-4, grand papier, avec 100 planches, 48 liv.

Architecture Hydraulique. *Seconde Partie.* Qui comprend l'art de diriger les eaux de la mer & des rivieres à l'avantage de la défense des places, du commerce & de l'agriculture. En deux volumes *in*-4, grand papier, enrichis de 120 planches, 52 liv.

Œuvres diverses de M. Belidor, concernant le Génie & l'Artillerie, *in* 8, avec 7 planches, 1764, 6 liv.

Dictionnaire portatif de l'Ingénieur & de l'Artilleur, composé originairement par M. *Belidor*, nouv. édit. refondue & augmentée du quadruple par *Ch. Ant. Jombert*, *in*-8, 1768, 9 liv.

Ouvrages de M. le Blond, *Maître de Mathématique des Enfans de France, & Professeur de Mathématique des Pages du Roi.*

L'Arithmétique & la Géométrie de l'Officier; contenant la théorie & la pratique de ces deux sciences appliquées aux emplois de l'homme de guerre. En deux volumes, in-8, enrichis de 45 planches, nouv. édit. corrigée & augmentée, 1767, 15 liv.

Abrégé de l'Arithmétique & de la Géométrie de l'Officier, *in*-12, avec 19 planches, nouv. édit, 1767, 3 l. 10 f.

Elemens d'algèbre ou du calcul littéral, avec un précis de la méthode analytique appliquée à la résolution des équations du premier & du second degré. Ouvrage pour servir de suite à la Géométrie de l'Officier, *in*-8, 1768, 7 liv.

Elémens de Fortification, contenant la construction raisonnée de tous les ouvrages de la fortification; les systêmes des plus célebres Ingénieurs; la fortification irréguliere. Cinquieme édition, augmentée de l'explication détaillée de la fortification de M. de Coëhorn, de la construction des redoutes, forts de campagne, &c. & d'un Plan des différentes instructions propres à une Ecole Militaire, *in*-8, avec 37 planches, 1764, 7 l. 10 f.

Abrégé des Elémens de Fortification, en un vol. *in*-12, avec 19 planches, sixiéme édit., 1766. 3 liv. 10 f.

Elémens de la guerre des sieges, nouv. édit. augmentée du double, enrichie de plus de 50 planches, & d'une Table des matieres fort ample à la fin de chaque volume. En trois volumes *in*-8, 1772, 21 liv.

Chaque volume se vend séparément; sçavoir,

Artillerie raisonnée contenant la description & l'usage des différentes bouches à feu; avec les principaux moyens qu'on a employés pour les perfectionner. La théorie & la pratique des Mines, & du jet des Bombes, & l'essentiel de tout ce que l'Artillerie a de plus intéressant depuis l'invention de la poudre à canon, *in*-8, avec 30 planches, 7 liv.

Traité de l'Attaque des Places, selon la méthode de M. de Vauban, *in*-8, avec 18 planches, 7 liv.

Traité de la Défense des places, avec un précis d'observations les plus utiles pour procéder à la vi ite ou à l'examen des Villes fortifiées, un Abrégé des principes généraux qui peuvent servir à l'établissement des quartiers d'hiver, &c. & un Dictionnaire des termes, *in*-8, avec 5 planches, 7 liv.

Elémens de Tactique, où l'on traite de l'arrangement & de la formation des troupes, des évolutions de l'infanterie & de la Cavalerie, des principaux ordres de bataille, de la marche des armées, & de la Castrametation, *in*-4, avec 40 planches, 1758, 15 liv.

Art de la Guerre, par principes & par regles; ouvrage de M. le maréchal de Puysegur, mis au jour par M. le marquis de Puysegur son fils, maréchal des camps & armées

du Roi, *in-fol.* orné de vignettes, fleurons, & de 41 planches, 1748. Il se vend relié en 1 vol. 60 liv.

— Le même Ouvrage, nouv. édit. en 2 vol. *in-4*, avec 51 planches, 1749, 30 liv.

— Extrait du même ouvrage, *in-12*, broché, 1 l. 4 s.

L'Art de la Guerre-pratique, où il est traité de tout ce qu'un Militaire doit savoir & pratiquer sur chaque partie de la guerre : le tout confirmé par des exemples tirés de l'histoire & de la vie des grands Capitaines, anciens & modernes. Par M. de Saint Geniés, 2 vol. *in-12*, 6 liv.

Mémoires militaires sur les Grecs & les Romains, où l'on a fidélement rétabli, sur le texte de Polybe & des Tacticiens Grecs & Latins, la plupart des ordres de bataille, & des grandes opérations de la guerre des Anciens. Par M. Guischardt. Enrichis de figures & de cartes: 2 vol. *in-4*, reliés en un. *Amsterdam*, 1758, 18 liv.

— Le même Ouvrage en 2 vol. *in-8*, Lyon, 12 liv.

Recherches d'antiquités militaires, avec la défense du Chevalier de Folard, contre les allégations insérées dans les mémoires militaires de M. Guischardt, sur les Grecs & les Romains. Par M. de Lo-Looz, chevalier de l'Ordre militaire de St Louis, *in-4*, avec figures, 12 liv.

Mémoires de M. le marquis de Feuquiere, lieutenant général des armées du Roi, contenant ses maximes sur la guerre, & l'application des maximes aux exemples, nouv. édit. en 4 vol. *in-12*, avec 12 planches, 12 liv.

Essai sur la Cavalerie, tant ancienne que moderne, avec les instructions & les nouvelles ordonnances qui y ont rapport; les exercices & les évolutions de la cavalerie; leur utilité & leur emploi dans les batailles & dans les sieges; l'état actuel des troupes à cheval, en France, &c. par M. de Hauteville, *in-4*, 1756. 15 liv.

Détails milit. par M. de Chenevieres, en 4 vol. *in-12*, 16 l.

— Idem. *Suite*. Tomes 5 & 6, *in 12*. 8 l.

Politique milit. ou Traité de la guerre, par M. Paul Hay du Châtelet, nouv. édit. *in-12*, 1757, 2 liv. 10 s.

La Milice des Grecs, ou la Tactique d'Elien, ouvrage traduit du grec, avec des notes & des figures, auquel on a joint un Discours sur la Phalange & sur la Milice des Grecs en général, & une Dissertation sur le Coin des Anciens. Par M. Bouchaud de Bussy, en 2 petits vol. *in-12*, avec figures, 1757, 5 liv.

L'Art Militaire de Végece, trad. nouv. avec des réflexions. Par M. le chevalier de Bongard, Lieut. de Roi de l'Ecole Royale Militaire, 1 vol. in-12, 3 l. 10 s.

Mémoires sur la Guerre, tirés des Originaux de M. de Turenne, avec plusieurs Mémoires concernant les Hôpitaux militaires, 2 vol. *in*-12, reliés en un, 3 liv.

Histoire du vicomte de Turenne, maréchal général des armées du Roi. Par de Ramsay, 1 vol. *in* 4, grand pap. Paris, 42 liv.

— La même, nouv. édit. augmentée des deux dernieres campagnes du maréchal de Turenne en Allemagne, & de ce qui s'est passé sous le commandement du comte de Lorge, 4 vol. *in*-12. 15 liv.

Mémoires des deux dernieres campagnes du maréchal de Turenne, en Allemagne, & de ce qui s'est passé depuis sa mort, sous le commandement du comte de Lorge, nouv. édit. revue & corrigée, *in*-12, 2 liv. 10 s.

Histoire de la Milice Françoise, par le P. Daniel, en 2 vol. *in*-4, avec figures, 42 liv.

Essai sur la Tactique de l'infanterie, *in*-4, 2 vol. reliés en un, avec 18 planches, 18 liv.

Esprit de Tactique, de M. le maréchal de Saxe, *in*-4, 2 vol. reliés en un, avec beaucoup de figures, 18 liv.

Nouveau projet d'un Ordre François en Tactique, avec la suite du nouveau projet de tactique, par M. Menil-Durand, *in*-4, avec figures, 15 liv.

Observations sur le canon, par M. de Mesnil-Durand, pour servir de suite au Projet de Tactique, du même Auteur, *in*-4, broché, 4 l. 4 s.

Mémoires sur la Guerre, par le maréchal de Saxe, *in*-8, *Dresde*, 8 liv.

Mém. Milit. du comte de Forbin, en 2 vol. *in*-12, 6 l.

Fonctions des Généraux d'armée, par le chevalier de Saint Julien, *in*-8, broché, 4 liv.

Réflexions Politiques & Militaires, de M. le marquis de Santa-Cruz, en 12 vol. *in*-12, *Amsterdam*, 36 liv.

Pensées sur la Tactique & sur quelques autres parties de la guerre, par M. le marquis de Silva, *in*-8, avec 12 planches, 1768, 7 liv.

Le Parfait Capitaine, ou Abrégé des Guerres des commentaires de César, *in*-12, 3 liv.

Commentaire sur la retraite des dix mille de Xenophon, ou nouveau Traité de la Guerre, par M. le Cointe, en 2 vol. *in*-12, 6 liv.

Annibal & Scipion, ou les grands Capitaines, avec les ordres & plans de batailles, *in* 8, *Amsterdam*, 1768, br. 2 l. 10 s.

L'Art de la Guerre, par M. de Quincy, en 2 vol. *in* 12, 7 l.

Histoire de Polybe

commentaire ou un corps de

science militaire, enrichi de notes historiques & critiques, par M. de Folard, en 7 vol. *in*-4, avec fig.

Abrégé du même ouvrage, en 3 vol. *in*-4, fig. 45 liv.

L'Esprit du Chevalier Folard, *in*-8, fig. Amsterdam, 6 l.

Relation du fameux siege de Grave, en 1674, & du siege de Mayence, en 1689, avec le plan de ces deux villes; *in*-12, 3 liv.

Journal du siege de Berg-op-zoom, *in*-8, avec figures, nouvelle édition, broché, 3 liv. 12 f.

Plans & Journaux des sieges de la derniere guerre de Flandres; 1744 à 1748, rassemblés par deux Capitaines étrangers, au service de France, prix broché, 15 liv.

Camps topographiques de la campagne de 1747, en Westphalie, commencée par M. le maréchal d'Estrées, continuée par M. le duc de Richelieu, & finie par M. le comte de Clermont, avec le Journal de ses opérations, & quelques autres morceaux fort curieux, *in*-4, broché en carton, 12 liv.

Histoire militaire du regne de Louis XIV, par M. le marquis de Quincy, en 8 vol. *in*-4, avec figures, gr. pap.

Mémoires Historiques & Militaires de Messire de Chastenet, Seigneur de Puysegur, sous les regnes de Louis XIII & de Louis XIV, &c. avec des instructions militaires, en deux volumes *in*-12, 1748, 6 liv.

Mémoires d'Artillerie de M. Surirey de Saint-Remi, nouv. édit. beaucoup plus ample que toutes les précédentes, avec une table des matieres par ordre alphabétique, en 3 vol. *in*-4, accompagnés de plus de 200 pl. 1745, 45 liv.

Théorie nouvelle sur le méchanisme de l'artillerie, par M. Dulacq, Officier d'artillerie du Roi de Sardaigne, *in*-4, avec 40 planches, 15 liv.

Essai de l'application des forces centrales aux effets de la poudre à canon, par M Bigot de Morogues, Officier d'Artillerie, *in*-8, se vend broché 2 liv. & relié, 3 liv.

La Forge de Vulcain, par le chevalier de Saint-Julien, *in*-8, *Amsterdam*, broché, 4 liv.

Nouveau Traité sur les Feux d'artifice, par M. Frézier, nouvelle édition, totalement changée & augmentée du double, *in*-8, avec 14 planches, 6 liv.

* Le même ouvrage en un volume *in*-4, 18 liv.

Manuel de l'Artificier, où l'on donne la préparation & les compositions de toutes les pieces qui entrent dans l'ordonnance d'un feu d'artifice, avec la maniere de faire les Feux Chinois, suivant le P. d'Incarville; & les Feux Italiens, selon la méthode des sieurs Ruggieri, *in*-12,

avec 11 planches, 3 liv.

L'Ingénieur de campagne, ou traité de la Fortificotion passagere; par M. le chevalier de Clairac, brigadier des armées du Roi, Ingénieur en chef à Bergues, *in*-4, enrichi de 36 planches, seconde édition, 1757, 15 liv.

Le Parfait Ingénieur François, ou la Fortification développée suivant les systêmes de M. de Vauban, & des autres Auteurs qui ont écrit sur cette science, avec l'attaque & la défense des Places, nouvelle édition, augmentée du siege de Namur, en 1692, & du siege de Lille, en 1708, *in*-4, enrichi de 50 planches, 15 liv.

L'Ingénieur François, contenant la Géométrie pratique, & la fortification réguliere & irréguliere; par M. Naudin, Ingénieur du Roi, *in*-8, avec figures, 6 liv.

De l'attaque des Places; par M. le maréchal de Vauban, avec un Traité pratique des mines, par le même, & un Traité sur la guerre en général, par un Officier de distinction, en 2 vol. grand *in* 4, 36 liv.

— Le même Ouvrage, en 2 vol. *in*-8, nouv. édit. corrigée & augmentée. *La Haye*, avec 41 planches, 12 liv.

Le Traité pratique des mines, &c. en 1 vol. *in*-8, se vend séparément, 5 liv.

Traité de la défense des Places: ouvr. original de M. de Vauban, qui n'a jamais été imprimé, avec une table des matieres très-ample, *in* 8, avec 9 planches, 1770, 8 liv.

Traité des Mines & des Contremines, relativement à l'attaque & à la défense des Places; par M. Prudhomme, *in*-8, avec figures, broché, 5 liv.

Nouvelle Fortification, par le Baron de Coëhorn, *in*-8. *Amsterdam*, 7 liv.

Maniere de fortifier, de M. de Vauban, par M. Du Fay; en 2 vol. *in*-8, reliés en un. *Lyon*, 6 liv.

Mém. sur l'attaque & la défense d'une Place, par M. Goulon, nouv. édit. aug. *in*-8, avec 9 pl. *Amsterd.* 1764, 6 liv.

Traité de la défense des Places par les contremines, avec des réflexions sur les principes de l'Artillerie, *in*-8, avec 5 planches, 1768, broché, 5 liv.

Lettre en réponse aux observations sur un Ouvrage attribué à feu M. de Valliere, *in*-8, broché, 1 l. 4 s.

Réponse de l'Auteur de l'Essai sur l'usage de l'artillerie dans la guerre de campagne & dans celle des sieges, à l'Auteur d'un livre intitulé: *Artillerie nouvelle*, *in*-8, br. 12 s.

Procès-verbal des épreuves faites à Douay sur les portées des pieces de quatre longues, & de celles de quatre courtes, de nouveau modèle, 18 sols.